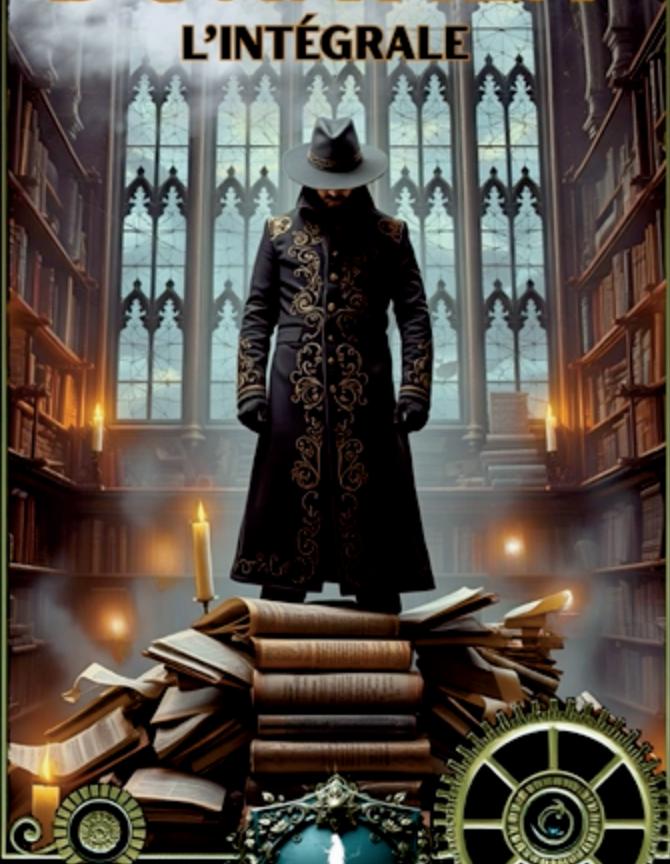


LAZARE DONATIEN

L'INTÉGRALE



Virginia Besson Robilliard

**LAZARE
DONATIEN -
L'INTÉGRALE**

Virginia Besson Robilliard

Copyright © 2025 Virginia Besson Robilliard

Tous droits réservés - Les éditions de la Sorcière Blanche.

ISBN: 979-10-979762-0-0

"Je suis un être étrange et je travaille pour des causes plus étranges encore .

Je suis l'un des tout derniers Drockhead "

Lazare Donatien



Lazare Donatien

Episode 1

L'écritoire



L'Intégrale



Chapitre 1

Avez-vous déjà frissonné devant un vieil objet, un legs dont le mystère semble se moquer effrontément de vous ? Si oui, poursuivons ; sinon, un conseil : refermez ces pages, elles ne sont pas pour vous.

Moi, Lazare Donatien, antiquaire brocanteur et dernier Drockhead – titre aussi rare qu’un diamant dans une mare –, j’ouvrais ce matin de juin ma boutique, Le Passage, sous un soleil insolent et une brise salée de l’île de Ré.

À peine avais-je posé un verre de cristal sur son socle qu’un craquement sec déchira l’air, venu d’une valisette de cuir qu’un jeune homme serrait devant ma porte. Grand, les épaules voûtées sous une chemise de belle facture, il arborait un regard fuyant, celui d’une âme rongée par une nervosité tenace. Ses cheveux sombres, impeccablement coupés, trahissaient une élégance naturelle, mais ses doigts crispés sur la poignée révélaient un trouble profond.

Du coin de l’œil, je le vis hésiter sur le seuil, comme si franchir ma porte équivalait à sceller un pacte.

— Monsieur, lançai-je, l’âme mousquetaire et la voix taquine, un embarras vous poursuit-il, ou venez-vous m’en débarrasser ?

Il sursauta, ses yeux croisant les miens, déconcertés par mon costume du jour : cape et jabot élégant, panoplie de mousquetaire d'un siècle oublié.

— Un objet... encombrant, balbutia-t-il, sa voix tremblante d'un accent que je ne situais pas encore, avant de poser sa valise sur mon comptoir avec une révérence maladroite, scellant ainsi le début de notre affaire.

Voyez-vous, il est peut-être utile de préciser que nous, Drockheads, sentons venir ces choses. L'Outremonde n'est pas qu'un métier, c'est notre ADN. Nous dansons entre cette dimension et celle des êtres vivants avec aisance, veillant à ce que nul n'y pénètre sans avoir passé l'arme à gauche. Alexandre Demestres – car tel était son nom, su-je bientôt – désigna la valise d'un mouvement du menton.

— Un héritage, murmura-t-il, ses doigts effleurant le cuir usé. Trouvé dans le grenier du manoir familial, à La Flotte. Ma secrétaire m'a dit que vous... repreniez ce genre de choses.

Je haussai un sourcil, mon jabot frémissant d'une curiosité que je masquai sous un sourire narquois.

— Reprendre, dites-vous ? Peut-être bien. Voyons d'abord de quoi il retourne.

D'un geste théâtral, j'ouvris la valise, révélant une écritoire d'acajou aux dorures fanées, ses tiroirs scellés comme des lèvres refusant de parler. Le bois, rugueux sous mes doigts, exhalait une odeur de temps révolu, un

reflet cuivré dansant sur ses dorures. Une bouffée d'air salé traversa la boutique, et un craquement léger – presque un murmure – s'échappa de l'objet. Alexandre recula d'un pas, son visage blêmissant.

— Il fait ça parfois, pour une raison obscure, marmonna-t-il, comme s'il s'adressait à l'ombre. Mon père m'a toujours dit de me méfier des vieilleries, ajouta-t-il en triturant un bouton de sa chemise.

Je tapotai l'écritoire du bout de ma canne, feignant une indifférence étudiée.

— Ce meuble a beaucoup à dire, mais rien qu'un bon vernis ne saurait apaiser, lançai-je avec un sourire commercial appuyé, l'invitant d'un geste à explorer la boutique pendant que je m'occupais de son problème.

Puis, à voix basse, je murmurai vers l'ombre des étagères tandis qu'Alexandre, distrait, fixait le tic-tac d'une pendule voisine.

— Zeph, viens donc jeter un œil à ce bibelot.

Une silhouette voûtée émergea, sa voix râpeuse à peine couverte par le grincement du plancher.

— Encore un jouet habité, monsieur ? Je parie qu'il chantera faux avant que je l'entende.

— Allons, mon brave, ne sois pas si grognon, soufflai-je, hors de portée des oreilles profanes. Il nous racontera peut-être une histoire digne de nos archives.

Retenant un ton sonore, je me tournai vers mon invité,

qui n'avait rien perçu de l'échange.

— Pouvez-vous m'en dire davantage sur ce charmant objet ? Savez-vous qui en était l'heureux propriétaire ?

Alexandre pivota, ses mains trahissant une nervosité presque enfantine.

— Cette écritoire appartenait à une de mes ancêtres... Madeline Demestres, répondit-il, la gorge nouée. Elle contient une lettre, mais... je ne peux l'ouvrir. À vrai dire, mon père et moi trouvons une lettre cachetée sur l'écritoire, toujours au même endroit, chaque matin, invariablement. Peu importe ce qu'on en fait, elle revient. Je suis venu vous demander de résoudre ce mystère, sur les conseils de ma secrétaire... ou de garder cet objet. Car moi, voyez-vous, je n'en dors plus.

Intrigué, mais masquant mon amusement, je fis sauter le fermoir de l'écritoire avec l'aisance d'un duelliste. Une lettre jaunie glissa d'un tiroir, son sceau brisé exhalant une odeur de cire ancienne, de regrets, et d'un soupçon de mystère que seul un Drockhead pouvait flairer. La plume avait tracé des pleins et déliés élégants sur le vélin, mais l'encre semblait vibrer, comme si les mots hésitaient à se dévoiler.

— À mon fils, lus-je à mi-voix. Voyez-vous ça, pensai-je, les morts ont décidément beaucoup à confesser ces temps-ci.

Alexandre releva la tête, ses doigts agrippant le bord du comptoir.

— Autant vous le dire, je ne suis pas le fils en question,

souffla-t-il, livide. Avez-vous une idée de ce qu'il faut faire ?

Je haussai les épaules, mon sourire dissimulant l'étincelle qui s'allumait en moi.

— Mon cher, il semble que cet écritoire cherche des réponses qu'il ne trouvera pas chez vous, malgré votre lignée. Madeline, votre ancêtre, disiez-vous ?

— Pardon ? murmura-t-il, un instant désorienté, avant de se ressaisir. Euh, oui, Madeline, c'est exact.

— Bien, je vais garder cette écritoire quelques jours pour l'examiner, repris-je. Je vous donnerai ma conclusion sous peu. Cela vous convient ?

— D'accord, acquiesça-t-il promptement, avant de s'éclipser comme si le diable lui courait après.

Zeph s'approcha, son grognement étouffé par un craquement du plancher.

— Si elle parle, je n'écouterai pas, marmonna-t-il dans sa barbe. Ces vieilleries chantent toujours faux, et vous le savez.

— Allons, Zeph, rétorquai-je, dépliant la lettre avec une révérence exagérée, n'as-tu jamais entendu dire que les mélodies discordantes cachent les plus belles énigmes ? Une dame qui murmure depuis les ombres mérite qu'on lui prête une oreille attentive, tu ne crois pas ?

Un nouveau craquement, plus net, presque un mot, résonna dans le bois. L'air salé de Ré parut soudain

plus froid. Nous aurons de la visite ce soir, pensai-je en glissant l'écritoire à l'écart sur le comptoir, bien décidé à l'emporter en fermant boutique.

Chapitre 2

— Zeph, lançai-je, après avoir validé d'un coup d'œil sur ma montre à gousset qu'il était passé 17 h, je glissai la lettre dans la poche de ma veste de mousquetaire et l'écritoire sous mon bras. Il est temps de fermer boutique, mon cher. Ce bel objet qui nous a été confié mérite une étude plus approfondie dans un lieu plus approprié.

Mon valet émergea des étagères.

— Puisque nous allons au manoir, j'imagine que vous voulez que je prépare la chambre des évocations ? grogna-t-il, les sourcils froncés.

— Je ne peux rien te cacher, mon vieil ami.

Zeph soupira, un air d'ours résigné sur le visage.

— Vingt ans que je subis vos caprices, monsieur. À quoi d'autre pouvais-je m'attendre ?

— Allons, Zeph, tes râleries ont-elles jamais infléchi mes décisions ? rétorquaï-je, un sourire narquois aux lèvres.

— Hélas, non, monsieur.

— Précisément. Et comme j'ai hâte de découvrir ce que

cette écritoire a à nous confier, presse donc le pas, veux-tu ?

Sur ces bonnes paroles, Zeph n'insista pas. Il savait, de longue date, qu'il était vain de discuter avec son fantasque employeur. Levant les yeux au ciel, il tira le rideau de fer dans un grincement plaintif. Je glissai une main dans ma poche pour vérifier la lettre, pour découvrir, avec un haussement d'épaule, qu'elle s'était volatilisée, aussi discrète qu'un murmure d'Outremonde. Un dernier tour de clé à la grille, et nous prîmes le chemin de mon home sweet home sous le crépuscule salé de Ré.

Le manoir, legs d'un autre âge, dressait ses fondations baignées de mysticisme. Des générations de Drockheads avaient gravé protections et mystères dans ses pierres pour tenir les esprits malveillants à distance. Mais il abritait une singularité plus rare encore : une chambre des évocations, un espace hors du temps où l'Outremonde – cet ailleurs où les âmes errent entre brume et lumière – trouvait un point d'ancrage pour s'adresser, par mon entremise, aux vivants.

Une bourrasque d'odeur de cire et de vieux bois nous accueillit, accompagnée d'un craquement discret du plancher, tandis que Zeph m'emboîtait le pas jusqu'au seuil du grand salon.

— Ta prochaine mission commence dès maintenant, annonçai-je, posant l'écritoire sur une table d'acajou. Rassemble tes artefacts, puis file dans la chambre des évocations.

Zeph blêmit, ses doigts crispés sur sa veste. Il avait beau être lui-même un esprit vagabond, le méritant valet confiait volontiers que les fantômes n'étaient en rien sa tasse de thé. Ses plaintes cependant, il l'admettait avec amertume, n'avaient jamais trouvé l'oreille de l'excentrique propriétaire des lieux.

— Vous plaisantez, monsieur ?... lança-t-il, entre inquiétude et agacement, son regard trahissant une lueur fugace.

— Pas le moins du monde, mon cher, rétorquaï-je, goguenard. Tu vas y passer la nuit avec l'écritoire et voir si nous avons la chance de recevoir de la visite.

Un craquement sec jaillit de l'écritoire, comme un soupir étouffé.

— Si quelque chose sort de là, je l'y renverrai d'un coup de balai, marmonna Zeph, les yeux plissés.

— Dans ce cas, fais-moi un rapport détaillé avant de jouer les portiers, lançai-je, tapotant mon jabot d'un air satisfait, avant de m'éclipser dans la pièce voisine.

Chapitre 3

La chambre des évocations semblait taillée dans un rêve ancien, ses murs de pierre gravés de runes scintillant doucement, où l’air froid se mêlait à l’odeur de cire ancienne émanant du séculier parquet de chêne tapissant le sol.

Zeph, assis sur une chaise au bois usé, fixait l’écritoire avec une grimace où se mêlaient aversion et appréhension. Lui, un esprit vagabond – une âme condamnée à errer entre les mondes depuis qu’il avait perdu son enveloppe charnelle jusqu’au jour où il avait rencontré Lazare – exécrat tout ce qui touchait aux esprits, et plus encore les fantômes que les Drockheads attiraient comme des aimants. Une ironie bien cruelle, à y songer, car pour les profanes, il était l’un d’eux.

Des sorcières avisées, alliées des Donatien et à la demande de Lazare, lui avaient forgé une enveloppe physique de substitution peu après leur rencontre. Un corps temporaire, fruit de substances rares et empreint de sorts plus rares encore, qu’il pouvait habiter quelques heures par jour. Ce soir-là, il l’occupait encore, mais la fatigue le gagnait, et avec elle, sa hargne pour ces « maudites ombres » qu’il abhorrait.

— Si tu crois m’effrayer avec les enchantements qui suintent de tes gonds, tu te trompes, marmonna-t-il,

tapotant l'écritoire d'un doigt prudent, sa voix rauque masquant une pointe d'appréhension.

Un bruit sec répondit, narquois, suivi d'un frisson d'air froid qui fit vaciller la flamme. Zeph plissa les yeux. Vingt ans passés aux côtés d'un Drockhead n'avaient en rien adouci sa condition, bien au contraire.

— Par tous les diables de l'Outremonde ! pesta-t-il en son for intérieur. Pourquoi faut-il toujours que mon maître m'envoie en première ligne dès qu'il s'agit d'un nouvel invité surprise ?

Il connaissait la réponse, hélas. Un esprit vagabond comme lui, denrée rare, captait les murmures de l'au-delà bien avant qu'ils n'atteignent les sens aiguisés des Drockheads.

La nuit s'étira, pesante. Les craquements se firent sporadiques, comme des pas hésitants dans l'ombre. Une fois — une seule — une voix murmura quelque chose, trop faible pour être saisie. Un frôlement glacé effleura sa nuque, comme une main invisible, mais lorsqu'il se retourna, l'espace derrière lui resta aussi vide qu'à l'accoutumée.

— Êtes-vous Madeline ? interrogea Zeph, sur le qui-vive.

Seul le silence lui répondit, épais et moqueur. Il griffonna dans son carnet : Craquement. Air froid. Murmure indistinct... On lui avait demandé un rapport circonstancié, pas un roman ; cela suffirait pour aujourd'hui. Puis, harassé, il s'adossa, les paupières

lourdes. La chandelle s'éteignit dans un ultime grésillement, et l'obscurité engloutit la pièce jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Au petit matin, Lazare franchit le seuil sous la lumière pâle de l'aube, le bruit de ses pas résonnant dans le silence, vêtu d'une simple chemise de lin et d'un pantalon sombre. L'élégance discrète d'un homme ordinaire était son choix de prédilection pour ce nouveau jour.

— Alors, mon bon Zeph, avons-nous reçu une réponse à nos attentes cette nuit ? lança-t-il, faisant mine d'ajuster une cravate qu'il ne portait pas avec une bonne humeur exagérée.

Zeph leva un regard noir.

— J'ai bien pris la peine de prendre quelques notes selon vos ordres, mais rien qui vaille d'être mentionné, hélas, je le crains. Juste des bruits et une migraine en devenir, monsieur.

— Hum, murmura Lazare, tapotant son menton, un fin sourire s'étirant au coin de ses lèvres. Il s'avança vers l'écritoire pour glisser une main légère sur l'acajou polissé, une lueur d'excitation dans les yeux.

Zeph suivit le regard de son employeur et sursauta. Une nouvelle missive, ornée d'une écriture fine aux entrelacs délicats, reposait sur le bois glacé, son vélin jauni exhalant un délicat parfum de lavande, son sceau brisé. Sur le vélin étaient tracés ces simples mots : À Lazare Donatien, héritier Drockhead, je demande

audience et assistance.

Le sourire continua de s'étirer davantage sur ses lèvres.

— Madeline, ma chère, nul doute que vous savez faire appel à un gentilhomme. Puisque tel est votre souhait, nous discuterons ce soir dans les règles de l'art, conclut-il en tapotant trois fois le haut de l'écratoire.

À ses mots, la note disparut dans un bref éclat, signe que l'invitation avait été transmise... et acceptée.

Chapitre 4

Les heures s'écoulèrent dans le salon, où Zeph et moi avions pris place près de la cheminée, dont les flammes joyeuses et crépitantes s'amusaient à dessiner d'étranges figures sur les murs. J'avais un livre à la main ; lui, son carnet sur les genoux, prêt à jouer les greffiers tout en silence et en efficacité. J'avais troqué ma chemise de lin pour un polo et un jean, une tenue sobre que je trouve plus adaptée à cette audience nocturne.

La pendule égrenait son rythme monotone. Puis, au onzième coup de minuit, un frisson dans l'air précéda ma décision : je refermai mon ouvrage et me levai. Au douzième, une silhouette vaporeuse se matérialisa, prenant les traits de Madeline Demestres – une beauté d'un autre temps, enveloppée d'un voile diaphane, saisissante dans son apparence spectrale.

— Vous êtes d'une ponctualité remarquable, madame, lançai-je avec un sourire. J'ai bien reçu votre requête et, puisque vous l'avez demandé, discutons selon les lois entre ce monde et l'Outremonde. Prenez place, je vous prie, terminai-je en lui indiquant un chesterfield accueillant qui n'attendait plus qu'elle.

Elle inclina la tête avec grâce et s'assit, Zeph restant muet dans l'ombre, sa plume en suspens, un

grognement qu'il s'empressa d'étouffer trahissant son malaise.

— Je vous écoute, ma chère.

Sa voix, mélodieuse comme un chant, emplit la pièce. Diable ! En plus d'un physique des plus gracieux, cette madone avait une voix d'ensorceleuse.

— Merci, maître Drockhead. Vous le savez déjà, mais lorsque mon écritoire a refait surface, mon repos en a été troublé. J'ai bien tenté de contacter celui qui nous avait sortis du grenier où nous avions été oubliés depuis, mais son esprit cartésien rejette l'au-delà, termina-t-elle en secouant légèrement la tête.

— Les jeunes s'effraient vite de nos jours, lui accordai-je, amusé, en ajustant ma tenue avant de prendre place en face de mon hôte. Mais je vous en prie, poursuivez.

— Un secret m'a hantée de mon vivant, une injustice que je dois réparer si je veux accéder à ma rédemption.

Je hochai la tête, grave.

— C'est presque toujours une affaire d'injustice... Je suppose que votre cas est lié à ce Dimitri, à qui vous écrivez sans relâche ?

Madeline se crispa, son remords presque tangible. Après un silence qui me sembla durer une éternité, un toussotement la ramena à moi. Si elle se perdait en souvenirs silencieux à chaque mot, terminer cette conversation avant l'heure donnée allait être un défi.

— Pardonnez-moi, fit-elle dans un sursaut spectral. Où en étions-nous ?

— Votre histoire, repris-je, veillant à ne pas la brusquer plus que nécessaire, un ton nonchalant, jambes croisées et bras posés sur les accoudoirs de mon fauteuil. Nous devons en passer par là pour que je vous aide, rappelez-vous.

Elle prit une inspiration tremblante, puis me fixa d'un regard voilé avant d'entamer son récit.

— Je suis née l'aînée de la famille Demestres et destinée à hériter le titre de baronne. J'aimais un homme sans titre, et nous devions fuir aux États-Unis. Cependant, ma meilleure amie – plutôt excellente actrice et vipère avérée, devrais-je dire – nous trahit, alertant mes parents et mon fiancé imposé de nos projets. Mon amant fut assassiné la nuit de notre évasion par ce dernier, et moi, livrée à ce monstre dès le lendemain. J'étais alors, sans le savoir encore, enceinte de mon aimé. Mais pour notre malheur, lorsqu'il eut sept ans, mon fils trahit sa ressemblance avec son véritable père. Mon époux, soupçonnant la vérité, vint un jour m'annoncer sa noyade. Plus tard, ivre, il avoua l'avoir vendu aux mines, certain qu'il n'était pas de lui. Ma haine et ma colère éclatèrent : ce soir-là, profitant de son ivresse coutumière, je lui tendis un vin empoisonné sans trembler. Un poison sans odeur, sans goût, totalement indétectable. Il avala son verre d'un trait et mourut dans d'atroces convulsions quelques minutes plus tard. Je me retirai dans mes appartements et, le lendemain matin, on vint m'annoncer le décès tragique de mon époux.

— Je suppose que vous savez que c'est cet acte qui vous retient dans les limbes ? questionnai-je après un bref silence.

— Oui, et je l'assume, murmura-t-elle, les poings serrés.

— Hum, et que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai repris mon nom, fait prospérer l'entreprise familiale et cherché mon fils tout en veillant sur mes sœurs. J'ai fini par le retrouver des années plus tard, devenu marchand prospère et père de famille. Une pneumonie, hélas, m'emporta avant nos retrouvailles. Je devins un spectre d'Outremonde, prisonnière de mon crime. Mon fils, quant à lui, mourut en mer peu après, et jamais il ne reçut la lettre que je lui avais envoyée avant ma mort.

— Destins tragiques que les vôtres, madame, terminai-je, sincère. La lettre dont vous parlez est-elle celle que vous envoyez sur l'écritoire jour après jour ?

— Non, répondit-elle, les épaules basses, et c'est pour cette raison que j'ai besoin de vous.

Je me levai et tendis la main à mon invitée, un demi-sourire au coin des lèvres.

— Eh bien, ma chère, ne diriez-vous pas que c'est là la situation rêvée pour invoquer les talents d'un Drockhead ?!

Chapitre 5

Croyez-le ou non, les requêtes de revenants concernent très souvent leurs proches disparus. Je ne cherche pas, ici, à faire un jeu de mots macabre, mais à exposer une vérité qui m'a poussé à tisser un réseau d'experts aussi variés qu'indispensables. Aujourd'hui, ma mission était claire : retrouver un certain Dimitri Valeski, prouver qu'il était bien le descendant de Madeline Demestres – test ADN à la clé – et annoncer la nouvelle aux Demestres. Une tâche qui, selon mon intuition, risquait de virer à la confrontation. Or, mes intuitions, voyez-vous, j'avais pour habitude d'en tenir compte – question de survie !

Cette chère Madeline m'avait considérablement facilité la tâche en m'indiquant l'adresse du sieur Valeski. C'était à moi de jouer à présent.

Je lançai un coup d'œil à ma montre à gousset : 18 h pile, parfait ! Je sonnai à sa porte, lissant ma queue-de-pie rutilante et ajustant mon haut-de-forme – assez extravagant pour désarmer n'importe qui. La porte s'ouvrit sur un grand gaillard bien bâti, l'œil d'un bleu profond rare et cheveux en bataille, qui pila net en me voyant. Le tic-tac d'une pendule résonnait dans l'appartement derrière lui, baigné d'une lumière tamisée.

— Monsieur Valeski, je présume ? Bonsoir ! lançai-je avec mon sourire avenant numéro deux – le numéro un, c'était pour les clientes de la gent féminine, bien entendu.

— Euh... oui, bonsoir, bredouilla-t-il, clignant des yeux. Et vous êtes ?

— Lazare Donatien, antiquaire-brocanteur, dis-je en ôtant mon chapeau d'un geste théâtral, prenant soin de lisser mon haut-de-forme au passage.

Il fronça les sourcils, déconcerté, mais ne me claqua pas la porte au nez. Je pris cela comme un bon signe et continuai ma tirade.

— J'apporte une requête... disons, singulière. Que diriez-vous d'en discuter plus longuement à l'intérieur ?

Il hésita, puis haussa les épaules et s'écarta. L'appartement, moderne et masculin, sentait le cuir et le bois ciré – sobre, pratique, mais imprégné d'un air de solitude volontaire qui semblait s'accrocher aux murs et au mobilier autant qu'à leur propriétaire.

Dimitri Valeski me désigna un fauteuil avant de prendre place lui-même sur le canapé qui lui faisait face, le bras calé sur l'accoudoir avant de placer une main sous le menton.

— Je vous écoute, lâcha-t-il sans plus de préambule. Voilà un homme rompu à l'action directe et sans chichis, pensai-je avec amusement.

— Ce que j'ai à vous dire va être un peu difficile à

croire, mais n'en reste pas moins tout à fait exact. Je vous demande donc de garder l'esprit ouvert.

— J'écoute, répéta-t-il, le sourcil levé, sceptique mais intrigué.

— Bien, répliquai-je avec un léger sourire. Je suis venu vous trouver aujourd'hui car c'est votre possible aïeule qui m'envoie.

Le jeune homme croisa les bras mais ne m'interrompit pas. Ses yeux, cependant, révélèrent – bien qu'il ne crût pas un traître mot de ce que je disais – qu'il était assez curieux pour connaître la suite.

— Je crois savoir que vos parents sont morts tous les deux lorsque vous étiez plus jeune et que vous n'avez jamais cherché à savoir si vous aviez d'autres parents ?

— Vous avez fait vos devoirs, remarqua-t-il avec une étincelle railleuse dans les yeux. Vous savez ce qu'on dit : on choisit ses amis, mais rarement sa famille. Imaginez : si j'ai effectivement de la famille quelque part et que celle-ci ne veut rien savoir de moi, qu'aurai-je à gagner à vouloir la contacter ?

— Je comprends votre point de vue, et ce qui suit ne va sans doute pas vous plaire, mais je vais tout de même vous l'exposer.

— Faites, je n'ai rien de prévu ce soir. Quand bien même votre visite devait s'avérer improductive, elle restera néanmoins divertissante.

Un fin sourire vint à mes lèvres. Ce jeune homme avait

un caractère bien trempé ; voyons comment il allait réagir à la suite.

— Je souhaite vous demander de me confier un peu de votre ADN et, si les tests sont concluants, il se pourrait que vous puissiez prétendre à une très jolie fortune.

Mon hôte leva un sourcil amusé.

— Vous trouvez que j'ai l'air d'un crève-la-faim ? Si c'est le cas, j'ai le regret de vous dire que je gagne très bien ma vie et que l'idée d'une fortune potentielle ne m'intéresse pas.

— En ce cas, connaître vos véritables origines ne vous intéresse pas non plus ?

— Sur ce point, je suis prêt à en entendre un peu plus, concéda-t-il, bon joueur.

— Bien. L'histoire que je vais vous raconter m'a été transmise hier par votre aïeule, et je vous la livre aujourd'hui telle quelle. À vous ensuite de décider ce que vous voudrez en faire.

Puis, sans attendre son approbation, je lui racontai ce que Madeline Demestres m'avait confié la veille au soir, prenant soin de n'omettre aucun détail sur ce que j'étais et sur le rôle qu'on attendait de moi dans cette histoire. Un léger silence suivit la fin de mon récit, puis Dimitri se cala un peu plus profondément dans son fauteuil avant de fixer sur moi son regard limpide.

— Vous êtes en train de me dire que le fantôme d'une aïeule, que je ne me connaissais pas il y a encore cinq

minutes, est venu vous trouver pour vous sortir cette histoire mirobolante et que vous espérez que je vous croie sur parole, c'est bien ça ?

Je haussai les épaules.

— Je vous l'ai dit, je suis antiquaire-brocanteur, mais aussi et avant tout un Drockhead ; ce genre de choses fait partie de ma fonction. Mais comme je suis aussi une personne très occupée, que diriez-vous si je vous prouvais mes dires sur l'instant ? Une petite précision toutefois : l'expérience risque d'être un tantinet traumatisante pour vous. À vous de voir.

Je notai un éclair de défi dans les yeux de mon interlocuteur.

— Faites donc, je suis curieux de voir comment vous allez prouver ce que vous venez d'affirmer.

— Comme vous voudrez, répliquai-je avec un hochement de tête bref tout en me levant de mon siège. Zeph ?! appelaï-je sans quitter mon hôte des yeux.

Un frisson dans l'air précédâ une volute translucide, puis Zeph se matérialisa à mes côtés, au milieu du salon, un air renfrogné sur le visage.

— Que puis-je pour vous, monsieur ? demanda aussitôt mon fidèle valet d'un ton bourru, sans même se préoccuper de l'endroit où il se trouvait.

La réaction de Dimitri Valeski m'amusa au plus haut point. Il se leva d'un bond et sauta par-dessus le canapé pour saisir un des sabres japonais qui ornaient le mur

derrière lui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, visiblement choqué par l'apparition intempestive et pourtant décidé à garder le contrôle de ses émotions.

— Vous m'avez demandé de prouver mes dires, vous vous rappelez ? répondis-je avec désinvolture.

— C'est un fantôme lui aussi ?

Je laissai échapper un rire léger en entendant le « Oh » offusqué de Zeph.

— Non, je vous présente Zeph, mon fidèle valet et aussi esprit vagabond de son état.

Le regard de Valeski se fit confus.

— Un esprit va... vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde, j'explique, comme vous me l'avez demandé, dis-je en reprenant place dans mon confortable fauteuil. Merci, Zeph, tu peux te retirer, ajoutai-je sans quitter le jeune homme des yeux.

Aussitôt dit, aussitôt fait, Zeph disparut dans une volute translucide, un regard noir jeté en direction de Dimitri.

— Incroyable, murmura-t-il, fixant toujours l'endroit où Zeph était apparu puis reparti.

— Pour les gens pragmatiques tels que vous, il est souvent préférable de vous confronter à la réalité de mon monde rapidement ; c'est plus facile. Je suis désolé de ce procédé qui reste tout de même un peu brutal, au

final. Comment vous sentez-vous ?

Dimitri se passa une main nerveuse dans les cheveux avant de se rasseoir.

— Bien... je crois.

Il m'observa un instant en silence.

— Je pensais avoir affaire à un original en vous voyant débarquer sur le pas de ma porte dans cet accoutrement, reprit-il enfin, mais j'étais à l'évidence encore très loin de la vérité.

Satisfait, je me calai pour un peu plus de confort et croisai les jambes.

— Vous réagissez plutôt bien pour une personne confrontée pour la première fois au monde surnaturel.

Le jeune homme émit un petit rire.

— Ah ! Il faut reconnaître que vous avez des arguments convaincants.

— Merci, j'aime aller droit au but.

— Vous ne vous inquiétez pas des suites que cela pourrait avoir ?

— C'est-à-dire ?

— Je pourrais révéler ce que vous êtes.

— C'est un risque à courir, mais en réalité, je ne risque pas grand-chose. Je remercie la crédulité humaine pour

cela.

— Je vous ai cru, pourtant.

— Je voulais que vous me croyiez ; j'ai donc soigné et pesé chacun de mes mots et chacune de mes actions en conséquence. Je vous rappelle que vous et moi avons un travail à terminer. Ceci dit, je suis quelqu'un de suffisamment discret pour ne pas attirer plus de curiosité que nécessaire.

— Quoi qu'il en soit, c'est un talent remarquable que vous possédez là.

— Je vous remercie.

— Vous prenez des disciples ?

Cette fois, ce fut à mon tour d'être surpris.

— Voilà une question bien étrange de la part d'un jeune homme au naturel aussi pragmatique que le vôtre.

Dimitri haussa les épaules.

— Mon côté terre-à-terre, vous voulez dire ? Bah, je m'en sers surtout comme bouclier, il faut dire. On peut dire que, comme vous, j'aime garder ma vie personnelle privée. Sans ce... pragmatisme, comme vous dites, j'aurais sans doute plus de mal à supporter la solitude qui peut parfois être la mienne dans le mode de vie que j'ai choisi.

Cet aveu, aussi soudain que sincère, me cueillit.

— Vraiment... Allez-vous me confier un peu de votre

ADN dans ce cas ?

Il lâcha enfin son sabre japonais, et ses lèvres esquissèrent un sourire entendu.

— Oui, j'avoue, ma curiosité augmente de minute en minute depuis votre petite démonstration. Connaître le fin mot de cette histoire va sans aucun doute se révéler distrayant.

— Je ne peux que saluer votre enthousiasme ! terminai-je en me levant. Nous y allons ?

Chapitre 6

Anne Marino, génie discret en blouse blanche, ne ratait jamais une occasion de m'épater. Pour les données précises, elle était infaillible – et cette fois encore, elle fit mouche. Le cliquetis des tubes à essai m'accueillit dans son labo, sous les néons blafards, où elle me tendit la feuille avec un sourire en coin. Un coup d'œil aux chiffres alignés, et bingo : Dimitri, pur Demestres, sans l'ombre d'un doute.

Je jetai un regard à ma montre à gousset – trop tard pour appeler Dimitri ou les Demestres sans passer pour un rustre impoli. Pile la bonne heure toutefois pour organiser un tête-à-tête spectral avec Madeline.

De retour chez moi, je convoquai Madeline selon les règles de l'art. Au deuxième coup de minuit, une volute vaporeuse ondula près de la cheminée, accompagnée du crépitement du feu. Sa voix mélodieuse s'éleva en un murmure :

— Maître Drockhead ? Des nouvelles ? s'enquit-elle à peine arrivée.

— Votre descendant est confirmé, ma chère, dis-je en lui désignant le chesterfield qu'elle avait déjà occupé la

veille avant de prendre place en face d'elle. Dimitri est des vôtres.

Son expression s'adoucit. Un sourire délicat apparut sur ses lèvres translucides, trahissant le soulagement tant attendu. Je lui laissai un instant pour assimiler la nouvelle, puis ensemble, nous commençâmes à mijoter un plan. Il s'agissait maintenant de mettre le restant de la famille Demestres dans la confidence et, foi de Lazare, mon intuition me criait presque que la rencontre s'annonçait sportive ! Un stratagème efficace et bien pensé s'imposait pour calmer les esprits les plus récalcitrants.

Madeline partie, j'appelai Zeph auprès de moi. Il surgit dans une brume translucide, son air pincé habituel collé au visage, attendant sans impatience ce que j'allais lui annoncer.

— As-tu suivi toute ma conversation avec notre digne revenante ? lançai-je, taquin, en croisant les jambes.

— Chaque mot hélas, monsieur, marmonna-t-il, un grognement discret dans la voix.

— Parfait. Prépare ce qu'il faut pour notre rendez-vous de demain dans ce cas, veux-tu ? N'oublions pas qu'il est toujours bon d'être prudent avec les aristocrates vexés.

— Je prends note, monsieur.

— Merci, Zeph, tu peux me laisser maintenant. Demain sera là bien assez tôt.

Mon fidèle valet ne demanda pas son reste et s'évanouit aussi vite qu'il était venu. Seul, j'entrepris de me servir une tasse de thé fumant – l'arôme de bergamote embauma la pièce pendant que je rejoignais mon bureau. Nous avions les bases d'un plan ; il était temps d'en peaufiner les détails. La nuit s'annonçait longue. Mais que dire d'autre ? Vous avez là un aperçu des aléas de la vie de Drockhead : entre thé brûlant et ombres d'Outremonde, le sommeil attendrait.

Chapitre 7

L'aube pointait le bout de son nez lorsque je relevai le mien des affaires qui m'avaient tenu éveillé toute la nuit. Je m'étirai avec conviction et fis quelques exercices matinaux de relaxation et de dégourdissement pour remettre en marche mes muscles endoloris. Quelques minutes plus tard, je me dirigeai vers ma salle de bain pour entamer ma journée.

À 8 h sonnante, je réservai mon premier appel de la journée à Dimitri. Celui-ci devant se rendre au travail de bonne heure, j'étais sûr de le trouver disposé à m'écouter. Il ne manifesta aucune surprise à mon appel, pas plus que lorsque je lui annonçai le résultat du test ADN.

— Vous savez, me répondit-il, je ne saurais l'expliquer, mais quelque part, je m'y attendais.

— Je constate avec plaisir que vous avez le bon état d'esprit. Puis-je en conclure que vous êtes prêt à rencontrer votre famille ?

— Si je dois être tout à fait honnête, j'aimerais beaucoup plus rencontrer mon aïeule que les autres. Après tout, c'est elle qui vous a mis sur ma piste.

— Cela pourra peut-être s'arranger, mais vous allez devoir rencontrer les vivants avant de songer à rencontrer les morts.

Dimitri émit un petit rire.

— Vous avez vraiment une façon bien à vous de décrire ces choses-là, vous savez ?

— Figurez-vous que je m'enorgueillis d'une telle particularité.

Nouveau rire bref.

— Je vous crois volontiers.

— Bien. Puisque nous sommes d'accord, je vous rappelle dès que j'aurai convenu d'une heure de rencontre avec les membres de la famille Demestres.

— Entendu.

Je raccrochai et composai aussitôt un nouveau numéro. La conversation fut cette fois beaucoup plus conventionnelle, mais fructueuse néanmoins. J'eus la satisfaction de décrocher un rendez-vous pour l'après-midi même. Apparemment, l'affaire qui continuait de secouer la famille Demestres, plusieurs semaines après le scandale, imposait que la famille reste au manoir le temps que les choses se tassent.

Étant suffisamment occupé par mes propres activités, nombreuses vu la nature de mes deux métiers, j'avais suivi l'affaire de loin. J'avais appris, comme tout le monde, qu'un des membres de la famille avait eu

l’indélicatesse de spéculer avec la fortune familiale et s’était vu découvert. Le scandale – financier ou autre – attirait toujours les requins des journaux à sensation. Cela était encore plus vrai lorsqu’une famille qui avait pignon sur rue était en cause. Cependant, l’affaire qui nous préoccupait aujourd’hui avait un potentiel de scandale plus élevé encore, et il était impératif que je mène celle-ci avec la plus grande discrétion. Ça tombait bien, c’était un défi dans mes cordes.

Prévenue, la famille se présenta au grand complet à l’heure exacte du rendez-vous fixé plus tôt dans la matinée. Je fis une entrée remarquée : d’une part, parce que je m’étais habillé pour l’occasion d’un très seyant costume de doge vénitien, en ajustant mon haut-de-forme ; d’autre part, parce que j’eus l’audace d’arriver accompagné de Dimitri Valeski en personne. J’avais fait part de la venue de celui-ci à Alexandre Demestres, le jeune homme qui était venu me trouver à la boutique et chef actuel de la famille. Je n’avais pas pour autant dévoilé le pourquoi de sa présence.

Nullement impressionné par les nombreux regards aussi interrogateurs qu’hostiles, je saluai à la ronde et me dirigeai vers la table au milieu du salon aux boiseries sombres, orné de tentures lourdes, pour y poser et déballer l’écritoire que l’on m’avait confiée quelques jours plus tôt, sur laquelle trônait une lettre cachetée ornée d’un sceau de cire rouge. Alexandre Demestres pâlit légèrement à la vue de celle-ci. Il me lança un regard interrogateur, dont je compris parfaitement la signification, lui ayant annoncé plus tôt dans la journée que j’avais résolu son affaire. Je le rassurai d’un signe

discret et exposai le but de ma visite ainsi que la demande expresse de cette réunion de famille.

— Mesdames et messieurs, si vous êtes tous réunis ici aujourd’hui, c’est pour une raison qui trouve son origine dans votre passé. Mais avant de commencer, j’ai une question à vous poser : combien d’entre vous ici connaissent la véritable histoire de Madeline Demestres ?

— Notre aïeule ? demanda un des convives.

Je hochai la tête.

— Celle-là même, oui. Celle qui a bâti l’empire dont vous avez tous hérité.

— Nous connaissons tous son histoire, bien évidemment ! répliqua le même convive.

— Bien. À vos réactions, j’en déduis qu’aucun d’entre vous ne connaît la véritable histoire de votre aïeule. Permettez-moi donc d’éclairer vos lanternes.

Sans attendre l’approbation de qui que ce soit, j’entamai une nouvelle fois le récit que Madeline Demestres m’avait confié. Lorsque j’eus terminé, le jeune chef de famille fut le premier à reprendre la parole.

— Vous voulez nous faire croire que tout ce que vous venez de dire est vrai, et nous demander d’accepter cette réalité sans broncher ? Qu’est-ce qui nous prouve que vous n’êtes pas un charlatan ?

— Ah, soupirai-je, dois-je vous rappeler que c'est vous qui êtes venu me trouver ? Bon, j'avoue que je ne m'attendais pas à ce que vous me croyiez sur parole, c'est pourquoi j'ai pris soin de prévoir une assurance avant de venir.

— De quoi parlez-vous encore ? demanda à nouveau Alexandre Demestres.

— De ceci, repris-je en désignant l'écritoire sans me départir de mon calme. Si vous voulez bien vous rasseoir, je vais demander à votre ancêtre de nous rejoindre.

Le jeune homme s'emporta de plus belle.

— Vous espérez sincèrement nous embobiner avec une séance de spiritisme à deux balles ?

— Oh, je n'espère rien, répondis-je avec un sourire, je me contente d'observer. À présent, si vous le permettez, je vais fermer les fenêtres de cette pièce. Je vous demande de n'allumer aucune lumière.

— Je ne vous permets pas, justement ! vociféra une nouvelle fois le chef de famille.

Je lui adressai mon signe de tête le plus magnanime.

— Ce n'était qu'une façon de parler, terminai-je en claquant des doigts avec une nonchalance calculée.

Un frisson dans l'air précéda le claquement des fenêtres du salon qui se fermèrent d'un seul coup, plongeant la pièce dans le noir. Bien joué, Zeph, pensai-je avec

satisfaction. Il y eut des « oh » et des « ah » de stupeur et de frayeur mêlées et, avant que les convives aient eu le temps de reprendre leurs esprits, je claquaï à nouveau des doigts. Un chandelier sortit du néant, se posa avec délicatesse sur la table où j'avais déjà posé l'écrtoire et éclaira d'un seul coup la pièce d'une lueur douce et diffuse, rassurant l'assemblée au passage. Je n'avais pas pour habitude de faire grand cas de ma susceptibilité. Il en fallait beaucoup pour me blesser. Cette famille, cependant, avec sa façon de prendre tout le monde de haut, commençait à m'échauffer les oreilles. Je décidai donc de ne pas leur laisser le temps de se reprendre et, d'un geste convenu entre nous par avance, j'invitai Madeline à se manifester. Un froid soudain envahit la pièce, accompagné d'une volute vaporeuse. Deux ou trois héritiers faillirent tomber de leur chaise, mais bien vite, un silence sépulcral s'installa.

— Je crois que l'introduction est inutile, mais permettez-moi toutefois d'annoncer feuë Madeline Demestres, dis-je en tendant la main vers l'apparition inopinée, en lissant ma queue-de-pie.

— C'est une supercherie ! s'exclama Alexandre Demestres d'une voix pas tout à fait rassurée, que j'eus plaisir à entendre.

Mais avant que j'aie pu rétorquer quoi que ce soit, Madeline se dressa de toute sa hauteur devant son parent.

— Jeune homme, entama-t-elle d'un ton glacial que la colère rendait autoritaire, un frisson spectral dans la voix, de mon temps, les jeunes blancs-becs de votre âge

écoutaient les plus âgés, et nous appelions cela le respect ! Les bonnes manières ont-elles à ce point disparu que vous ne sachiez pas cela ?

— Je... je ne voulais offenser personne, mais...

— Alors taisez-vous et écoutez plutôt, vous en apprendrez plus de cette façon que de n'importe quelle autre !

Maté pour le compte, le jeune homme s'inclina devant son aïeule et ne pipa plus mot. Madeline observa ensuite ses descendants un à un avec une lenteur étudiée. Diable, la matriarche savait en imposer ou je ne m'y connaissais pas ! Mettant chacun d'eux mal à l'aise parce que telle était sa volonté, ça et leur ôter toute idée que sa venue pouvait être le fruit d'une supercherie, Madeline continua de les toiser en silence jusqu'à ce qu'ils finissent tous, un par un, par baisser les yeux. Le fantôme se rapprocha de l'écritoire et la caressa avec légèreté, faisant disparaître la lettre cachetée.

— Vous n'avez plus besoin de lire ceci, reprit Madeline. Vous devez vous douter à présent de la véritable identité du jeune homme qui accompagne monsieur Donatien, n'est-ce pas ?

Un murmure parcourut l'assemblée. Madeline fit signe à Dimitri d'avancer pour se placer à ses côtés avant de reprendre :

— Si vous tous ici êtes plus les descendants directs de mes sœurs que les miens, il n'en est pas de même pour ce jeune homme qui, lui, par contre, est mon unique

descendant direct. Ceci étant tiré au clair, j'entends qu'il soit bien traité !

Le fantôme sembla s'évaporer avant de se ravisier.

— Oh, reprit-elle en augmentant soudainement l'étendue de son aura, si d'aventure je devais apprendre que ce n'est pas le cas, sachez que je viendrai en personne tourmenter ceux qui trahiront cette requête.

Puis, sans crier gare, Madeline disparut dans une volute translucide, me laissant ainsi à nouveau la parole. Je ne perdis pas de temps et distribuai à chaque convive une enveloppe avant de revenir aux côtés de Dimitri.

— Ce que je viens de vous donner, ce sont les résultats des tests ADN prouvant la parenté de M. Valeski ici présent avec feue Mme Demestres. Vous y trouverez aussi quelques autres documents prouvant que le corps de Mme Demestres a été exhumé pour pouvoir pratiquer un prélèvement ADN, la note de mes honoraires, ainsi que d'autres petites choses que je vous invite à consulter lorsque nous serons partis, afin que nous ne perdions pas de temps. Oh, maintenant que notre invitée d'honneur est partie, permettez que je fasse à nouveau entrer la lumière dans cette pièce.

Sans attendre de réponse, je claquai à nouveau des doigts, et les fenêtres se rouvrirent d'un seul coup. Je répéta mon geste, et cette fois, ce fut le chandelier qui disparut.

— Bien, repris-je, ne jugeant pas nécessaire de devoir leur laisser plus de temps pour reprendre leurs esprits.

Les mystères pour lesquels on m'a demandé mon aide étant à présent éclaircis, je ne vous retiendrai pas ici plus longtemps. Cependant, si vous avez d'autres questions avant que je ne me retire, je suis tout ouïe.

Mal à l'aise, les convives échangèrent des regards, passant de Dimitri à ma personne, puis à l'écritoire avec la même peur. Le chef de famille se décida alors à parler.

— M. Donatien, maintenant que cette histoire est élucidée, cela veut-il dire que l'écritoire est... comment dire... désenvoûtée ?

Je fus tenté de jouer un tour de mon cru à ce jeune homme pédant, mais je répondis néanmoins en toute franchise :

— Pour commencer, l'écritoire n'ayant jamais été envoûtée, elle n'est donc, de ce fait, pas désenvoûtée. Cependant, s'il prenait l'envie à Mme Madeline Demestres de vous recontacter un jour, sachez qu'elle le fera par le biais de cette écritoire, car c'est le seul objet qui lui a appartenu et qui se trouve encore dans ce manoir.

— Je... je crois que nous n'avons pas besoin de plus de... d'incidents, balbutia le jeune chef de famille.

— Voulez-vous que je la garde dans ma boutique dans ce cas ?

Ses yeux s'éclairèrent.

— Oui. Manifestement, ce genre de... de « chose » ne

vous dérange pas. Nous vous serions reconnaissants de garder l'écritoire avec vous et de me prévenir si vous deviez avoir des... comment dire... des nouvelles un de ces jours.

Je retins un sourire narquois. Je voulais cette écritoire ; pourquoi donc aurais-je bloqué cet élan de bonne volonté ?

— Très bien, je la ramène donc avec moi, acquiesçai-je, grand seigneur.

Je me rentrai vers Dimitri Valeski.

— Vous m'accompagnez ou vous préférez rester un peu ?

— Il me semble que tout a été dit, répondit-il en haussant les épaules, maître de lui, aussi décontracté qu'on pouvait l'être dans pareille situation. À l'évidence, ce qui s'était passé aujourd'hui ne l'avait pas autant affecté que les autres convives.

— De fait, interrompit Alexandre Demestres, j'aimerais beaucoup, pour ma part, discuter un peu plus avec vous et apprendre à vous connaître.

— S'il s'agit d'une discussion amicale, pourquoi pas ? Mais s'il s'agit d'un interrogatoire camouflé, veuillez jeter un coup d'œil à ceci, répondit Dimitri en sortant une carte de visite bordée d'un liseré doré de la poche intérieure de son veston.

Alexandre s'exécuta et releva aussitôt la tête.

— Vous êtes...

— Oui, en effet, le coupa à son tour Dimitri, un regard amusé dans les yeux. Vous savez donc maintenant que je n'ai aucun besoin d'un héritage dont j'ignorais encore l'existence avant-hier. La seule chose qui m'intéressait en venant ici, c'était d'observer ma nouvelle « famille ». Ceci étant fait, je ne vois pas de raison de m'attarder outre mesure. Sommes-nous d'accord ?

Alexandre se mordit les lèvres, vexé, piqué dans son orgueil par ce cousin éloigné dont il ignorait l'existence jusqu'à aujourd'hui et qui semblait avoir tout pour lui, fortune, intelligence et maintenant même une lignée ! Il fit un tel effort sur lui-même pour canaliser l'immense jalousie qu'il sentait monter en lui, serrant les poings si fort qu'il sentit perler une goutte de sang dans chacune de ses paumes. Il releva la tête pour croiser le regard de son lointain cousin.

— Nous sommes d'accord, finit-il par répondre avec toute la fermeté dont il était capable à cet instant.

Dimitri esquissa un sourire en coin, me montrant par ce simple geste qu'il n'était pas dupe du combat intérieur du jeune Demestres, et se retourna vers moi.

— Nous y allons ?

— Nous y allons, confirmai-je en prenant l'écritoire sous le bras.

Je fis un rapide salut circulaire aux personnes présentes et, accompagné de Dimitri Valeski, nous sortîmes sans

même nous retourner.

Chapitre 8

Le chemin jusqu'à ma boutique d'antiquités se fit en silence, nos pas accompagnés par les embruns salés de l'île de Ré. Dimitri Valeski semblait absorbé par ses pensées, et j'avais moi-même un peu de grain à moudre. Mon jeune compagnon était une énigme sur bien des points, mais il n'y avait pas que cela. Un éclat dans son regard laissait deviner autre chose, et je me devais de découvrir quoi.

J'avais demandé à Zeph de nous rejoindre à la boutique, mais de ne pas se montrer ; il devait se cantonner dans un rôle d'observateur, chose qui, je le savais, il ferait à la perfection. J'ouvris la porte de mon échoppe, et Dimitri y pénétra à ma suite.

— Wow, c'est un vrai musée que vous avez là.

Comme je ne relevais pas, il prit la liberté de s'avancer pour jeter un meilleur coup d'œil autour de lui.

— Vous avez de très belles pièces, et même si je ne suis pas un expert comme vous, je les trouve intéressantes, finit-il par conclure.

— Merci, répondis-je cette fois, après avoir posé

l'écratoire sur une place que je lui avais au préalable réservée, ayant à juste titre deviné que la famille Demestres ne souhaiterait pas la garder. Je suis assez fier de ma collection, je dois dire. Voulez-vous vous asseoir ?

Je lançai un regard rapide aux aiguilles de l'imposante comtoise qui trônait sur le côté droit du comptoir, occupant presque tout le passage menant à la caisse.

— Quoique, étant donné l'heure, repris-je, je peux tout aussi bien vous inviter à déjeuner. Qu'en dites-vous ?

Il haussa les épaules avant d'acquiescer.

— J'ai pris ma journée, alors un déjeuner me convient tout à fait. Et vous le savez, j'aimerais bien vous poser quelques questions.

Je me doutais de la suite et me félicitai de ma perspicacité en ayant demandé à Zeph, le matin même, de préparer un repas plus conséquent pour mon déjeuner. Je l'entraînai dans l'arrière-boutique, où une petite cuisine s'ouvrait sur une table en chêne usé, baignée d'une lumière tamisée, empreinte d'une odeur de cire ancienne. Je l'invitai à prendre place. Je profitai de cette opportunité pour observer à la dérobée ce drôle de jeune homme que le hasard avait placé sur ma route. Un frisson de satisfaction parcourut mon échine.

Mon intuition concernant cet homme se confirmait : il n'était pas aussi ordinaire que je l'avais d'abord cru. Conscient de l'attention dont je faisais à mon tour l'objet, je gardai mes observations pour moi. Le repas

se termina sans que nous ayons échangé autre chose que des banalités. Ce ne fut qu'au moment du dessert que nous décidâmes d'aborder les questions que Dimitri était venu me poser.

— Alors, entamai-je en plongeant ma petite cuillère dans le savoureux tiramisu qui terminait avec délice ce repas. Par quel sujet voulez-vous commencer ? Je vous écoute.

Mon invité termina sa bouchée et se lança.

— Je voulais vous demander s'il me serait possible de revoir mon aïeule. Elle m'a à peine jeté un regard tout à l'heure et j'avoue que j'aimerais échanger un peu plus avec elle.

Je sentis la frustration qu'il avait pris soin de cacher jusque-là poindre le bout de son nez, mais je ne fis aucune remarque.

— C'est une chose facile à arranger, bien entendu. Mais n'en voulez pas trop à votre aïeule pour sa prestation de tout à l'heure. Celle-ci était destinée à faire accepter votre existence aux Demestres et à vous protéger d'eux pour l'avenir. Je suis convaincu qu'elle souhaiterait passer plus de temps avec vous, mais de telles entrevues ne s'organisent pas au pied levé cependant. Quand voulez-vous que nous organisions cela ?

— Dès que possible, si vous pouvez.

— Très bien. Était-ce là tout ce dont vous vouliez me parler ?

— Non... J'aimerais aussi en savoir plus sur votre don, ou votre pouvoir – je ne sais pas trop comment le nommer à vrai dire. Qu'est-ce qu'un Drockhead, exactement ?

Je l'observai un instant en silence, en tapotant la table de chêne d'un doigt distrait. L'homme qui se tenait devant moi, loin d'être effrayé par ce qu'il avait perçu de mes pouvoirs, cherchait plutôt à pénétrer leurs mystères. Autant vous dire que je ne croisais pas souvent ce genre de personne.

— Si je comprends votre requête, je dois vous prévenir qu'une fois entré dans ce monde, vous ne pourrez plus faire marche arrière.

Dimitri se cala sur sa chaise et me regarda droit dans les yeux.

— J'ai la ferme intention de devenir Drockhead, si la chose est possible. Je plaisantais à moitié l'autre soir, mais maintenant que j'en ai vu un peu plus, je suis tout à fait sérieux. Alors, si vous recrutez, je suis votre homme.

Je scrutai son regard avec une intensité soutenue. Il ne cilla pas, et je pus ainsi constater l'étendue de sa résolution. Il a du cran, le gamin, pensai-je par devers moi. La détermination du gaillard ne faisait aucun doute.

— Je vous entendez bien, déclarai-je enfin, mais devenir Drockhead ne s'improvise pas, et je ne recrute pas non plus. Il faut être né pour ça, ni plus, ni moins.

— Et comment peut-on savoir si je suis né pour ça ou non ? Y a-t-il des tests, des épreuves initiatiques à passer, ou des choses dans ce goût-là ?

Je ne pus m'empêcher de sourire devant tant d'enthousiasme.

— Il y a bien un test, oui... Un seul.

— Et je dois me préparer avant, faire quelque chose de spécial ?

— Rien de tout cela. De fait, ce test est dangereux, voire mortel, mais pourtant simple en réalité.

Je fis mine de boire une autre gorgée de mon verre d'eau, tout en continuant d'observer ma recrue potentielle par-dessous mes cils. Oui, il avait du cran, me répétai-je. Il pâlit bien un peu à l'idée d'un test mortel, mais sa détermination ne flancha pas.

— Je veux tout de même savoir de quoi il s'agit.

— J'admire votre entêtement.

Un souffle froid trahit la présence discrète de Zeph, toujours posté en observateur. Je souris dans un coin de ma tête : j'imaginais avoir droit à une diatribe bien sentie lorsque nous nous retrouverions seuls. Une joute verbale de plus. En reprenant mon sérieux, je griffonnai à la va-vite une adresse sur un bristol tiré d'une pile que je gardais toujours à portée de main et le lui tendis.

— Très bien, je vais faire honneur à votre détermination. Rendez-vous ce soir à 19 h précises à

cette adresse, et nous verrons si vous êtes fait pour être Drockhead ou pas.

— Entendu, fit Dimitri en prenant la carte avec un sourire en coin discret. J'y serai. Autre chose ? demanda-t-il en levant les yeux vers moi.

— Pas pour le moment, répondis-je, serein et mystérieux à la fois. Contentez-vous d'être là.

Dimitri se leva et me tendit la main.

— À ce soir, monsieur Donatien.

— À ce soir, monsieur Valeski.

Chapitre 9

Une fois Dimitri parti, je retournai à la partie boutique du Passage. Les affaires n'attendaient pas le bon vouloir des esprits, et il me fallait ouvrir pour l'après-midi.

À peine avais-je posé un pied dans mon fief que mon fidèle valet, fort peu discret par moments, fit son apparition.

Zeph se planta devant moi, bras croisés, l'air renfrogné.

— Pourquoi lui avez-vous menti, monsieur ?

— Ah... Tu l'as vu, toi aussi ? soupirai-je. J'aurais dû m'en douter. Merci de n'avoir rien dit.

— Pourquoi ne pas lui dire la vérité ?

— C'est un métier très dangereux que le mien, Zeph. Inutile de te faire un dessin, n'est-ce pas ? Dimitri ignore à quoi il s'expose s'il devient mon disciple.

— Pas encore, c'est certain, mais les Drockhead sont au bord de l'extinction. Trouver un Naturel de ce calibre sans même le chercher, cela ne relève plus du hasard, c'est un miracle ! Dieu sait combien je réprouve ce que

vous faites, et plus encore d'y être mêlé malgré moi. Cela ne m'empêche pourtant pas de comprendre toute l'importance de votre rôle. Vous ne pouvez pas vous permettre d'hésiter, monsieur !

— Ce n'est pas mon intention, rassure-toi, tentai-je de calmer mon fidèle valet en m'appuyant au rebord de mon antique comptoir. Mais si je dois faire un Drockhead de notre ami, ce sera à mes conditions, repris-je en croisant les bras. Ma priorité est de m'assurer qu'il n'y perde pas la vie. Tu conviendras qu'une telle issue serait pour le moins contre-productive, non ?

Zeph se radoucit.

— Je dois, en toute honnêteté, reconnaître la valeur indéniable de cet argument, monsieur. Pensez-vous que nous reverrons monsieur Valeski ce soir ? Vous lui avez tout de même laissé entendre qu'il pourrait y laisser sa peau. S'il décidait, après réflexion, de ne pas se présenter, nul ne pourrait lui en tenir rigueur.

Je laissai échapper un soupir mêlé d'un rire sans joie.

— Tu l'as entendu comme moi. Je crois que nous pouvons compter sur sa détermination. Nous avons rendez-vous à 19 heures à la maison, et une fois la phase d'initiation passée, notre invité aura besoin d'un repas digne de ce nom. Je compte sur toi pour faire des merveilles, terminai-je en lui tapotant amicalement l'épaule.

Zeph se rengorgea et bomba le torse.

— Je m'attelle à la tâche sur-le-champ, monsieur.

L'esprit s'apprétait à partir lorsque je remarquai une lueur étrange émanant de l'écritoire, révélant une lettre cachetée sur le cuir lisse. Je brisai le sceau, parcourus rapidement le contenu et laissai échapper un soupir empreint d'ironie.

— Qu'est-ce donc, monsieur ? demanda Zeph, qui n'avait pas encore quitté les lieux.

Une lueur amusée éclaira mon regard.

— Il semblerait que Miss Pindragon, ayant eu vent de ma nouvelle acquisition, ait décidé d'en tirer parti, répondis-je en agitant la missive encore dans ma main. Cette lettre m'informe qu'elle utilisera désormais les services de cet outil fort pratique pour m'envoyer les requêtes du bureau d'Outremonde. Selon ses critères, mon valet manquerait de discipline et sera dorénavant assigné aux seules tâches que je jugerai bon de lui confier.

Petite précision que je juge utile d'ajouter ici : un esprit vagabond ne peut pas rougir. Mais mon Zeph, doté de l'immense privilège de jouir d'une enveloppe physique quelques heures par jour, était une exception à la règle de son espèce. Je le vis donc virer au rouge pivoine, ce qui s'accordait à merveille avec l'air de furieuse indignation qu'il arborait.

— Que cette pimbêche arrogante, à l'haleine fétide et dénuée de la moindre once de fémininité, se permette de disposer ainsi de ma personne, c'est inconcevable ! Je

proteste !

Secrètement hilare, je pris soin de n'en rien laisser paraître.

— Allons, Zeph, du calme. J'aurais cru que te savoir débarrassé de la corvée d'Outremonde t'aurait mis de meilleure humeur.

Mon fidèle valet se calma presque instantanément à ce rappel, et j'en profitai pour lui lire le reste de la missive. Il retrouva sur-le-champ cette dignité pincée qui lui était coutumière.

— Dois-je en conclure que monsieur va devoir s'acquitter d'une nouvelle mission ?

— Je ne peux rien te cacher, mon ami, confirmai-je avec un air entendu.

"Vous constaterez que, s'ils ne vous ont pas oublié, ils auront en revanche remplacé par d'autres souvenirs les circonstances de leur rencontre avec vous "

Lazare Donatien



Lazare Donatien

Episode 2

*Les Runes de
Myrdal*



L'Intégrale



Chapitre 1

Je jetai un bref coup d'œil à ma montre à gousset, un petit chef-d'œuvre auquel mon âme d'antiquaire n'avait su résister.

18 h 30 : notre invité allait bientôt arriver. J'avais choisi pour l'occasion un costume Régence, d'un ocre éclatant, qui me permettait d'exhiber sans anachronisme la superbe montre aux fins filigranes d'argent dont j'étais si fier, datant elle aussi de la Régence.

Je dois l'admettre, Zeph avait vu grand : le dîner s'annonçait opulent. Tout absorbé par mes préparatifs, je me laissais distraire avec délectation par les appétissantes effluves s'échappant par vagues odorantes de la cuisine.

Zeph dressa la table en quelques minutes, marmonnant une remarque sur les invités de dernière minute. Pour mon fidèle et acariâtre valet, râler était un art de vivre ; s'il ne pestait pas au moins une fois par jour, quelque chose clochait. J'y étais habitué et n'y prêtais plus guère attention. Malgré ses protestations colorées, tout était prêt lorsque la sonnette retentit.

Je consultai à nouveau ma montre : 18 h 45, il était en avance. Je me dirigeai vers le vestibule et ouvris la porte sans cérémonie... pour me retrouver nez à nez avec un parfait inconnu.

Constatant la mine interloquée de ce dernier – et conscient de l'effet que produisait mon costume –, j'entamai les civilités.

— À qui ai-je l'honneur ? demandai-je, un sourcil haussé.

Mon visiteur inattendu retrouva ses esprits et articula la raison de sa présence sur le pas de ma porte.

— Je suis Erik Fergussen, et je cherche M. Lazare Donatien. Est-ce vous ?

— C'est bien moi. Pour quelle raison me cherchez-vous, et pourquoi vous présenter chez moi à cette heure ? rétorquai-je, sans la moindre amabilité.

— J'ai un problème, et c'est urgent, se défendit Fergussen face à mon accueil glacial. Je sors à peine de l'avion et j'ai sauté dans le premier taxi pour vous trouver au plus vite.

— Eh bien, vous m'en voyez désolé, mais je crains de devoir vous demander de revenir demain matin, à l'ouverture de ma boutique. Je verrai alors ce que je peux faire pour vous.

— Mais ils me poursuivent ! insista-t-il, la panique l'emportant.

— Qui donc vous poursuit, monsieur ? demanda une

voix derrière Erik Fergussen.

Je reconnus l'intonation de Dimitri Valeski. Le grand homme maigre qui cherchait à s'imposer sursauta et se retourna avec une vivacité inattendue pour un corps si peu athlétique. L'éventail des réactions que la peur suscite chez un individu m'étonnera toujours.

— Vous êtes en avance, notai-je avec un flegme étudié à l'unique hôte attendu ce soir-là.

— Et moi, je constate que vos costumes sont toujours aussi criants de vérité. Régence, n'est-ce pas ? On dirait que vous sortez d'un film de cape et d'épée.

— Pas de tournage ici, Dieu m'en préserve, juste un goût pour l'unique. Mais vous avez l'œil, cher ami. Si vous voulez bien entrer...

Je m'effaçai pour le laisser passer. Profitant de cet instant, j'attrapai un bristol et un stylo sur le guéridon de l'entrée avant de faire à nouveau face à Fergussen. Sa mine devenait de plus en plus épouvantable.

— Qui sont vos poursuivants ? demandai-je sans détour.

— Euh... je ne sais pas, avoua-t-il, penaud.

Je soupirai, un brin agacé.

— Bon. Leur présence se manifeste-t-elle le jour ou à la nuit tombée ?

L'homme me dévisagea avec un intérêt renouvelé.

— Je savais que m'adresser à vous était la bonne chose à faire ! Ils sont là toutes les nuits, c'est pourquoi j'ai voyagé de jour pour vous voir et...

Je levai une main pour l'interrompre.

— Très bien, vous m'expliquerez tout demain. Pour ce soir, repris-je en griffonnant sur le bristol, rendez-vous à cette première adresse. Peu importe ce qui vous poursuit, présentez-vous de ma part, vous y serez en sécurité. Puis, rendez-vous à cette autre adresse dès 9 h demain matin. Tout est clair ? demandai-je en lui tendant le rectangle de carton.

— Oui, mais j'ai besoin de votre aide et de votre protection tout de suite ! Ils vont revenir ! Je peux payer ce que vous voulez.

Je toisai Fergussen, mon regard et mon attitude inflexibles.

— Faites ce que je vous dis, et nous reprendrons cette conversation demain. Si vous n'êtes pas parti dans la minute, je vous laisserai vous débrouiller seul avec vos assaillants. Soyons clairs, monsieur Fergussen : je me moque de votre fortune, réelle ou supposée, tout comme de votre prétendu pouvoir. Je tiens à mes principes et ne les change pour personne. Nous ferons affaire à mes conditions, ou pas du tout. À vous de choisir.

Erik Fergussen, aussi désemparé qu'un poisson hors de l'eau, semblait peu habitué à ce qu'on lui parle ainsi. Peu m'importait : un bon dîner m'attendait, et il refroidissait.

— Très bien, monsieur Donatien. À demain, alors, concéda-t-il, l'air d'avoir avalé un bocal de cornichons.

Réajustant sa mise, il partit sans demander son reste. Il faisait bien, nous avions beau être en été, la nuit viendrait bien assez tôt.

Chapitre 2

— Avez-vous congédié ce pauvre homme ? me demanda Dimitri Valeski en s'installant au salon, un sourire désinvolte aux lèvres. Il semblait fort paniqué.

— Première leçon à retenir, si vous aspirez à devenir Drockhead, mon ami, rétorquai-je avec un sourire affable. En toutes circonstances, l'impartialité est une qualité essentielle à ce métier. La seconde chose à savoir est qu'il y a un temps pour tout, quelle que soit l'insistance ou la fortune de votre interlocuteur.

— Je vois. Vous reverrez donc ce monsieur demain ?

— Exact. Vous assisterez d'ailleurs à l'entretien. Ce sera votre première affaire, félicitations.

Dimitri haussa un sourcil, intrigué.

— Vraiment ? demanda-t-il. Je pensais devoir passer une épreuve avant de prétendre au titre de Drockhead. Les règles auraient-elles changé depuis le déjeuner ?

— Pas le moins du monde, répondis-je, ravi de constater une fois encore que je n'avais pas affaire à un imbécile. Mais Zeph a préparé de quoi dîner, alors ne

nous éternisons pas sur la question.

Zeph surgit avec une bouteille, la posant un peu trop fort sur la table en grommelant qu'un dîner sans contretemps relevait du miracle.

— Asseyez-vous et buvez, je vous prie, le contenu du verre devant vous, dis-je en prenant place à l'autre bout de la table, face à lui.

Sous l'œil sévère d'un antique corbeau d'ébène sculpté trônant sur la cheminée, Dimitri observa un instant le liquide transparent, puis le vida d'un trait, sans hésiter. Une étincelle fugace traversa mon regard.

— Je vous trouve bien confiant. Ce verre aurait pu contenir un poison redoutable.

Dimitri planta ses yeux bleus dans les miens, imperturbable.

— Je prends le risque, mais quelque chose me dit que vous avez autre chose en tête pour moi ce soir. Et si je devais hasarder un commentaire, je dirais que ce breuvage avait un goût de vodka assez marqué, à défaut de poison. Me trompé-je ? acheva-t-il avec un sourire narquois, presque insolent.

Son aplomb m'arracha un éclat de rire satisfait. Ce gaillard avait du cran !

— Dimitri Valeski, je salue votre audace, jeune homme, et croyez-moi, c'est une excellente nouvelle pour vous. Vous en aurez besoin plus souvent qu'à votre tour. Ceci dit, vous avez vu juste : ce n'était que

de la vodka. Ce petit test m'a appris tout ce que je devais savoir.

— Développez.

— Je vous l'ai dit au déjeuner, et je le répète : nul ne devient Drockhead par hasard. On naît ainsi, ou pas. D'ordinaire, ce don se transmet au sein d'une même famille. Mais parfois, Dame Nature s'amuse et fait naître un Drockhead dans une lignée ordinaire. Nous appelons ces élus des Naturels. Et vous, Dimitri Valeski, c'est ce que vous êtes.

— Je présume qu'il n'y a pas lieu de douter de ce diagnostic ?

— Tout juste. Sachez que vous ne seriez pas attiré par ce que je suis si vous n'étiez pas un Naturel. Autre indice : si vous étiez ordinaire, vous auriez vite oublié ce que je vous ai dit lors de notre première rencontre. Si vous avez besoin d'une preuve, allez voir la famille Demestres d'ici une semaine. Vous verrez qu'ils n'auront pas oublié votre existence, mais que les détails de votre rencontre avec eux auront été remplacés par d'autres souvenirs. L'essence de mon rôle, quant à elle, leur aura totalement échappé. L'incident de l'écritoire sera devenu un vague souvenir anodin.

— Comment est-ce possible ?

— Vous allez vite vous rendre compte que la plupart des humains acceptent mal ce qui contredit leurs certitudes. Cette amnésie arrange tout le monde. Certaines lois de la nature et de l'univers doivent rester

hors de portée des ignorants ; seuls ceux qui cherchent y ont accès. Vous apprendrez que l'esprit humain supporte mal la vérité nue lorsqu'il ne fait aucun effort pour la chercher.

Dimitri prit un moment pour assimiler mes paroles, le front plissé dans sa réflexion.

— Je crois saisir, mais pourquoi m'avoir dissuadé de devenir Drockhead si je suis un Naturel comme vous dites ? Sommes-nous si nombreux que vous pouvez vous passer d'un apprenti ?

— Au contraire, nous sommes presque les derniers de notre race. Si j'ai tenté de vous décourager, c'était pour tester votre détermination, non votre aptitude, car vous êtes Drockhead depuis votre naissance.

— Je ne vous suis pas.

— Les pouvoirs dont nous sommes dépositaires sont dangereux. Ils touchent à la vie, mais aussi à la mort. Je vous ai averti : entrer dans ce monde est irréversible. Ce pouvoir dominera votre vie, et même votre mort. Soyons clairs : les Drockheads meurent rarement de vieillesse ; leur fin est presque toujours violente. En tant que Drockhead, il est de mon devoir d'offrir un vrai choix aux rares apprentis qui se présentent. Accepter ce pouvoir ou le rejeter ; risquer votre vie et votre repos éternel, ou pas. Ce choix vous appartient, car c'est de cela qu'il s'agit, mon ami. Vous avez montré une détermination sans faille. Si, malgré mes mises en garde, vous persistez à vouloir devenir Drockhead, qu'il en soit ainsi.

Dimitri marqua un long silence, scrutant mes traits, s'attardant sur mon regard. Puis, il articula lentement, sans me quitter des yeux, avec une intensité qui balaya mes derniers doutes. J'avais devant moi un Drockhead véritable, droit dans ses bottes, fier jusqu'au bout des ongles.

— Maître Lazare Donatien, je fais aujourd’hui devant vous le vœu solennel de devenir un Drockhead digne de ce nom.

Un craquement sec résonna dehors, suivi d'un souffle glacé qui fit vaciller les flammes sous le corbeau, immobile sur son perchoir au-dessus de la cheminée.

Chapitre 3

Je devais reconnaître une qualité à monsieur Fergussen : sa ponctualité. À 9 h 00 précises, le lendemain matin, il sonna au Passage et y pénétra d'un pas décidé. Il s'arrêta un instant en me voyant derrière mon comptoir, mais se ressaisit vite. Ce jour-là, j'avais opté pour un look de pirate. Peut-être était-ce ce qui l'avait déconcerté, allez savoir.

Les gens ordinaires peinent souvent à s'habituer à mes costumes, et si je ne les en blâme pas, je ne m'en formalise pas non plus. C'était dans l'ordre des choses, alors à quoi bon s'en préoccuper ? Ils m'oublieraien bien assez tôt une fois leurs tracas résolus.

— Monsieur Fergussen, je vous souhaite le bonjour. J'ose espérer que votre nuit fut plus reposante qu'escomptée ?

L'homme me considéra un instant en silence. Mon sens de l'humour, hélas, semblait lui échapper complètement.

— Elle fut reposante, oui. Merci, articula-t-il enfin. Pouvons-nous maintenant parler de l'affaire qui m'amène ?

— Mais bien entendu, c'est pour cela que nous sommes là, n'est-ce pas ?

Fergussen ne répondit pas et sortit une petite boîte en ferraille de la poche de son veston, qu'il posa sur le comptoir. À première vue, la boîte semblait assez ancienne.

— Puis-je ? demandai-je avant de l'ouvrir.

— Faites donc, son contenu est l'objet de ma visite.

J'ouvris la boîte et découvris un ensemble de cinq runes, leurs gravures usées luisant d'une étrange pâleur sous la lumière. Je compris au premier regard qu'elles étaient bien plus anciennes que leur écrin. Je jetai un coup d'œil à mon visiteur.

Il surveillait chacun de mes gestes, retenant visiblement son envie d'intervenir, une lueur d'impatience dans ses prunelles claires. Il était temps d'en apprendre davantage sur la véritable raison de sa venue.

— Comment êtes-vous entré en possession de ces runes ?

Un éclair traversa son regard. Il allait enfin pouvoir vider son sac.

— J'ai récemment acquis une vieille bâtisse dans le village isolé de Myrdal, en Norvège. J'ai tout de suite entamé des travaux de rénovation, un de mes hobbies, avec de nombreuses idées pour ma nouvelle demeure. En abattant un mur qui séparait jadis la cuisine du salon, mes artisans ont trouvé cette boîte et me l'ont

remise. Fervent collectionneur de tout ce qui touche à l'histoire de mon pays, je sais que l'on trouve souvent des sets de runes dans les vieilles demeures par chez nous. Je n'ai pas pris le temps d'examiner celui-ci de près – mal m'en a pris. Dès la nuit suivant leur découverte, mes ennuis ont commencé. Tout a débuté par des voix qui me réveillaient, des conversations diffuses où j'ai reconnu des bribes de vieux norrois. Puis vinrent des apparitions, comme des disputes violentes entre cinq protagonistes, centrées sur ces runes. Ce n'est qu'après une de ces visions que les choses ont mal tourné. Depuis que j'ai vu les runes dans une apparition, les spectres – qui m'ignoraient jusque-là – ont commencé à me tourmenter et à réclamer les runes. En désespoir de cause, j'ai cherché sur Internet comment me débarrasser de ces fantômes, et c'est ainsi que je suis tombé sur votre site.

— Mon site, vraiment ? dis-je, un sourcil haussé.

— Oui. Je ne saurais l'expliquer, mais en le parcourant, j'ai su que vous étiez l'homme capable de m'aider. Une sorte de conviction profonde, ou je ne sais quoi. Appelez cela comme vous voudrez.

— Je vois...

Ce que je voyais surtout, c'était qu'une certaine bureaucrate d'Outremonde me devait des explications.

— Monsieur Fergussen, repris-je avec une pointe de mélodrame dans la voix, je pense qu'en attendant que j'éclaircisse cette affaire, il est préférable que vous restiez à l'adresse que je vous ai donnée hier. Vous y

serez en sécurité. Vous êtes libre de vos journées, mais je vous recommande vivement d'être rentré à la maison d'hôtes au moins une heure avant la tombée de la nuit. Ces précautions vous éviteront de rencontrer toute manifestation désagréable jusqu'à ce que j'aie résolu votre problème. À propos, je vais conserver ceci pour le moment, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, conclus-je en désignant la boîte du doigt.

Fergussen acquiesça sans hésiter. Il était visiblement soulagé de se défaire, même temporairement, de ses runes maudites. Je lui fis signer le registre et un formulaire de prêt d'antiquité, et il repartit aussi vite qu'il était arrivé.

— Je suppose que vous avez déjà une idée de la nature du problème de monsieur Fergussen, lança Dimitri en émergeant de l'arrière-boutique, où il avait suivi l'échange à l'insu du Norvégien.

Zeph, quant à lui, ne put s'empêcher de marmonner un « draugr* [Mort-vivant en vieux norrois] » étouffé, mêlé de jurons anciens, témoignant de sa piètre opinion de ces fantasmagories. Je continuai d'ignorer l'humeur de mon valet pour me concentrer sur Dimitri.

J'acquiesçai d'un bref signe de tête, tout en examinant les runes sous mes yeux.

— Si je ne me trompe pas, ces revenants-là sont d'une tout autre nature que le cas de votre aïeule, soulignai-je en relevant le regard. Cela nous promet un entraînement de premier ordre pour un apprenti Drockhead. Nous allons voir si vous avez le cœur bien accroché, mon cher, conclus-je avec un large sourire.

Les yeux de Dimitri étincelèrent un instant.

— Et moi qui me demandais quand nous passerions aux choses sérieuses, répondit-il en me rendant mon sourire.

Sous mes doigts, les runes frémirent, leur surface glacée vibrant comme un souffle retenu, tandis qu'un craquement familier perçait le silence matinal depuis l'extérieur.

Oui, une expérience fascinante s'annonçait, à n'en pas douter.

Chapitre 4

— Zeph, entamai-je en rentrant au manoir pour le déjeuner, nous avons un invité ! Quoique, à bien y réfléchir, je vais cesser de vous désigner comme un invité, remarquai-je en me tournant vers Dimitri.

— Monsieur Dimitri est, en effet, plus votre collègue que votre invité à présent, monsieur, répondit Zeph, surgissant en volutes sombres, sa main s'effilochant un instant au milieu de mon salon.

— J'opterais plutôt pour « apprenti » avant « collègue », mais passons. Zeph, je t'ai appelé car j'ai besoin que tu exécutes une mission pour moi. Rapide, efficace et discrète, entendu ?

Mon valet soupira, résigné.

— Que puis-je pour vous, monsieur ?

— Il te faut trouver Madeline Demestre et me la ramener ici au plus vite. Je n'ai pas le temps de la convoquer moi-même.

— Je suppose que monsieur n'est pas d'humeur à plaisanter ? demanda Zeph, toujours courtois – du

moins en apparence. Sa grimace à peine dissimulée trahissait combien ma requête lui déplaisait.

— Zeph, mon ami, je ne peux rien te cacher. Écoute, repris-je en lui tapotant l'épaule, je sais qu'une visite dans les limbes ne t'enchante guère, mais j'ai besoin que tu fasses cette besogne.

— Comme toujours, hélas, monsieur.

— Je n'en attendais pas moins de ton dévouement, mon ami, rétorquai-je en feignant d'ignorer son air tragique.

— Vous lui menez la vie dure, ironisa Dimitri lorsque Zeph fut parti.

— Allons donc, comme vous y allez. Je dirais qu'entre Zeph et moi, tout est question d'équilibre. Un équilibre subtil qui fonctionne à merveille et que je m'efforce de préserver.

— Je vois.

J'observai un instant mon apprenti.

— Nous allons nous-mêmes devoir nous accorder sur bien des choses au fil de notre association, vous verrez.

Dimitri ne se démonta pas.

— Peut-être pourriez-vous commencer par m'expliquer pourquoi nous avons besoin de mon aïeule ?

— J'allais y venir, cela fait partie de votre formation, après tout. Mais d'abord, suivez-moi dans la bibliothèque, voulez-vous ?

Je fis asseoir Dimitri face à mon bureau et, parcourant des yeux les rayonnages de ma bibliothèque, trouvai l'ouvrage que je cherchais. Je le posai devant lui, ouvert à la page voulue.

— Voici à quoi nous avons affaire dans cette histoire.

— Des frappeurs... Vous voulez dire des esprits frappeurs genre poltergeists et compagnie ?

— C'est l'idée, oui, bien que je soupçonne ceux-ci d'être à la solde d'un marionnettiste.

Dimitri leva un sourcil, intrigué.

— Ah oui ? Et je suppose que vous allez m'expliquer ?

Je m'assis sur le coin de mon bureau, face à mon apprenti, et lui tendis la boîte contenant les runes que monsieur Fergussen m'avait remises plus tôt.

— Que remarquez-vous ?

— J'ai bien peur de ne pas assez m'y connaître en antiquités pour formuler une opinion, répondit mon apprenti, perplexe.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Observez avec votre œil intérieur, essayez de ressentir dans vos mains ce que ces runes ont à vous dire.

Dimitri me lança un regard incrédule, mais obtempéra. Il ferma les yeux, puis les rouvrit brusquement, le front plissé.

— Qu'est-ce que...

Je lui adressai un bref signe de tête et repris les runes de ses mains.

— Ce que vous avez ressenti est une énergie. L'énergie propre à chaque objet ou matière en ce monde. Vous êtes novice, mais en tant que Drockhead, vous apprendrez vite à distinguer la signature énergétique de chaque chose. Cela vous permettra de reconnaître à quoi vous avez affaire lorsqu'un problème vous sera soumis à l'avenir.

Dimitri esquissa un geste de compréhension.

— Une capacité bien pratique, en somme.

— Une parmi d'autres, oui. C'est l'un des avantages d'être ce que nous sommes, à mon humble avis. Mais revenons à l'affaire qui nous occupe. Les runes devant vous sont des runes de pouvoir. Je ne sais pas encore quels pouvoirs elles renforcent, mais nous y remédierons sous peu. Ce qui me fait dire que nous avons affaire à un marionnettiste, en revanche, c'est que les fantômes se sont lancés à la poursuite de Fergussen avec une rapidité suspecte. Voyez-vous, cher ami, dans les limbes, tout n'est pas si simple. Si ces spectres ont remarqué Fergussen dès le premier instant, c'est que leur intention était précisément qu'il les remarque. Les frappeurs n'ont plus les capacités sensorielles nécessaires pour élaborer des plans de ce genre – ni daucun genre, d'ailleurs. Ce sont des exécuteurs. Soit ils obéissent à une ancienne obsession – souvent liée à leur mort violente –, soit ils sont manipulés.

— Et vu les circonstances de la traque de Fergussen, la manipulation semble l'explication la plus plausible.

- Tout à fait, confirmai-je, la mine satisfaite.
- Et donc, que vient faire mon aïeule dans ce tableau ?
- Vous suivez, c'est bien. Vous constaterez que nous faisons souvent appel à des esprits ou revenants. J'ai convoqué feu madame Demestre car j'ai besoin qu'elle surveille ces frappeurs. Votre aïeule n'appartient pas à leur catégorie, n'ayant commis qu'un seul meurtre. Elle fréquente cependant les limbes juste au-dessus des leurs, ces derniers n'ayant pas lésiné sur les assassinats. Je profiterai de cette convocation, plus précoce que prévu, pour honorer ma promesse envers vous. Une fois notre problème exposé, je vous laisserai seuls, et vous pourrez discuter avec elle de tous les sujets que vous souhaitez pendant une heure. Ensuite, pour respecter les lois entre ce monde et l'Outremonde, vous devrez lui faire vos adieux.
- Mes adieux ? Mais je croyais qu'elle ne pouvait pas encore passer le portail, ou je ne sais quoi ?
- C'est exact, elle ne le pourra pas tant que sa dette, contractée par son meurtre, ne sera pas équilibrée. Mais si, comme je le pense, elle accepte de nous aider – ce qui sera dangereux pour elle –, cet acte désintéressé effacera sa dette. En conséquence, je ne pourrai plus la convoquer pour vous après cela. Ce qui se trouve au-delà du portail ne concerne plus les Drockheads. Ainsi en a-t-il été décidé lors de la création de notre fonction.
- Je vois... Mais, à propos, d'où vient ce nom « Drockhead » et quelles sont nos origines ? J'ai voulu poser la question plus tôt, sans trouver le bon moment.

Je regardai mon apprenti en silence un instant. Ses capacités d'adaptation, presque insolentes, me faisaient presque oublier qu'il n'avait jamais suivi les « cours pour petits Drockheads de père en fils ».

— La fonction des Drockheads fut instaurée par une magie ancienne et puissante, expliquai-je. Le mot « Drockhead » n'existe dans aucun dictionnaire. À l'origine, il s'agissait de Droichead, signifiant « pont » en ancien gaélique, un terme qui décrit parfaitement notre rôle. Au fil des siècles, le mot a évolué en « Drockhead » pour des raisons de simplification phonétique, ni plus ni moins.

— Nous sommes donc les héritiers des anciens druides ?

— Pas tout à fait. Les druides ne pouvaient assumer notre rôle, d'où notre création. La légende raconte que druides et druidesses implorèrent l'aide de la grande déesse Dana. Leurs vœux furent exaucés, mais assortis d'une règle stricte : nul ne peut soumettre un Drockhead, car il n'obéit qu'à la Nature. Nous sommes ses messagers et ses juges, voués à préserver l'équilibre universel. Seuls d'autres Drockheads connaissent l'étendue de nos capacités, et c'est mieux ainsi. Bien sûr, cela n'empêche pas certains de chercher à nous placer sous leur joug.

— Eh bien... plus j'en apprends, plus je suis motivé, commenta Dimitri avec un sourire discret.

— Je n'en attendais pas moins de mon apprenti, approuvai-je sur le même ton.

— Et pour en revenir à notre affaire : comment comptez-vous identifier les pouvoirs de ces runes ?

Je pris les runes entre mes mains, leur froideur familière picotant mes doigts, et me dirigeai vers une porte dérobée au fond de mon bureau.

— Suivez-moi, me contentai-je de répondre. C'est le moment idéal pour quelques tests, qu'en pensez-vous ?

Un murmure sourd s'éleva des runes, comme une brie de vieux norrois, alors que nous franchissions la porte, une ombre fugitive glissant sur le seuil.

Chapitre 5

La journée et la nuit précédente ayant été fructueuses, nous avions peaufiné un plan dans les moindres détails. C'est ainsi que Dimitri et moi nous présentâmes le lendemain après-midi au logis provisoire de monsieur Fergussen.

Ce dernier avait trouvé refuge dans une chambre que ma chère amie – la très charmante gérante de la maison d'hôtes Little Haven – réservait pour les clients que je lui envoyais. Il y a des années, j'avais placé cet établissement sous ma protection, interdisant à toute créature des limbes d'y pénétrer.

Transformée en sanctuaire pour des clients dans la situation de leur occupant actuel, la chambre était spacieuse, ensoleillée et fort bien agencée. Mon apprenti et moi prîmes place sur le sofa et le vieil homme s'installa dans le fauteuil face à nous.

— Monsieur Fergussen, commençai-je, nous allons vous exposer plusieurs nouvelles concernant l'affaire qui nous occupe. Mais d'abord, j'ai quelques questions à vous poser.

Le retraité hocha brièvement la tête.

— Je vous écoute.

— Vous nous avez bien dit que cinq fantômes étaient à votre poursuite ? Pas d'erreur sur le nombre ?

— Non, ils étaient bien cinq.

— Que faisiez-vous comme métier avant votre retraite ?

— J'étais homme d'affaires. J'ai créé plusieurs sociétés, puis je les ai revendues.

— Un métier propice aux relations, j'imagine. Est-ce l'une de vos connaissances qui vous a conseillé l'achat de votre résidence à Myrdal ?

— Oui, plusieurs même, tous de la même famille, d'ailleurs.

— La même famille ?

— Oui, les Haakonsson, une des lignées les plus anciennes de Norvège. Le chalet de Myrdal leur appartenait encore il y a quelques décennies, avant qu'un promoteur en faillite ne le rachète. Les Haakonsson l'ont ensuite récupéré, espérant le revendre à un entrepreneur plus avisé. Lors d'un dîner réunissant des hommes d'affaires du pays, je les ai croisés. Je leur ai parlé de mon souhait de me retirer de la vie mondaine et de rénover un bien. Ils m'ont proposé Myrdalheim, et l'affaire fut conclue.

— Une affaire rondement menée, trop peut-être.

Fergussen haussa un sourcil.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous avez été manipulé, avec un certain brio, je dois l'admettre.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que...

— Regardez, le coupai-je en lui montrant les runes que je tenais dans les mains.

Le vieil homme me dévisagea, perplexe.

— D'où vient cette sixième rune ? Je suis certain de vous en avoir apporté cinq.

— En effet, vous nous avez apporté cinq runes. Cette sixième intruse était cachée dans un compartiment secret de la boîte contenant les cinq autres.

— Alors ça, c'est...

— Ce n'est pas tout, le coupai-je à nouveau. Les cinq fantômes qui vous poursuivent étaient les derniers détenteurs des runes que vous nous avez présentées, et je crois ne pas me tromper en affirmant que vous êtes l'actuel détenteur de la sixième. Pouvez-vous la tenir quelques secondes entre vos mains jointes, je vous prie ?

Trop abasourdi pour protester, Fergussen obtempéra. Une lueur brève mais intense fit rougir l'intérieur de ses paumes resserrées autour de la petite relique, sa gravure en forme de cœur pulsant faiblement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Fergussen, de plus en plus perdu.

Je lui tapotai l'épaule en guise de réconfort et me postai en contre-jour près de la fenêtre.

— Cela signifie que la sixième rune, l'Empathie, vous a reconnu comme son gardien. Cela confirme aussi que vous êtes victime d'un complot. Un plan visant à récupérer cette rune et à vous faire endosser un rôle qui, disons-le, n'a rien d'enviable.

— Je n'y comprehends rien.

— C'est normal, laissez-moi éclaircir cet imbroglio. Les runes que vous avez trouvées sont des Runes de Pouvoir. Chacune sublime les qualités naturelles d'une personne, à condition qu'elle soit en résonance avec la rune qui lui est destinée. La vôtre, l'Empathie, est la plus importante. Elle agit comme un liant, permettant aux autres runes – Contrôle de l'esprit humain, Contrôle des morts dans les limbes, Contrôle des animaux, Contrôle de la matière inerte, et Force – d'activer pleinement leur pouvoir. Sans elle, les autres ne sont que de jolies pierres. L'Empathie est une sécurité, empêchant les individus mal intentionnés d'abuser des runes s'ils parvenaient à s'harmoniser avec les cinq autres.

— Vous supposez donc que j'ai été manipulé pour acheter Myrdalheim afin de trouver ces runes ? Et que quelqu'un, que je ne connais pas, a deviné que je pouvais me synchroniser avec une sixième rune dont j'ignorais l'existence il y a un instant ?

— Résumé judicieux, à un détail près, répondis-je avec civilité. Vous connaissez la personne qui vous a piégé, et elle compte sur votre confiance pour arriver à ses

fins.

— C'est une histoire de fou !

Je haussai les épaules avec désinvolture.

— Plutôt une histoire de pouvoir. Du grand classique, en somme. Une personne qui cherche par tous les moyens à s'approprier le pouvoir absolu et à modeler l'humanité à sa guise.

Je me tournai vers Dimitri.

— Parfois, je me demande comment ces gens ne comprennent pas qu'il existe des lois universelles pour contrer leurs ambitions.

Mon apprenti esquissa un sourire en coin.

— Je suppose que, tant qu'ils n'ont pas atteint le bout de leur folie, ils sont incapables de voir plus loin.

— Hmm, un commentaire qui touche juste, approuvai-je en dodelinant du chef.

Une toux discrète me tira de ma brève réflexion.

— Si vous êtes venus m'expliquer tout cela, puis-je supposer que vous avez un plan pour déjouer leurs intentions ?

— Exact, rétorquai-je en faisant volte-face vers notre hôte. Mon cher monsieur Fergusson, continuai-je avec emphase, sans lui laisser le temps de protester, j'ai l'immense plaisir de vous informer que vous allez servir d'appât ! Et ce, dès cette nuit. Mon apprenti et

moi viendrons vous trouver à la nuit tombée. Tenez-vous prêt, mon ami. D'ici là, veuillez nous excuser, nous avons fort à faire pour préparer notre petit jeu de dupe.

De retour à l'extérieur, Zeph nous rappela, par quelques remarques râleuses bien senties, tout le bien qu'il pensait de ces préparatifs, dont il serait, comme toujours, partie prenante malgré lui. Et, ma foi, qui étais-je pour le contredire ?

Chapitre 6

Je tendis un verre de whisky sec à mon apprenti et pris place dans le fauteuil en face de lui.

— Avez-vous pu dire ce que vous vouliez à votre aïeule ? demandai-je en l'observant par-dessus mon verre.

— J'avoue que j'aurais aimé disposer de plus de temps, mais dans ce genre de situation, c'est déjà beaucoup. Alors oui, je pense que j'ai dit l'essentiel. Je suis honoré de savoir que je suis le descendant d'une telle femme. Elle a d'ailleurs accepté votre proposition sans broncher.

— Madeline Demestre était une femme exceptionnelle, et son âme mérite de retrouver le repos avant d'entamer son prochain voyage. Et pour votre gouverne, je n'ai jamais douté qu'elle accéderait à ma demande. Grâce à elle, nous savons à présent où loge le marionnettiste et où il se trouvera ce soir.

— C'est à lui que nous rendrons visite tout à l'heure, je présume ?

— Dans le mille, cher ami ! J'ai terminé quelques préparatifs avec Zeph pendant que vous discutiez avec Madeline hier soir. Nous sommes donc fin prêts. Vous

allez découvrir ce soir une autre facette des pouvoirs d'un Drockhead. Vous vous sentez prêt ?

— « Prêt », je ne sais pas. Mais je garderai les yeux ouverts et l'esprit alerte, c'est certain.

— Il vaut mieux pour vous...

La pendule de mon salon choisit cet instant pour sonner 21 h. Je jetai un œil à ma montre à gousset par habitude et relevai la tête vers mon apprenti.

— Nous y allons ? questionnai-je en revêtant la cape de mage à large capuche qui faisait partie de ma panoplie de ce soir.

— Je vous suis.

Minuit sonna lorsque nous arrivâmes aux abords des allées du Mail, dans le parc d'Orbigny de La Rochelle. Je dois dire qu'Erik Fergussen jouait un appât tout à fait convaincant. Le pauvre bougre transpirait la peur par tous les pores de sa peau !

Craignant qu'il nous fasse un malaise avant même que les festivités ne commencent, j'accélérerai l'allure pour me mettre à son niveau, tout en signalant à Dimitri d'en faire autant.

— Allons, mon ami, tenez bon encore un peu ! assenai-je avec vigueur. Ne vous ai-je pas assuré qu'aucun mal ne vous serait fait ?

— Vous ne pouvez pas m'en vouloir d'avoir quelques doutes ?

— L’homme est de peu de foi, c’est bien connu. Mais calmez-vous un peu, voulez-vous ? Nous...

Un ricanement du plus mauvais goût résonna soudain à nos oreilles, m’interrompant de la plus grossière des façons.

— Entrée en matière du menu fretin, soupirai-je, agacé. Zeph ! appelai-je d’un ton impérieux.

— Me voici, monsieur, répondit-il.

Zeph me remit un bâton de bois noueux, long de deux mètres, et disparut aussitôt, sous les yeux effarés de Fergussen.

— Qu’est-ce que...

— Nous avons plus urgent à régler, le coupai-je avec fermeté, en me plaçant devant lui et Dimitri.

Je frappai le sol d’un coup sec et, tandis que le bâton tenait debout seul à l’endroit où je l’avais planté, défiant au passage quelques lois de physique élémentaires, je m’agenouillai et posai mes mains à plat sur la terre meuble.

Vous ai-je déjà dit que le Drockhead est au service de l’équilibre de la nature ? Il me semble que oui.

Mes mains canalisèrent l’énergie de la nature environnante. Je m’empressai de la faire passer par le bâton qui, aussitôt, projeta cette énergie au-dessus de nos têtes, formant un dôme translucide autour de nous.

Je me relevai en souplesse et époussetai mes genoux avec calme lorsqu'un éclair buta contre notre dôme, ricochant dans la direction opposée en un retour de boomerang. Aïe, je plaignis l'envoyeur ! Il allait vite comprendre, à ses dépens, que ce genre de tentative n'était pas bienvenu. Quelques secondes plus tard, une plainte lugubre s'éleva, tandis qu'un éclair blanc déchirait la nuit.

— Plus que quatre frappeurs, annonçai-je avec complaisance, tandis que notre dôme se tordait à la manière d'une bulle de savon.

Il se redressa soudain, et un nouvel éclair blanc déchira la nuit.

— Plus que trois.

Je me tournai vers Dimitri.

— Pensez-vous qu'après deux tentatives infructueuses, ils auront compris le truc ?

La terre trembla un instant sous nos pieds, avant de s'immobiliser. Une autre plainte s'éleva, suivie du même éclair blanc.

— Apparemment non ! Plus que deux, repris-je, zen et décontracté. Et vous, mon ami, avez-vous compris ce qui se passe ici ?

Le visage de Dimitri s'éclaira d'un fin sourire.

— S'agirait-il de la loi de l'équilibre dont vous m'avez parlé tout à l'heure ?

Un ours fantomatique donna un grand coup de patte sur le dôme, qui se déforma un instant sous le choc avant de reprendre sa forme initiale, expédiant l'ours et le quatrième frappeur dans un même éclair blanc.

— Celle-là même, mon cher... et en pleine action, comme vous pouvez le constater. Magnifique, n'est-ce pas ?

— J'en conviens volontiers, mais simple question : que deviennent les frappeurs ? Ils disparaissent, rien de plus ?

— Pas tout à fait, mais je vous expliquerai cette partie plus tard...

Le dernier frappeur se jeta sur le dôme, mais à peine l'eut-il touché qu'un éclair aveuglant l'envoya rejoindre ses camarades. Satisfait, je repris mon bâton, et le dôme s'évapora d'un coup.

— Et si nous allions faire connaissance avec notre marionnettiste ? déclarai-je en reprenant gaiement notre avancée.

Dimitri posa une main sur l'épaule d'Erik Fergussen.

— Tout va bien ?

— Alors ça, jeune homme, c'est une drôle de question, se rebiffa le vieil homme d'une voix affaiblie par la peur. Avec tout ce que je viens de voir, je vous assure que tout ne va pas bien. Je me demande même comment je tiens encore debout !

— C'est que vous avez plus de ressources que vous ne le pensez, expliquai-je en me retournant. Allons, monsieur Fergussen, nous touchons au but. Vous n'allez pas nous faire faux bond à deux mètres du bol de sangria, n'est-ce pas ? Une fois le problème du marionnettiste réglé, je vous promets que nous ne solliciterons plus votre aide comme appât avant la résolution complète de cette affaire. Profitez-en pour visiter La Rochelle et ses environs : c'est un coin charmant, vous savez ?

— Je vous suis, grommela le vieil homme, pressé d'en finir, bien qu'épuisé par tant d'émotions.

Je dois reconnaître que je ne m'attendais pas à ce que notre homme nous facilite la tâche en se présentant de lui-même. À peine avions-nous fait une dizaine de pas qu'il apparut : grand, athlétique, cheveu blond et œil bleu, l'air typiquement norvégien. Le marionnettiste, visiblement de fort mauvaise humeur, se planta devant nous.

— Qu'avez-vous fait de mes ancêtres ? demanda-t-il d'un ton à la fois énervé et effronté.

— Je leur ai offert des vacances, le temps de régler nos petits différends, répondis-je sans me démonter.

— Jettez votre arme à mes pieds illico, gronda-t-il en pointant un 9 mm sous mon nez.

— Allons, jeune homme, prenez un instant pour vous calmer. Nous pouvons régler cela entre gens civilisés, ne croyez-vous pas ? Tenez, je me défais de mon arme

en gage de bonne foi, vous voyez ?

Joignant le geste à la parole, je laissai tomber mon bâton noueux sur le sol et levai les mains, faisant signe à mes compagnons d'en faire autant.

— Et voilà, plus d'armes, déclarai-je, tout en gardant l'attention de notre adversaire focalisée sur moi.

— Très bien, pas de pépins tant que personne ne bouge.

Tout en nous tenant en joue, le géant blond s'avança vers Fergussen.

— Quant à ce monsieur, il vient avec moi.

Je restai concentré sur ses moindres faits et gestes, attendant qu'il soit à bonne distance pour détourner son attention.

— À vous de jouer, Dimitri ! criai-je soudain.

Comme je l'escomptais, le marionnettiste, désorienté une seconde, dirigea son arme vers mon apprenti. J'imprimai un violent coup de pied sur l'extrémité rebondie de mon bâton, que j'avais pris soin de lâcher dans le sens de la longueur.

Le bout de l'arme porta un coup impitoyable à l'entrejambe de notre adversaire, qui grogna de douleur avant de s'effondrer à genoux. Sans perdre un instant, je touchai le sol d'une main tout en posant l'autre sur la partie bombée du bâton. Un éclair blanc percuta le marionnettiste, qui disparut l'instant d'après, sans laisser de traces.

Dans la poche de mon veston, la rune d'Empathie laissa échapper un doux murmure, vibrant avec délicatesse, satisfaite.

— Zeph ? appelaï-je en me relevant.

— Que puis-je pour vous, monsieur ? répondit mon fidèle valet, apparaissant dans une volute, un « skit

[*Skit : injure en vieux norrois/suédois, également un grand classique en français : m... ;-)]* » discret, mais audible, s'échappant entre ses dents.

Je lui tendis le bâton, ignorant la grossièreté de mon assistant de toujours.

— Nous en avons fini pour aujourd'hui. Je serai à la maison d'ici peu, tu peux te retirer.

— Bien, monsieur. Je vais préparer ce qu'il faut.

Il s'inclina et disparut avec sa promptitude habituelle. Je me tournai vers mes compagnons.

— Une soirée mouvementée, n'est-ce pas ? déclarai-je, tout sourire.

Fergussen, trop épuisé psychologiquement pour répondre, se contenta de secouer la tête.

— Votre façon d'en découdre avec ce type n'était pas des plus conventionnelles, je me trompe ? commenta Dimitri avec ironie.

— J'avoue que la tactique manquait d'élégance, mais on ne peut en nier l'efficacité. Et comme c'est le résultat qui compte, je dirais que nous avons fait du bon

travail, conclus-je avec emphase.

— Certes, messire... ne put s'empêcher de railler le jeune homme, un sourire goguenard au coin des lèvres.

À cet instant, un souffle glacial traversa le parc, une ombre fugitive dansant entre les arbres, nous rappelant que quelques menus détails restaient à régler dans cette histoire.

Chapitre 7

Je conduisis Dimitri à travers le dédale de couloirs sombres du Cillín, la prison dont seuls ceux liés à l'Outremonde – et ses pensionnaires un peu particuliers – connaissaient l'existence.

En effet, il arrivait parfois qu'un cas nécessite l'emprisonnement d'esprits et autres revenants, tous unis par la nature éthérée de leur enveloppe. Les anciens avaient donc bâti cette prison, lugubre à souhait, où seule la magie Drockhead pouvait vous faire entrer... ou sortir, si la révision de votre cas le permettait.

Une fois à l'intérieur, les locataires étaient tourmentés par leurs plus sombres travers, sans relâche, jusqu'à ce qu'ils craquent et se résignent à traverser le portail, leur âme prête à rejoindre le cycle des réincarnations. Il arrivait aussi, parfois – oh, très rarement, je vous rassure –, qu'un humain échoue entre ces murs. Et là, croyez-moi, le pensionnaire en question retrouvait vite le droit chemin.

À ce stade des explications, je suppose qu'il est inutile de vous préciser que c'est ici que j'avais expédié nos cinq frappeurs, marionnettiste inclus.

Un jour à peine s'était écoulé lorsque Zeph – à qui j'avais octroyé l'insigne honneur de veiller sur les prisonniers – vint m'annoncer que le géant blond semblait disposé à parlementer. Évidemment, il en profita pour me rappeler, une énième fois, que cet « honneur » lui évoquait davantage une corvée infecte. Son seul désir ? Voir ces pensionnaires déguerpis au plus vite et ne plus avoir à jouer les nounous récalcitrantes au Cillín avant un bon moment. J'entraînai donc Dimitri avec moi pour discuter avec notre marionnettiste, histoire d'avancer nos affaires tout en répondant à la requête de mon cher valet.

J'empoignai le bras de mon apprenti d'un geste décidé et effleurai la paroi de la cellule du grand Norvégien. Nous glissâmes à travers le mur sans portes, comme dans du beurre fondant.

— Bien le bonjour, mon cher, lançai-je sans préambule. Il paraît que vous souhaitez qu'on vous écoute ?

Les yeux du géant dégagèrent une lueur étrange à ma vue. J'avais déjà croisé ce regard chez d'autres prisonniers – un mélange de résignation et d'urgence – et je savais qu'il parlerait. Je ne fus pas déçu. Il répondit à chacune de mes questions, livrant chaque détail demandé sans rechigner.

Les effets du Cillín faisaient leur œuvre. En une petite demi-heure d'interrogatoire rondement menée, Dimitri et moi avions tout ce qu'il nous fallait sur l'ennemi restant : un chef suprême, cerveau d'une armée de bric et de broc, avait manipulé le marionnettiste et les cinq maîtres des runes encore actifs pour capturer le porteur

de la sixième rune – Fergussen – une fois celui-ci lié à l’Empathie.

En quittant la cellule, je promis au Norvégien sa liberté dès que son chef et ses complices seraient hors jeu. Pour montrer ma bonne foi, je levai le sort de visionnage de sa cellule : fini les face-à-face incessants avec son côté sombre et crimes passés, il pourrait souffler un peu jusqu’à sa libération. Mais je l’avertis :

— À la moindre incartade une fois dehors, le sort reprendra de lui-même, et vous reviendrez ici illico. La rédemption a un prix, voyez-vous. Profitez-en pour peaufiner votre examen de conscience – oh, et petit conseil dont vous ferez ce que bon vous semble, mais tâchez d’être le plus sincère possible dans votre repentir, ça vous servira.

Il hocha la tête, muet, tandis que nous retraversions le mur.

— Zeph ! appelaï-je en regagnant mon salon, Dimitri sur mes talons.

— Je suis là, monsieur, répondit-il en surgissant de la cuisine, affublé de son tablier, une traînée de farine sur la joue.

— Ah, j’espère ne pas te déranger en pleine création délicate, mon ami, glissai-je, amusé. Dimitri et moi repartons sur-le-champ pour Little Haven. Et toi, tu viens avec nous, en livrée, s’il te plaît.

Mon valet écarquilla les yeux.

— Cela ne se peut, monsieur ! J'ai déjà presque épuisé mon temps corporel pour aujourd'hui !

— Voilà qui est fâcheux, j'en conviens, admis-je avec une moue feinte. Tant pis, tu nous suis sans enveloppe, mais tu apportes la peau.

— Ah non... pas encore, monsieur ?! gémit-il, théâtral.

Je roulai des yeux et jugeai ma patience suffisamment entamée pour aujourd'hui.

— Allons, Zeph, assez de simagrées, tu me fais perdre du temps. J'ai dit !

Il pinça les lèvres, un « helvete [*Helvete : injure en vieux norrois/suédois signifiant "enfer", équivalent à un "damnation" en français.] * » étouffé s'échappant d'une barbe qu'il n'avait pas, sa volute s'épaississant un instant, comme alourdie par sa mauvaise humeur, avant de s'évanouir sans un mot de plus.

— Le malheur d'avoir des aides caractériels, soupirai-je en entraînant Dimitri au-dehors.

— Je suppose qu'un jour vous m'expliquerez ce qu'est cette « peau » ? demanda-t-il, mi-curieux, mi-taquin.

— Oh, ça... Oui, il faudra bien que je m'y colle. Mais chaque chose en son temps. Pour l'instant, en route – on prend votre voiture.

Dans ma poche, la rune d'Empathie frémit, une chaleur fugace irradiant contre ma cuisse, comme si elle pressentait un danger imminent.

À cet instant, un souffle rauque traversa la nuit, un murmure norrois s'élevant dans son sillage, nous défiant de poursuivre cette traque. Juste ce qu'il fallait de motivation.

Chapitre 8

À peine arrivés à Little Haven, Erik Fergussen – qui guettait visiblement notre venue – se précipita vers nous. Il tira un bristol de la poche de son veston et me le planta sous le nez.

— Je constate que notre homme n'a pas perdu de temps, remarquai-je en lisant les quelques mots griffonnés sur le rectangle cartonné. Eh bien, chers amis, voilà pour nous l'occasion de nous réjouir : cette affaire touche à sa fin, conclus-je en retournant le bristol à son propriétaire. Êtes-vous prêt ? demandai-je à Fergussen, qui blêmit à ces mots.

— Vous m'aviez promis que je n'aurais plus à jouer les appâts, protesta-t-il d'une voix faible.

— Ah, mais il s'agit là d'une invitation que vous avez reçue, rectifiai-je avec un sourire en coin. Je ne vous demande pas de jouer les appâts une nouvelle fois. Il serait toutefois impoli de ne pas y répondre, vous ne croyez pas ?

Le vieil homme m'observa un instant, muet, avant de lâcher :

— Je tiens à ce que vous sachiez que je ne suis pas dupe de ce qui se cache derrière vos mots. Sans cette invitation, vous auriez trouvé un autre moyen de me traîner avec vous, j'en suis sûr.

J'admettais volontiers en mon for intérieur que le brave homme n'avait pas tort. Mais cela ne voulait pas dire que j'étais d'humeur à le concéder.

— Allons, mon bon monsieur Fergusson, vous me prêtez de ces intentions, franchement ! Mon but est de vous aider, ne l'oubliez pas. Quelle que soit la situation que je vous demande d'affronter, soyez assuré que ma première préoccupation reste de vous garder en vie. Alors, nous répondons à cette invitation : oui ou non ?

— Je vous suis, capitula notre réticent Norvégien, résigné.

Il était presque 22 h lorsque nous arrivâmes au lieu du rendez-vous. Après une brève étude des lieux, je demandai à Dimitri de se tenir avec Fergusson un peu en retrait, sous le cèdre que je leur désignai. Je priai ensuite Fergusson de me confier à nouveau la sixième rune avant de m'avancer seul vers le lieu convenu.

Nous étions de retour au parc d'Orbigny, et tandis que je traversais la pelouse tondue de frais, une élégante bâtisse surgit derrière les grandes haies de cyprès, marquant la frontière entre la partie publique du parc et son domaine privé.

C'était là que notre hôte du jour avait établi ses quartiers provisoires pour tenter de rallier Fergusson à sa cause.

Je n'avais pas encore atteint les premières marches du large perron qu'une silhouette tassée apparut en contre-jour dans l'encadrement de l'immense porte-fenêtre.

— Vous n'êtes pas Erik Fergusson, asséna l'homme d'une voix autoritaire.

— Au moins, je sais maintenant que vous êtes fin observateur, répliquai-je du tac au tac.

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? lança le personnage, peu patient, sans se laisser démonter.

— Mon nom est Lazare Donatien, Drockhead de mon état, répondis-je avec calme et sérénité, tout en sortant la sixième rune de ma poche droite. J'ai cru comprendre que ceci vous intéresse, ajoutai-je en la tenant bien en évidence entre le pouce et l'index.

— Cette pierre n'est pas à vous ! Donnez-la-moi sur-le-champ !

— Ah, fis-je avec flegme en la remettant dans ma poche, c'est qu'elle n'est pas à vous non plus, voyez-vous. Nous voilà face à un dilemme.

— Savez-vous qui je suis ? vociféra-t-il entre ses dents serrées.

J'haussai un sourcil désinvolte.

— Vous êtes le comte Haakonsson, descendant d'une très ancienne famille norvégienne, commençai-je. Vos desseins actuels sont cependant loin d'être aussi nobles et, permettez-moi d'être franc avec vous, vous auriez pu

faire un effort, vous ne pensez pas ? Votre plan est d'une banalité affligeante, terminai-je, railleur.

— Je ne vous permets pas ! répliqua-t-il, le teint blême de rage contenue.

— Alors ça, voyez-vous, contrai-je sur le même ton railleur, vous venez de pointer là le cadet de mes soucis. Venons-en plutôt aux faits : je suis venu vous proposer un marché. Soit vous acceptez de changer de hobby dès maintenant, et nous rentrons tous tranquillement chez nous ; soit vous persistez, et je me verrai contraint de sévir. Que décidez-vous ?

L'homme éclata d'un rire sec.

— Ah ! Vous êtes cerné par une dizaine de mes gardes du corps depuis que nous avons entamé cette conversation, et vous pensez être en position de force ?

J'haussai les épaules.

— À votre place, je prendrais quelques instants pour vérifier l'état de ma garde. Car si mes calculs sont justes – et ils le sont toujours –, vos hommes ont rejoint les bras de Morphée depuis plusieurs minutes déjà. Ainsi, je me permets d'apporter une légère correction à votre déclaration : vous êtes seul, cerné par une dizaine de gardes profondément endormis depuis le début de notre échange, et vous avez encore à répondre à la question que je vous ai posée. Quant à savoir si je me sens en position de force...

Je fis mine de jeter un regard désinvolte aux alentours.

— Je dirais que oui, conclus-je en reportant mon attention sur lui.

Je laissai quelques secondes au comte pour contacter sa garde, et je le vis constater la véracité de mes dires sous mes yeux, perdant peu à peu de sa superbe.

— Très bien, admit-il sur un ton moins assuré. Je ne sais pas comment vous avez fait ça, mais peut-être que nous pouvons en effet nous arranger ? Vous n'êtes à l'évidence pas un homme ordinaire. J'aurais besoin d'une personne comme vous dans mes rangs. Je vous propose de vous prendre à mon service. Vos conditions seront les miennes.

Son masque d'arrogance se fissurait sous la pression mentale silencieuse que je lui infligeais depuis le début – cela se voyait comme le nez au milieu de la figure. Pourtant, il pensait encore pouvoir négocier avec moi, et pire, me recruter ? Ma foi, c'était heureux pour lui, j'étais tout à fait disposé à faire comprendre à ce nobliau deux ou trois petites choses essentielles sur les Drockheads.

— Il se trouve que j'ai déjà un employeur qu'il vous sera difficile de concurrencer, répondis-je, à la fois précis et laconique.

— Qu'à cela ne tienne, je double son prix ! lança Haakonsson, de plus en plus mal à l'aise sans pouvoir en saisir la cause.

J'exhumai de mes poumons un soupir théâtral.

— Je doute que vous puissiez vous acquitter d'une telle

note, comte Haakonsson. Et avant que vous ne me vantiez votre immense fortune – chose que je trouve particulièrement lassante, entre nous –, sachez que cela n'a jamais été une question d'argent.

— Dans ce cas..., déclara-t-il en pointant une arme sur moi, saisi à la fois d'une peur qu'il n'identifiait pas et d'une fureur croissante. Nous allons régler cela par les armes.

Je secouai la tête et m'adressai à Dimitri d'une voix forte sans quitter mon adversaire des yeux, ce qui le déstabilisa encore davantage.

— Mon cher apprenti, voici un parfait exemple de tentative de soudoiement suivie d'une tentative d'assassinat. En tant que Drockhead, vous devrez vous habituer à ce genre de menaces. Pour ma part, j'ai perdu le compte des fois où l'on a voulu me tuer. Retenez ceci cependant : il n'y a qu'une seule bonne façon de traiter ces personnages à l'écoute limitée.

J'entendis un « clic » des plus reconnaissables – le comte venait d'armer son pistolet. Je tendis vivement ma main gauche, paume ouverte, vers lui. Il s'arrêta net, comme figé par une force invisible.

— Maintenant, Zeph ! ordonnai-je d'une voix forte.

Surgissant de nulle part, ce qui ressemblait à une antique peau de chèvre s'abattit sur la tête du comte. En un tour de main, Zeph le ficela comme un paquet, marmonnant un « faen

[* « Faen » est une interjection familiale en norvégien moderne, équivalent à un juron]

léger comme « m... » ou « zut » en français.] * » étouffé, pestant contre cette corvée qui, il le savait bien pourtant, lui incombaît d'office lorsque Lazare exécutait ses sorties en tant que Drockhead.

— Qu'est-ce que vous faites ? Je ne vous permets pas ! vociféra Haakonsson, gesticulant comme un diable, empêtré dans sa couverture improvisée.

Je levai les yeux au ciel et m'approchai d'un pas allègre avant de lui tapoter le dos avec une fausse douceur.

— Pestez tant que vous voulez, l'ami, ça ne changera rien à votre situation. Là où je vous envoie, vous aurez tout le temps de méditer sur vos rêves de grandeur, de gloire et de domination. Je vous souhaite de revenir à des idées plus pacifistes dans un délai raisonnable – il en va de votre bien-être, après tout. Sur ce, bon vent, mon cher !

Sur ces bonnes paroles, je lui assénai une claque sonore dans le dos. Un éclair blanc jaillit, et le comte disparut. Ravi, je rejoignis Dimitri et Fergussen. La rune vibra une dernière fois dans ma poche, comme satisfaite de retrouver bientôt son maître. Arrivé à leur hauteur, je la tendis à Fergussen.

— Ceci vous appartient, fis-je en ponctuant mon geste d'un sourire. Je vous conseille de la cacher avec ses semblables dans l'endroit le plus sûr qui vous vienne à l'esprit, dès votre retour au pays. Evitez les coffres, cependant. Préférez un lieu ancien : une énergie ancienne s'harmonisera avec vos runes, ce qui aura pour effet de rendre leur présence quasi indétectable

pour les prochains siècles à venir.

— Entendu, répondit Fergussen, observant la petite pierre dans sa main d'un air un peu absent.

À l'observer, je pouvais sans difficulté deviner ce qui occupait ses pensées. Il se demandait comment un si petit objet avait pu semer un tel chaos dans sa vie.

J'avais vu semblable expression sur bien des visages avant le sien. Il mettrait du temps à oublier ces derniers jours, c'est vrai. Mais je le savais bien, et Dimitri l'apprendrait vite à son tour : Fergussen oublierait. Comme tous avant lui, comme tous après lui, comme toujours.

Je ne pus retenir un léger sourire en tendant la main au brave homme.

— Ce fut un plaisir, monsieur Fergussen. Bon retour chez vous.

Le vieil homme d'affaires me serra la main, me fixant d'un regard franc.

— Vous n'êtes pas facile à cerner, et encore moins à vivre, monsieur Donatien. Mais vous avez ma plus profonde gratitude pour tout ce que vous avez fait pour moi. Merci !

Mon sourire s'élargit.

— Je suppose que plus d'un seraient d'accord avec vous sur ces points. Adieu, monsieur Fergussen.

Virginia Besson Robilliard

Au loin, un craquement discret résonna dans la nuit,
comme un écho des runes enfin apaisées.

Chapitre 9

Dimitri décida d'accepter ma proposition de s'arrêter quelques instants au manoir lorsqu'il me déposa chez moi, de retour de notre virée nocturne. Je devinai, à son attitude, qu'il avait des questions à me poser. Après toute cette affaire, c'était une attente que je jugeai tout à fait légitime.

Notre ami avait suivi jusqu'ici une formation des plus accélérées depuis qu'il avait découvert qu'il était un Naturel. Maintenant que l'histoire des runes était résolue, il était normal que je lui consacre un peu de temps pour partager mes lumières. Nous nous installâmes dans le salon et – une fois n'étant pas coutume – Zeph se joignit à nous. Son quota d'apparence ayant été renouvelé lorsque minuit avait sonné, il était de meilleure humeur – enfin, toutes proportions « Zeph » gardées, cela va de soi.

Dimitri croisa les jambes et se cala dans son fauteuil avant d'entamer la conversation.

— Avant de commencer, j'aimerais savoir si vous avez quelque chose contre le tutoiement ?

Cette première question me surprit.

— Ma foi, non, pas du tout. Dois-je en conclure que vous préféreriez ?

— Tout juste, mais je vous laisse le temps de vous y habituer, bien entendu. Je préfère juste m'y atteler dès maintenant.

— C'est noté... Autre chose ?

— Et comment ! Mais pour commencer, tu m'as dit que le Cillín se trouvait aux frontières de ce monde-ci et de l'Outremonde, et que personne ne pouvait s'en échapper, c'est bien ça ?

— Exact, et ? questionnai-je en me calant à mon tour dans mon fauteuil.

Je sentais que la conversation allait prendre une tournure à laquelle je ne m'étais pas attendu aussi vite.

— Il n'y a jamais eu d'exception ?

J'échangeai un rapide coup d'œil avec Zeph.

— C'est arrivé... une seule fois.

— Je vois. Et pourquoi cette hésitation ? Était-ce par ta faute ?

— En un mot comme en cent, oui. J'avais à peine pris mes fonctions de Drockhead à l'époque, et j'avoue m'être un peu laissé déborder par l'ampleur de la tâche.

— Comment ça s'est terminé ?

— Ça ne s'est pas terminé. L'homme en question a très bien réussi à se cacher depuis son évasion. Je continue à

le chercher depuis toutes ces années, mais je ne l'ai pas retrouvé... pas encore. Je compte sur le fait qu'un humain, même aussi vicieux que celui-ci, ne peut maintenir un niveau de vigilance maximal pendant tant d'années sans faillir un jour. J'attends donc mon heure et, lorsqu'elle sonnera, je serai prêt à lui faire expier ses crimes.

Un frisson de colère me traversa en partageant cette pensée. Je savais qu'il suivait mes investigations. Il était là, tapi dans mon ombre, jamais bien loin de moi, et pourtant, à chaque fois, je manquais de l'épingler d'un cheveu. Je ne vous cache pas que c'était un sentiment des plus frustrants.

Dimitri leva un sourcil, surpris par mon ton, plus solennel que ce à quoi je l'avais habitué jusqu'ici.

— Je pensais qu'en tant que gardien de l'équilibre, un Drockhead ne devait pas tuer ?

— C'est tout à fait juste, mais tu apprendras qu'il existe bien d'autres façons de faire expier ses crimes à quelqu'un.

— Je vois... Passons à la question suivante, dans ce cas. Est-ce toujours aussi simple, le travail de Drockhead ? À aucun moment je ne t'ai vu ou senti en difficulté face aux quelques ennemis que nous avons affrontés ces derniers jours.

Je laissai un rire bref s'échapper.

— Oh, c'est loin d'être toujours aussi simple, bien au contraire. Nos ennemis, pour cette fois, n'étaient, en

toute impartialité, que du menu fretin. C'est bien dommage d'ailleurs, avouai-je en soupirant. J'aurais aimé te montrer un peu plus d'action, mais bon, je suppose que...

Une alarme incongrue interrompit ma diatribe avec force sons et vibrations sur le téléphone de Dimitri.

— Un instant, fit-il en levant la main avant de se concentrer sur son écran.

Je l'observai pianoter avec dextérité sur cet engin qui, je l'avoue, ne m'attirait pas plus que ça. Puis je le vis se lever en hâte, et je décidai de faire de même.

— Un problème ? demandai-je par pure courtoisie.

— Un souci au bureau, répondit-il, le sourcil froncé. Le gardien de nuit a repéré une anomalie système et...

Je levai une main, le stoppant net dans son élan.

— Très bien, jeune homme, il ne sert à rien d'en dire plus. Nous reprendrons cette conversation quand tu auras réglé ton problème.

— J'y tiens, oui, et désolé encore pour cet impromptu. À plus tard, ajouta mon apprenti avant de se diriger vers la porte à grandes enjambées.

Cette parenthèse me rappela un incident survenu quelques jours plus tôt. Une fois Dimitri parti, je me tournai vers Zeph.

— Apporte-moi l'écritoire qui me sert aux

communications avec l'Outremonde, demandai-je tandis que je prenais place à mon bureau.

Il s'exécuta promptement pendant que je rédigeai une missive, la cachetai et l'adressai à Miss Pindragon avant de la poser sur le cuir tanné du vieil écritoire.

Quelques instants plus tard, la lettre disparut en une volute légère. La grande secrétaire avait reçu ma demande. Il ne restait plus qu'à attendre sa réponse.

Cette dernière ne tarda pas à se manifester par un petit bruit sec, suivi d'une volute orangée. Ce qui ne me surprit guère, vu les termes employés dans mon billet. Je lus la réponse avant de me tourner vers mon fidèle valet.

— Dis-moi, Zeph, t'y connais-tu un peu en ordinateurs ?

Zeph me fixa d'un air effaré.

— Vous plaisantez, monsieur ! Jamais on ne me verra toucher à ces machines-là !

— Allons, tu dis ça parce que tu ne sais pas encore t'en servir, j'en suis sûr. Eh bien, réjouis-toi : je viens de décider que le moment est venu pour toi de te former !

Zeph, fidèle à lui-même, bougonna entre ses dents un « fy [* « Fy » – exclamation norvégienne signifiant « fi » ou « pouah ».]* » étouffé qui réussit pourtant à me parvenir. J'esquissai un sourire fugace avant de lui tapoter l'épaule.

— Ne fais pas cette tête, mon ami ! Tu conviendras que nous ne pouvons laisser l'Outremonde – et Miss Pindragon en particulier – s'immiscer dans nos affaires plus qu'ils ne le font déjà, n'est-ce pas ?

Je retrouvai toute son attention à la mention de ce nom qu'il détestait par-dessus tout.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda-t-il, cette fois à brûle-pourpoint.

— Simplement que Félicie Pindragon s'est permis de créer et de gérer un site internet en mon nom. Nous ne pouvons tolérer une chose pareille, tu es bien d'accord ?

Le teint d'ordinaire bien pâle de Zeph se teinta du rouge d'une juste indignation.

— L'ignominie de cette femme ne connaît-elle donc aucune limite ?! Monsieur a tout à fait raison, nous ne pouvons laisser continuer une chose pareille !

Amusé, je sortis de mon bureau pour rejoindre mes pénates pour la nuit, lançant une dernière tirade :

— À la bonne heure, mon ami. Je n'en attendais pas moins de toi ! Allons nous reposer à présent, tu commences demain.

Au loin, un craquement résonna dans la nuit, trop proche pour n'être qu'un simple hasard.

"— Ceci est une barque solaire datant de l'Egypte antique et récemment repêchée dans les eaux de la Méditerranée,
re pris-je en m'adossant à mon siège à mon tour. Joli travail, n'est-ce pas ?
Dimitri hocha la tête.

— Admirable, en effet, mais je suppose qu'il y a autre chose à voir au-delà de cette belle apparence ?"



Lazare Donatien

Episode 3

La Barque Solaire

L'Intégrale



Chapitre 1

Vous ai-je déjà parlé de mon goût pour l'opéra ? Ces histoires – tragiques, le plus souvent, je vous l'accorde – sont pour moi de véritables mines d'or, riches en révélations sur les méandres de la nature humaine.

Observateur assidu de cette dernière – et, entre nous, trop souvent arbitre à mon corps défendant –, j'aime m'accorder, de temps à autre, une pause bien méritée en me perdant dans l'une de ces représentations. À condition, bien entendu, que le casting soit à la hauteur de mes exigences, garantissant ainsi un plaisir d'écoute digne de ce nom.

Ce soir-là, justement, je décidai de m'offrir une sortie en compagnie de ma chère amie Moïra McLayne, l'adorable propriétaire de la maison d'hôtes Little Haven, dont je vous ai déjà vanté les charmes. Moïra, Écossaise de souche, s'était établie à La Flotte-en-Ré dix ans plus tôt pour y ouvrir son commerce.

Notre amitié s'était nouée au fil du temps, et, au gré des mois et des années, nous avions pris l'habitude de nous fréquenter. Moïra est une compagne idéale à bien des égards : elle connaît mes excentricités et s'y est adaptée avec un naturel qui, je l'avoue, m'a fort déconcerté à

nos débuts. Au fil de nos confidences, je lui ai livré bien des secrets... sans toutefois trouver – ou oser ? – l'occasion de lui dévoiler le côté « double facette » de mon métier.

Autant être honnête, il s'agissait là d'un sujet quelque peu anxiogène pour le commun des mortels, et effrayer ma tendre amie était bien la dernière chose que je souhaitais.

Ce soir-là, Tosca avait remporté nos suffrages parmi les spectacles proposés par La Coursive, le lieu incontournable pour savourer une belle représentation à La Rochelle, si vous voulez mon avis. Une occasion parfaite pour revêtir mon costume queue-de-pie, rehaussé de son fidèle haut-de-forme, d'une cape tourbillonnante et d'une canne au pommeau d'argent – indispensable complément à l'élégance de l'ensemble.

La soirée s'annonçait exquise, mais c'est à l'entracte, alors que nous flânions sous les arcades, que l'atmosphère bascula. Les rires feutrés des spectateurs se mêlaient au tintement des coupes de champagne, et une brise saline, venue du port tout proche, caressait les vieilles pierres. C'est alors qu'un incident titilla les cordes sensibles de ma curiosité. Vous me connaissez désormais : je contiens difficilement mon enthousiasme lorsqu'un mystère soulève un coin de son voile.

J'observai deux silhouettes dont l'échange, d'abord anodin, virait à la querelle. Quelques pas discrets me rapprochèrent, et des bribes de leur conversation me parvinrent – des mots qui n'avaient rien à voir avec l'opéra. « ... la barque... il faut l'arrêter... c'est votre

tour... » captai-je en fragments épars, avant que leurs voix ne s'évanouissent dans un murmure haché. L'affaire méritait une intervention.

Je me penchai vers Moïra et murmurai :

— Ma douce, serais-tu farouchement opposée à ce que nous apaisions ces deux jeunes gens ?

Elle me lança un regard en coin, malicieux et complice, signe qu'elle avait percé mon petit jeu à jour.

— Si tu te charges de distraire son compagnon, je m'occupe de calmer la demoiselle, répondit-elle en me tapotant le bras avec une légèreté étudiée.

Ni une ni deux, je fondis sur ma cible, armé d'une coupe de champagne – mon seul bouclier. Feignant une innocente maladresse, je renversai le contenu sur la chemise immaculée de l'homme et, dans la foulée, l'entraînai – bien malgré lui – vers les commodités.

Là, il me faussa compagnie avec une rapidité déconcertante. Le bougre, loin d'apprécier mon enthousiasme à réparer ma « bévue », s'était montré fort peu courtois. J'avais dû, je l'avoue, user quelque peu de ma canne afin de l'aider à tempérer ses ardeurs – un geste qu'il n'avait, hélas, pas eu l'air d'apprécier à sa juste valeur. L'ingratitude des gens, alors qu'on ne cherche qu'à leur inculquer un semblant de savoir-vivre, ne cessera-t-elle donc jamais de m'étonner ?

Quelques instants plus tard, je regagnai la salle de l'entracte, un sourire contrit – et de circonstance – aux lèvres :

— Mademoiselle, toutes mes excuses pour ce désagrément bien involontaire. Mais je vois que vous avez fait la connaissance de ma précieuse amie, Miss McLayne. Nul doute qu'elle fut une compagnie des plus agréables.

— En effet, répondit la jeune femme, un soupçon de gêne teinté de méfiance dans la voix.

— Je crains que votre compagnon n'ait pris la poudre d'escampette sans me laisser l'occasion de réparer ma maladresse. J'en suis navré.

Un éclair de soulagement – qu'elle ne chercha pas à dissimuler et qui ne me surprit qu'à moitié – traversa son regard, mêlé d'une émotion que je ne parvins pas à déchiffrer sur l'instant.

— Au contraire, rétorqua-t-elle avec une grâce inattendue, nous savons tous deux que vous m'avez tirée d'un bien mauvais pas. Vous écoutiez notre échange depuis un moment, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle, un sourire furtif aux lèvres.

Je glissai le bras de Moïra sous le mien, sans quitter la jeune femme des yeux. Ce sourire... Oui, elle goûtait l'ironie de la situation et, loin de nous en tenir rigueur, semblait apprécier notre intervention à sa juste valeur.

— Puisque tout est dit, souhaitez-vous que nous vous raccompagnions après la représentation ? Ma compagne et moi serions ravis de faire un détour, n'est-ce pas, très chère ? terminai-je en gratifiant Moïra d'un léger baise-main.

— Tout à fait, confirma-t-elle, déployant son sourire bienveillant, celui qu'elle réservait aux âmes en détresse.

— Merci à vous deux pour votre gentillesse, répondit-elle. J'adore Tosca, c'est pour cela que je suis venue, mais le voyage m'a fatiguée, je suis arrivée par avion ce matin, et je préfère rentrer me reposer.

— Permettez-moi au moins de vous laisser ma carte, insistai-je, hanté par ce mot – « barque » – qui tournait dans mon esprit comme une énigme. Si vous changez d'avis, n'hésitez pas à m'appeler.

— Entendu, merci, dit-elle en saisissant la carte que je lui tendais.

Elle y jeta un coup d'œil distrait – par politesse plus que par curiosité, me sembla-t-il – avant de s'arrêter net.

— Vous êtes Lazare Donatien, l'antiquaire ? demanda-t-elle, une pointe d'étonnement dans la voix.

— En personne, confirmai-je, haussant un sourcil face à sa réaction.

— Quelle étrange coïncidence, murmura-t-elle, plongeant cette fois son regard dans le mien.

L'ironie avait déserté ses traits. Je notai alors sa pâleur extrême, les cernes profonds qui dévoraient son visage.

— Je suis venue de loin pour vous trouver, avoua-t-elle en secouant la tête, comme incrédule face à ce caprice

du destin.

— Vraiment ? demandai-je, sérieux cette fois, sa mine maladive commençant à m'inquiéter.

— Oui... Mon père vous connaissait, reprit-elle en agrippant mon avant-bras comme un naufragé s'accroche à une épave salvatrice. C'est pour lui que je suis ici. Mon Dieu... J'ai tant à vous dire que je ne sais par où commencer, acheva-t-elle en portant une main tremblante à sa tempe.

— Doucement, dis-je en échangeant un regard avec Moïra, posant une main rassurante sur son épaule. Prenez un instant pour vous calmer, et nous pourrons discuter de ce qui vous préoccupe.

— Je dois vous parler de ce qui se trame, insista-t-elle, de plus en plus fébrile. Sa voix tremblait, entrecoupée de hoquets, et de fines perles de sueur luisaient sur son front. Une vague de panique la submergeait.

— Mon père est mort, continua-t-elle, emportée par son élan. Il m'a demandé de vous retrouver... Il n'avait confiance qu'en vous... Mais il est mort maintenant. C'est la barque, vous comprenez...

— Oui, je vous entendis, l'interrompis-je avec calme et douceur pour l'apaiser. Nous allons parler, bien sûr, mais je suggère que nous changions d'endroit. Qu'en dites-vous ?

— Oui, bien sûr.

— Bien. Où logez-vous pendant votre séjour ici ?

demandai-je encore.

— Dans un bed & breakfast en centre-ville.

— Dans ce cas, j'ai une suggestion à vous faire. Mon amie tient une maison d'hôtes. Que diriez-vous d'y séjourner ? Vous semblez à bout, et je vous assure que Little Haven est le refuge le plus serein et le mieux adapté à votre situation, mademoiselle.

— Merci ! Oui, j'accepte. Merci, monsieur Donatien, merci, madame McLayne.

— Appelez-moi Moïra, répondit ma compagne de sa voix douce. Je préfère. Et vous êtes... ?

— Alice. Alice Santoni, souffla-t-elle.

Ses yeux se voilèrent d'un éclat fiévreux, puis elle vacilla avant de s'effondrer, pâle comme la mort, dans les bras de Moïra.

Chapitre 2

Je n'avais pas revu Ernest Santoni, le père d'Alice, depuis près de deux décennies. Pourtant, la nouvelle de sa mort m'avait sincèrement attristé. Ernest était un aventurier dans l'âme, un plongeur épris des trésors engloutis que les mers et océans de ce monde pouvaient receler.

À plusieurs reprises, il m'avait apporté des objets à expertiser et, comme il n'avait jamais eu besoin de mes talents de Drockhead, nous avions pu tisser une amitié sincère sans qu'il ait à m'effacer de sa mémoire. Exubérant, passionné, bon vivant et fin gourmet, Ernest était de ces hommes dont la présence marque les esprits.

Mais qu'en était-il de sa fille ? Elle était si épuisée la veille que, lorsque j'appelai Moïra en fin de matinée pour prendre de ses nouvelles, j'appris qu'elle n'avait pas encore quitté les bras de Morphée.

Alice Santoni avait exprimé son désir urgent de me parler, mais, vu son état, je jugeai plus sage de me rendre à Little Haven plutôt que de la convoquer au Passage.

J'arrivai en toute fin d'après-midi et fus accueilli par une jeune femme au teint bien plus vif que le masque crayeux qu'elle arborait la veille.

— Monsieur Donatien ! s'exclama-t-elle en m'apercevant. Quel plaisir de vous revoir ! Mon père m'a si souvent parlé de vous !

Elle m'observa un instant avant d'ajouter, un sourire en coin :

— Il est vrai qu'il m'avait aussi prévenue de vos goûts vestimentaires.

Il fallait le lui reconnaître, elle n'avait pas la langue dans sa poche, cette petite ! Je ne décelai toutefois aucune malice dans ses mots. Bon prince, je choisis de laisser couler.

— C'est un plaisir de constater que la santé vous revient presque, très chère, répondis-je en prenant place sur le siège près de son lit.

— Moïra est une femme formidable. Je suis si bien traitée ici que ce serait grossier de ne pas aller mieux, repliqua-t-elle avec l'air satisfait d'une enfant ravie.

— Je ne peux qu'abonder dans votre sens. Mais revenons à nos moutons, si vous le voulez bien. Vous avez déclaré hier vouloir me parler, et cela semblait urgent. Vous sentez-vous assez en forme, à présent, pour aborder ce sujet ?

— Absolument ! Vous savez ce que faisait mon père comme métier, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête, l'invitant à poursuivre.

— Eh bien, il y a quelques mois, lors d'une fouille en mer Méditerranée, il a découvert l'épave d'un ancien navire égyptien. Parmi les nombreux objets qu'il a remontés, l'un d'eux l'a tout particulièrement marqué. Il a refusé de s'en séparer, comme si ce bout de métal l'avait ensorcelé. Oh, je sais bien que vous allez me dire que ce sont des superstitions, que c'est ridicule... Mais je vous assure que je n'exagère pas.

Mes lèvres s'étirèrent en un sourire en coin discret.

— Vous seriez sans doute surprise de découvrir ce en quoi je peux croire, jeune fille. Mais je vous en prie, continuez.

— Quoi qu'il en soit, les faits eux-mêmes ne changent pas, et mon père a commencé à changer lorsqu'il s'est mis en tête de garder cette barque avec lui jour et nuit.

— Une barque ? fis-je, feignant la surprise avec toute la conviction dont j'étais capable.

— Oui, il l'appelait sa « Barque Solaire d'Osiris ».

Je fronçai les sourcils un instant à cette appellation.

— L'avez-vous apportée avec vous ?

— Bien sûr. Mon père m'a fait promettre de vous la remettre. Je suis venue de Corse exprès pour honorer ce vœu, car ses derniers mots ont été pour vous.

— Bien. Puis-je vous demander de me rapporter ces

propos exacts lorsqu'il vous a fait cette demande ? repris-je avec le plus grand sérieux. Il est important que vous soyez aussi précise que possible.

— Oh, ce sera facile, je vous rassure. Ses paroles sont gravées dans ma mémoire : « Alice, tu dois trouver mon ami Lazare Donatien et lui apporter ma barque. Je crois que j'ai fait une erreur en la conservant, mais je pense que Lazare saura quoi faire. Promets-le-moi, Alice, et promets-moi aussi de ne pas toucher la barque directement. Laisse-la dans l'écrin que je lui ai fabriqué. » Juste après, il est tombé dans un coma profond et a rendu son dernier soupir quelques jours plus tard, acheva-t-elle dans un souffle.

Un pli de contrariété barra mon front. Plus j'en apprenais, moins cela me plaisait.

— Où est la barque ? demandai-je, peut-être d'un ton plus grave que je ne l'aurais voulu, à en juger par le regard incertain qu'Alice me lança.

— Dans le sac de voyage que vous avez eu la gentillesse de récupérer pour moi à mon hôtel, répondit-elle en désignant un sac posé sur une commode.

— Autre chose : l'homme avec qui vous discutiez hier soir sait-il quelque chose de cette barque ? repris-je en me dirigeant vers le sac.

— Oui. C'était un des assistants de mon père. Je ne sais pas comment il m'a retrouvée. Je suis arrivée hier en fin de matinée et j'ai vu une affiche pour Tosca à l'aéroport. J'adore cet opéra, alors j'ai décidé de

m'accorder ce plaisir avant de venir vous voir le lendemain. Mais tout ne s'est pas passé comme prévu, comme vous le savez.

— Il y a fort à parier que cet homme vous suit depuis un certain temps, affirmai-je, plus pour moi-même que pour la conversation. Bah, je m'occuperai de lui plus tard, conclus-je en me retournant, une petite boîte en carton entre les mains. Est-ce la barque ?

— Tout à fait.

Je revins m'asseoir et ouvris le paquet. Une odeur de terre et de poussière ancienne s'échappa du carton, suivie par l'éclat métallique d'une réplique miniature d'une barque solaire.

Exécutée avec une finesse admirable, encore partiellement recouverte d'électrum – cet alliage naturel d'or et d'argent si prisé dans l'Égypte antique –, la petite pièce était d'une beauté à la fois simple et remarquable. Hélas, je constatai au premier coup d'œil que les doutes qui avaient germé dans mon esprit se confirmaient.

Je me composai un masque d'impassibilité et reportai mon attention sur Alice. Une question cruciale s'imposait avant de poursuivre.

— Ôtez-moi d'un doute : vous avez suivi le dernier conseil de votre père et n'avez pas touché cette barque à mains nues, n'est-ce pas ?

Son regard se troubla. Je fermai les yeux un instant, pris d'un soudain accès de lassitude : la réponse était

limpide.

— Quand ? demandai-je, la voix teintée d'un reproche qu'elle ne pouvait ignorer.

— Le jour des funérailles de mon père, balbutia-t-elle. Elle baissa les yeux, trituran nerveusement le bord de sa couverture, gênée par l'accusation implicite qu'elle avait sans peine décelée. J'étais en colère... Dans un accès de rage, j'ai pris la barque et l'ai jetée à terre. Je voulais briser ce qui – j'en étais déjà convaincue – lui avait coûté la vie.

Je soupirai et plongeai à nouveau mon regard dans le sien.

— Avez-vous remarqué des choses étranges dans votre vie depuis lors ?

— Je... Eh bien, oui. Je fais un rêve bizarre toutes les nuits depuis cet incident. Un rêve de flots sombres et d'une voix qui murmure mon nom, encore et encore. Sauf la nuit dernière, maintenant que j'y pense. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai enfin pu profiter d'un sommeil paisible et réparateur, bienvenu. Cela ne m'était pas arrivé depuis des jours entiers !

Évidemment qu'elle avait bien dormi ! La protection dont bénéficiait Little Haven était puissante – normal, puisque j'en étais l'auteur. Elle n'était toutefois pas infaillible face à la menace qui pesait sur mademoiselle Santoni. Je me levai, mettant ainsi fin à l'entretien.

— Je vous remercie pour ces précisions et pour votre honnêteté, Alice. Je reviendrai vous voir demain matin.

D'ici là, je vous suggère de continuer à vous reposer.
Nous sommes d'accord ?

— Bien sûr. Et merci encore pour tout ce que vous faites pour moi.

— Votre père était un homme bien, répondis-je avec un sourire, avant de la saluer et de quitter la chambre.

Je refermai la porte, la barque pesant dans ma main comme une malédiction prête à suivre sa prochaine proie.

Chapitre 3

Hélas, ma conversation avec la fille de mon vieil ami Ernest Santoni n'augurait rien de bon. Il était urgent de rentrer au manoir afin d'étudier la question avec soin.

En refermant la porte derrière moi, je captai des éclats de voix houleux et secouai la tête, amusé. Je ne vous ai peut-être pas encore dit que Zeph, mon fidèle et non moins acariâtre valet, suivait depuis quelques semaines un programme informatique des plus sérieux.

Or, il se trouvait que Dimitri, mon apprenti Drockhead, avait créé une entreprise florissante dans ce domaine. Nous avions donc décidé qu'il servirait de professeur à Zeph et, à en juger par les bribes de conversation qui me parvenaient depuis le fond de la maison, l'entraînement battait son plein.

— ... Non, Zeph ! Si tu appuies sur cette touche, tu vas effacer tout ce qu'on vient de faire !

— Pourrions-nous arrêter pour aujourd'hui, monsieur ? Je ne suis pas de ce siècle... Tout cela ne m'intéresse pas, vous le savez.

— Alors là, tu vois, je ne m'en serais jamais douté ! Ce n'est pas comme si tu me sortais exactement la même réplique à chaque leçon, hum ?

— Allons, Zeph, intervins-je en pénétrant dans le bureau. Songe un peu que Miss Pindragon, elle, y arrive sans problème. Dois-je te rappeler qu'elle a pourtant plusieurs siècles de plus que toi ? Je n'aurais jamais cru t'entendre un jour reconnaître sa supériorité intellectuelle, mon ami, terminai-je, tout sourire.

— Je serais curieux de savoir combien de temps elle a mis à apprendre, grommela mon valet pour toute réplique.

— Pourquoi ne pas lui poser la question la prochaine fois que tu la verras ? suggérai-je, mielleux.

Zeph afficha un air mi-frustré, mi-outré.

— Qu'importe ! J'aurais appris avant d'avoir à recroiser cette mégère !

— À la bonne heure ! déclarai-je. Puisque ce problème est réglé, il est temps pour toi de vaquer à d'autres occupations, mon cher. Dimitri et moi avons du travail.

Zeph disparut sans demander son reste tandis que je m'installai à mon bureau.

— Intéressante chemise, ironisa mon apprenti en détaillant la flamboyante chemise hawaïenne que j'arboraïs avec fierté ce jour-là – et qui avait déjà attiré l'œil d'Alice.

Je décidai, cette fois encore, de ne pas relever et posai une boîte en carton sur le bureau avant d'en sortir son contenu. Dimitri, remarquant mon air sérieux, s'installa dans le fauteuil face à moi. Habitué à mes manières, il

attendit en silence que je sois prêt à en dévoiler davantage.

— Ceci est une barque solaire datant de l'Égypte antique, récemment repêchée dans les eaux de la Méditerranée, expliquai-je en m'adossant à mon siège. Joli travail, n'est-ce pas ?

Dimitri hocha la tête.

— Admirable, en effet. Mais je suppose que ce bel objet cache plus qu'une belle apparence ?

— Remarque judicieuse autant qu'évidente, mon cher, repris-je en tirant mon calumet et mon tabac préféré du dernier tiroir de mon bureau.

Dimitri arqua un sourcil intéressé.

— Je ne te savais pas fumeur, remarqua-t-il.

— Cela m'arrive parfois. Le calumet a des vertus appréciables s'il est utilisé avec modération, et ce tabac est spécial. Une bouffée pour essayer, peut-être ? proposai-je en lui tendant l'artefact de bois sculpté.

— Sans façon, merci. Je me contenterai de l'odeur pour aujourd'hui, répliqua-t-il, ponctuant sa réponse d'un geste rapide de la main tandis que j'allumais le calumet.

Une volute légère s'éleva dans l'espace confiné du bureau, emplissant l'air d'une odeur de bois sec et d'épices lointaines.

— C'est très délicat comme parfum, surprenant aussi,

commenta-t-il, songeur.

— Parfait pour aider à réfléchir dans des cas comme celui-ci, me contentai-je de répondre, le regard perdu dans l'étude des voluptueuses volutes.

Dimitri jeta un nouveau regard à la barque avant de ramener son attention sur moi.

— Dois-je en conclure que cet objet va rendre nos vies plus intéressantes pendant quelque temps ?

— À n'en pas douter, cher apprenti. Il se trouve que cet objet à l'air si innocent a déjà servi à tuer, vois-tu. De plus – et crois-moi, j'aimerais avoir tort sur ce que je vais t'annoncer –, il ne va pas tarder à remettre ça, car il a déjà trouvé sa nouvelle victime.

Dimitri croisa les jambes en se calant dans son fauteuil, les mains croisées sur les cuisses.

— Ne pas avoir tort ne nous empêche pas d'intervenir pour contrecarrer un plan si bien rôdé, je suppose ?

J'opinai de la tête sans quitter ma fumée des yeux.

— Précisément...

Le téléphone de Dimitri sonna. Il haussa un sourcil, décrocha et s'excusa d'un geste de la main.

— Bonjour, Moïra, comment allez-vous ? ... Oui... Oui... Entendu. Un instant. C'est Moïra, me dit-il en me tendant l'appareil. Elle a l'air plutôt paniquée.

Un frisson me parcourut l'échine : je sentais poindre

l'arrivée d'une mauvaise nouvelle.

— C'est moi. Que se passe-t-il, ma douce ? répondis-je avec ce ton qui lui était seul réservé.

Un pincement me serra la gorge lorsque j'entendis la voix tremblante de ma tendre amie résonner dans l'appareil. Je fermai les yeux et passai deux doigts sur mon front, espérant repousser le mal de tête qui menaçait à l'horizon au fur et à mesure que Moïra me donnait la raison de son appel.

— Je t'en prie, écoute-moi, repris-je avec toute la douceur appropriée pour l'interrompre. Ferme la porte de la chambre et veille à ne pas y pénétrer à partir de maintenant, d'accord ? Je dois faire quelques préparatifs ici et je viens m'occuper de notre jeune protégée au plus vite, je te le promets. Rassure-toi, tout ira bien, je ne vais pas tarder, conclus-je en raccrochant.

Je rendis l'appareil à Dimitri.

— Je ne savais pas que Moïra et toi étiez en si bons termes qu'elle ait ton numéro, relevai-je.

Dimitri esquissa un sourire en coin.

— Jaloux ?

Comme je ne répondais pas, il poursuivit, son sourire s'élargissant.

— Je lui ai offert un moyen supplémentaire de te contacter, au cas où elle en aurait besoin et, à l'évidence, j'ai bien fait. Que se passe-t-il ?

J'observai Dimitri un instant sans rien dire, puis haussai une épaule. Que j'apprécie ou non son geste, cela n'avait plus d'importance – et, bien que cela m'écorchât de l'admettre, il avait eu raison. Il était sans doute temps que je revoie mes habitudes et me procure un téléphone portable, moi aussi.

— Alice Santoni, la jeune femme qui m'a apporté cette barque, loge actuellement chez Moïra. Or, notre fabuleuse hôtesse vient de m'avertir que la demoiselle vient de plonger dans un coma agité de murmures incompréhensibles, ponctués de cris d'angoisse du plus lugubre effet. Elle m'a aussi précisé qu'après plusieurs essais infructueux pour la réveiller, elle a décidé de m'appeler. En un mot comme en cent, le temps n'est plus aux tergiversations, mon cher apprenti : le plan dont nous parlions à l'instant vient tout juste de passer à la vitesse supérieure.

Dimitri se leva en même temps que moi, posant une main sur le dossier, soudain grave.

— J'ai manqué un épisode, on dirait. Où et quand as-tu rencontré Mademoiselle Santoni ? Et surtout : quel est le rôle de cette barque en réalité ?

Une lueur fugitive dansa sur l'électrum de la barque, comme un avertissement silencieux.

— Je vais te détailler tout cela par le menu dans un instant. Mais avant, nous devons nous préparer à un voyage un peu spécial. Zeph ! appelai-je à pleins poumons.

Mon fidèle valet apparut aussitôt, vêtu de son tablier.

— Tu étais dans la cuisine ? constatai-je sans attendre de réponse. Parfait ! Nous y allons aussi.

Je me tournai vers Dimitri.

— Je te conseille de prendre un repas solide et nutritif avant de nous rendre à Little Haven. Tu vas avoir besoin d'une grande quantité d'énergie dans très peu de temps.

Puis, reprenant le pas vers la cuisine tout en emportant la barque avec moi, j'adressai une nouvelle question à mon fidèle assistant.

— Zeph, mon ami, sais-tu où nous avons rangé nos rouleaux du Livre des Morts ?

— Oui, monsieur. Mais je crains de mettre un peu de temps à y accéder, vu le nombre de malles qui se trouvent devant celle qui nous intéresse.

Je m'arrêtai au milieu du couloir et me retournai vers mon valet.

— Zeph, mon cher, que fais-tu donc encore là, dans ce cas ? Dimitri et moi serons dans la cuisine.

Je saisis ma montre à gousset pour y jeter un œil.

— Nous avons peu de temps. Fais au plus vite, veux-tu ?

— Bien, monsieur, grommela-t-il avant de disparaître.

— Je suis étonné de ne pas l'avoir entendu râler plus que ça, remarqua Dimitri en pénétrant à ma suite dans la cuisine.

— Je peux t'assurer que cela ne va pas tarder à changer... Je ne lui ai pas encore dit où nous allons.

— Un point qui me concerne aussi, d'ailleurs, remarqua mon apprenti.

— J'y venais. Mais ce récit n'est pas incompatible avec le fait de se restaurer, alors à table, et prestement, mon cher apprenti.

Le voyage qui se préparait allait nous mener bien au-delà de la cuisine et de sa bienveillante lumière.

Chapitre 4

Je commençai par expliquer à Dimitri qui étaient Ernest Santoni et sa fille, ainsi que la raison pour laquelle cette dernière se trouvait en ce moment même à Little Haven. Une fois cette mise à jour faite, je posai la barque solaire entre nous, sur la table.

— Ceci a appartenu à un pharaon, et il va falloir que nous découvrions lequel, fissa, fissa. Il en va de la vie d'Alice.

— Son père a-t-il succombé à une sorte de malédiction liée à cet objet, lui aussi ? questionna Dimitri, concentré.

— D'après ce que m'a raconté Alice sur les circonstances de sa mort, je crains que « oui » soit la seule réponse possible.

— Je vois... Qu'attends-tu de moi ? Et pourquoi dois-je manger comme s'il s'agissait de mon dernier repas avant la Saint-Sylvestre ?

Je me penchai en arrière sur ma chaise et croisai les jambes.

— Aujourd’hui, en tant qu’apprenti Drockhead, tu ne vas pas seulement observer, Dimitri. Tu vas participer.

— C’est une bonne nouvelle, de mon point de vue. Rien de tel que de se plonger dans l’action pour apprendre, non ?

Je l’observai un instant sans rien dire.

— J’espère que tu conserveras cet enthousiasme une fois que je t’aurai expliqué ce que j’attends de toi.

— Je suis tout ouïe.

— Hum… La difficulté, ici, est que nous allons devoir travailler de concert, sans que je sois à tes côtés pour te guider. Ce faisant, tu devras veiller sur deux autres vies en plus de la tienne : celle d’Alice et la mienne.

— Je vais avoir besoin d’un peu plus d’explications, commenta-t-il avec pragmatisme en avalant une nouvelle bouchée de son copieux repas.

Ce que j’aimais chez ce garçon, c’était qu’il allait droit au but, et rien ne semblait jamais le démonter. Il avait les talents bien réels d’un Naturel puissant, mais il n’en avait aucune conscience et concentrat son attention au jeu de la découverte.

J’espérais juste, en cet instant précis, que cela suffirait pour ce que je m’apprêtais à lui demander. Cela me faisait deuil de l’admettre, mais aussi bouillonnant et doué fût-il, il n’avait encore aucune véritable expérience sur le terrain.

— Alice Santoni a été plongée dans le coma où elle se

trouve par le propriétaire originel de cette barque. Ce genre de pouvoir, et c'est heureux, est presque exclusivement l'apanage d'âmes aussi anciennes que vindicatives. Vu l'origine de l'objet, les options sont limitées quant à l'identité de notre coupable. Il s'agit sans l'ombre d'un doute d'un pharaon, et nous devons vite trouver lequel. Ce point signifie aussi que nous ne pourrons pas sauver Alice en restant dans le monde humain. Il va falloir aller réclamer son âme à celui qui la détient dans les limbes.

— Un nouvel aspect des fonctions Drockhead à explorer, donc.

— Heureux que tu le prennes aussi bien. Mais désolé de passer ton exaltation à la douche froide : tu ne viens pas explorer les limbes avec moi cette fois-ci. Ton rôle est tout autre pour ce voyage. Je vais envoyer mon âme dans les limbes pour retrouver et ramener celle d'Alice. C'est là que j'aurai besoin de ton aide et de ta pleine et entière concentration. Une fois que je serai dans les limbes, tu seras notre seul et unique lien terrestre. Je vais être encore plus clair : notre retour reposera sur tes seules épaules, mon ami.

Dimitri sentit pour la première fois peser sur lui le véritable poids des mots que son mentor venait de prononcer.

— Je vais avoir besoin de plus de détails sur cette mission, reprit-il après avoir marqué une légère pause à l'annonce que je venais de lui faire.

Commençait-il à se rendre compte de l'extrême

délicatesse de la manœuvre que nous nous apprêtons à exécuter ?

— Nous allons nous rendre dans la chambre d’Alice à Little Haven. Là-bas, je me placerai en état de sommeil transcendental afin de permettre à mon âme de se détacher de mon corps. En tant que Drockhead, tant que je conserve un lien terrestre, je ne risque pas grand-chose dans ce genre d’opération. Cependant, vu l’ancienneté de l’âme à laquelle nous avons affaire, je vais sans doute devoir m’enfoncer bien plus avant dans les limbes que je ne l’ai jamais fait. C’est là que tu entres en scène, en tant que mon apprenti et puissant Naturel. Lorsque je me serai installé, tu te placeras entre Alice et moi. De ta main droite, tu saisiras le poignet gauche d’Alice ; de ta main gauche, tu t’empareras de mon poignet droit. Une fois ce premier contact établi, tu ne devras plus nous lâcher, sous aucun prétexte ! Si tu le faisais, ne serait-ce qu’une milliseconde, nos deux âmes seraient condamnées à errer dans les limbes pour le reste de l’éternité – et, crois-moi, personne ne veut ça !

— Donc, je ne dois relâcher ni mon étreinte ni ma concentration tant que personne n’a refait surface ? Je comprends maintenant pourquoi tu as insisté pour que je fasse le plein de vitamines, termina Dimitri en reposant ses couverts avant de se caler dans son fauteuil.

— Oui... Et ça ne va pas être une partie de plaisir pour personne, je peux te l’assurer.

— Il y a quand même une chose que je ne comprends

pas. D'habitude, lorsqu'il s'agit de visiter les limbes, c'est Zeph qui part. Pourquoi pas cette fois-ci ?

— C'est une bonne question, et ta remarque est juste. Zeph, en tant qu'esprit vagabond, n'a tout bonnement pas la capacité de se frotter à une âme oubliée aussi ancienne et puissante que celle d'un pharaon. En toute honnêteté, même si l'idée ne m'enchante guère, je suis obligé cette fois de m'y rendre en personne. Il ne s'agit pas d'une simple course, mais bien d'un réel combat en direct auquel nous devons nous préparer.

— À ce propos, nous ne savons toujours pas qui est le pharaon que nous recherchons. Vu que Zeph ne part pas avec toi, vais-je pouvoir compter sur son soutien ?

— Ah, mais je n'ai pas dit que Zeph ne partait pas avec moi. Je l'embarque bel et bien. Il connaît les limbes bien mieux que moi et me sera un guide précieux dans ces terres hostiles. Pensais-tu, cher ami, que je t'avais oublié ?

Tandis que j'adressais cette question à l'air ambiant, de légères volutes frémirent, hésitantes, avant de prendre la forme de mon valet préféré.

— J'avoue avoir un instant espéré que ce fût le cas, monsieur, soupira Zeph.

Je réprimai un sourire devant son éternelle mauvaise grâce.

— As-tu trouvé le rouleau ? rétorquaï-je, sans faire état de son humeur.

— Cela va de soi, monsieur.

Zeph me tendit notre antique copie du Livre des Morts : un papyrus encore lisible, bien que délabré en certains endroits en raison de son ancienneté. Je m'attelai à la tâche sans tarder.

Je traçai un cercle de protection à la craie sur le parquet de mon bureau et m'installai à l'intérieur, adoptant la position du lotus tout en ordonnant à Dimitri de ne pénétrer dans le cercle sous aucun prétexte. La barque frémît sur la table quelques secondes, comme appelée par l'invisible.

Je la fixai avec intensité et fermai les yeux sans bouger d'un iota, entamant derechef quelques exercices de respiration. Je ressentis bien vite l'habituelle fraîcheur intense envahir le cercle, comme un souffle venu d'ailleurs.

Je me laissai alors entraîner dans la transe, distinguant dans l'ombre des volutes qu'un murmure sourd montait déjà, prêt à accueillir ma venue.

Chapitre 5

Il était presque 20 h lorsque je revins à Little Haven pour la seconde fois ce jour-là, accompagné cette fois de Zeph et Dimitri. J'avais mis un point d'honneur à tenir Moïra au courant de l'avancée de nos plans afin qu'elle ne s'inquiétât pas plus qu'elle ne l'était déjà. Je confesse ici que nos préparatifs avaient pris plus de temps que je ne l'avais escompté, et notre arrivée au refuge, à mon grand regret, en avait été d'autant retardée.

Un point positif au tableau de cette journée, toutefois : sur les cinq autres chambres disponibles de la maison d'hôtes, seules deux étaient occupées ce soir-là. Moïra ne connaissait pas la particularité de Zeph ; elle ne se douta donc pas que je l'avais envoyé endormir magiquement les locataires sous sa forme réelle et que, pour sa sécurité, elle irait bientôt les rejoindre. Prompt, comme à son habitude, il s'acquitta de sa tâche avec son efficacité coutumière, puis fit mine de rentrer à ma suite, chargé de mes bagages, comme si de rien n'était.

— Tout est prêt, Zeph ? demandai-je avec une feinte curiosité.

— Presque, monsieur. Il faut encore que nous nous

rendions à la chambre.

— Passez devant, Dimitri et toi. Je vous rejoins sous peu, ajoutai-je avant de me tourner vers Moïra.

— Je suppose qu'il n'y a pas eu d'amélioration depuis la fin de matinée ?

— Non, me répondit-elle dans un souffle. C'est si bizarre, tout ça... Je ne sais plus quoi penser. Je suis désolée de t'avoir appelé comme ça. J'ai tout d'un coup été persuadée que c'était la meilleure chose à faire. Je le pense toujours, mais je ne comprends pas... Tu n'es pas médecin...

Je posai une main ferme mais rassurante sur son épaule.

— Ne t'inquiète pas pour les détails, ma toute tendre. Tu as fait ce qu'il fallait. Je vais m'occuper d'Alice. Quant à toi, il faut songer à te reposer à présent, d'accord ?

Moïra hocha la tête.

— Entendu, je n'en peux plus de toute façon. Mais n'hésite pas à me réveiller si tu en as besoin. Et puis...

Elle hésita une seconde, cherchant ses mots.

— J'aimerais que nous parlions un peu lorsque tout ceci sera terminé, si tu veux bien.

Son regard me transperça, plus acéré qu'une lame, alors que je voyais le doute et l'appréhension transparaître dans ses yeux. Je n'avais jamais eu à éprouver une

sensation aussi désagréable que celle-ci, et une chose était sûre : je ne voulais pas la réitérer.

— Dès que tout ceci est terminé, promis-je en déposant un léger baiser sur les lèvres voluptueuses de ma très chère et très vaillante Écossaise.

Le jour où je devrais lui avouer la vérité sur moi approchait à grands pas, et la seule chose dont j'étais sûr à cet instant, c'était que je n'étais pas prêt. Mon malaise et moi rejoignîmes mes comparses dans la chambre d'amis où je pris soin, avant toute chose, de toucher les poignets puis le front d'Alice Santoni.

— Elle vivra si nous nous dépêchons, déclarai-je d'un ton docte, reprenant mon manteau de Drockhead et reléguant mon mal-être à plus tard. Tu es prêt, Dimitri ? Ça va secouer un peu.

— Après toi, me répondit mon apprenti sans se départir de cette zénitude à laquelle je commençais à m'habituer.

Je me tournai vers mon fidèle valet.

— Pars devant et attends-moi aux portes des limbes profondes, Zeph. Je te rejoins dans un instant.

Ce dernier hocha la tête sans un mot et disparut dans la seconde qui suivit.

Grâce au Livre des Morts, j'avais pu identifier le propriétaire originel de la barque : Semerkhet, un pharaon de la 1^{re} dynastie dont le nom était à peu près la seule chose parvenue jusqu'à nous. Ayant pris soin

de m'assurer que la barque resterait avec moi tout au long de mon voyage, nous l'avions fixée au niveau de mon plexus à l'aide de plusieurs couches de bandelettes. Ainsi, en partie momifié, je m'allongeai sur le lit de camp que Zeph avait déployé pour moi avant de partir. Les yeux de Dimitri brillaient d'une lueur calme, inébranlable, tandis que je fermais les miens.

Je discernai la présence de Dimitri tandis qu'il prenait place dans le confortable fauteuil que nous avions disposé entre les lits d'Alice et le mien. Je le sentis s'emparer de nos poignets ; sa prise était ferme, presque brûlante, prête à nous ancrer dans le vivant. Je pris de profondes inspirations et pressentis les changements dans mon corps au moment où mon âme se libérait de ses chaînes physiques. Sans perdre de temps, j'entamai mon immersion vers les limbes profondes.

En bon éclaireur, plus habitué des lieux que je ne l'étais, Zeph m'attendait devant l'un des nombreux portails des limbes, une torche à la main. Je vins stabiliser mon âme apparente à ses côtés. Une odeur de cendres froides m'accueillit, acré et pesante.

— Nous y voilà, mon ami.

— Vous êtes sûr que vous voulez vraiment faire ça, monsieur ?

J'eus un sourire amer tandis que je matérialisais une lampe électrique – bien plus pratique qu'une torche – dans mes mains et faisais disparaître celle de mon valet.

— Je n'en ai pas plus envie que toi, hélas, mon cher.

Mais je ne peux pas dire que nous ayons l'embarras du choix dans les options qui s'offrent à nous, alors...

Je poussai le lourd portail de mes deux mains ; le bois grinça sous mes paumes, réticent. Puis je pénétrai sur le territoire des limbes profondes.

— Procédons un pas devant l'autre et nous verrons bien, terminai-je en me retournant vers Zeph.

Celui-ci secoua la tête avec un soupir résigné et pénétra à ma suite sur le sombre et peu accueillant territoire des âmes anciennes, tandis que le portail se refermait derrière nous dans un silence sépulcral.

Un clac sec et lugubre déchira le silence, et dans le lointain, une silhouette indistincte vacilla, fugace et menaçante.

Chapitre 6

Je ne pense pas vous l'avoir déjà dit, mais puisque vous avez à présent une meilleure connaissance du monde qui est le mien, vous devez vous en douter : ne rentre pas dans les limbes qui veut. Il y a toujours une ou deux règles qui traînent dans un coin, de celles qu'il faut respecter sous peine de représailles diverses et sacrément imaginatives.

Pour vous décrire un peu l'ambiance générale ici-bas, je dirais que les limbes sont encore plus complexes qu'une série de labyrinthes dispersés sur de multiples étages. Et dans ces dédales sans fin, il n'est jamais stipulé que tous doivent mener à une sortie. Condamner un être à errer dans cet endroit, croyez-moi, ce n'est pas joli-joli comme sentence magique. C'est bien noir, bien terrible, et ça a ce petit côté bien définitif qui ajoute juste la touche de désespoir qui aurait manqué à l'ensemble sans cela. Ce petit aparté est fait ici pour souligner l'importance d'éviter de se faire maudire de son vivant, vous voyez ?

Bon, ce détour consommé, si nous en revenions à ces fameuses règles ? Elles étaient simples, en réalité. Un tantinet définitives, certes, mais très simples. Si un esprit vagabond comme Zeph pouvait se balader sans

causer de tort à quiconque à travers les différentes couches des limbes, il ne le pouvait qu'à condition qu'un contrat le liât à un Drockhead.

Un Drockhead, en revanche – si les circonstances l'exigeaient et qu'il devait se rendre dans ces sombres territoires en personne –, se devait de n'établir aucun contact direct avec les errants, hormis celui pour lequel il avait pris la peine de se déplacer jusqu'en ces lieux de discutable fréquentation, bien entendu.

Comme s'il était encore besoin de corser l'expérience, les errants sentaient la présence d'un Drockhead dans leurs parages avec autant de précision qu'un ours repérant une ruche à des kilomètres à la ronde. C'est pour cette raison que je demandai à Zeph de placer un bandeau d'ombre noire sur mes yeux lorsque le portail se fut refermé derrière nous. Mieux valait éviter que le regard de mon âme ne croisât par inadvertance celui d'un errant. Si cette règle absolue venait à être enfreinte, le Drockhead concerné ne pourrait plus jamais quitter les limbes où il se trouvait.

Vous voyez : simple, efficace, un tantinet définitif. Un sort que je ne souhaitais à personne en général, et à moi encore moins en particulier.

Pour en revenir à notre affaire du jour, je dus reconnaître que Zeph se comporta à merveille, malgré toutes les réticences dont il ne cessait de m'abreuver. Les quelques errants que nous croisâmes au cours des premières heures suivant notre arrivée passèrent rapidement leur chemin, comprenant que je ne prêterais une oreille attentive à aucun d'eux. Se relâcher aurait toutefois été une grave erreur.

Je savais que les limbes profondes abritaient de plus gros ennuis que les simples errants rencontrés jusque-là. Comme je vous l'ai déjà expliqué, cette partie de l'immense labyrinthe que je vous ai décrit héberge des âmes très anciennes et, pour notre inconfort direct à Zeph et à moi, elles étaient aussi très puissantes. N'ayant jamais mis les pieds aussi loin dans les limbes, je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre et, en toute honnêteté, Zeph n'était guère plus avancé que moi sur ce point.

Après tout, ce n'était pas comme si visiter ces contrées faisait partie de ses passe-temps quotidiens. J'avoue que je me sentais assez démuni devant tant d'incertitudes et de questions sans réponses. Je priais pour ne pas croiser la catégorie d'errants que je redoutais.

Enfin, au-delà de toutes ces considérations, un autre problème se posait. Si le Livre des Morts m'avait indiqué le nom du pharaon que je recherchais, il ne m'avait précisé ni « où » ni « comment » le localiser avec précision. Les règles étant ce qu'elles sont, nous ne disposions pas non plus d'un temps illimité pour le trouver. Nous avançâmes donc à l'aveuglette pendant des heures. Zeph demandait quelques indications aux rares errants non belliqueux que nous croisions de temps à autre, sans que personne ne semblât pouvoir nous renseigner.

Je commençais à me demander si nous atteindrions un jour le repaire de ce fichu pharaon lorsque je sentis soudain la barque chauffer contre mon plexus éthéré. Une lueur dorée palpita sous les bandelettes, faible mais

insistante. Cela voulait-il dire que nous nous approchions de son propriétaire ? Si cet objet était ainsi lié à son détenteur originel, cela signifiait-il que j'aurais pu m'en servir comme d'une boussole depuis le début ? L'idée me frappa comme un coup de fouet. Idiot que j'étais ! Je m'en voulais à m'infliger des coups de savate de n'y avoir pas pensé plus tôt !

La barque devait avoir une importance toute particulière pour Semerkhet. Après tout, il avait mis en œuvre des plans aussi machiavéliques qu'efficaces pour la récupérer, et l'un d'eux avait coûté la vie à mon ami Ernest Santoni. Je ne pouvais plus ramener mon ami, mais je pouvais encore aujourd'hui sauver sa fille.

C'était ça, ou nous y passerions tous les deux. Autant vous le dire tout net, mon cœur ne balançait pas beaucoup entre ces options.

Zeph, ce sournois, s'arrêta d'un coup et, sans prévenir, m'ôta d'un geste abrupt le bandeau qui couvrait mes yeux.

— Je crois que nous sommes arrivés, monsieur, dit-il, sa voix tremblant d'un mélange d'assurance et d'appréhension. Ses yeux scrutèrent l'obscurité, comme cherchant une confirmation.

Ah, mon fidèle valet et son bon sens ! Je ne pus qu'acquiescer en silence devant cette évidence, car, en effet, si nous n'étions pas arrivés à destination, ça y ressemblait fichrement bien !

Devant nous se dressaient deux colossales obélisques gravées de hiéroglyphes, encadrant une massive porte de bois précieux à deux battants, ornée de différentes pierres et autres fioritures. Si nous avions croisé un autre endroit susceptible de rappeler ne serait-ce qu'un tant soit peu les pharaons de l'Égypte antique depuis notre arrivée, Zeph n'aurait pas manqué de m'en informer. Or, nous marchions depuis des heures, et rien n'avait retenu son attention jusque-là.

Je pris en pensée une profonde inspiration et poussai les imposants battants devant moi. Un souffle glacial s'échappa de l'entrebattement, mordant et lourd de promesses, accompagné d'un murmure rauque.

C'était le moment de vérifier si nous frappions bien à la bonne porte.

Chapitre 7

Zeph et moi avançâmes de quelques pas. Une sensation étrange me saisit lorsque j'écartai le léger rideau qui me séparait de la salle où se trouvait celui que nous avions mis tant de temps à trouver. Nous fûmes aussitôt immergés dans un décor somptueux, entourés de jeunes femmes aux physiques gracieux – bien que fort peu vêtues – face à ma toute première authentique âme de pharaon. Semerkhet nous toisa tour à tour, avant de poser sur moi son regard noir acéré.

— Êtes-vous venus me remettre ce qui m'a été volé, étrangers ? questionna-t-il sans préambule, d'une voix grave et austère qui avait quelque chose de froid et caverneux.

J'ai omis de vous dire que, si cet ancien souverain de l'Égypte antique avait un physique somme toute plutôt banal, avec un léger penchant pour le décharné, il n'en allait pas de même de son charisme. Cet homme avait été roi, il le savait, l'avait toujours assumé, et la mort elle-même n'avait pas terni sa superbe.

Conscient de devoir respecter un minimum l'étiquette, j'engageai Zeph à saluer, prenant soin de faire de même.

— Puissant Pharaon Semerkhet, maître des terres

d'Égypte, nous sommes venus vous implorer de libérer l'âme de notre amie et protégée, Alice Santoni.

Le pharaon claqua deux fois dans ses mains. Un écho sec résonna dans la salle, et une jeune femme que je reconnus dans la seconde fit son apparition. Elle était vêtue de simples voiles et parée de somptueux bijoux, telle une danseuse esclave.

Enchaînée aux pieds et aux mains, elle était flanquée de deux autres femmes, plus âgées et plus sobrement vêtues. Ses yeux vitreux reflétaient une lueur absente, comme si son âme avait décidé d'aller flotter partout ailleurs sauf ici.

— Alice, je suis sincèrement désolé de vous voir dans cette situation, ma petite, murmurai-je, consterné.

La jeune femme, comme je m'y attendais, ne répondit pas. Son âme avait bel et bien été envoûtée, faisant d'elle une étrangère à cette scène dont elle était pourtant l'une des actrices.

Je fronçai les sourcils et crispai un instant les poings, tandis que mon ego prenait de plein fouet ce terrible constat : j'étais pour le moment impuissant à sortir Alice de cette périlleuse situation. Son état amorphe n'était pas bon signe.

Je devais me dépêcher de mener à bien cette opération de sauvetage avant qu'elle ne se transformât en mission de passage d'âme.

— Est-ce bien là la personne que vous cherchez ? demanda Semerkhet, tandis que je reportais mon regard

sur lui.

Pas l'ombre d'une émotion ne venait troubler ses traits durs, taillés à la serpe. Frustré, je laissai échapper un soupir que je sus garder discret. Les négociations s'annonçaient bien mal engagées. Je pouvais sentir que cet ancien pharaon n'avait pas un fond plutôt bon ou plutôt mauvais ; il était neutre sur ce point.

Non, le danger ici résidait dans la nature de notre royal hôte, que je devinais inflexible et plus raide encore que la justice de Berne. Je n'avais à l'évidence pas tiré les meilleures cartes pour ce jeu, mais sur mon honneur de Drockhead, il ne serait pas dit que je n'y donnerais pas le meilleur de moi-même pour nous sortir d'ici !

— C'est bien elle, répondis-je en me dressant de toute ma hauteur, veillant à garder une attitude suffisamment soumise pour ne pas froisser la susceptibilité de notre hôte. Ces chaînes sont-elles bien nécessaires, toutefois ? questionnai-je en me remémorant les règles de l'étiquette et la courtoisie à employer devant les pharaons.

Semerkhet haussa un sourcil.

— Elles le sont tant que je juge bon de les laisser ainsi, me répondit-il avec calme et sévérité, comme s'il s'agissait d'une évidence et que j'étais bien sot de poser la question.

Je pris quelques secondes pour réciter en interne quelques mantras et tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant de reprendre la conversation.

— Puis-je en savoir un peu plus sur l’objet qui vous a été dérobé, ô grand roi ?

Semerkhet m’étudia avec une attention acérée avant de lever une main impérieuse. Ses yeux brillèrent d’une lueur souveraine, et à cet ordre silencieux, l’ensemble des âmes qui l’accompagnaient d’ordinaire se dispersa, disparaissant en un clin d’œil.

— Pourquoi penses-tu que je devrais partager cette information avec un étranger tel que toi ? finit-il par demander lorsqu’il ne resta plus que lui, Alice,

Zeph et moi dans la pièce.

— Je suis un étranger, certes, mais je suis aussi la seule personne que vous rencontrerez capable de vous faire rejoindre votre demeure d’éternité. Car il s’agit bien de cela, au final, n’est-ce pas ?

— Qui es-tu ? me demanda Semerkhet, en rétrécissant son regard d’aigle sur moi.

— On me nomme Lazare Donatien, Votre Majesté, et je suis un Drockhead. Ce que vous appelleriez, il me semble, un passeur d’âmes.

Semerkhet se cala sur son imposant trône de pierre taillée. Une lueur d’impatience traversa ses prunelles d’encre.

— Ah, je n’ai nul besoin d’un passeur d’âmes, étranger. Il me suffit de retrouver la barque solaire qui m’a été dérobée pour rejoindre enfin ma demeure d’éternité. Tu ne m’es daucune utilité, sauf si tu es en mesure de me

ramener ma barque, termina-t-il en revenant poser sur moi son regard de rapace.

Dans l'instant qui suivit, je sentis une main invisible me saisir à la gorge et tombai à genoux. Note à moi-même : ne pas oublier de ne plus se frotter à un pharaon de l'Égypte antique. Ce bougre avait emmagasiné des siècles de magie depuis son installation dans les limbes profondes. Il était capable de me faire plier ainsi sans même lever le petit doigt.

Un pharaon n'était-il pas considéré comme un dieu vivant en son temps ? Je découvrais à mes dépens que la réputation de mages puissants attribuée à ces rois n'était peut-être pas sans fondement, après tout. Cela avait un côté tout à la fois frustrant et angoissant, un mélange détonnant, vous pouvez me croire. Lorsque l'emprise invisible – et néanmoins étouffante – sur mon âme se relâcha, je pris un instant pour reprendre mon souffle. Ma gorge protesta, souvenir cuisant de mon audace.

— Le message est limpide, ô grand roi, fis-je en me redressant tant bien que mal. Mais j'ai moi aussi une condition à formuler : je vous donnerai la barque qui vous permettra de rejoindre votre demeure d'éternité une fois, et une fois seulement, que j'aurai récupéré la jeune femme que je suis venu chercher.

Je matérialisai l'image de la barque dans ma main droite.

— Je peux aussi user de magie, comme vous pouvez le constater.

Je fis se désintégrer l'image dans ma main.

— Et je n'hésiterai pas à détruire votre barque – qui est en ce moment à l'abri et en mon unique possession – si vous ne respectez pas votre part du marché.

Le pharaon me transperça de son regard sévère. Je sentis un léger frisson me parcourir l'échine, comme si des ombres avaient pris un malin plaisir à danser sur mes nerfs, mais je tins bon. Pour être tout à fait honnête, je venais de vérifier de première main que mes pouvoirs de Drockhead ne pouvaient en aucun cas se mesurer à ceux d'un antique pharaon.

Mon seul atout était de garder cette information pour moi et de poursuivre mon bluff avec autant de conviction que possible.

— Je peux tout perdre en accédant à ta demande, étranger, tonna-t-il après un court instant de réflexion, tout en levant sa main droite.

Je fus aussitôt soulevé dans les airs et plaqué contre l'un des nombreux piliers de la salle. La pierre froide mordit mon dos, ajoutant à l'humiliation. J'avoue que je n'avais pas souvent l'occasion de jouer les marionnettes, mais je vais être honnête avec vous : cette expérience ne m'avait pas manqué plus que ça à ce jour.

— Je vous fais le serment que, si vous respectez votre parole, je respecterai la mienne en retour. Nous y serons tous gagnants, articulai-je avec difficulté.

Bon sang, l'air commençait sérieusement à me

manquer. Je n’arrivais pas à me libérer de l’emprise de Semerkhet. Au contraire, à chacun de mes efforts, je sentais l’étreinte se resserrer davantage. Je devais l’amadouer, et vite, ou nous allions tous y rester. Je repris un peu de souffle et introduisis une nouvelle équation dans notre marché.

— Si je... Si je fais venir votre barque jusqu’ici... accepterez-vous de m’écouter ?

L’étreinte se relâcha d’un coup. Je tombai au sol telle une poupée de chiffon – nouveau coup à l’ego. En relevant la tête, je constatai que, si Semerkhet semblait prêt à m’entendre développer mon équation, il avait aussi pris soin de conserver son bras tendu, prêt à frapper.

— Très bien, cependant ni toi ni cette femme ne sortirez d’ici, finit-il par décréter, coupant court à tout nouvel ajout au marché.

Il pointa un doigt souverain et impérieux vers Zeph.

— Cet homme ira chercher la barque et la ramènera en ces lieux. S’il n’est pas revenu avant que le sable contenu dans le sablier que tu vois à mon côté ne soit retombé, vous serez tous deux mis à mort.

Alliant le geste à la parole, Semerkhet posa une main sur l’imposant sablier qu’il venait de mentionner et lui donna l’élan nécessaire pour le mettre en action.

Je me relevai une nouvelle fois et plongeai mon regard dans celui de Zeph, tandis que mon âme, mise à mal, avançait vers lui en chancelant.

— Tu as entendu le Monsieur, mon ami ? Fais ce que tu dois faire et, s'il te plaît, fais diligence, veux-tu ? C'est luxueux par ici, mais côté atmosphère douillette, ça laisse un peu à désirer.

Je jetai un nouveau coup d'œil derrière moi pour constater, en pinçant les lèvres, que le sable avait déjà commencé à s'écouler. Les grains scintillaient comme des larmes d'or, et à chaque grain qui tombait, il me semblait entendre chuchoter son implacable compte à rebours.

Comme ça, au jugé, je dirais que nous avions une petite heure avant d'être forcés de choisir entre le couperet et un hypothétique home sweet home.

— Utilise Dimitri, murmurai-je encore à l'oreille de mon fidèle valet.

— C'est entendu, monsieur, répondit Zeph avant de se diriger vers la sortie.

Il s'éloigna d'un pas rapide, silhouette fugace bientôt avalée par les ombres des gigantesques obélisques que nous avions croisées en arrivant.

Chapitre 8

Je changeai une nouvelle fois de position sur mon fauteuil, tout en prenant soin de continuer à encercler les poignets de Lazare et de Mademoiselle Santoni entre mes mains avec fermeté. Celles-ci ne cessaient de s'engourdir, et je devais bouger mes doigts sans relâche, tour à tour, attentif à ne jamais perdre ma prise sur les corps dont j'avais la charge.

Je n'aurais pas cru que cette position puisse devenir si vite à ce point inconfortable. J'allais devoir changer cette manie de dire oui aux conditions de Lazare sans réfléchir, et surtout veiller à ce que ça ne devienne jamais une habitude.

Je m'apprêtai à repartir dans une de mes nombreuses réflexions – après tout, je n'avais pas eu beaucoup d'autres moyens de me distraire depuis que j'avais pris racine dans ce fauteuil – lorsque je ressentis soudain un léger picotement provenant de l'intérieur du poignet de Lazare. La petite démangeaison du départ se transforma bien vite, trop vite, en une chaleur si intense que j'eus l'impression qu'on m'enfonçait des braises rougeoyantes sous la paume. La douleur fut si vive qu'elle faillit me faire lâcher prise.

Retenant mes esprits, je raffermis ma poigne et lâchai un juron bien senti. Un raclement discret brisa le calme,

une toux légère qui me fit sursauter.

— Je constate que vous savez manier le vocabulaire fleuri lorsque les circonstances s'y prêtent, Monsieur Dimitri.

— Bon sang, Zeph ! Qu'est-ce qui se passe ? Tu peux m'expliquer ? articulai-je à travers mes dents serrées, tandis que la chaleur au creux de ma main s'intensifiait.

— Monsieur et Mademoiselle Santoni sont restés prisonniers du pharaon, me résuma Zeph. L'heure est grave, continua-t-il en se dirigeant vers Lazare pour commencer à le déshabiller. Monsieur et Mademoiselle sont en danger, et je dois ramener la barque dans les limbes avant qu'il ne soit trop tard.

La sensation de brûlure sous le poignet de Lazare s'arrêta net. Un frisson glacé remplaça la fournaise, et, surpris autant que soulagé, j'en profitai pour questionner Zeph plus avant.

— Comment ça, « ils sont en danger » ? On parle du même Lazare, là, tu es sûr ? Je croyais qu'il allait nous torcher ça vite fait bien fait ! Ne me dis pas que le pharaon lui donne du fil à retordre ?

— Si fait, Monsieur Dimitri. Je crains hélas que l'âme du pharaon Semerkhet ne soit trop ancienne. Sa puissance s'en est retrouvée d'autant augmentée, m'expliqua Zeph tout en continuant de défaire les bandelettes qui entouraient le torse de Lazare. Il semble que Monsieur ne fasse pas le poids face à cet adversaire.

— Tu ferais mieux de prendre une paire de ciseaux, remarquai-je en le voyant batailler avec les bandelettes. Il doit bien y en avoir une dans cette chambre, non ? Peut-être que tu peux trouver un de ces nécessaires à couture laissés à la disposition des clients en cherchant bien ?

— C'est une bonne idée, reprit le diligent valet en entreprenant de fouiller la chambre avec méthode.

— Je serais toi, j'essaierais d'abord les tiroirs des deux commodes. Désolé de ne pas pouvoir venir t'aider, m'excusai-je en soulevant mes deux mains occupées. Mais dis-moi : Lazare a bien prévu quelque chose comme un plan B si le plan A ne fonctionne pas, non ?

— C'est exact, et ce plan B, Monsieur Dimitri, c'est récupérer et rapporter la barque dans les limbes au plus vite.

— Bien, ce n'est pas comme si je pouvais aller bien loin de toute façon, alors vas-y, prends ton temps.

— Non, nous n'avons pas de temps à perdre, au contraire. Ah, les voilà ! fit le fidèle esprit en revenant en toute hâte vers le corps endormi de Lazare, ciseaux en main.

Je vis un éclair soulagé traverser son regard, et je ne pus retenir un petit sourire. Zeph avait beau pester tout son saoul contre son patron à chaque fois que l'occasion se présentait, cela ne l'empêchait pas de lui être très attaché.

Les bandelettes ne résistèrent pas bien longtemps aux

petites lames aiguisees, et Zeph eut tôt fait d'extraire la barque de sa cachette provisoire.

— Maintenant, je vais avoir à nouveau besoin de votre aide, Monsieur Dimitri.

— Je t'écoute. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je vais poser la barque sur votre front et vous demander de visualiser une image claire de Monsieur dans votre tête. Vous allez ressentir une très désagréable sensation de brûlure, mais je vous demande de garder votre concentration et de ne surtout pas lâcher Monsieur et Mademoiselle jusqu'à ce que j'aie disparu avec ce maudit artefact et que je sois revenu avec eux, termina-t-il en me montrant la barque.

Je levai les yeux au ciel avant de les fermer et de présenter mon front à Zeph.

— Lazare et moi allons avoir de nombreux et variés nouveaux sujets de discussion à son retour. Tu pourras le lui dire de ma part.

— J'en prends bonne note, Monsieur Dimitri. Pouvons-nous commencer ?

— Je suis prêt.

La barque émit une faible lueur au contact de l'apprenti Drockhead, tandis que Zeph et elle disparaissaient dans une volute argentée, laissant un écho de vide dans la pièce redevenue silencieuse.

Chapitre 9

Je ne saurais vous dire à quel point je fus soulagé de voir Zeph revenir avec cette petite barque, d'allure si inoffensive, et qui nous avait pourtant causé tant de soucis ces dernières 48 heures. Mon fidèle assistant me remit la barque que je m'empressai de présenter à Semerkhet.

— Je pense que nous pouvons à présent reprendre nos négociations. Qu'en dites-vous, ô grand roi ?

Une lueur traversa le regard d'aigle du pharaon.

— Tiendras-tu parole, étranger ?

— Je le jure sur mon honneur, grand pharaon. Relâchez l'âme de la jeune Alice Santoni, et nous nous en irons en vous laissant votre barque.

— Je tiendrai parole à mon tour si tout est conforme, étranger. Avant cela, je dois vérifier qu'il s'agit bien de ma barque. Tu dois la poser au milieu de ces quatre piliers et t'en éloigner aussi vite que tes jambes te porteront.

Je fis comme Semerkhet me l'avait indiqué sans protester. Je ne fus pas plus tôt revenu à ma place qu'un amas d'éclairs entoura la barque, qui se mit à grandir de

façon significative. Ses contours dorés scintillaient sous les éclairs, remplissant bientôt la pièce de sa magnifique et imposante présence. Je souris malgré moi.

Une authentique barque solaire funéraire, comme je n'aurais sans doute plus jamais l'occasion d'en revoir, se dressait devant moi.

— Magnifique, constatai-je avec sincérité et humilité. La voilà donc prête pour votre voyage, grand pharaon, terminai-je en reportant mon regard sur Semerkhet.

Je distinguai des lueurs de joie et de profonde sérénité retrouvée dans ses yeux perçants l'espace d'un instant alors qu'il laissait glisser ses prunelles sur les lignes épurées de son ticket de sortie avant de reporter son attention sur moi.

— Tu as rempli ta part du marché, étranger, reprit-il avec une évidente satisfaction. Mon tour est venu, clama-t-il en levant sa main gauche.

L'âme d'Alice se retrouva à mes pieds, endormie. Débarrassée des voiles et chaînes qui la recouvriraient encore quelques instants auparavant, elle avait retrouvé ses vêtements d'origine.

Sa peau était encore froide sous mes doigts lorsque je vérifiai son état. Je fis un signe à Zeph, qui la souleva dans ses bras.

— Bon et heureux voyage vers ta demeure d'éternité, noble pharaon, conclus-je en m'inclinant une dernière fois devant le puissant souverain et adversaire qu'avait

été Semerkhet.

J’ouvris grand les yeux au bout de quelques instants et reconnus, avec une joie allègre, le sobre plafond de la chambre du Little Haven.

Je tournai la tête et constatai que Dimitri avait toujours les yeux clos, concentré sur sa mission.

— Tu devrais garder le poignet d’Alice encore un peu, je pense, mais pour le mien, c’est bon, tu peux lâcher, articulai-je d’une voix rendue pâteuse par la soif.

Dimitri sursauta, ouvrant son regard bleu sur moi.

— Content de voir que tout est bien qui finit bien, bougonna-t-il en me lâchant.

Je me levai et allai me servir un verre d’eau. Mon adorable Moïra veillait toujours au confort de ses hôtes et gardait verres et bouteilles d’eau à disposition.

— Ce ne fut pas sans mal, repris-je, tout ragaillardi par ce qui me semblait en cet instant se révéler comme le plus délicieux des élixirs. Tu peux arrêter de faire cette tête, mon cher, je pense que notre jeune amie ne devrait pas tarder à revenir parmi nous. J’ai demandé à Zeph de nous attendre au manoir. J’aurai déjà assez à faire pour expliquer notre présence ici à son réveil, terminai-je avec un clin d’œil.

— Je n’attends qu’une chose, pour ma part : c’est d’enfin pouvoir m’extirper de ce fauteuil avant de me retrouver avec un fessier carré pour le restant de mes jours, râla Dimitri.

— Mon cher apprenti, ce ne sont pas là des choses à dire au chevet d'une jolie jeune femme.

— Mon cher mentor, ce...

Une petite plainte interrompit notre échange. Alice était de retour dans le monde des vivants.

Dimitri me lança un coup d'œil, et je me contentai de hocher la tête. Il lâcha le poignet de la jeune femme et se releva d'un bond souple de son fauteuil, juste avant qu'Alice ait eu le temps d'ouvrir les yeux.

— Bon retour parmi nous, très chère, fis-je après l'avoir laissée émerger quelques instants.

Alice se releva sur ses coudes et nous observa un instant, Dimitri et moi, avant de laisser retomber sa tête sur l'oreiller.

— Vous êtes là, constata-t-elle dans un murmure. Qui est avec vous ? Qu'est-ce qui s'est passé ? continua-t-elle d'une voix faible et à moitié enrouée.

— Vous avez à nouveau perdu connaissance, mais tout est rentré dans l'ordre à présent. Le jeune homme ici présent est mon apprenti, Monsieur Dimitri Valeski.

— Hum, j'ai fait un nouveau rêve bizarre, avoua-t-elle, visiblement encore un peu sonnée par tout ce qui s'était passé. Il est vrai qu'elle n'avait pas eu tout à fait conscience de ce qui s'était déroulé dans les limbes, même en y ayant joué un rôle central ; il était on ne peut plus normal qu'elle mît un peu de temps à accuser le coup.

— ... Par contre, il était très différent de ceux que j'ai eus jusqu'ici, termina-t-elle, perdue.

— Ce n'était qu'un mauvais rêve de plus, lui assurai-je d'une voix apaisante. Vous êtes restée inconsciente presque deux jours entiers, alors si vous vous sentez un peu vaseuse ou étourdie, sachez que c'est tout à fait normal. J'ai d'ailleurs une bonne nouvelle à vous annoncer : le problème pour lequel vous êtes venue me trouver est réglé. Vous pourrez rentrer chez vous dès que vous serez reposée et remise de toutes ces émotions.

— Oh, ça, c'est une merveilleuse nouvelle, enfin ! Merci ! Je ne sais pas comment vous avez fait, mais merci pour tout, Monsieur Donatien.

— Je vous en prie, très chère.

Je ne sais pas d'où peut bien leur venir cette fâcheuse habitude d'interrompre les braves gens de cette façon, mais c'est ce moment que choisit un homme équipé d'une arme à feu pour pénétrer avec tout le fracas et l'indélicatesse auxquels on pouvait s'attendre d'un apprenti gangster dans la chambre d'Alice.

La jeune femme, bien qu'encore groggy, reconnut l'assaillant sur-le-champ. Son premier réflexe fut de chercher à s'enfuir, mais ses jambes se dérobèrent sous elle, et son infructueuse tentative la fit atterrir dans les bras de Dimitri.

— Sérieux, c'est quoi cette fois ? maugréa Dimitri, dont le premier réflexe fut de protéger Alice en s'interposant

entre elle et l'intrus.

De mon côté, j'étudiai l'invité surprise, cherchant un angle d'attaque. Après un pharaon, ça ? C'était une plaisanterie !

Le visage de cet homme me disait quelque chose, et la mémoire me revint après un court instant de réflexion : notre lascar était l'homme qui s'était querellé avec Alice à La Coursive.

Mon sang ne fit qu'un tour ! Je venais de me frotter à un pharaon un rien psychopathe, je n'étais pas d'humeur à supporter l'intrusion intempestive d'un mécréant armé de mauvaises intentions dans la même nuit ! Ce freluquet pensait-il avec sérieux que son joujou allait me faire plier, moi, un Drockhead ?

Diantre, cette fois, c'en était trop !

— Zeph ! tonnai-je. Neutralise-moi ce zèbre illico, que nous puissions enfin discuter entre gens civilisés. Nous sommes en pleines émouvantes retrouvailles ici, que diable !

Toute la scène s'était déroulée avec une rapidité prodigieuse, laissant peu de place à l'ennemi pour réagir. L'effet de surprise en voyant apparaître Zeph d'un coup coupa la chique à l'inopportun zigoto.

Le diligent esprit profita de l'état second dans lequel se trouvait l'assaillant, maintenant assailli, pour en faire un élégant paquet ficelé, prêt à être emporté par les services de l'ordre. Il le bâilla pour faire bonne mesure et le sortit de la chambre en un éclair.

Vous ai-je déjà dit à quel point j'apprécie l'efficace dextérité de mon fidèle valet ? J'avais par contre oublié, dans mon enthousiasme, l'innocent témoin qui s'accrochait à présent à Dimitri comme à une bouée de sauvetage. Fichet ! Elle était si pâle, tremblante comme une feuille, qu'elle m'avait l'air toute prête à passer de vie à trépas dans les prochaines minutes, la pauvre petite.

C'est alors que, contre toute attente, Dimitri décida de prendre les choses en main.

— Mademoiselle Santoni, murmura-t-il avec douceur, comme s'il parlait à une enfant, tout va bien... Regardez-moi, s'il vous plaît.

Elle tourna la tête tel un automate pour accrocher le regard bleu intense de mon apprenti. Subjuguée, la jeune femme sembla oublier le monde qui l'entourait l'espace d'un instant. Mon apprenti avait-il des talents d'hypnotiseur cachés ?

— Je vais vous ramener à votre lit. Vous avez besoin de vous reposer, continua-t-il sur le même ton rassurant. Vous avez été soumise à rude épreuve ces dernières semaines. Reposez-vous, d'accord ?

— Vous restez avec moi ? demanda-t-elle d'une voix fluette que l'on sentait prête à perdre pied.

Dimitri cligna des yeux de surprise avant de reprendre contenance.

— Oui... Je reste avec vous, endormez-vous sans

crainte, répondit-il de la même voix relaxante.

Enfin rassurée, la jeune femme ferma les yeux avant de plonger presque aussitôt dans un sommeil paisible et sans rêves.

Lorsqu'il fut certain que sa respiration était devenue régulière, signe d'un sommeil profond, Dimitri lâcha la main d'Alice, et nous sortîmes de la chambre.

— Beau travail, le complimentai-je avec un demi-sourire.

Il hocha la tête.

— Je n'ai fait qu'utiliser sa fatigue comme vecteur pour l'amener à se reposer. C'est fou le nombre de choses qu'on peut apprendre parfois sans s'en rendre compte et qui vous deviennent utiles un jour sans prévenir.

Alice repartit en fin de semaine suivante, rétablie et prête à continuer l'œuvre de son père. La magie Drockhead ayant fait son œuvre, il lui manquait bien quelques bribes de ce qui s'était passé pendant son séjour à La Flotte-en-Ré, certains souvenirs ayant été remplacés par d'autres plus « réalistes », comme le voulait mon ancestrale tradition.

Quelque chose me disait toutefois que nous reverrions Alice d'ici peu. Je me tournai vers le profil bien ciselé de Dimitri. Hum... et quelque chose me disait que les talents innés de séducteur de mon apprenti auraient à coup sûr un rôle à y jouer. J'étais curieux de savoir comment mon flegmatique disciple allait gérer cette situation le moment venu.

La voix à la fois plaintive et outrée de Zeph me tira de mes réflexions.

— Non, Monsieur Dimitri, je n'ai pas dit cela « pour me débiner », comme vous dites ! Je dois bel et bien retourner à mes occupations avant que mon temps d'apparence ne soit trop entamé et que je ne puisse terminer mes tâches.

— D'après mes calculs, tu as encore le temps nécessaire pour finir cette dernière manipulation et ensuite vaquer à tes occupations sans que cela pose un quelconque problème.

— Alors j'ai le devoir de vous informer que vos calculs sont erronés, Monsieur Dimitri, répondit Zeph avec le plus grand sérieux et la plus évidente mauvaise foi.

— Mais bien sûr, répondit mon apprenti en pinçant l'arête de son nez – signe chez lui que sa patience de professeur avait atteint ses limites.

Je décidai qu'il était judicieux d'intervenir.

— Zeph, mon ami, où as-tu rangé les billets pour la dernière représentation de Tosca demain soir, je te prie ?

Mon valet me lança un regard de reconnaissance.

— Je vous les emmène sur-le-champ, monsieur, fit-il en sortant, sans prendre le risque de croiser le regard de Dimitri.

— Bien joué, fit ce dernier en grommelant, tout en

allant s'affaler dans le fauteuil le plus proche, jambes croisées par-dessus l'accoudoir.

— M'en vouloir pour si peu serait vraiment mesquin de ta part, non ?

Dimitri me lança un regard de travers.

— Loin de moi une telle idée, cher maître, répondit-il, goguenard.

C'est qu'il devenait piquant, mon apprenti. J'allai répliquer lorsque le son d'une sonnette à laquelle je ne m'étais pas encore habitué tintina comme un glas. Je tournai la tête : cela venait de l'ordinateur.

— Nous avons un message dans la toute nouvelle boîte mail du Passage, déclara Dimitri en se relevant pour aller voir. Et... je n'y comprends absolument rien, admit-il en parcourant le message avant de tourner l'ordinateur vers moi. Une idée ? questionna-t-il en pointant le doigt sur une fenêtre ouverte.

Je jetai un œil distrait sur celle-ci lorsque l'image qui l'accompagnait accrocha mon regard. Une ombre rougeoyante dansait sur l'écran. Je soupirai en grommelant.

— Je ne sais pas comment elle fait, mais tu as devant les yeux un message de Miss Pindragon, administratrice toute-puissante de l'Outremonde et porteuse de mauvaises nouvelles la majeure partie du temps.

Dimitri laissa échapper un petit sifflement taquin.

— En voilà une belle présentation. Et elle se tient

toujours sur la brèche comme ça, cette Miss Pindragon ? Ça ne fait même pas une heure que le site est en ligne et que j'ai effacé celui qu'elle avait créé, contrôla-t-il en jetant un bref coup d'œil à sa montre.

Je haussai les épaules avec fatalisme.

— Bienvenue dans mon monde, petit scarabée.

« Purifie-toi des attributs du moi,
afin de pouvoir contempler ta propre essence pure
et contemple dans ton propre coeur
toutes les sciences des prophètes,
sans livres, sans professeurs, sans maîtres. »

Anonyme



Lazare Donatien

Episode 4

Le Kriss Javanais



L'Intégrale



Chapitre 1

Une ruelle sombre où vous trouvez tout soudain une échoppe aux lumières tamisées, avec à sa porte un propriétaire un peu trop empressé pour être honnête... La logique et le bon sens vous dicterait, en pareil cas, de passer votre chemin, n'est-ce pas ? Eh bien, laissez-moi vous dire que vous auriez fichtrement raison !

Oui, mais voilà, un touriste est un être particulier qui, en prenant ses valises, laisse sa jugeote de côté, histoire de ne pas dépasser l'excédent de bagages autorisé.

Je suis acerbe, me direz-vous ? Peut-être bien... Mais vous avouerez qu'à la lecture du message de Miss Pindragon et de la visite qui s'ensuivit, j'eus quelque peu raison de l'être, non ? Il est vrai que vous ne savez pas encore de quoi je parle. Voici donc un petit résumé de la situation qui vous éclairera sur la cause de mon humeur actuelle.

Je ne le répéterai jamais assez : les ruelles sombres et les échoppes louches, on évite. On évite comme la peste ! Ou alors, c'est qu'on cherche les ennuis. Si vous êtes dans ce dernier cas, je vais être honnête avec vous, je ne vois pas l'utilité d'aller vous plaindre au premier quidam qui passe si vous faites une mauvaise rencontre !

Maaaaiiiiiis, il s'agit là d'une logique dont le concept même semble être tout à fait étranger à la famille de la très rigide Miss Pindragon. Vous pouvez d'ailleurs ranger cela dans la même case que la notion de vie privée, autre concept qui échappe à la grande administratrice de l'Outremonde dans les grandes largeurs, soit dit en passant.

C'est ainsi qu'à peine après avoir terminé la lecture du message reçu via la toute nouvelle (et vieille d'une heure seulement) boîte mail du Passage, j'eus le souverain déplaisir d'entendre retentir la sonnette de l'entrée.

— Tu attends de la visite à cette heure ? me demanda Dimitri sur ce ton d'incredulité qui dénotait qu'il connaissait bien mes habitudes désormais.

Je soupirai, l'âme torturée entre mon souverain désir d'égrener tout un chapelet de jurons bien sentis et mon devoir de Drockhead, qui me semblait bien pesant d'un seul coup.

— Zeph, commandai-je pour commencer en m'adressant à l'air ambiant, qui ne tarda pas à se remplir des familières volutes. Conduis nos visiteurs au salon, je te prie. Et non, repris-je en me retournant vers Dimitri, je n'attends personne, mais d'après ce que je lis là, il va falloir que je reçoive ces visiteurs tardifs, que ça me plaise ou non.

Dimitri leva un sourcil surpris à cette remarque.

— Il faudra me la présenter un jour, cette Miss

Pindragon, commenta-t-il avec un sourire en coin avant de m'emboîter le pas.

— En tant que mon apprenti préféré, je me dois de te mettre en garde, mon petit. Tu ne devrais pas souhaiter une chose que tu pourrais regretter.

— OK, me voilà prévenu, alors, se contenta de répondre Dimitri en haussant les épaules.

Je poussai un nouveau soupir. Aussi vrai que je m'appelle Lazare Donatien, la nonchalance de mon élève finirait un jour par lui jouer un mauvais tour !

Je gardai cependant la réplique qui me montait aux lèvres en pénétrant dans mon salon, constatant que mes indésirables hôtes attendaient déjà.

Je n'avais pas fait deux pas dans leur direction que tout se passa très vite. L'homme du couple, debout au milieu de la pièce, se jeta sur moi comme un possédé, arme au poing. Je ne me considère pas comme un sportif chevronné, certes, mais j'aime à me maintenir en bonne forme : ce fut cette bonne vieille habitude qui me sauva la vie.

Je m'écartai de la trajectoire meurtrière en un éclair, mais mon opposant avait de bons réflexes, lui aussi, et il ne se laissa pas longtemps dérouter par la manœuvre. Il fonçait de nouveau sur moi lorsqu'un cri, aussitôt étouffé, retentit dans la pièce au moment où une imposante encyclopédie s'abattait sur le crâne de mon agresseur. Un crac sourd résonna dans la pièce.

Le forcené tituba un instant avant de s'écrouler à

quelques pas du premier pan de mur qu'il trouva. Dimitri, tenant toujours son arme de fortune, s'approcha de l'homme ainsi magistralement assommé avant de lui balancer un implacable coup de pied sur la main.

— S'attaquer ainsi à son hôte avant même les présentations, quel manque de correction, vraiment ! lança-t-il, goguenard, tout en calant l'encyclopédie sur son épaule.

Ce geste, que j'appréciai à sa juste valeur, eut pour effet de lui faire lâcher le grand poignard avec lequel il avait eu l'intention de m'embrocher quelques instants plus tôt.

— Arrêtez, ne lui faites pas de mal ! supplia une petite voix appartenant à la femme de l'encore anonyme et néanmoins sonné assaillant.

— Ne croyez-vous pas que vous inversez un peu les rôles ici, Madame ? rétorquai-je d'un ton revêche, propre à lui faire méditer le véritable bien-fondé de sa supplique, tout en m'approchant de l'arme pour l'examiner.

La dague bougea pour pointer dans ma direction. Je reculai d'un bond sur le côté ; l'arme suivit, sa lame ondulée captant la lumière en un éclat sinueux. Cependant, dépourvue d'un membre pour l'actionner, elle ne pouvait faire beaucoup plus pour me menacer.

— Je vois, murmurai-je dans un souffle discret en examinant l'arme, très reconnaissable et de belle

facture, sentant l'antiquaire qui sommeillait en moi s'éveiller malgré les circonstances.

Je me dirigeai vers la bibliothèque la plus à l'ouest du salon et pressai mon doigt sur une de ses décorations. Le meuble s'ébranla en silence pour se déplacer de quelques centimètres sur la gauche – assez pour révéler un espace restreint, à peine plus grand qu'une chambre de bonne, caché derrière.

Une odeur d'herbes séchées et de vieux bois s'échappa du renfoncement. Sur le mur du fond, un cercle de confinement avait été tracé à la craie.

— Vous, ordonnai-je à la femme, allez chercher l'arme de votre mari et plantez-la au milieu de ce cercle. Et dépêchons-nous, voulez-vous ?

Effrayée, ne comprenant pas non plus grand-chose à la situation, la pauvre femme ne discuta pas et s'empressa de faire ce que je lui demandais. Ses mains tremblaient, hésitant à toucher la lame maudite, mais elle parvint à planter l'imposant poignard quelques secondes plus tard.

Constatant qu'elle n'avait pas mis assez de force dans son geste, je me dirigeai vers Dimitri, qui avait décidé de rester près de l'homme par sécurité.

— Merci, mon jeune et dégourdi apprenti, je te dois une fière chandelle. Puis-je ? demandai-je en désignant l'exemplaire de l'Universalis qu'il tenait encore entre les mains.

— Je t'en prie. Et qu'est-ce que je fais de celui-ci ?

s'enquit-il au passage.

— Demande à Zeph de le ligoter, il a une excellente technique pour ça, lancai-je avant de me diriger vers le mur où était planté le poignard.

Je pris mon élan et assenai un grand coup d'encyclopédie à la solide couverture de cuir et de carton sur le manche de ce dernier. L'arme s'enfonça de quelques centimètres dans le mur de chaux et de paille, stabilisée pour de bon.

Je rangeai mon encyclopédie à sa juste place avec amour. Un Drockhead doit toujours honorer ses sauveurs, même reliés, pensai-je avec une pointe de révérence. Les livres, c'est sacré, et ce dernier en particulier venait de me rendre un fier service. En me retournant, je constatai avec satisfaction que Zeph, toujours aussi efficace, avait saucissonné mon agresseur avec son habituelle dextérité.

Assurément, ce valet méritait une médaille... ou un jour de congé, songeai-je avec une pointe de gaieté qui venait relever mon humeur, bien mise à mal jusqu'alors.

J'allai prendre place dans mon fauteuil et attendis quelques secondes que la méthode de réveil de mon fidèle valet fasse son œuvre. Mes doigts effleurèrent l'accoudoir, et un frisson d'acier sembla répondre au kriss piégé dans la pièce voisine. Le silence s'alourdit, chargé d'une menace sourde. Je vis Dimitri s'installer non loin du canapé où Zeph avait fait asseoir l'homme, qui émergeait enfin et fut aussitôt rejoint par sa femme.

Mon visiteur secoua un peu la tête, finit par accrocher mon regard et se ratatina dans le sofa. Ses yeux troubles trahissaient une peur naissante, mais — et c'était regrettable pour lui — j'avais perdu toute humeur affable à ce point de la soirée.

— Bien..., abordai-je, aussi glacial et avenant qu'un couperet, je vois que vous avez repris vos esprits. Ne perdons plus de temps en tergiversations dans ce cas. Vous êtes venus pour discuter ? Eh bien, discutons.

Chapitre 2

Voyant que mon hôte imposé ne se décidait pas à parler, j'enclenchai les hostilités.

— J'ai été prévenu de votre arrivée il y a quelques minutes par une personne à qui il m'est difficile de refuser une faveur. J'ai accepté de vous recevoir à cette heure — pourtant tardive — pour rendre service. Une remarque toutefois, dites-moi, vous n'avez pas trouvé de moyen plus civilisé pour vous présenter que de m'agresser ?

L'homme baissa les yeux. Maintenant qu'il avait été séparé de son arme, son attitude avait changé du tout au tout. Grand et bien bâti, je commençai à soupçonner cet homme d'appartenir d'ordinaire à la catégorie des doux géants. Le problème, c'est qu'à cet instant précis, je n'étais pas d'humeur à me laisser attendrir.

C'est donc sans sympathie particulière que je continuai mon monologue, attendant qu'il se décide à passer à confesse.

— D'après le très élusif message que j'ai reçu, j'ai cru comprendre que Miss Pindragon est votre parente et que vous avez un problème qui requiert une attention urgente, c'est bien cela ? terminai-je d'un ton sec.

L'homme acquiesça mais continua à se taire. Dieu que cette apathie commençait à me chatouiller dans le mauvais sens du poil ! La moutarde me montait au nez et, conscient qu'un éclat n'arrangerait les affaires de personne, je montai encore d'un cran dans le désagréable.

— Zeph ! ordonnaï-je avec fermeté. Auras-tu l'obligeance de conduire Madame dans le salon secondaire, je te prie ? Nous déciderons de son sort plus tard.

— Tout de suite, monsieur.

— Ne touchez pas à ma femme ! s'enflamma cette fois notre calme géant.

— Eh bien voilà ! Enfin une réaction d'homme, je commençais à désespérer, vous savez, déclarai-je avec acrimonie, tandis que je signalais à Zeph de rester à sa place d'un geste entendu.

— Nous allons, je l'espère, enfin pouvoir faire avancer cette discussion maintenant que vous avez réussi à montrer un peu de caractère, non ? Si vous vous sentez perdu, vous pouvez toujours commencer par expliquer la raison de votre venue, continuai-je sans lui laisser l'opportunité de retourner à son mutisme.

— Vous ne ferez rien à ma femme ? demanda l'homme avec suspicion.

Je soupirai, théâtral et fort ennuyé, disposé néanmoins à faire preuve de magnanimité. Croyez-moi, cet énergumène savait à merveille tirer sur les ficelles de

ma patience, et ce n'était pas chose facile que de garder ici mon flegme pourtant légendaire.

— Me prendriez-vous par hasard pour un barbare ? clamai-je avec hauteur. Je vais remettre les points sur les « i » pour vous, jeune homme. Tout se passera bien tant que vous nous montrerez coopératif. Pour le moment, si c'est mon aide que vous êtes venu chercher, laissez-moi vous dire qu'il va vous falloir me convaincre mieux que ça ! Dois-je vous rappeler que c'est vous qui avez demandé à me voir et que c'est vous, encore, qui m'avez menacé avant même de dire bonjour ?

— Non, répondit l'homme en baissant à nouveau la tête, déconfit. J'ai honte de ma conduite, vous savez, et pire encore, je ne me l'explique pas.

Ah, cette fois, sa langue se délie, pensai-je, pas trop tôt !

— Dieu m'est témoin que je ne suis pas ce genre d'homme d'ordinaire, continua le mari, dont le teint revenait à la normale au fur et à mesure que les explications cascadaient. J'ai demandé de l'aide à Félicie, c'est vrai. Elle m'a envoyé vers vous, mais je ne pensais pas vous attaquer, je vous le jure, termina-t-il en haletant.

— Continuez... fis-je sans lui laisser le temps de trop reprendre son souffle et risquer qu'il retombe dans ses premiers travers.

— Nous rentrons à peine de Jakarta, mon épouse et

moi, reprit-il, plus animé, prêt cette fois à partager son histoire. Nous nous sommes offert ce petit voyage pour nos dix ans de mariage. Là-bas, nous avons rencontré un marchand plutôt insistant qui ne nous a pas lâchés tant que nous n'étions pas entrés dans sa boutique. Plutôt que de laisser l'énerverment prendre le dessus, nous avons décidé de jouer le jeu. J'avoue que la petite échoppe possédait de nombreuses choses que nous n'avions pas vues sur les autres étals.

— Je suppose que vous en êtes ressortis avec le Kriss maintenant planté dans mon mur ?

— Entre autres, oui. En y repensant, le marchand a insisté plus que pour les autres souvenirs afin de nous faire acheter cet article en particulier. Il a même tenu à remplir avec nous les papiers d'exportation.

— Les représentants de votre famille m'étaient apparus pourtant plus méfiants que ça. Autant de soins déployés dans le but de vous faire acheter une dague de ce calibre et de cette facture ne vous a pas mis la puce à l'oreille ?

— Non, mon épouse et moi ne sommes pas des collectionneurs chevronnés. Nous étions juste en vacances, nous en profitions, et nous étions à mille lieues de nous douter de ce qui allait suivre. C'est lorsque nous sommes revenus à la maison et que nous avons déballé nos souvenirs que les ennuis ont commencé.

Ses doigts se crispèrent, et ses traits se tendirent, comme si la lame réveillait encore en lui des velléités de possession.

— Le Kriss a commencé à se comporter de façon étrange en ma présence, alors que pour Gena, ma femme, il ne manifestait rien. J'ai décidé de me débarrasser de cette fichue dague dans une échoppe de bazar dès le lendemain. C'était sans compter que ce maudit objet semble avoir une volonté propre. Je l'ai retrouvé à ma porte le jour suivant avec un mot du propriétaire de ladite échoppe, précisant que je devais m'estimer heureux qu'il ne me poursuive pas pour recel de reliques et qu'il ne voulait pas d'ennuis. À peine le Kriss était-il revenu chez nous que ma femme a noté en moi des changements par-ci, par-là, puis un comportement de plus en plus en désaccord avec ma nature. Elle a fini par me dire que j'avais de nombreuses absences accompagnées d'accès de violence dès que je me retrouvais à proximité du Kriss et par me supplier de m'en débarrasser. Pour notre sécurité, j'ai enfermé l'arme dans notre coffre, et, ne sachant pas quoi faire d'autre, j'ai décidé de faire appel à ma cousine. Ma famille étant ce qu'elle est, et moi faisant presque office de vilain petit canard au milieu de gens si talentueux, je savais que Félicie pourrait sans doute m'aider. Cela m'a conduit jusqu'à vous.

Dimitri croisa les bras, son regard scrutant l'homme comme un faucon. Il me lança un rapide coup d'œil, son sourcil levé trahissant un mélange de doute et d'amusement, mais décida de me suivre et de ne pas interrompre.

— Vous savez, je ne possède pas de pouvoir ou de talent particulier, à part peut-être ma taille et ma force. Pour comprendre ce qu'il se passait, je n'avais pas

d'autre choix que de mêler ma cousine à cette histoire ; c'est elle la star de la famille, après tout. Elle nous a envoyés ici, et puis, je ne sais pas pourquoi, mais dès que je vous ai vu, j'ai ressenti une vague de rage m'envahir. C'était insoutenable, ingérable ; en un éclair, elle a emporté toute ma raison, et je vous ai foncé dessus. C'était juste... impossible à contenir. Une chose est sûre, c'est que ça n'avait rien à voir avec les vagues et pâles pulsions de colère que j'avais éprouvées jusqu'ici en manipulant cette maudite lame. C'était multiplié par dix !

Le récit de mon hôte terminé, les jambes croisées, mes doigts pianotant les uns contre les autres, je laissai un moment de silence flotter dans la pièce, observant mes deux invités surprise depuis le fond de mon fauteuil.

— Bien, fis-je en me levant, je vais examiner le Kriss de plus près un peu plus tard. Du peu que j'en ai vu, il est certain que je vais devoir le garder avec moi quelque temps, en tout cas jusqu'à ce que les choses reviennent à la normale. Je suppose que vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

— Non, aucun, bien au contraire. Vous pouvez même le garder ad vitam si vous le voulez.

— Allons, allons, ne soyez pas si pressé de vous en débarrasser. La peur est la plus mauvaise des conseillères, et je gage qu'une fois le problème réglé, vous serez sans doute heureux de récupérer un précieux souvenir de voyage. Sans compter que quelque chose me dit que votre Kriss n'est pas une vague réplique pour touristes, mais bien une réelle antiquité, et de très belle facture de surcroît. Mais ne nous égarons pas,

nous rediscuterons de cela le moment venu, ça vous va comme ça ?

— Oui, entendu, faisons comme cela.

— Bien. À présent, Monsieur...

— Oui, pardonnez cette introduction tardive, je suis Bartholomé Rocfort, mais je vous en prie, appelez-moi Bart.

— Très bien, Bart. Maintenant, si vous sentez que toute envie de me trucider a bel et bien disparu, je vais vous relâcher. Sachez toutefois qu'au moindre soupçon de violence de votre part, je vous expédierai dans les caves de ce manoir pour y passer la nuit et vous calmer. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Vous ne pourriez pas être plus clair, marmonna Bart.

— Je trouve aussi, appuyai-je, décidé à ancrer dans le crâne de mon visiteur qu'il avait tout intérêt à me garder dans de bonnes dispositions.

Je fis un signe discret à Zeph, qui entreprit de « dessaucissonner » notre géant. Libéré, il se leva et fit quelques pas pour dégourdir ses membres endoloris, tout en se massant les poignets d'un air à la fois contrit et rassuré. D'après ce que je pouvais conclure des dires de notre homme et de mes propres constatations, il semblait que l'arme n'avait pas d'effet sur lui s'il ne la tenait pas entre ses mains ou qu'elle ne se trouvait pas à proximité immédiate.

Il nous appartenait désormais, à mes acolytes et à moi-

même, d'en tirer parti. Bart interrompit son manège de remise en route pour enlacer sa femme dans ses bras. Cette dernière, qui donnait l'impression de ne plus savoir à quel saint se vouer, disparut dans le torse de son époux, ses épaules s'affaissant, libérées d'un poids invisible. Il se retourna enfin vers moi.

— Maintenant que tout est dit, et si vous le voulez bien, j'aimerais que nous puissions nous retirer chez nous pour ce soir. Ma Gena, comme vous le voyez, est épuisée.

— Une sage pensée que voilà, approuvai-je, grand seigneur.

— Avez-vous besoin que nous repassions demain ? demanda encore Bart.

— Je ne pense pas, mais je vous ferai signe si tel est le cas. Je dois d'abord passer le Kriss à un examen Drockhead approfondi. Laissez-moi vos coordonnées, et, de mon côté, je m'engage à vous appeler dès que j'ai du nouveau.

— Entendu, acquiesça le géant en me tendant une carte de visite avant de se précipiter vers la porte avec sa tendre moitié. La peur que je revienne sur ma décision, sans doute ? Puis, comme j'avais décidé que ce jour serait un jour à soupirs, j'en poussai un nouveau lorsque je fus assuré que mes invités impromptus étaient bel et bien repartis. Pindragon m'avait encore refilé un guêpier... et quel guêpier ! pensai-je avec une pointe d'exaspération.

À ce point de l'histoire, je suppose que le point de vue que je vous ai exposé au début doit vous paraître plus limpide à présent, n'est-ce pas ?

Pour ma part, si je devais vous dévoiler ici le fond de ma pensée, parole de Lazare, cette histoire ne me disait rien qui vaille !

Mais... est-ce que je commençais à accuser un sérieux coup de fatigue, ou est-ce que je venais de voir une ombre passer dans la pièce ?

Chapitre 3

Le couple Rocfort parti, je décidai qu'il était temps d'aller observer le Kriss de plus près, Zeph et Dimitri à ma suite en bons acolytes. L'arme vibra quelque peu à mon approche, mais le cercle de confinement dans lequel elle se trouvait remplissait son office, et elle ne s'en détacha pas.

— Une idée de pourquoi il t'en veut comme ça, ce poignard ? demanda Dimitri avec son approche zen habituelle.

— Voilà une chose qui reste encore à déterminer, mais rien ne vaut un petit cours impromptu, mon cher apprenti, qu'en dis-tu ? terminai-je en l'invitant à se pencher avec moi sur la question.

J'examinai avec attention les tranchants ondulés et le plat de la longue lame, tandis que Dimitri s'appliquait à enregistrer mes moindres faits et gestes dans son impressionnante mémoire. Un as des ordinateurs en pleine action ! N'y trouvant aucune inscription qui puisse m'être utile, je portai ma réflexion sur l'étude du manche, mais ne fus pas plus chanceux.

— Ce Kriss est habité par un poltergeist, ça, c'est ce qui

saute aux yeux d'emblée... mais quelque chose de crucial – et c'est bien là ce qui m'agace le plus – m'échappe encore, j'en ai peur.

— Un esprit malveillant particulièrement revêche, peut-être ? questionna cette fois mon apprenti.

Dis donc, c'est que son mordant s'affine d'heure en heure à mon contact, ce petit, pensai-je. Il va falloir surveiller ça.

— Hum... la malveillance de ce poltergeist est loin d'être notre seul souci dans ce cas, je le crains, commençai-je à expliquer avec largesse d'esprit. Tout désigne ici l'implication d'une personne bien réelle dans cette histoire. Donc, notre plus gros problème dans cette situation, mon jeune scarabée, c'est que les sorciers capables de manipuler ainsi les esprits, c'est une très mauvaise nouvelle – voire pire, selon le calibre du dit thaumaturge.

Dimitri m'observa quelques secondes en silence. Je crus qu'il allait me sortir une nouvelle réflexion bien sentie de son cru, mais il n'en fit rien. Ce fut Zeph qui, contre toute attente, se chargea de prendre le relais.

— Moi, ce que je dis, c'est que de tous les rejetons de la famille Pindragon, il n'y en a pas un qui vaille mieux que l'autre. Ce sont tous des nids à ennuis, termina-t-il en relevant le nez.

— Que pensez-vous de cette déclaration, Félicie ? questionnai-je à l'air ambiant.

Une jeune femme d'une trentaine d'années, tout au

plus, se matérialisa dans mon salon, une lueur mordorée scintillant brièvement autour d'elle, comme un écho de son ascendance draconique.

Dimitri cligna des yeux, comme s'il doutait de la réalité, tandis que Zeph affichait une mine consternée – et un poil effrayée aussi. Je constatai, amusé, l'effet saisissant que produisait Félicie Pindragon sur la gent masculine, qui ne la connaissait pas encore, lorsqu'elle daignait quitter son bureau d'Outremonde.

Grande et élancée telle une amazone, la jeune femme était sexy en diable, et sa façon de s'habiller mettait en valeur chacune de ses formes voluptueuses. Elle possédait une chevelure auburn épaisse, tombant en une lourde natte jusqu'à sa taille fine, à laquelle se raccordaient des jambes au galbe parfait qui n'en finissaient plus.

Ajoutez à cela un visage à l'ovale délicat, dans lequel on remarquait surtout les yeux. Des yeux d'une couleur étrange, hésitant entre doré, bleu saphir et violet intense. Ils vous transperçaient l'âme jusqu'en ses recoins les plus sombres, de leurs prunelles froides et intransigeantes. Un regard propre à dénicher la véritable nature de votre être intérieur.

Un talent dont elle usait d'ailleurs avec grande prodigalité, étant donné le travail de Miss Pindragon dans l'Outremonde.

— Je vous prie d'excuser mon arrivée impromptue, maître Drockhead, entama-t-elle d'une voix grave, surprenante chez une femme de cette allure, presque

caverneuse et tout droit sortie d'un autre monde. Il est impératif que nous ayons une conversation. Avant toute chose, cependant, permettez-moi de vous dire que je vous trouve négligent. Cela fait plusieurs minutes que je suis ici, et vous n'en avez rien détecté. Je ne saurais que trop vous recommander de reprendre l'entraînement. Je vous rappelle qu'un Drockhead ne doit pas se relâcher.

Je soupirai une nouvelle fois avec toute la discrétion dont j'étais capable. Ne vous avais-je pas dit que c'était une journée à thème ? pensai-je avec amertume. Vous veniez de voir en direct pourquoi Félicie Pindragon, malgré sa formidable beauté, était toujours célibataire. Ce n'était pas donné à tout le monde de pouvoir comprendre et aimer une femme à la langue aussi bien pendue et au caractère encore plus rigide et radical que celui d'un fanatique religieux !

— Je vous rappelle que je suis celui qui a mis en place les différentes barrières de protection entourant ce manoir. Je serais un bien piètre Drockhead de ne pas détecter une présence étrangère au moment même où celle-ci en franchit le seuil, ne croyez-vous pas ? Ceci étant dit, puisque vous avez choisi de manifester votre présence — que, je précise, j'ai choisi de garder pour moi seul en attendant que vous changiez d'avis —, puis-je savoir ce qui nous vaut l'honneur de cette visite tardive, très chère ?

— Hum, trancha la fière administratrice, qui décida que, bien qu'encore sceptique, elle était venue pour d'autres chats à fouetter qu'une question d'entraînement. Il se trouve que l'on a osé impliquer, et

ainsi mettre en danger, l'un de mes parents et sa famille. Croyez-vous que je sois d'humeur à laisser passer un tel crime ? continua-t-elle sans perdre de sa superbe.

— Je ne suis pas certain que celui qui a envoûté le Kriss pour ensuite le confier à votre cousin savait à qui il avait réellement affaire. Si c'est le cas, je salue son impétuosité. Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un ose s'attaquer aux gardiens d'Outremonde, même par membre de famille interposé, conclus-je, un brin sarcastique.

— Le résultat est le même, continua Félicie sans prendre la peine de relever. J'ai donc décidé d'intervenir. Vous avez raison sur un point : il y a bien une personne qui a osé transgresser les lois d'équilibre en attachant de force un esprit à cette lame, mais ce n'est pas tout. Le transgresseur s'est aussi permis de torturer l'esprit qu'il a emprisonné, un crime impardonnable. Il l'a fait de telle façon que cette âme est à présent sourde à toute autre chose qui ne serait pas en rapport direct avec sa mission et... est-il besoin que je vous le précise ? Cette dernière est de vous supprimer, vous et tous ceux qui vous sont proches ! Je tenais à vous faire ce rappel, au cas où ce point vous aurait échappé.

— Diligente, comme toujours, à ce que je vois, très chère, la remerciai-je en inclinant la tête, le sourire aux lèvres. Il fallait bien que je soigne mon sens du théâtre, non ?

Félicie balaya mon commentaire d'un haussement de

sourcil réprobateur.

— Trêve de plaisanteries, je vous demande de régler cette affaire au plus vite, Lazare, commanda-t-elle. Il en va de la sécurité de nombreuses âmes, en plus de la vôtre !

— Cela va de soi. Croyez bien que je vais redoubler d'efforts pour que cette situation rentre dans l'ordre au plus vite. Souhaitiez-vous ajouter autre chose ? ajoutai-je, plus par politesse que par réel besoin de poser la question.

— Oui, une dernière chose, en effet. Je vous demande de m'envoyer votre messager pour la nuit. J'ai encore quelques recherches à faire. Il va m'aider et vous apportera ensuite le résultat de celles-ci. J'espère pouvoir localiser ce transgresseur au plus vite afin que vous puissiez vous en occuper, et je ne vais pas passer mon temps à faire des allers-retours entre mon bureau et ce manoir.

Je jetai un coup d'œil à Zeph. Comme il fallait s'y attendre, il avait l'air de prendre la nouvelle avec un gros grain de sel – et peut-être bien un peu de citron et de vinaigre aussi, pour faire bonne mesure.

— Es-tu prêt, Zeph ? demandai-je pourtant, en toute connaissance de cause.

Mon fidèle messager, loin de cacher son désaccord, grommela tout un chapelet d'inaudibles malédictions avant de laisser percer un avis que personne ne prenait jamais la peine de lui demander.

— Vous disposez de mon existence comme bon vous semble depuis des années, je ne vois pas pourquoi vous devriez vous arrêter en si bon chemin... Et puis, qui a eu l'audace de me transformer en messager intermondes en premier lieu, je vous le demande ? termina-t-il en lançant un regard de frustration intense à la responsable directe de sa situation, ses volutes s'agitant comme un dernier sursaut de révolte.

— Votre Drockhead vous traite bien, et je ne vous reconnais aucune raison de vous plaindre, esprit, répliqua vertement Félicie Pindragon. Cessez donc ici vos jérémiades et partons. Il y a plus important à faire que de prêter oreille à vos sempiternelles lamentations, Zephiri Zephiro.

Sur ces mots sans appel, la très stricte et omnipotente grande administratrice d'Outremonde se volatilisa, tout à fait par magie, entraînant mon pauvre Zeph à sa suite

— Elle est, comment dire... rafraîchissante, je trouve. Pas du tout ce à quoi je m'attendais en vous entendant en parler, Zeph et toi ! commenta Dimitri avec enthousiasme lorsqu'ils furent partis.

Je lançai un regard en coin à mon apprenti. Ce garçon a tout de même tendance à succomber bien vite aux charmes féminins... pensai-je en laissant glisser sur mes lèvres un sourire amusé.

— Je ne suis pas sûr que « rafraîchissante » soit bien le terme qui convienne pour décrire Félicie Pindragon, répliquai-je avec une moue dubitative. Mais puisque tu as l'air de vouloir t'emballer, laisse-moi te mettre en

garde : Pindragon n'est pas un nom juste pour faire joli.

Cette jeune femme a des ancêtres dragons, et elle en est un elle-même.

Dimitri me lança un regard surpris.

— C'est pas vrai, tu me charries là ?!

— Oh, loin de moi cette idée ! Dis-moi, as-tu remarqué les curieux tatouages en forme d'écailles sur la majeure partie de son dos ? Tu aurais difficilement pu les manquer avec le haut qu'elle portait aujourd'hui, non ?

Je vis avec humour le rouge monter aux joues de mon apprenti et continuai ma démonstration, faisant mine de n'y avoir vu que du feu.

— Eh bien, que dirais-tu si je t'apprenais que ce que tu as vu, ce ne sont pas des tatouages, mais de véritables écailles ?

— C'est une blague ?

— Pas du tout. Cependant, même si tu voulais faire fi de ce détail pigmentaire, je suis au regret de t'apprendre que tu ne pourrais toujours pas courtiser la demoiselle dans les règles de l'art, mon ami. Félicie Pindragon ne quitte pour ainsi dire jamais Outremonde. Elle perpétue avec fierté, tout autant qu'elle subit, la plus ancienne tradition de son peuple.

— Est-ce qu'il serait trop demander que de réclamer un peu plus de détails ?

— Oh non, j'allais te les donner, mon impatient jeune apprenti. Apprends donc que les dragons, connus pour

leur très grande intelligence et leur immense sagesse, ont depuis toujours tenu le rôle de gardiens dans de multiples légendes. Ce n'est pas différent pour Outremonde. N'étant ni humains ni esprits, les dragons ont de tous temps eu cette place à part qui a fait d'eux des arbitres et des juges hors pair. Toute réflexion faite, quel autre être fabuleux aurait pu mieux tenir le rôle de gardien d'un royaume aussi important qu'Outremonde ? C'est pour toutes ces raisons que la grande administratrice qu'est Félicie ne quitte son poste qu'en de très rares exceptions. À leur situation déjà particulière, tu dois ajouter qu'à force d'avoir cultivé ce goût de la réclusion et du devoir pendant des générations, les dragons ne peuvent plus aller à la surface sans en payer le prix.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, s'ils le faisaient, leur sang draconique s'enflammerait au contact trop prolongé avec le soleil. Ils se retrouveraient réduits en cendres plus vite qu'une commande de sortilège.

— Oh, je vois, comme les vampires ?

Je ne pus cette fois retenir un rire franc et tapotai l'épaule de Dimitri.

— Je préfère te prévenir que je ne donne pas cher de ta peau si cette comparaison venait aux oreilles de Félicie, mon garçon. Mais assez sur la demoiselle et revenons-en au sujet qui nous préoccupe, si tu veux bien. Ce que la grande administratrice vient de nous apprendre nous permet d'envisager la situation sous un angle plus

prometteur.

— Tu veux dire que nous partons en chasse ? questionna le jeune homme, démontrant par cette phrase qu'il s'adaptait au monde Drockhead à la vitesse d'un cheval au galop... ou d'un processeur dernière génération, peut-être ?

— Voilà qui est fort bien résumé, mon cher, rétorquai-je en sortant de la petite pièce avant d'en refermer l'accès. Si ce transgresseur nous écoute, qu'il se prépare à un rude réveil... pensai-je en lançant un dernier coup d'œil à la dague, un éclat déterminé dans le regard.

Enfermé dans le cercle de confinement, le Kriss agita sa lame, comme si l'âme qui l'habitait avait capté l'essence de ce qui l'attendait... ou transmis ce qu'elle avait entendu à son créateur...

Chapitre 4

La nuit fut courte, je l'avoue. Savoir qu'une arme capable de menacer quiconque comptait pour moi était emprisonnée sous mon toit avait réussi à me mettre les nerfs à vif, et le sommeil en berne, hélas.

Je consultai ma montre pour la énième fois ce matin-là. Dimitri, ponctuel à la manière d'un coucou suisse, ne serait pas là avant encore une petite demi-heure. Je descendis au salon d'un pas décidé et ouvris l'accès à la pièce secrète derrière la bibliothèque. Horreur : le Kriss avait disparu. Une sueur froide glissa le long de ma colonne vertébrale avec une lenteur calculée, le malaise s'insinua dans mes os.

— Zeph ! tonnai-je, me réveillant enfin de ma stupeur.

Silence. Inquiet, je haussai le ton.

— Zeph ! hurlai-je presque.

— Je suis là, monsieur, répondit-il en surgissant. Pardonnez mon retard, cette vipère de...

— Où est le Kriss ? coupai-je, sans lui laisser le temps de s'égarer.

Déjà pâle de nature, Zeph trouva le moyen de blêmir encore – exploit improbable mettant à mal le digne esprit vagabond qu'il était.

— Mon Dieu, murmura-t-il. Je... je ne sais pas, monsieur. J'ai passé la nuit sur les recherches que vous savez...

Je balayai ses excuses d'un geste et fonçai vers le cercle de confinement. Posant mes mains en son centre, je ressentis une pulsation froide, comme un écho mordant. Mes doutes s'effacèrent, laissant place à une mine renfrognée : le Kriss se trouvait encore là quelques minutes avant l'aube.

Bon sang ! Le sorcier qui avait torturé et forcé l'esprit à se loger dans le poignard avait profité de l'heure la plus sombre pour le manipuler et déjouer mes protections.

La sonnette de l'entrée retentit, coupant net le fil de mes réflexions. Mon petit doigt me disait, non, me criaït, que ce n'était pas Dimitri.

J'activai le visiophone – un cadeau de mon astucieux et pragmatique apprenti, trouvant que la sécurité de ma demeure laissait à désirer. L'écran confirma mes soupçons.

— Zeph, commandai-je avant d'activer l'interphone, va chercher le filet le plus grand et le plus costaud que tu puisses trouver.

— Je reviens au plus vite, monsieur, acquiesça-t-il avant de s'évanouir en volutes élégantes.

J'approvai d'un bref signe de tête et enclenchai l'interphone.

— Monsieur Rocfort, bien le bonjour. Que me vaut le plaisir de cette visite si matinale ?

Le doux géant dont j'avais fait connaissance la veille tourna un visage déformé par la colère vers le visiophone. Un coup d'œil à ses mains, crispées sur le manche d'un long poignard à lame ondulée, m'informa sans équivoque – et sans surprise – que le Kriss qui avait faussé compagnie à mon cercle de confinement avait retrouvé son précédent propriétaire.

— Ouvrez, gronda-t-il, la voix tremblante de fureur. J'ai à vous parler.

— Oh, je m'en doute, oui, ironisai-je, mais j'avoue que le matin, comme ça de bonne heure, j'ai tendance à très mal supporter toute forme d'impolitesse, voyez-vous. Êtes-vous certain de ne pas vouloir reformuler votre requête ?

Pris au dépourvu, la colère laissa place un instant à l'incrédulité sur le visage de mon visiteur. Cependant, et c'était bien malheureux, la première émotion eut tôt fait de reprendre le dessus.

— Ouvrez ! tonna le géant, un ton plus fort.

Vous voyez, c'était dans des moments comme celui-là que j'appréciais de ne pas avoir de voisins dans les proches alentours du manoir. Hélas, ce fut aussi cet instant malencontreux que Dimitri choisit pour arriver, en avance sur l'horaire convenu d'un dramatique

cheveu.

Surprise, surprise : le Kriss dans les mains de Bart lui fit faire volte-face, ses pupilles s'étrécirent, comme si l'arme dictait chacun de ses muscles. Mon apprenti, devenu cible confirmée, se figea à la vue de la furie musclée qui se dirigeait sur lui, l'arme au clair, toute trace d'intention pacifiste effacée du regard.

Je bondis au-dehors, appelant Zeph à se dépêcher de revenir aux affaires, étant donné le petit côté urgent de la situation. Il fit son apparition dans la seconde qui suivit, filet en main. D'un geste précis et bien rôdé, nous en empoignâmes chacun un bord et nous jetâmes sur Bart, l'interceptant à un souffle de Dimitri, encore pétrifié par cet accueil un rien surmotivé en cette belle matinée.

— Salut tout le monde, articula-t-il enfin, retrouvant ses esprits. Un coup de main, peut-être ?

Bart se débattait comme un beau diable et, étant donné sa formidable constitution, nous ne serions pas trop de trois.

— Voilà qui serait bienvenu, oui, grognai-je sous l'effort. La première chose à faire, c'est de lui enlever ce satané Kriss des mains, mais n'y touche surtout pas, compris ?

— Reçu cinq sur cinq, confirma Dimitri, qui s'éloigna à grandes enjambées vers sa voiture.

Il en revint au pas de course avec une crosse de hockey tout droit sortie de son coffre. Calme et précis, il en

asséna un coup sec sur le pauvre crâne de Bart. Assommé pour la deuxième fois en moins de vingt-quatre heures, le géant vacilla, ses yeux roulèrent un instant, comme s'ils persistaient à lutter contre la chute inévitable.

Dimitri écarta le Kriss d'un coup de pied assuré. Privé de son lien avec l'homme qui avait été choisi pour activer sa soif de meurtre, le poignard redevint inerte. Du moins, cela restait vrai tant qu'il restait à distance raisonnable de sa cible.

— Merci, articulai-je en me relevant pour épousseter le costume de cocher que j'avais décidé d'enfiler ce matin-là. Je savais que cet habit était fait d'une étoffe résistante aux chocs — c'est que j'avais prévu une journée bien remplie avec Dimitri, voyez-vous. Je n'avais juste pas prévu qu'elle commence ainsi.

J'ordonnai à Zeph de rentrer le Kriss à l'intérieur avec toutes les précautions nécessaires et de le replanter dans le cercle de confinement, bien conscient qu'il ne s'agissait là que d'une solution temporaire.

— J'ai l'impression qu'il s'est passé des choses intéressantes cette nuit, susurra Dimitri en s'approchant. Tu m'expliques ?

— Aide-moi à relever notre ami, on l'installe sur le canapé, et je te raconte en chemin, répliquai-je, joignant le geste à la parole.

Le temps que Bart soit installé, j'avais fait un rapide exposé des événements sportifs de ce début de matinée

à mon apprenti.

— J'espère que Miss Pindragon ne nous tiendra pas trop rigueur d'abîmer ainsi le crâne de son cousin, lançai-je, un sourcil levé devant la bosse qui grossissait sur la tête de Bart.

— Oh, je suis prêt à parier qu'il a la tête dure, résuma Dimitri, toute sa zenitude retrouvée. Regarde, on ne voit pas une trace de bosse ou de bleu là où j'ai déjà sévi hier soir.

— C'est heureux pour lui – et pour nous –, il semble au moins avoir hérité de la formidable capacité de régénération de ses ancêtres.

— Toujours une bonne chose à savoir, glissa Dimitri avec une sobriété ironique.

Je secouai la tête et me tournai vers Zeph, qui achevait de replacer le Kriss au centre du cercle.

— Voilà qui est fait, monsieur, annonça ce dernier en se retournant vers moi. Je crains toutefois que vous ne soyez pas l'unique cible de ce poignard, termina-t-il en regardant Dimitri.

— Cela ne fait que confirmer ce que nous a annoncé cette chère Miss Pindragon hier soir, mon cher Zeph. En revanche, nous ne savons pas encore avec certitude quelles sont les proies exactes de l'esprit qui hante cette arme. La bonne nouvelle, continuai-je en le fixant droit dans les yeux, c'est que toi, mon fidèle messager, en tant qu'esprit vagabond ne possédant pas de corps physique réel, tu peux manipuler cette lame sans risque.

Un atout précieux, dois-je le préciser ? terminai-je sur un grand sourire.

Zeph laissa échapper un lourd soupir de sa poitrine.

— Oh, ne vous donnez pas cette peine, monsieur, répliqua mon valet, la moue boudeuse.

Le Kriss, à nouveau captif, semblait nous observer, guettant son heure. Un silence pesant s'installa, troublé à intervalles réguliers par le souffle lourd de Bart, toujours inconscient.

Chapitre 5

Si je savais qu'il me fallait une solution pour nous protéger du Kriss avant la tombée de la nuit, je savais aussi que, tant que le soleil trônait haut et que Bart restait hors de portée, nous jouissions d'un court répit.

J'attendis que Bart reprenne ses esprits avant de le raccompagner à la porte avec un « Je vous contacte dès que j'ai du nouveau », promis du bout des lèvres. Lorsqu'il s'éloigna enfin, sa silhouette massive avalée par l'allée, je décidai qu'il était temps de penser à nous restaurer. J'entraînai Dimitri vers la cuisine, où Zeph, fidèle à son sens du devoir, orchestrerait déjà un petit déjeuner propre à apaiser les plus affamés.

Notre énergie retrouvée, je guidai Dimitri vers une pièce qu'il n'avait encore jamais visitée : la salle d'armes. L'odeur de métal ancien et de cuir usé flottait dans l'air. Les lames aux murs luisaient sous les chandelles vacillantes. Fasciné, mon apprenti explora la pièce avec soin, s'arrêtant net devant un objet familier.

— Voilà un objet que je ne pensais pas recroiser si tôt, lança-t-il, le sourire aux lèvres, en désignant un haut bâton noueux au frais dans sa vitrine. C'est donc ici que Zeph vient puiser ton arsenal pour tes duels

occasionnels, ajouta-t-il, poursuivant son exploration.

— Entre autres, oui, acquiesçai-je, amusé. Crois-moi sur parole si je te dis que cette demeure a encore bien des secrets à te révéler.

— Je m'en doute, acquiesça-t-il d'un léger hochement de tête.

— Ce qui nous intéresse aujourd'hui, repris-je, se trouve derrière ce mur.

J'actionnai un levier à ma droite. Une vitrine abritant une armure de chevalier rutilante pivota dans un grincement théâtral, révélant une cavité exiguë. J'en tirai une table escamotable dont la surface luisait discrètement de symboles intriqués, comme animés par la lumière tamisée. En effleurant la table, un frisson d'énergie parcourut mes doigts.

— Et à quoi peut bien servir ce truc-là ? questionna Dimitri, mu par une avide curiosité.

— Tu as sous les yeux une table des sorts, mon cher. Sa fonction est dans le titre : nous allons tenter de forger un cercle de confinement plus robuste que celui du salon. Une prison temporaire que j'espère plus solide, en attendant de désenvoûter ce maudit Kriss et de renvoyer l'esprit qui y a été enchaîné – de manière fort peu courtoise, soit dit en passant – de l'autre côté de la frontière d'Outremonde.

— Oh, est-ce que c'est le moment où je vais pouvoir jouer les sorciers ? s'enquit mon zélé apprenti, les yeux brillants d'anticipation.

Je laissai échapper un rire bref.

— C'est le plan. Prêt à donner de ta personne ?

— Ah, mais tout à fait ! acquiesça-t-il avec enthousiasme.

— Alors commençons.

Façonner un sort Drockhead, ça relève plutôt du marathon que du sprint, voyez-vous. Nous ne nous autorisâmes qu'une pause frugale à midi, engloutissant le déjeuner que Zeph nous apporta avec sa diligence coutumière.

Dimitri découvrait à ses dépens pourquoi j'avais retardé son éveil magique.

Cette épreuve drainait l'énergie tout autant qu'un vampire assoiffé, et mon apprenti, malgré sa détermination, commençait à vaciller, les traits tirés.

Et pourtant, son talent brut trouvait encore le moyen de m'épater. Sans qu'il s'en rende compte, les éléments l'appréciaient. Ils dansaient autour de lui avec une résistance espiègle, comme s'ils testaient son caractère. Ils obéissaient, mais pas sans un soupçon de facétie, le forçant à grogner et à suer pour aligner chaque composante du cercle magique en cours de construction.

La Nature aimait Dimitri – une pensée qui m'arracha un sourire en coin tandis que j'infusais ma propre magie pour soutenir ses efforts.

Après moult essais ratés, étincelles capricieuses et

jurons étouffés, le nouveau cercle de confinement prit forme en fin d'après-midi. Par la fenêtre, je vis le soleil frôler l'horizon. Pile dans les temps. Le cercle flottait devant nous, stable, sous nos paumes tendues comme des chefs d'orchestre épuisés. Un beau travail d'équipe, ma foi.

L'opération finale fut un jeu d'enfant. Zeph replanta le Kriss dans sa nouvelle prison, mais un éclat fugace traversa la lame, comme un défi muet.

— Bien, messieurs, déclarai-je en m'épongeant le front. Nous avons fait ce que nous pouvions pour aujourd'hui. Si vous permettez, je vais prendre congé pour la soirée.

— Entendu, monsieur, répondit par habitude mon fidèle valet en opinant du chef.

— Zeph, repris-je, préviens Bart que nous gardons le Kriss cette nuit, mais qu'il doit rester sur ses gardes. Si cette lame nous fausse compagnie pour rejoindre son porteur, qu'il nous avertisse sans délai – et, par pitié, qu'il ne la touche pas !

— Je vais relayer, monsieur.

— Merci.

Je me tournai vers Dimitri, qui semblait prêt à s'effondrer.

— Vu la journée, j'imagine que tu es d'humeur à hiberner jusqu'à demain ?

Il acquiesça, la tête lourde.

— Je crois que je vais m'écrouler sans demander mon reste. Je ne pensais pas que la magie s'alignait à ce point avec les arts martiaux.

— Ça s'améliore avec la pratique, promis-je en lui tapotant l'épaule. Pour une première, tu as été brillant. Repose-toi bien, ajoutai-je en le raccompagnant vers son coupé sport.

En le regardant s'éloigner, j'espérai que la nuit tiendrait ses promesses de calme.

Mais au fond de moi, une petite voix – vous savez, celle qui ne se trompe qu'en de très rares occasions – murmurait que le Kriss n'avait pas dit son dernier mot.

Chapitre 6

Ayant profité de la fin de l'après-midi pour me préparer, je me présentai chez Moïra à 19h00 précise.

L'espace d'un instant, mon souffle se suspendit. Elle descendait les escaliers, radieuse dans une robe du soir époustouflante, un sourire discret aux lèvres. Ses formes, pleines et féminines, captèrent mon regard jusqu'à ce qu'elle rejoigne le hall.

— Ma chère Moïra, saluai-je en inclinant le buste, tu es resplendissante.

— Flatteur, murmura ma tendre moitié, posant avec délicatesse sa main dans la mienne. Tu n'es pas mal non plus, ajouta-t-elle, son œil connaisseur glissant sur mon costume de hussard hongrois.

Fier d'escorter une telle femme, je la conduisis à ma voiture, et nous roulâmes vers La Coursive.

La soirée passa vite, trop vite. Cette dernière représentation de Tosca, que nous adorions et dont nous avions manqué la moitié la fois précédente, fut magistrale. Moïra et moi en débattions avec fougue en regagnant le parking extérieur où j'avais garé mon véhicule. Ce fut ce moment de pur bonheur que le destin choisit d'interrompre.

Un flash de lumière, bref et diffus, alerta mon instinct. Mes réflexes, aiguisés par le danger, prirent le relais. D'une volte-face, je parai la première attaque avec le sabre ornant mon costume de hussard – heureuse intuition.

Le choc des lames résonna dans la nuit, et j'évitai de justesse la lame ondulée visant mon plexus, au prix d'une estafilade béante dans ma veste. Ma matinée de cours magique m'avait épuisé – canaliser celle de Dimitri n'avait rien arrangé –, et sans une bonne nuit, mes réserves resteraient au plus bas. Par chance, mon escrime, elle, ne faiblissait pas. Je plongeai dans la joute, le souffle saccadé.

Je n'étais pas seul. Protéger Moïra primait. Conscient du risque, j'appelai Zeph. Mon valet se matérialisa près d'elle, qui sursauta, les yeux écarquillés.

— Emmène-la loin d'ici et protège-la ! ordonnai-je, l'œil rivé sur mon assaillant.

Pour une fois, Zeph ne pipa mot, saisissant la main de Moïra – qui se laissa guider – et l'entraînant vers l'aire des taxis. Soulagé, je sentis la rage supplanter la peur de perdre Moïra, son sourire d'il y a une heure balayé par la panique qui me hantait.

Galvanisé, je fis virevolter mon sabre de cavalerie. Les lames s'entrechoquaient, crachant des étincelles. Bientôt, celle de mon adversaire vola hors de ses mains. Privée du Kriss, la silhouette encapuchonnée vacilla, comme tirée d'un songe. Sans surprise, Bart Rocfort apparut sous la capuche, l'air hagard, cherchant à comprendre où il était.

— Ravi de vous recroiser, Bart, quoi que j'eusse préféré pouvoir me déclarer surpris, lâchai-je, le courroux perçant dans ma voix. Venez, je vous embarque, terminai-je sans lui laisser l'ombre d'un choix, la fureur m'empêchant toute magnanimité.

Ma cape de hussard servit de bouclier improvisé. Le Kriss, sentant ma présence, vibra d'une rage sourde dans le tissu. Je l'enfermai tant bien que mal avant de jeter le tout dans le coffre et de foncer vers le Manoir. Là, je sommai le géant d'attendre au salon et filai à la cuisine, appelant Zeph.

— Où est Moïra ? demandai-je, la gorge nouée.

— Nous venons d'arriver, monsieur. Je l'ai conduite dans la chambre d'Ivoire.

Je me suis permis de lui préparer un cordial. Ses mains tremblaient d'anxiété.

Je passai une main nerveuse dans mes cheveux.

— N'importe qui le serait après ce qu'elle a vu. A-t-elle demandé à me voir ?

— Non, monsieur, pas un mot.

Je soupirai, tiraillé entre l'envie de voler auprès d'elle et la cruelle réalité : sonnée, ma douce ne voulait pas me voir.

— Bien... Si elle le demande, fais-lui savoir que je viendrai dès que j'en aurai fini ici. Pour l'instant, appelle Dimitri, prépare la chambre d'invocations au

plus vite, et retourne auprès de Moïra. Je te demande de ne pas quitter sa compagnie, sous aucun prétexte, tant que cette affaire n'est pas réglée, compris ?

— Limpide, monsieur, répondit Zeph, inclinant la tête, l'air de dire « quelle soirée ». Permettez-moi d'ajouter que je suis navré pour Mademoiselle McLayne. Pas un instant je n'ai soupçonné que le Kriss briserait le nouveau cercle et vous attaquerait en sa compagnie.

— Je suis le seul à blâmer pour le désastre de cette soirée, Zeph. Merci d'avoir protégé Moïra, affirmai-je en lui tapotant l'épaule. Mais cette fois, c'en est trop — ma patience déborde. Va préparer ce que je t'ai demandé, terminai-je en me dirigeant vers le salon.

— Bien, monsieur, répondit Zeph avant de s'éclipser.

À chaque pas vers le salon, ma frustration montait, mes poings se serraiient. Famille Pindragon ou pas, Bart Rocfort allait comprendre que se mêler aux affaires Drockhead, même malgré lui, n'était jamais sans conséquences.

Chapitre 7

Je retournai dans le salon où m'attendait Bart Rocfort, de retour à son état de grand nounours désemparé.

Hélas pour lui, ma patience s'était envolée main dans la main avec ma bonhomie coutumière, quelque part loin de mon salon.

— Après ce qui vient de se passer, entamai-je sur un ton sans équivoque, vous conviendrez qu'il nous faut des mesures drastiques avant qu'un accident irréparable ne survienne.

— Je suis d'accord, répondit-il, penaud.

— Parfait. J'espère alors que vous ne m'en voudrez pas de vous confiner dans un cachot conçu pour ce genre de cas, le temps de régler cette affaire.

Bart me dévisagea, les yeux ronds d'incrédulité.

— Vous voulez m'enfermer ?

— Temporaire autant que nécessaire, oui, c'est l'idée. Comprenez que le sort d'activation qui vous lie au Kriss, d'une puissance rare, n'a rien d'amateur. Les cercles de confinement ne suffisent pas, comme nous l'avons maintes fois constaté. La solution la plus sûre,

pour l'instant, est de limiter vos allées et venues et de masquer votre présence à cette arme maléfique. Vous avez ma parole : je vous libérerai dès que le Kriss sera neutralisé. Alors... nous avons un accord ?

Bart plongea son regard dans le mien, longuement, puis hocha la tête, une lueur déterminée dans les yeux.

— Très bien, je vous suis, déclara-t-il, s'avancant d'un pas ferme.

Rassuré que Bart, dans sa cellule tout confort, soit hors d'atteinte du Kriss, je relâchai un peu la pression. Plus calme, je me dirigeai vers la cuisine pour glaner quelques ingrédients nécessaires à la prochaine étape de la soirée. Je croisai Dimitri sur le chemin du retour vers le salon, les yeux encore lourds de sommeil non récupéré.

Une pointe de culpabilité me serra les entrailles, mais je la chassai. L'heure n'était pas aux sentiments. Sans un mot, j'entraînai mon apprenti vers la salle d'invocations. Une lueur orangée dansait sur les runes gravées dans la pierre des murs lorsque j'ouvris la porte.

— Tiens, fis-je, lui fourrant les ingrédients dans les bras. Pose ça sur la table là-bas, je prends le reste.

— Je suppose que, si j'attends un peu, tu vas m'expliquer ce qu'il se passe ? bougonna Dimitri, la voix ensommeillée.

Je commençai un rapide résumé de la soirée, quand une présence me fit tressaillir.

— Avez-vous l'intention de vous montrer à la fin ?
lançai-je tout haut.

Félicie Pindragon se matérialisa dans toute sa splendeur dans la petite pièce, rendant celle-ci soudain plus étroite par sa seule présence.

Recevoir en ma demeure la fort occupée administratrice d'Outremonde deux fois de suite, c'était une première.

— Je vous trouve un peu à cran, maître Drockhead. Et un peu lent à la préparation aussi, ajouta-t-elle en jetant un regard indifférent sur mon fourbi.

— Oui, eh bien, on s'excuse d'être un peu lents par ici aujourd'hui, d'accord ? rétorquai-je, pincé. Maintenant, si vous voulez bien vous ôter de mon chemin et me dire ce que vous me voulez cette fois, j'accepterai peut-être de prolonger cette conversation.

— Je suis venue vous prêter main-forte.

Je faillis lâcher les quelques fioles que j'avais piochées sur une étagère voisine.

— Pardonnez-moi, mais... je crois que je ne vous ai pas bien compris.

— Non, vous avez bien entendu. Je n'aurais pas pris la peine de quitter mon poste une nouvelle fois sans cela.

Je haussai un sourcil dubitatif.

— Eh bien... La famille, c'est sacré chez vous, hein ?

Félicie écarta ma remarque d'un geste sec.

— Vous avez pris la bonne décision en ce qui concerne Bart tout à l'heure, mais le temps presse. Je vous suggère de nous mettre au travail.

— Et je fais quoi là, d'après vous ? Je compte les pâquerettes ?

Je ne crois pas vous avoir déjà parlé de ce sujet, mais une invocation, c'était, d'ordinaire, un travail réservé aux sorcières. Or, un Drockhead, même s'il possédait sa propre magie, ne possédait pas les mêmes talents que celles-ci. Ce qui était simple pour elles se retrouvait être une tâche d'une incroyable difficulté pour nous.

Alors, autant vous dire que l'aide d'une dragonne, un être doté d'une si puissante magie naturelle, était des plus appréciée et bienvenue. Surtout par mon apprenti d'ailleurs, si je devais en juger par ses œillades fréquentes et appuyées sur l'administratrice en chef d'Outremonde. Ce garçon n'avait rien retenu de mes mises en garde de la veille. Désespérant...

Aide providentielle à l'appui, l'organisation fut vite bouclée.

— Avez-vous le Kriss, Lazare ? demanda Félicie, fidèle à son ambiance « porte de prison ».

— Dans le manteau, là, répliquai-je en donnant un coup de menton vers la partie supérieure de mon costume de hussard hongrois. Mais comme vous le savez, ni Dimitri ni moi ne pouvons y toucher.

— C'est pourquoi c'est moi qui vais m'en occuper, répondit-elle, en sortant l'arme de son fourreau

improvisé.

Le Kriss s'agita avec frénésie, pulsant d'une lueur malsaine. Félicie claqua des doigts, et la lame se figea un instant – une femme redoutable, je l'admettais volontiers. Le geste serein et précis, Félicie plaça sans mal le Kriss au centre du triangle d'invocations que nous avions préparé. Dès qu'elle fut relâchée, cependant, la lame recommença à s'agiter, en vain.

— Commençons, décréta la dragonne avec autorité.

Nous formâmes un cercle autour du triangle. À partir du moment où nos trois paires de mains se toucheraient, nous ne serions autorisés à lâcher prise que lorsque la cérémonie serait terminée, peu importe ce que nous aurions à souffrir d'ici là.

Une fumée bleuâtre s'éleva d'abord du triangle tracé sur le sol, et l'énergie de Dimitri fut la première à rejoindre le symbole. Une fumée verte s'éleva aussitôt après, mon énergie avait suivi juste derrière. Une fumée d'un violet intense s'éleva enfin, le pacte était scellé, et l'énergie de Félicie Pindragon rejoignit les nôtres.

La lame se mit à tournoyer à l'intérieur du triangle comme une furie puis, au fur et à mesure que nous renforçions notre emprise sur celui-ci, la lame commença à montrer des signes de résistance flagrants. Secouée de violents soubresauts, elle se heurta sans relâche à un mur invisible.

Je n'avais pas besoin de regarder Dimitri pour deviner qu'il suait à grosses gouttes, tant ses mains étaient

moites. L'effort de concentration demandé était intense, et deux séances de magie en moins d'une journée, c'était beaucoup, même pour un naturel de son acabit.

De l'autre côté, j'admirais l'impeccable force de concentration de Félicie Pindragon. La texture de sa main n'avait pas changé d'un poil. Quant à moi, je pense que je ne devais pas être dans un bien meilleur état que mon apprenti. Mais ma détermination restait sans faille.

Un cri guttural, comme une âme torturée, s'échappa du Kriss, transperçant l'air. Épuisé mais résolu, je redoublai de concentration – mon rôle de Drockhead approchait.

Une silhouette blanchâtre émergea des tourbillons de la lame. Je saisissai ma chance.

— À moi, âme errante prisonnière ici-bas ! tonnai-je, la voix ferme. Je te somme de rejoindre la frontière d'éternité, ta vraie place !

La silhouette hésita.

Je répétai mon injonction une deuxième fois d'une voix plus ferme encore, et je la vis vaciller. Je pris une inspiration brève, remplis mes poumons et, pour la troisième et dernière fois, je répétai mon injonction.

L'âme disparut en un éclair déchirant et le Kriss retomba, inerte et, cette fois, déserté pour de bon.

Chapitre 8

Maintenant que le Kriss avait été désenvoûté et l'âme délivrée avec succès, je partis libérer Bart de sa cellule confortable, accompagné de sa peu commode cousine. Quelque chose me disait que ce géant paisible ne recroiserait pas ma route de sitôt.

À la demande de Félicie, je lui confiai le Kriss – elle voulait, selon ses propres termes, « aller au fond de cette histoire ». Pour ma part, je n'étais pas fâché de m'en débarrasser, une intuition persistante toutefois me murmurait qu'une ombre planait encore sur cette lame.

Dimitri, terrassé par le manque de sommeil, me faussa compagnie à la première occasion. Enfin seul, je gravis les marches vers la chambre d'Ivoire, le cœur lourd, me préparant à l'inévitable. Zeph veillait devant l'imposante porte de chêne blanc, fidèle au poste.

— Merci, Zeph, fis-je en lui mettant la main sur l'épaule, je vais prendre le relais.

— Bien, monsieur, mais... je préfère tout de même vous prévenir que Mademoiselle McLayne n'est pas d'humeur clémente.

— Ha, lâchai-je dans un rire sans joie. Je m'en doute, oui, merci quand même.

Zeph s'éclipsa.

Je toquai, n'attendant pas de réponse, et entrai. Une lueur tamisée caressait les rideaux, une odeur de lavande flottant dans l'air, témoin des efforts de Zeph pour apaiser les nerfs à vif de Moïra. Un courant d'air fit frémir la soie. Elle était là, assise près de la porte-fenêtre, un livre entre les mains. Elle ne leva pas les yeux, mais un détail amena un sourire fugace à mes lèvres sèches : elle tenait son livre à l'envers. Je m'avançai, respectant son silence. Soudain, elle se leva et lança le livre sur le lit.

Même avec la colère qui faisait luire ses yeux verts, Moïra restait la femme la plus magnifique que j'eusse connue. À cet instant, je compris que j'étais foutu. Je l'aimais profondément, et son amour était mon bien le plus précieux.

— Alors, tu ne vas rien dire ? explosa-t-elle, marchant vers moi, serrant les poings. Tu vas rester là, avec cet air de chien battu, sans rien expliquer ? Tu crois que je vais te laisser faire ?

— Non, ma douce, dis-je, tentant de rester calme, mon cœur s'emballant à l'idée de la perdre. Je te respecte trop pour t'infliger ça. Je suis ici pour répondre à tes questions, après ce que tu as vu à l'opéra. C'est le moins que je puisse faire.

— Dans ce cas, Lazare, qui es-tu ? Qui es-tu vraiment ? demanda-t-elle, la fragilité de sa voix me transperçant le cœur.

Je pris une inspiration profonde, solennelle, décidé à partager le poids de mon secret.

— Je suis Lazare Donatien, l'antiquaire excentrique que tu connais. Quant à l'identité que j'ai cachée au monde, je te la révèle aujourd'hui. Je suis un Drockhead.

— Un quoi ? murmura-t-elle.

— Je suis un guide des âmes, si tu préfères. Ma mission est de conduire les morts aux frontières d'éternité afin qu'ils puissent trouver leur chemin vers la réincarnation. Mais il arrive que certaines âmes, attachées à leurs biens ou leurs proches, choisissent les limbes et deviennent des esprits errants... des fantômes, si le terme te convient mieux. C'est mon devoir de les mener à bon port.

— Si le terme me convient ? Tu te fous de moi ? lança-t-elle, son regard mêlant soupçons, incrédulité et douleur.

Un pli amer plissa le coin de mes lèvres, mais je ne détachai pas mes yeux des siens.

— Ne t'ai-je pas dit que je te respectais trop pour cela ?

— C'est insensé, Lazare ! Tu serais... une sorte d'assistant de la mort ?

— En quelque sorte. Mais un Drockhead sert l'équilibre, et son seul maître est la Nature elle-même.

— La Nature ? Comment ça, la Nature ? C'est si dur de me dire la vérité ? murmura-t-elle, les yeux remplis de

doutes.

— Au contraire, ma douce, c'est plus facile que je ne l'imaginais, avouai-je dans un souffle. Je suis soulagé de te confier ce secret, aussi difficile soit-il à accepter.

— Difficile ? s'insurgea-t-elle, serrant les poings. À mon tour d'être honnête : je ne l'accepte pas ! Comment oses-tu penser que je puisse accepter ça ? Les fantômes, ça n'existe pas !

— Je te trouve bien terre-à-terre, pour une Écossaise, ne pus-je m'empêcher de glisser, amer et blessé.

— Ne joue pas à ça ! rétorqua-t-elle, mains sur les hanches.

Je vis, malgré son déni, que ma remarque, et surtout le ton sur lequel je l'avais formulée, avait touché son cœur. L'espoir se glissa dans mon âme : Moïra m'aimait encore.

— Admettons que je te croie, reprit-elle, des larmes de frustration perlant au bord de ses longs cils. Pourquoi me l'avoir caché tout ce temps ?

— Pour te protéger, avouai-je avec douceur.

— Tu crois qu'une excuse pareille peut effacer toutes ces années de secrets ? fit-elle, une moue blessée sur les lèvres.

— Ce n'est pas une excuse, Moïra. C'est la vérité. La seule.

— J'ai besoin de réfléchir à tout ça... seule, annonça-t-elle soudain.

— Je comprends, répliquai-je, masquant ma détresse. Il est tard. Me permets-tu de te raccompagner ?

— Non... s'il te plaît, murmura-t-elle, perdue dans ses pensées.

Perdu pour perdu, je décidai de lui montrer une dernière fois ce que j'étais.

— Zeph ! appelai-je sur un ton feutré.

Percevant l'enjeu, mon valet se manifesta par des volutes scintillantes, comme une brume argentée, avant de se matérialiser à mes côtés. Moïra, subjuguée, ne pouvait détacher son regard de cette vision surnaturelle.

— Alors, je n'ai pas rêvé, commenta-t-elle dans un souffle. Zeph était bien apparu de nulle part. Comment fait-il ? C'est un fantôme, lui aussi ? s'inquiéta-t-elle malgré elle.

— Non, la rassurai-je. Zeph est un esprit vagabond, à mon service.

— D'accord... Je vais rentrer, Lazare. J'ai vraiment besoin de réfléchir.

Je me laissai tomber dans le fauteuil le plus proche, coudes sur les genoux, pressant mes tempes bouillonnantes dans mes mains.

Son départ laissa dans mon âme un vide plus lourd que

tous les sorts que j'avais brisés.

Chapitre 9

Aussi vrai que je m'appelle Dimitri Valeski, Lazare commençait à m'inquiéter. Deux jours après le départ de Moïra, il guettait mon téléphone avec une intensité propre à y creuser des trous, hélas l'appareil restait muet. Le salon était plongé dans un silence lourd, l'odeur du café froid se mêlant à celle du cuir froissé, une cendre éteinte traînant dans l'âtre. Les rideaux tirés laissaient à peine filtrer un rai de lumière grise, comme si le Manoir lui-même partageait la mélancolie de son maître.

Frais et reposé de mes aventures de l'avant-veille, j'étais revenu ce matin pour trouver mon ami et mentor dans un état de prostration totalement contre nature pour cet homme d'ordinaire si exubérant. Si Lazare pouvait cesser de jouer les spectres pour m'expliquer..., pensai-je.

Le sujet « Moïra » était un terrain glissant, ça, je l'avais intégré, mais il devait bien exister un moyen de briser ce mutisme accablant, non ? J'avais déjà tenté les blagues, les piques sur son café imbuvable, même une allusion à Zeph et son éternel air bougon – rien n'y faisait. Lazare, d'habitude un moulin à paroles théâtrales, était réduit à une ombre fixant mon téléphone comme s'il allait lui révéler le sens de la vie.

— Pas facile à contrôler, cette magie Drockhead, lançai-je, en une énième tentative frustrée pour amorcer une conversation. Des nouvelles de Miss Pindragon sur le Kriss ?

— Pas encore, répondit enfin Lazare, émergeant de sa torpeur. Ses yeux cernés fixaient le vide, ses doigts crispés sur le téléphone. Mais même sans cela, je crois connaître le cerveau derrière tout ça, continua-t-il à la façon d'un automate. Et si je ne me trompe pas, il n'en était qu'à la mise en bouche.

— Merveilleux, ironisai-je, croisant les bras. Et peut-on savoir ce que tu lui as fait, à ce regrettable individu, pour qu'il en veuille autant aux Drockheads ?

Lazare se pencha dans son fauteuil et son regard alla se fixer au plafond.

— Hum... Tu te souviens du Cillin ? questionna-t-il, de sa voix quelque peu éraillée après un si long exercice de silence.

— Difficile d'oublier un endroit pareil une fois qu'on y a mis les pieds, non ? rétorquai-je, haussant un sourcil. Pourquoi ?

— Te rappelles-tu que j'ai mentionné qu'un seul résident de cette prison s'en était échappé au fil des siècles ? continua Lazare, toujours absorbé par sa contemplation du plafond.

— Oui, très bien... Dois-je comprendre que cet évadé, le cerveau derrière le Kriss envoûté, et les attaques de ces derniers jours, ne font qu'un ?

Cette fois, mon mentor reporta son regard à hauteur du mien, pesant chaque mot qui suivit.

— J'en ai bien peur, oui. Toute cette agitation avec le Kriss javanais, et la façon dont celui-ci a été envoûté surtout, porte sa patte.

— Je vois..., rétorquai-je, perplexe. Et il a un nom, notre maître du crime ? questionnai-je en accusant le coup.

— Oh, pour ça, oui. Un nom qui lui va comme un poignard, si j'ose dire. Sevastyan Pytki, révéla Lazare.

Il regarda à nouveau le téléphone, le posa, avec un geste lourd de regret, sur son bureau et je vis à cet instant dans ses prunelles que le maître Drockhead était de retour.

— D'accord... Et pourquoi ce nom lui va-t-il si bien ? Parce que là, tout de suite, ça m'échappe.

— Avec un patronyme comme le tien, tu n'as pas deviné ? ironisa Lazare, un sourire fugace aux lèvres.

Je levai les yeux au ciel, ah ben oui, l'ironie était de retour elle aussi, je masquai un sourire, c'était bon de le savoir de retour parmi nous.

— Si tu parles de l'origine slave de mon nom, il vient de la famille qui m'a recueilli, point. Je n'ai jamais appris un mot de russe, pour ta gouverne.

— Eh bien, tu apprendras aujourd'hui que Pytki signifie « torture » en russe.

— Oh... charmant. Voilà un nom qui va nous promettre des nuits paisibles..., marmonnai-je, sentant un frisson me parcourir l'échine malgré mon ton détaché.

— Un nom taillé pour un sorcier banni qui a juré de détruire les Drockheads, tu ne trouves pas ? termina Lazare en se levant enfin de son fauteuil pour aller examiner le ciel voilé de gris du dehors.

— Et un point sur lequel j'aimerais en savoir plus, en fait, tu sais, histoire de coller au vieil adage et d'apprendre à connaître l'ennemi, tout ça, tu vois ?

J'approvai d'un signe de tête bref, prouvant par ce simple geste que mon esprit, un instant engourdi par la douleur, avait retrouvé ses capacités, prêt à en découdre.

Mon jeune apprenti avait raison, je ne pouvais pas me permettre de laisser la mélancolie s'installer en moi, sans compter que ce n'était pas ma nature de baisser les bras devant un problème.

Rempli de ma détermination retrouvée, je me dirigeai vers la massive bibliothèque qui occupait deux des murs du salon, mes doigts effleurèrent les reliures vieillies avant de s'arrêter sur un volume épais, à la couverture de cuir noirci par le temps ou par quelque ancien sortilège.

Je le tirai à moi avec prudence, ce grimoire était versatile et devait être manipulé avec précaution ou ne pas être manipulé du tout.

— Annales des Ombres, lus-je à voix haute avant de

tendre l'ouvrage à mon apprenti.

— Si tu veux comprendre ce que nous affrontons, Dimitri, autant commencer par le début de l'histoire.

Le jeune homme ouvrit le livre à une page marquée d'un ruban rouge, révélant une gravure grossière : un homme émacié, aux yeux caves et au sourire tordu, entouré de chaînes brisées.

Sous l'image, un nom griffonné à l'encre noire : Sevastyan Pytki.

— Ce type, poursuivis-je en venant me placer à ses côtés, n'était pas juste un sorcier. C'était aussi un maître dans l'art de tordre les âmes, de les plier à sa volonté. Un ancien Drockhead qui avait très mal tourné. Quand je l'ai envoyé au Cillìn, il y a des années, c'était pour des crimes que même Outremonde avait du mal à nommer. Des expériences sur les esprits errants, des pactes avec des forces qu'aucun Drockhead n'oserait invoquer. Il a juré, lorsque je l'ai mis en cellule, que ni le Cillìn ni moi ne pourrions le tenir enfermé éternellement. Et il avait raison. Je pense aujourd'hui qu'il savait déjà comment s'évader du Cillìn alors que je pensais l'avoir enfin arrêté.

Dimitri déglutit, je vis à son expression mitigée que la réalité de l'ennemi qu'il découvrait commençait à faire son chemin dans son esprit.

— Et tu penses que ce... cinglé – désolé, je ne vois pas de meilleur qualificatif pour le moment – est revenu pour se venger ?

Je repris le livre des mains de Dimitri et le refermai d'un claquement sec, faisant voler un nuage de poussière.

— Il ne s'agit pas ici d'une simple vengeance sur ma personne, mon jeune scarabée. Pytki abhorre tout ce que je représente. Je viens de te le dire, avant de devenir un sorcier de ténèbres, c'était un Drockhead et son objectif n'a pas changé. Il veut anéantir Outremonde, la barrière entre le monde visible et invisible, et plonger l'humanité dans le chaos et la servitude. Le Kriss ? Un coup d'essai. Un moyen de tester nos défenses, de voir jusqu'où il pouvait pousser avant de révéler sa main. Voilà ce que je pense.

Je marquai une pause dans ma diatribe et posai un regard sombre et grave sur mon apprenti. Moïra me manquait à un point tel que j'en souffrais jusque dans mes os, et chaque regard vers ce maudit téléphone me rappelait son absence. Mais le retour de Pytki réveillait en moi une vieille colère, une détermination froide.

Ce n'était pas seulement ma vie ou celle de Dimitri qui était en jeu, mais l'équilibre même de notre monde.

— Pytki ne joue pas pour gagner une bataille, Dimitri. Il joue pour raser le plateau.

Je laissai le jeune Naturel encaisser le coup, il se laissa tomber dans le fauteuil qui faisait face à mon bureau.

— Bon, reprit-il après un instant d'intense réflexion où j'avais presque pu voir ses pensées s'entrechoquer. On fait quoi, maintenant ? On attend que ce Pytki nous

envoie un autre joujou maudit, ou on prend les devants ?

Ah, voilà que mon apprenti me prouvait une fois de plus à quel point il était un homme d'action prompt à prendre des décisions. J'étais éreinté, ma dernière conversation avec Moïra occupait toujours une grande partie de mon esprit, mais je sentis mon premier véritable sourire de la matinée venir étirer mes lèvres face à tant de détermination.

— Ça, mon petit scarabée, c'est la question à un million qu'il va nous falloir résoudre au plus vite, car tu peux en être déjà convaincu, si Pytki vient tout juste de commencer la partie, c'est à nous de nous assurer qu'elle se termine selon nos termes.

"Chaque combat, gagné ou perdu, nous donne des forces pour celui qui reste à venir.

Il n'est pas bon pour les hommes d'avoir une vie facile. Lorsqu'ils cessent de combattre, ils perdent leur vaillance et leur énergie.

Certains ont besoin de subir une série de défaites pour développer la force et le courage de remporter la victoire."

Sagesse Amérindienne



Lazare Donatien

Episode 5

*La Dent du
Micmac*

L'Intégrale



Chapitre 1

Le service des urgences du Massachusetts General Hospital vibrait d'une tension sourde. Le Dr Iggins arpétait le couloir devant la porte de service, sa blouse blanche froissée, les cheveux en bataille, l'œil rougi par trente heures sans sommeil.

Le bourdonnement des néons et l'odeur âcre de désinfectant saturaien l'air. Un pli soucieux barrait son front lorsqu'une voix masculine, grave et posée, interrompit son manège.

— Désolé de vous avoir fait attendre, Dr Iggins. Le trafic depuis l'aéroport est infernal dans cette ville, même à cette heure.

Iggins pivota, ses traits tirés retrouvant une ombre de couleur. Sans cérémonie, il saisit le bras du nouveau venu, un homme de haute stature, à la musculature dense et au regard acéré, et l'entraîna dans un dédale de couloirs aseptisés.

— Merci d'être venu, mon cher collègue. Plus rien n'a de sens ici. Cela fait au moins vingt-quatre heures que je n'ai pas fermé l'œil, j'ai arrêté de compter, et je suis à bout.

L'homme hocha la tête, son calme olympien contrastant

avec l'agitation fébrile d'Iggins.

— Vos explications au téléphone étaient... disons, chaotiques. Venant de vous, cela m'a alerté. J'ai fait aussi vite que possible. Avez-vous mis la zone en quarantaine, comme je l'ai conseillé ?

— Évidemment ! Nous y sommes, d'ailleurs. Enfilez ceci, reprit Iggins en tendant une panoplie stérile à son invité, avant de pousser une lourde porte. Derrière, il y a le sas de décontamination, puis la chambre. Prêt ?

L'homme opina, son regard d'acier trahissant une détermination froide.

— Allons-y.

Ils pénétrèrent dans une pièce à l'éclairage tamisé, où quatre des huit lits étaient occupés. Les moniteurs émettaient des bips réguliers, mais une tension palpable imprégnait l'air, comme si l'ombre d'une menace invisible planait sur la pièce. Iggins guida son visiteur vers un lit près de la fenêtre, où un homme inconscient respirait par à-coups, ses gencives enflées saignant sur l'oreiller.

— Voici le professeur Armand Cornelier, un Québécois venu faire des recherches sur les épaves dans la baie de Chesapeake. Les trois autres sont des membres de son équipe. Ici, vous avez Brett Sanders, archéologue rattaché à Harvard ; Nancy Sanders, son épouse, monitrice de plongée en eaux profondes ; et enfin Nathan Dubois, l'assistant du professeur. Ces quatre-là sont arrivés aux urgences à quelques heures d'intervalle

dans la nuit de samedi à dimanche. J'étais de garde et je les ai pris en charge, mais j'ai vite compris que quelque chose n'allait pas. Vraiment pas.

— Ils en sont tous au même stade d'évolution de la maladie, à ce que je constate.

— En effet, mais comme je vous l'ai dit, il s'agit des signes du scorbut, sauf que ces patients en sont à un stade bien plus avancé qu'ils ne devraient l'être pour une maladie déclarée il y a à peine deux jours.

— Sans compter que, bien que le scorbut soit quasiment éradiqué à notre époque, nous savons parfaitement le traiter. Ce n'est, après tout, qu'une carence en vitamine C.

— Et pourtant, vos patients ne répondent à aucun traitement. Leur état n'est même pas stationnaire, il empire. Nous sommes lundi, et leur condition ne devrait pas être si alarmante.

— Exact. C'est pourquoi j'ai fait appel à vous. Le scorbut peut devenir mortel si le terrain le permet et qu'il n'est pas traité à temps. Mais ce que nous avons là... ce n'est pas la médecine conventionnelle qui viendra à bout de ce phénomène. Vous n'êtes pas seulement un spécialiste des maladies épidémiques, vous êtes aussi... enfin, vous savez, termina Iggins, mal à l'aise avec cette facette de son invité.

Le visiteur verrouilla son regard acéré sur le professeur Cornelier, toujours inconscient, comme s'il sondait quelque chose au-delà du corps physique.

— Alors ? Savez-vous quoi faire ? demanda Iggins, malaxant ses mains avec nervosité face au silence prolongé de son confrère.

— Eh bien... souvenons-nous que ce sont les peuples autochtones qui, il y a cinq siècles, ont aidé les Européens à guérir le scorbut lorsqu'ils ont débarqué sur le continent. Faire appel à mes services de médecin spécialisé et de chaman de la tribu d'Aroostook était sans doute l'une des décisions les plus sages de votre carrière, cher confrère. À présent, permettez-moi de me mettre au travail. Le temps presse.

Iggins hocha la tête et posa une télécommande sur un guéridon à portée de main.

— Sonnez dès que vous avez terminé ou si vous avez besoin de quelque chose, conclut-il en laissant le chaman seul avec ses patients.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées lorsque l'alarme du Dr Iggins retentit. Il s'empressa de retourner dans la chambre, franchissant le sas de décontamination en hâte.

— Avez-vous trouvé comment stopper la maladie ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Je crains que nous n'ayons affaire à quelque chose de bien plus grave que ce que j'avais d'abord envisagé, avoua le chaman, la mine sombre. Nous sommes face à une malédiction, mon cher collègue. Quelque chose de profondément malsain.

— Une... malédiction ? répéta Iggins, s'effondrant sur

une chaise, abasourdi. Mais... nous sommes au XXI^e siècle ! Une chose pareille n'est même pas envisageable à notre époque, voyons !

Le chaman observa son confrère en silence, laissant l'information pénétrer son esprit cartésien.

— Et vous ne pouvez rien faire ? s'enquit finalement Iggins dans un souffle, terrassé par les incohérences médicales qui s'accumulaient depuis la veille.

Le chaman secoua la tête, solennel.

— Moi, hélas, non. Cela dépasse mes compétences. Mais je connais quelqu'un qui pourra peut-être nous aider. Un homme qui a l'habitude de danser avec les ombres.

Chapitre 2

J'avais prévu de faire l'inventaire du Passage aujourd'hui, mais le destin semblait avoir d'autres plans.

Je réussis à m'extirper de mon arrière-boutique encombrée lorsque la sonnerie du téléphone retentit pour la quatorzième fois d'affilée ce jour-là ! Qui que ce soit au bout du fil, le bougre avait de la suite dans les idées !

— Boutique Le Passage, Lazare Donatien à l'appareil, j'écoute ! répondis-je sans beaucoup d'amabilité en décrochant enfin le bruyant combiné.

— Bonjour, mon vieil ami ! Je t'appelle à un mauvais moment, peut-être ? répondit une voix d'homme familière, marquée d'un fort accent anglais, que je n'avais pas entendue depuis presque une décennie.

— Devlin Mickle ?! C'est bien toi ?

— Lui-même, confirma mon interlocuteur avec un petit rire bref. Tu as toujours une mémoire d'éléphant, à ce que je vois. Cela fait bientôt dix ans que nous ne nous sommes pas parlé, toi et moi.

— Et la dernière fois que tu m'as appelé, c'était pour

une affaire. Dois-je en conclure qu'un nouveau revenant te pose problème, mon cher ?

— En quelque sorte, oui. Mais ce pour quoi je t'appelle aujourd'hui n'a pas grand-chose à voir avec le cas de la dernière fois. Cette fois, j'ai besoin de ton aide pour un cas de malédiction, mon ami.

Je soupirai.

— Une malédiction, hein ? Un programme réjouissant en perspective, à n'en pas douter..., répliquai-je en me pinçant l'arête du nez.

— Tu vas m'aider ?

— Je vais d'abord écouter ce que tu as à me dire, et n'omets aucun détail, je te prie. Je déciderai ensuite de ce que je dois faire.

Il était écrit qu'aujourd'hui ne serait pas un jour d'inventaire. Juste après avoir raccroché avec Devlin, je sonnai le branle-bas de combat et rameutai mes troupes au Manoir, tout en m'y rendant moi-même à des vitesses que je tairai ici.

À peine arrivé, je sautai hors de ma voiture pour grimper les quelques marches du perron en deux grandes enjambées, me retrouvant nez à nez avec Zeph ouvrant grand la porte d'entrée.

— Au salon, Zeph ! Nous avons fort à faire. Dimitri devrait nous rejoindre d'un instant à l'autre. As-tu eu le temps de préparer le déjeuner ?

— Celui-ci refroidit dans le salon depuis cinq minutes, Monsieur, répliqua mon flegmatique valet. J'ai cru comprendre que vous ne prendriez pas votre déjeuner au Passage aujourd'hui, mais au salon. J'ai donc tout préparé en conséquence, bien entendu, ajouta-t-il en relevant le menton avec une pointe de défi.

Je mouchais d'ordinaire l'impertinence de Zeph d'une ou deux répliques bien senties, mais je décidai pour cette fois de ne pas m'attarder sur l'humeur de mon fidèle valet. Il y avait plus urgent à faire.

Je traversai le Manoir comme un boulet de canon, sélectionnai quelques cartes dans mon bureau et revins m'installer au salon à la même cadence, pour constater avec plaisir que Dimitri était arrivé sur ces entrefaites.

— Qu'y a-t-il donc de si urgent pour que je sois obligé d'interrompre une réunion du conseil de mon entreprise ? me demanda mon apprenti, mi-énervé, mi-inquiet.

— La vie de quatre personnes repose sur notre rapidité à résoudre un problème qui vient de nous être posé. Est-ce que cela répond à ta question ?

— En partie. Qu'en est-il des détails et de cet étalage ? demanda-t-il en désignant les cartes d'un mouvement de tête.

J'exposai la situation à mes acolytes en quelques mots brefs.

— Si je comprends bien, nous devons nous rendre au plus vite dans un hôpital à Boston où un chaman est en

train de maintenir en vie quatre patients atteints d'un scorbut provoqué par une malédiction ? J'ai omis quelque chose ?

— Tu as résumé l'essentiel.

— Tu m'avais certifié que la vie de Drockhead était intéressante, mais tu m'avais caché à quel point ! Bien, acheva mon apprenti, quand partons-nous ?

— Petit détail pratique non négligeable : il n'y a pas de vol La Rochelle-Boston. Nous partons pour Paris dès que possible pour attraper le premier vol demain.

Dimitri sembla réfléchir un instant et sortit son téléphone pour passer un coup de fil. Quelques instructions plus tard, il se tourna vers moi, le sourire aux lèvres.

— Nous avons un vol réservé en jet privé avec un départ dans une heure et demie. Nous ferons une escale à Londres, puis direction Boston. Nous avons tout juste le temps de plier bagage !

— Capitaliste, répliquai-je sournoisement, vexé de ne pas avoir pensé à cette possibilité moi-même.

Dimitri haussa les épaules, essayant de dissimuler un sourire en coin qui ne m'avait pas échappé.

— À quoi ça sert d'avoir une société comme la mienne si je ne peux pas m'offrir ce genre de petits extras de temps en temps ?

— Et frimeur en plus,achevai-je tout en allant préparer

Virginia Besson Robilliard

mes bagages avec l'aide de Zeph.

Chapitre 3

Après un vol agréable – le charme des jets privés, sans aucun doute –, Devlin Mickle vint nous accueillir sur le tarmac, accompagné d'un autre homme qu'il présenta comme étant le Dr Iggins.

Sur le chemin de l'hôpital, Devlin me raconta en détail ce qui s'était passé depuis notre dernière conversation. Il me confia également qu'il avait pris la responsabilité d'aller fouiller la résidence que le professeur et son équipe avaient louée pour la durée de leurs travaux.

Il avait trouvé sur les lieux un objet particulier qui, selon lui, était, de près ou de loin, lié à l'état des chercheurs. Il avait ressenti de dérangeantes vibrations en l'approchant et, son intuition ayant toujours été confirmée au fil des ans, il avait appris à se laisser guider. Il avait fait placer l'objet sous scellé pour le moment et me demanda si je pouvais y jeter un œil dès que j'aurais vu les patients.

J'acquiesçai, bien sûr, mais je ne me gênai pas pour lui faire comprendre que son geste avait été plus qu'hasardeux. En effet, si Devlin était bel et bien un chaman, ses pouvoirs se limitaient à la médecine et aux guérisons, et n'étaient en aucun cas taillés pour les malédictions. C'étaient ces dons précieux qui lui avaient par ailleurs permis de maintenir un état

stationnaire chez les patients que nous allions voir.

Cependant, hélas, s'il avait vu juste et qu'une malédiction planait sur toute cette histoire, il n'était pas beaucoup mieux équipé que son collègue pour y faire face. Ses sens, qu'il avait toujours veillés et continuait de peaufiner, étaient aiguisés pour percevoir d'étranges émanations provenant de l'objet auquel il avait fait allusion, et j'avais tendance à croire que nous tenions là une piste prometteuse. Mais il y avait de très fortes chances que, s'il avait raison, il ait lui aussi été affecté par l'objet porteur de la malédiction.

Je me tournai vers le Dr Iggins et lui suggérai de but en blanc de mettre Devlin en quarantaine, lui aussi, dès que nous serions arrivés à l'hôpital. Autant vous dire que mon ami n'apprécia pas la nouvelle et protesta qu'il se portait comme un charme, mais je n'étais pas d'humeur à lui laisser le choix. Nous arrivâmes au MGH quelques minutes plus tard, et je priai mon ami de me laisser aller consulter l'objet suspect qu'il avait trouvé en premier lieu. Dimitri et moi les rejoindrions dans la salle de quarantaine juste après.

Le Dr Iggins nous colla un interne sur le dos pour nous guider, puis s'éloigna vers la salle de quarantaine à grandes enjambées, accompagné de Devlin Mickle.

— Tu penses qu'il va le mettre en quarantaine comme tu le lui as suggéré ? me demanda Dimitri, lorsque nous ne fûmes plus qu'en la seule présence de l'interne.

— Je pense que nous allons très vite le savoir, et je ne m'inquiète pas pour ça. En revanche... Je mis soudain

un bras devant le torse de mon apprenti et criai un « stop » sonore à l'interne qui nous devançait de quelques pas. Est-ce là qu'est entreposé l'objet que le Dr Mickle a fait placer sous scellé ? interrogeai-je dans un anglais clair, teinté d'accent français.

L'interne me répondit par l'affirmative.

— Bien, éloignez-vous et apportez-moi de quoi interdire l'entrée de ce local. Du gros scotch ou ce que vous voulez. Tant que vous y êtes, vous irez demander à ce que ce couloir soit interdit d'accès pendant quelques jours. Oh, et apportez pour mon collègue et moi deux tenues de protection, je vous prie. Avez-vous bien tout compris ?

Le jeune interne confirma et fila sans demander son reste.

— Avons-nous des chances d'avoir déjà été infectés ? me demanda mon apprenti de son habituel ton zen.

— Pas encore. Mais, plus important, je suis d'avis que c'est le moment choisi pour apprendre à aiguiser un peu tes sens, mon garçon. Que ressens-tu ?

Dimitri se concentra, inspira trois fois profondément en fermant les yeux comme je le lui avais appris, avant de les rouvrir quelques instants plus tard.

— Ah ! fit-il en scrutant la porte du petit local de stockage que nous avions devant les yeux. Sont-ce les fumerolles grisâtres qui s'échappent de cet endroit que tu voulais que je remarque ?

— Presque, acquiesçai-je d'un mouvement de tête préoccupé. Sauf qu'à mes yeux, tes « fumerolles grisâtres » ressemblent plus à d'épaisses volutes de fumée noire – je reniflai pour assurer ma perception – qui sont, de surcroît, terriblement nauséabondes. Il va falloir travailler tes sens un peu mieux que ça, mon garçon. Tu aurais dû percevoir la menace au même moment que moi, et avant moi, même, pour bien faire !

— Je suppose que j'ai un peu délaissé cette phase de l'entraînement ces derniers temps, me confirma Dimitri du bout des lèvres.

— Ah oui ? Eh bien, laisse-moi te dire que ce n'était pas une grande idée. Mais nous en rediscuterons plus tard. Là, tout de suite, contente-toi de rester concentré et de ne pas nous mettre en danger, compris ?

— Compris, répondit mon apprenti, les dents serrées.

J'avoue qu'en cet instant, j'étais conscient de jouer un peu avec la susceptibilité de mon étudiant Drockhead. Mais ce que je voyais ne m'incitait pas à me montrer plus compréhensif, et je le savais capable de s'en remettre sans peine. Le jeune homme avait un ego très présent, mais il savait aussi reconnaître ses torts le cas échéant. Un atout précieux pour un Naturel au talent aussi énorme que le sien.

L'interne choisit cet instant pour réapparaître et me tendit les deux tenues de protection sous plastique ainsi qu'un des deux rouleaux de scotch à bandes rouges et blanches qu'il tenait dans ses mains. Je le remerciai et lui demandai d'évacuer la zone.

Je le vis placer de grosses bandes de scotch sur les différentes entrées menant au couloir où nous nous trouvions avant de partir sans demander son reste. Au moins, ce jeune homme était réactif. Je tendis une combinaison à Dimitri et sortis du sac de voyage que je portais encore sur l'épaule un objet enveloppé dans un tissu épais.

— Il est temps d'aller voir de quoi il retourne là-dedans, tu ne crois pas ?

Le visage toujours fermé, mon apprenti hocha la tête d'un coup sec.

— Allons-y !

Je poussai la porte du local et fus presque immédiatement attaqué par un jet de fumée noire. Grâce au masque que je portais, l'odeur – qui devait être beaucoup plus forte ici – ne m'agressa pas les narines. Mais je vis Dimitri retenir son souffle par réflexe. Nul doute qu'il avait enfin compris la gravité de la situation.

— Détends-toi, la combinaison te protège pour le moment, lui rappelai-je. Localisons la cause de tous ces miasmes et sortons d'ici.

Par un heureux coup de pouce du destin, le local était presque vide, et nous pûmes très vite repérer l'objet en question.

— Un scrimshaw, murmurai-je. Joli travail, mais dangereux, terminai-je en déballant la boîte que j'avais retirée de mon sac quelques instants auparavant. Je suis

content d'avoir pensé à emporter cette babiole avec moi, tiens !

— Qu'est-ce qu'un « scrimshaw » ? Et c'est quoi, cette boîte ? me demanda Dimitri, à quelques centimètres derrière moi.

— Un scrimshaw désigne un type de gravure ou de sculpture développé par les marins embarqués sur les baleiniers au XIXe siècle, expliquai-je à un rythme soutenu, car il fallait agir vite. Et ceci, répondis-je en ouvrant la boîte pour y déposer l'artefact d'ivoire, est une boîte taillée dans le cristal de roche le plus pur, ayant pour très intéressante propriété de bloquer les énergies et autres ondes négatives, quelles qu'elles soient. C'est temporaire, certes, mais ça fera l'affaire jusqu'à ce qu'on trouve plus sûr.

J'avais à peine terminé mon explication que la dent de morse gravée sauta hors de portée. Vif comme l'éclair, Dimitri se jeta sur l'objet récalcitrant, en maîtrisa tant bien que mal les furieux soubresauts, et le déposa dans la boîte que je refermai aussitôt.

— Dis-moi, ça fait un petit moment que la question me turlupine, mais... tu t'y connais en rugby ? demandai-je, alors que nous sortions du local de stockage.

— Je l'ai un peu pratiqué pendant mes années au lycée, ça, le hockey et un peu de basket aussi.

— Voilà qui explique pas mal de choses, terminai-je en me remémorant quelques-uns des réflexes de mon apprenti que j'avais pu observer ces derniers mois.

Chapitre 4

En pénétrant dans la salle de quarantaine après avoir une nouvelle fois changé de panoplie de protection, j'eus la satisfaction de voir que le Dr Iggins avait trouvé le moyen de faire entendre raison à notre ami.

— Bravo, Docteur, bien joué ! approuvai-je, en voyant Devlin allongé sur un des lits trônant dans la spacieuse chambre.

— Je n'y ai pas grand mérite, j'en ai peur, remarqua le brave docteur. Notre ami a été terrassé par un violent accès de fièvre à peine entré ici.

— Nous voilà donc sans chaman pour stopper la progression de la maladie, constatai-je avec pragmatisme. Voilà qui va nous obliger à augmenter encore la cadence si nous voulons sauver tout ce petit monde, terminai-je en me postant du côté opposé au docteur, autour du lit où reposait Devlin.

— Avez-vous pu trouver la cause de... de cette malédiction en examinant l'objet que le docteur Mickle a rapporté ? hésita le brave médecin en prononçant le mot « malédiction ».

Je comprenais qu'en tant que praticien, il ait du mal à s'habituer à cet état de fait. Bien qu'il ait eu la sagesse

de faire appel à un confrère qui possédait des dons de chaman dès qu'il avait constaté que la situation lui échappait, cela ne signifiait pas qu'il appréciait ce qui se tramait dans son hôpital.

Hélas, cet état de fait ne rendait pas cette situation moins réelle pour autant, et d'après ce que Dimitri et moi venions de voir, les choses n'allaien pas s'arranger tant que nous n'y aurions pas mis un frein. Je tapotai le bras de Devlin. Sa fièvre était un peu retombée, mais nous savions tous que ce n'était qu'une accalmie.

— Alors l'ami, toujours envie de jouer les héros ? demandai-je avec douceur.

Devlin trouva la force d'esquisser un léger, oh, très léger sourire.

— Je crois que je vais passer mon tour pour cette fois.

— Sage décision. Nous avons trouvé le scrimshaw là où tu l'as fait placer sous scellé. Je dois dire que tu as eu du flair. Cette dent de morse gravée est bel et bien l'objet porteur de la malédiction dont tu as décelé la présence... et dont tu es la cinquième victime, à présent d'ailleurs, toutes mes félicitations. Mais bon, je vais devoir ramener l'artefact en France avec moi, et avant cela, j'ai besoin que tu m'aides à simplifier quelques points.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir t'être bien utile dans cet état, mon ami.

— C'est heureux que j'aie juste besoin que tu passes un ou deux coups de fil, dans ce cas.

Devlin haussa avec peine un sourcil. Il se sentait à présent abattu par une très grande fatigue.

— Qui dois-je appeler ?

— La personne qui pourra nous ouvrir les portes de la réserve d'Aroostook et nous permettre, à mon collègue et moi, d'y séjourner quelques heures, un jour tout au plus, avant que nous repartions pour la France. Il faut aussi que nous puissions avoir accès à un wigwam de purification lorsque nous serons là-bas.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir y aller avec toi, mais je ferai ce que tu me demandes.

— Parfait ! À présent, tu sais ce qu'on dit ? Il faut battre le fer tant qu'il est chaud ! Voici ton téléphone, terminai-je en lui tendant son portable.

Devlin tenta de saisir le combiné, mais sans succès. Ses doigts, comme le reste de son corps, s'étaient affaiblis à une vitesse fulgurante. Je le lui repris et ouvris sa liste de contacts.

— Quel contact souhaites-tu appeler ? questionnai-je.

— Appelle Marcus.

Je m'exécutai, actionnai le haut-parleur et lui collai le combiné à l'oreille. Une voix grave et quelque peu bourrue retentit presque aussitôt dans la chambre.

Devlin expliqua à son contact, en quelques mots brefs et concis ponctués de soupirs d'effort, ce qu'il attendait de lui. Il lui répéta plusieurs fois de ne pas s'inquiéter et

obtint finalement la promesse que son collègue ferait comme on le lui demandait, sans poser plus de questions. Je raccrochai et tapotai l'épaule de mon ami.

— Tu as fait ce qu'il fallait, mon ami. Laisse-moi m'occuper du reste et repose-toi maintenant, sommes-nous d'accord ?

— Attends... Dans mes affaires, tu trouveras une sacoche en cuir. Prends-la avec toi, elle te sera utile lorsque tu seras à Houlton.

— Merci, Devlin. Je veillerai à ce qu'elle te soit rendue lorsque tout ceci sera terminé.

— Je sais que tu le feras, répondit mon ami, avant de sombrer dans un sommeil que je lui souhaitais réparateur.

— Penses-tu pouvoir nous faire un nouvel effet de manche et nous trouver un vol pour Houlton, dans le comté d'Aroostook, dans la prochaine heure ? demandai-je à Dimitri en me retournant vers lui. De là, tu l'as entendu comme moi, l'homme que Devlin a appelé nous conduira au wigwam de purification qu'ils auront préparé pour notre arrivée, continuai-je sans attendre sa réponse.

À l'évidence toujours habité par de sombres pensées, mon apprenti hochâ la tête et sortit de la salle de quarantaine. Je me retournai vers le médecin.

— Sortons à notre tour, voulez-vous ? Il me faut vous tenir au courant de deux ou trois choses avant notre départ.

— Bien sûr, suivez-moi, me répondit le Dr Iggins en actionnant le sas de décontamination.

J'expliquai la situation au conciliant praticien lorsque nous fûmes dans son bureau. Je lui demandai de continuer à interdire l'accès au local de stockage où avait été placé l'artefact ramené par Devlin car, même si nous avions récupéré l'artefact d'ivoire pour le moment, il restait un résidu d'aura maléfique dans la pièce où il avait séjourné, et je préférais être prudent.

Le médecin promit tout ce que je lui demandais et, lorsque je le quittai, j'eus le temps de remarquer un fugace soulagement dans son regard. Le bon docteur Iggins mettait indéniablement le bien de ses patients avant tout le reste, mais cela ne signifiait en rien que ma présence – et ce que je représentais, surtout – le mettait à l'aise. Pour sa défense, je trouvais qu'il gérait avec un très grand professionnalisme sa première rencontre avec le surnaturel. Tout le monde n'avait pas d'aussi heureuses dispositions.

Je rejoignis Dimitri devant l'entrée de l'hôpital. Le temps que je converse avec le médecin, il avait profité de l'occasion pour organiser le reste de notre voyage de main de maître. Il ne restait plus qu'à espérer que notre visite dans le comté d'Aroostook porterait les fruits escomptés.

Chapitre 5

Sécuriser la dent de morse – que j'avais dissimulée dans mes bagages afin qu'elle n'affectât personne durant son transport – n'avait pas été une mince affaire. De fait, le danger resterait bien réel tant que nous n'aurions pas définitivement exorcisé le délicat scrimshaw.

Ne voulant prendre aucun risque supplémentaire, j'avais donc décidé d'« emprunter » un peu de la magie du peuple Malécite, auquel appartenait Devlin, afin de m'assurer que le voyage de retour jusqu'en France se déroulerait sans encombre.

Fort heureusement, Marcus, l'homme de confiance de Devlin, nous attendait à l'aéroport, comme prévu. Ce dernier était sans aucun doute un personnage bourru et avare de mots, mais il n'en restait pas moins tout à fait efficace. Je notai qu'il avait respecté à la virgule près chacune des instructions de Devlin et nous ne tardâmes pas à découvrir, au détour d'un minuscule village, le wigwam de purification demandé.

Toujours selon les ordres de Devlin, Marcus nous conduisit d'abord dans une petite maison voisine où nous pûmes prendre une douche et enfiler des

vêtements appropriés pour une purification, avant de pénétrer, seuls, dans le wigwam.

Ayant pris le temps d'expliquer à Dimitri ce que nous venions faire dans ce village et ce que nous devions y accomplir pendant notre voyage jusqu'ici, les questions étaient maintenant devenues superflues. Je posai la boîte en cristal de roche dans laquelle j'avais placé la dent de morse sur un petit tabouret recouvert d'une peau de bête. Dimitri, concentré à l'extrême cette fois-ci, sortit à son tour le sac de cuir que Devlin nous avait confié à l'hôpital et y préleva trois sachets d'herbes, eux-mêmes enveloppés dans un fin morceau de tissu. Il me les tendit.

Je versai avec une lenteur calculée le contenu des trois sachets dans une marmite en fonte remplie d'eau, posée sur le feu de bois qui avait été allumé et doucement entretenu jusqu'à notre arrivée. Une agréable odeur de sous-bois se propagea dans le wigwam. Son ossature en bois recouverte de peaux de bêtes emmagasinait à la fois chaleur et doux effluves pour ensuite nous les restituer dans une boucle infinie.

Je posai un tapis de jonc tressé sur la marmite et ouvris la boîte pour en sortir la dent de morse et la poser sur le tapis végétal. Aussitôt, un halo de vapeur odorante se forma autour de l'artefact, le cachant presque à nos yeux pourtant grands ouverts. Le brouillard se développa bientôt dans toute la moitié nord du wigwam, n'arrêtant sa croissance que lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques centimètres de nous.

Une plainte, d'abord sourde, s'éleva en s'intensifiant,

comme si elle faisait partie du brouillard ; puis elle se fit plus nette et nous pûmes alors distinguer plusieurs voix différentes. Toutes émettaient des plaintes lugubres et déchirantes dans une discordante cacophonie. « Attention... mauvais grain... par Dieu... à l'aide », c'étaient là des bribes de mots sans suite. Puis soudain, tout s'arrêta. Le silence envahit de nouveau le wigwam, puis une voix de vieillard commença à articuler quelques mots dans un vieil anglais entrecoupé d'une autre langue que je ne pus identifier sur le moment. Soulagé d'avoir enfin établi le contact, je pouvais à présent, aidé de Dimitri, passer à une purification profonde de la dent afin de la ramener avec nous en France sans danger immédiat.

Il n'était pas, dans ce cas précis, nécessaire d'établir un dialogue ; de plus, je soupçonnais que nous ne parlions pas tous la même langue, ces spectres et moi. Il me suffisait de confirmer par influence mentale que le contact était voulu et demandé par l'esprit qui habitait l'objet. Je plaçai mes paumes quelques centimètres au-dessus de la dent.

À cette hauteur, la vapeur me chauffait mais ne me brûlait pas. J'invitai Dimitri à se lever à son tour et à faire de même. La voix de vieillard se fit à nouveau entendre : « maudits... profanes... voleurs ». Heureusement que nous ne cherchions pas à comprendre la signification de ses dires pour le moment. Toujours silencieux, je fis décrire des cercles de plus en plus larges à mes mains et Dimitri imita chacun de mes gestes avec une parfaite synchronisation.

Maintenant furieuse, la vieille voix nasillarde nous

abreuva d'un torrent de paroles toutes plus incompréhensibles les unes que les autres, bien que je les devinasse plus colorées qu'aimables. Puis, voyant que rien ne pouvait perturber notre concentration, les invectives se firent de plus en plus faibles. Dimitri et moi continuâmes notre rituel jusqu'à finalement entendre ce qui ressemblait à un chant grave.

L'esprit qui habitait la dent acceptait notre influence. Nous avions remporté cette première bataille mentale et, tant que je garderais la dent près de moi, celui qui l'habitait ne porterait sa malédiction sur personne. Je savais que ce contrat n'était que très temporaire. Après tout, en échange de sa promesse de se tenir tranquille, l'esprit goûtait à ma force vitale. Bien entendu, je limitais les dégâts sur ma personne au maximum et je n'avais en aucun cas l'intention de laisser ce compromis s'éterniser. Mais j'étais venu pour sécuriser le voyage, et cela suffirait.

J'enveloppai la dent dans le tapis de jonc avec précaution et serrai les lanières de cuir qui pendaient des quatre côtés du petit rectangle végétal avant de le replacer dans la boîte. J'indiquai la sortie à Dimitri, qui était en train d'éteindre le feu sous la marmite, et nous sortîmes enfin de l'étuve qu'était devenu l'intérieur du wigwam.

— Voilà une première bonne chose de faite. Nous n'avons plus qu'à rentrer chez nous le plus vite possible, à présent.

— Un jet nous attend à l'aéroport d'Houlton.

— Eh bien, qu'attendons-nous pour récupérer nos effets et rentrer au bercail, dans ce cas ? Je ne t'avais pas encore dit que la ponctualité est un de mes péchés mignons, n'est-ce pas ?

— Oh, tu as dû le mentionner une ou deux fois, je pense.

Je vis enfin disparaître avec satisfaction le pli de contrariété qui barrait le front de mon apprenti depuis ma remise à l'ordre à l'hôpital sur cette dernière pique.

Autant vous le confier tout de suite : la culpabilité n'est jamais bonne conseillère. C'est même une fervente adoratrice du « tourner en rond » et Dimitri n'avait guère besoin de ça dans sa formation.

Il était bon qu'il cessât au plus vite de se morfondre, nous avions mieux à faire.

Chapitre 6

— Zeph, mon ami, je ne pensais pas que je serais aussi content de te voir après seulement quelques jours d'absence ! J'administrerai une claque amicale dans le dos de mon rigide valet qui se racla la gorge pour la forme.

— Je me réjouis de revoir Monsieur Dimitri et vous-même, bien entendu, Monsieur, répliqua Zeph, qui, j'aurais dû le parier, n'avouerait pas encore aujourd'hui que je lui avais manqué.

— Avons-nous eu des visites pendant mon absence ? De ce monde-ci ou de l'autre ?

— Grâce à Dieu, pas la moindre, Monsieur ! confirma mon valet avec une emphase appuyée et force moulinets des poignets.

— À la bonne heure ! Tu as donc eu tout le loisir de préparer la chambre des invocations comme prévu, en ce cas ?

Zeph fronça les sourcils et Dimitri maquilla un rire discret en faisant mine d'étouffer une toux inopinée.

— Monsieur ne m'a rien demandé de tel ! s'insurgea mon valet.

— Eh bien, c'est chose faite à présent. Que fais-tu donc encore là ?

Zeph disparut en une volute rageuse.

— Je dois te confier que je suis fort heureux d'être de retour chez moi. Je dois être plus casanier que ce que je veux bien admettre, il faut croire, remarquai-je, les mains sur les hanches, inspirant l'air de mon home sweet home à pleins poumons.

— Ah oui ? Cette pensée ne me serait pas venue à l'esprit, ironisa mon apprenti en m'observant du coin de l'œil.

Je pénétrai dans la chambre des invocations, Dimitri à ma suite, alors que Zeph mettait la touche finale aux préparations. Mon fidèle valet s'apprêtait à disparaître lorsque je le retins.

— Pas si vite, Zeph, j'ai encore besoin de tes services.

— Ah ? fit mon fidèle valet en levant un sourcil surpris, tout en jetant un bref regard autour de lui pour vérifier qu'il n'avait rien oublié.

Je le rassurai.

— La chambre est préparée à la perfection comme toujours, ne t'inquiète pas pour cela. J'ai besoin que tu restes, car l'esprit que nous allons convier ici parle un vieil anglais mélangé à un dialecte que je ne comprends guère. Étant donné ton ancienneté en tant qu'esprit vagabond, je me disais que tu pourrais sans doute jouer les traducteurs, qu'en dis-tu ?

— J'en dis que Monsieur plaisante sûrement. Je ne suis pas linguiste, je vous rappelle.

— Mais tu as erré aux Amériques lorsque celles-ci ne portaient même pas encore ce nom, si je me souviens bien, non ? Donc je pense que tu pourras nous être plus utile que tu ne le crois.

— Vous savez très bien que les fantômes et moi ne sommes pas en bons termes. Celui-ci ne voudra pas plus me parler que les autres, j'en suis sûr, tenta encore d'esquiver mon valet.

— Je saurai me montrer convaincant, ne t'en fais pas pour ça.

— Votre séjour a décidément été très court, bougonna Zeph tout en s'installant à ma droite, prêt à jouer les interprètes malgré tout ce que cette tâche lui inspirait.

Je me mis pieds nus et sortis la dent de morse de la boîte de cristal pour la poser sur l'autel préparé à cette intention au milieu du cercle d'invocation. Je me plaçai ensuite à la limite extérieure du cercle, de façon que seuls les bouts de mes orteils touchassent le bord de celui-ci, puis j'invitai Zeph et Dimitri à faire de même.

Lorsque nous fûmes prêts, Dimitri et moi entonnâmes les vers d'incantation que je lui avais appris lors du vol de retour. J'avoue sans peine que nos deux forces conjuguées rendaient la chose plus aisée. Invoquer un esprit capable de distribuer les malédictions comme s'il en pleuvait n'était pas si simple que ça à gérer, après tout.

Un nuage noirâtre s'éleva bientôt de la dent sur l'autel, qui se transforma presque aussitôt en une silhouette fantomatique. Je réalisai en cet instant la raison de la puissance de l'esprit que j'avais devant les yeux. À en juger par son apparence résiduelle, ce dernier avait été un chaman, à n'en pas douter. Voilà qui expliquait beaucoup de choses et les compliquait tout autant.

— Qui que vous soyez, je vous remercie d'avoir répondu à mon appel et vous souhaite la bienvenue en ma demeure, entamai-je en guise de salutation d'usage.

— C'est vous qui avez utilisé le wigwam, répondit notre invité dans un vieil anglais approximatif pour tout commentaire. J'ai été heureux de me retrouver chez moi à nouveau. Pourquoi m'invoquer ici aujourd'hui ? Je ne peux pas bouger comme je veux ici, remarqua-t-il en désignant le tracé du cercle.

— Oui, c'était là l'idée, justement, pensai-je par devers moi.

Je gardai toutefois pour moi cette réflexion : personne ici n'avait besoin d'une intempestive épidémie de scorbut maudit.

— Depuis ici, je peux vous aider, comme je vous l'ai tacitement promis dans le wigwam lorsque vous m'avez accepté. Pour cela, cependant, j'ai besoin que vous me contiez les raisons qui lient votre esprit à cette dent gravée. Mon ami ici présent, précisai-je en désignant Zeph, va traduire vos paroles, car je ne suis pas certain de bien tout comprendre sans cela. Or, il est primordial que tout soit correctement assimilé. Êtes-vous

d'accord ?

Le chaman nous observa en silence quelques instants, puis hocha la tête.

— Je vais raconter, gronda-t-il, sa voix rauque vibrant d'une colère ancienne, mêlée de chagrin. J'étais chaman des Micmacs, gardien des âmes à Taqamkuk [Actuelle Terre-Neuve]*, où la mer et le vent parlaient à mon peuple. Mais une épidémie de typhus, comme un spectre vorace, a dévoré mon village. Mes herbes, mes prières, mes danses – rien n'a pu arrêter la mort. Les survivants, hagards, ont fui, et moi, brisé, j'ai erré seul. Un baleinier m'a recueilli, un rafiot commandé par un capitaine têtu comme une bourrasque, mais loyal envers son équipage. Cette année-là, nous appareillâmes avec deux semaines de retard, et l'homme était à cran. Chaque pièce d'or comptait pour lui, pour ses hommes, pour le navire. Ce retard nous a forcés à pousser plus loin, à chasser là où les baleines se terraient, loin des routes sûres. La mer, cruelle, nous a frappés d'une tempête, un monstre de vagues et de vent qui a déchiqueté nos provisions. Affamés, à bout, nous n'avions plus que deux choix : rebrousser chemin ou chercher refuge sur une île maudite. Le capitaine, sourd à mes mises en garde, a choisi l'île. Mais le scorbut, cette vieille malédiction des marins, s'est abattu sur nous. Les hommes saignaient, pourrissaient de l'intérieur, et mes remèdes ne pouvaient rien. Désespéré, j'ai invoqué ma magie. J'avais cette dent de morse, gravée de mes mains lors des longues nuits en mer, un talisman parfait pour canaliser mon pouvoir. J'y ai insufflé une force de guérison, un feu sacré pour

sauver mes camarades. Le capitaine, à bout, a fini par m'écouter, et nous avons mis le cap sur Boston. Mais la mer n'en avait pas fini avec nous. Dans la baie de Chesapeake, un grain, un titan de rage, a fracassé notre navire. J'ai vu les mâts se briser, les hommes hurler, engloutis par les flots noirs. Dans une bulle d'air, prisonnier de ma propre magie, j'ai assisté à leur fin, impuissant, avant de sombrer à mon tour. La dent, inachevée, s'est retournée contre moi. Mon esprit s'est retrouvé enchaîné à elle, piégé dans une malédiction que je n'avais pas voulue.

J'avais remarqué que l'aura autour du chaman se faisait de plus en plus noire et dense au fur et à mesure de son récit. Je ne fus donc pas surpris lorsqu'un soudain sursaut d'énergie tenta de passer outre le cercle d'invocation dès qu'il eut terminé son histoire.

Fort heureusement, je m'étais préparé à une telle éventualité.

Chapitre 7

Je sautai hors de portée du cercle quelques secondes avant les derniers mots du chaman, entraînant mes deux acolytes avec moi en leur agrippant chacun le haut du bras.

— Avec moi ! tonnai-je à l'encontre de Dimitri. Il faut sceller le cercle, vite ! terminai-je en plaquant mes mains au sol.

Une des choses que j'appréciais chez mon apprenti : il était un homme d'action. Il ne lui fallut pas plus d'une demi-seconde pour comprendre la situation et appliquer la méthode préconisée.

Quel que soit le niveau de colère et de frustration de l'esprit, il ne quitterait pas la barrière érigée par deux Drockheads. Le fantôme dut le comprendre assez vite, lui aussi, car un puissant cri de rage alla se briser sur les murs épais de la pièce quelques instants plus tard.

— Tu n'as pas respecté ta parole, étranger ! fuma littéralement l'esprit, maintenant bien coincé et sécurisé à l'intérieur du cercle d'invocation.

— Je n'ai pas encore terminé cette séance et je n'en ai très certainement pas encore terminé avec toi non plus, esprit chaman. Nous sommes donc encore dans le

respect de la parole donnée. Voilà pour ce premier point. À présent, nous allons mettre quelques autres points au clair, toi et moi.

— Je ne répondrai plus à rien !

— Tu aurais tort de t'entêter esprit ! Je peux aussi choisir de t'envoyer faire un petit séjour dans une prison prévue pour les esprits récalcitrants comme toi sur l'heure. Alors, que décides-tu ?

— Que voulez-vous savoir de plus ? pesta l'ex-chaman avec une colère contenue, maté et peu empressé de l'admettre.

— Eh bien, pour commencer, je souhaite savoir pourquoi tu as contaminé les chercheurs qui ont retrouvé l'épave de votre navire il y a quelque jour..

— Je vous l'ai dit, la magie a pris le dessus. Je ne contrôle pas ce qu'elle fait ! cracha l'esprit avec un certain venin.

Je me retournai vers Dimitri, déterminé à montrer à notre adversaire que ses accès de rage avaient sur nous autant d'effet qu'un verre d'eau plate sur la soif d'un vampire.

— Dis-moi, est-ce que par hasard j'aurais l'air d'un lapin de six semaines aujourd'hui ?

— Autant que je puisse en juger, je ne crois pas, non, répliqua mon apprenti, tout en essayant de garder son sérieux.

— Bien, dans ce cas, je vais reposer ma question et t'épargner la peine de fomenter de nouveaux gros mensonges, continuaï-je en reprenant mon dialogue avec le chaman. Il se trouve que je sais un peu comment fonctionnent les lois de la magie et je ne doute pas un instant que celle-ci se soit bien retournée contre toi au moment des faits. Mais, et j'y mets une grosse majuscule, tu as passé un peu plus de cent ans en sa seule compagnie depuis. Or, tu ne me fera pas croire qu'un chaman, aussi incomptétent soit-il, aurait été incapable de reprendre le dessus sur son erreur dans ce laps de temps.

L'aura de l'esprit se noircit et se densifia à nouveau. Manifestement, il n'était pas très heureux de constater que personne dans cette pièce n'était dupe de son petit jeux.

— Ils ont profané le sanctuaire où nous reposons, lâcha enfin le chaman. Ils n'ont rien respecté, ils ont bougé tous nos os pour les mettre dans des sacs. Ils ont pris tout ce qu'ils pouvaient trouver d'intéressant à leurs yeux et ont troublé à jamais notre repos. N'avions-nous pas assez souffert ? Ils méritent de mourir !

— Eh là, l'ami, comme tu y vas. Je ne vais pas te faire un cours sur la question, mais en gros, aucun humain ou esprit n'a droit de vie ou de mort sur un autre humain. Si cette règle est bafouée, il y a des conséquences.

— Je suis déjà mort, alors mon sort m'importe peu maintenant.

Je posai un regard glacial sur la silhouette fantomatique

devant moi.

— Et c'est là que tu fais une grosse erreur, chaman, le coupai-je la mine solennelle, propre à ancrer dans son âme ce qui allais suivre. Et moi qui croyais que quelqu'un comme toi aurais eu une meilleure compréhension des lois de la nature. Mais tu as, c'est très clair, été corrompu par ta propre magie. Je vais donc te résumer la situation. À l'heure qu'il est, seules deux options s'offrent à toi : la première , délivrer tes victimes de la malédiction que tu leur as infligée, et je pourrai alors à mon tour libérer ton âme et celles de tes camarades. la deuxième, persévérer dans ta vengeance, et dans ce cas, dès que la première de tes victimes sera morte, j'enverrai ton âme ainsi que celles de tes camarades dans le néant. Car, vois-tu, chaman, il y a pire que la mort. Bien pire. Vos âmes seront placées dans une prison spéciale, sans issue et sans espoir, pour y être oubliées et y croupir pour l'éternité. Voilà ce qu'est le néant. Plus jamais ton âme ni celles de tes compagnons d'infortune n'auront l'occasion de se réincarner, de découvrir dans un nouveau corps, d'explorer ou de se créer de nouveaux souvenirs au goût précieux de la vie. Te voilà informé. Maintenant, c'est à toi de choisir.

— Je... je ne te crois pas, finit-il par répondre.

— Zeph, appelai-je, sans quitter le chaman du regard, en combien de temps penses-tu pouvoir préparer le nombre de cellules adéquates, je te prie ?

— Deux heures, tout au plus, Monsieur. Ce n'est pas comme si cet endroit avait besoin de très grandes

préparations, répondit mon fidèle valet, en ne se donnant même pas la peine de cacher son dégoût.

— Tu as entendu, chaman ? tu dispose d'exactement deux heures pour te décider. Et n'oublie pas qui tu entraînera avec toi si tu prends la mauvaise décision, ajoutai-je avant de me préparer à quitter la pièce.

— Dimitri et moi reviendrons d'ici dix petites minutes. Je te laisse le soin de garder notre invité d'ici là, Zeph.

— Monsieur n'est pas sérieux ?!

Je tapotai l'épaule de Zeph.

— Mais si, Monsieur est tout à fait sérieux. Allons, Zeph, ne fais pas cette tête, nous revenons au plus vite.

Chapitre 8

— Qu'allons-nous faire si le chaman ne stoppe pas la malédiction à temps et qu'un des chercheurs meurt avant ? me demanda Dimitri, lorsque nous fûmes dans mon bureau.

— Si cela devait arriver, je n'aurais pas d'autre choix que de faire comme je l'ai annoncé. Tu apprendras qu'en tant que Drockhead, lorsque tu passes ou même que tu annonces simplement un marché, tu te dois de le respecter à la lettre, car tes mots sont pouvoir absolu dès qu'ils franchissent tes lèvres. D'où l'importance du rôle qui est le nôtre et de ses différentes implications. Ce que nous faisons et disons ne sont jamais des choses anodines et le premier devoir d'un Drockhead est de rester conscient de cet état de fait à chaque instant de sa vie.

— Je vois, se contenta de répliquer mon apprenti avec sobriété.

— Enfin bon, ce constat ne nous empêche pas de faire ce qui est en notre pouvoir pour faire pencher la balance du bon côté, terminai-je avec un demi-sourire. Tiens, attrape ça, fis-je en tendant à mon élève un bocal, dont le verre avait sans doute vu la lumière un jour mais était à présent recouvert d'une très épaisse et fort peu ragoûtante couche de poussière.

Dimitri retint à peine une grimace de dégoût mais ne releva pas. J'en profitai pour lui glisser deux ou trois autres articles tout aussi peu avenants dans les bras et nous reprîmes le chemin de la chambre des invocations.

J'eus la très grande surprise d'entendre Zeph et le chaman dialoguer en arrivant devant la porte. Cela arrivait si peu souvent que je ne pus m'empêcher d'espionner un instant, invitant Dimitri à faire de même.

— ... Non, je ne suis pas comme vous, ça non, argumentait Zeph, de ce ton pincé que nous lui connaissons bien. Je suis au service de Monsieur depuis de très nombreuses années et, si j'étais vous, je capitulerais, car vous ne gagnerez pas à ce jeu-là, vous pouvez me croire. Tout comme vous pouvez être certain que le Cillin n'est pas un endroit que vous voulez connaître.

— Ah ! Cette prison existe-t-elle seulement ? J'en doute !

— Je n'ai pas à vous convaincre si ce que dit mon maître est vrai ou non. Je ne faisais que vous donner mon opinion sur la question.

— Je ne stopperai pas la malédiction, ces gens vont mourir !

Zeph ne répondit pas tout de suite et je posai la main sur la poignée.

— ... Vous êtes stupide et c'est votre droit le plus strict, commenta enfin mon fidèle et honnête valet, en toute

impartialité.

J'entrai sur ces entrefaites.

— Je n'aurais pas mieux dit, mon ami, confirmai-je en allant poser les quelques affaires que j'avais glanées dans mon bureau. Et je rajouterais aussi un parfait égoïste à votre tableau descriptif. Après tout, si vous teniez tant que cela au bien-être de vos camarades de naufrage, vous n'hésiteriez pas un instant.

Je fis mine de jeter un coup d'œil à ma montre.

— Dans un peu moins de deux heures maintenant, vous allez délivrer leurs âmes... ou les entraîner avec la vôtre dans le désespoir le plus total. Jolie personnalité que vous avez là, en vérité, maître chaman.

Je ne sais pas quel élément décida ce vieux bougre d'abrutti d'esprit de capituler pour finir, et je crois que je n'en serai jamais certain. Le principal était bien que discours, paroles et mise à jour de personnalité avaient enfin eu raison de ses rêves de vengeance et je n'en demandais pas plus. L'aura autour du chaman s'éclaircit quelque peu.

— Très bien, murmura-t-il, je vais vous laisser accorder le repos à nos âmes.

— Pardon ? demandai-je pour l'inciter à formuler sa demande de salut et celle de ses camarades en mots clairs, nets et précis. En effet, plus la demande était formulée avec sincérité, mieux cela fonctionnait.

— Je vous demande de libérer mon âme et celle de mes

camarades ! annonça cette fois le chaman d'une voix claire et forte.

Il ne m'en fallait pas plus pour bondir à l'action, car le temps pressait et chaque seconde comptait !

Je remerciai Zeph pour son aide et lui ordonnai de quitter les lieux – ce qui allait suivre était trop périlleux pour un esprit vagabond comme lui. Puis, avec Dimitri, dont la précision et l'efficacité ne faiblissaient pas sous la pression, je me mis à transformer, trait par trait, le cercle d'invocation en une imposante figure de transmutation des âmes.

Transférer une âme, c'était une chose ; en libérer plusieurs d'un seul coup relevait d'un tout autre défi, un véritable tour de force.

— Très bien, lançai-je après une demi-heure d'efforts intenses, le front luisant de sueur, à toi d'ouvrir la voie, chaman. Lève la malédiction, et je prendrai le relais sans attendre.

L'esprit ferma les yeux et, avec une concentration extrême, souffla neuf fois sur la dent de morse gravée, chaque expiration empreinte d'une volonté farouche. Quelques instants plus tard, nous vîmes l'aura maléfique se dissiper : l'esprit s'était détaché de ce qui n'était plus qu'une antiquité d'ivoire, un scrimshaw d'un travail remarquable, redevenu simple objet inerte.

Je lançai un regard à Dimitri, qui quitta la pièce pour vérifier l'état des victimes à distance. Il revint peu après, un hochement de tête discret confirmant que la

malédiction était levée.

— Parfait, à nous de jouer maintenant, mon garçon.

Nous positionnâmes nos orteils nus sur le bord du tracé de transmutation, bras levés, paumes ouvertes vers le chaman, dans un silence chargé de tension. Puis, une à une, nous invoquâmes les âmes des marins disparus, guidés par les noms que l'esprit nous murmurait. Bientôt, la pièce s'emplit d'un équipage spectral, vingt âmes au total, leurs silhouettes vacillantes emplissant l'espace d'une lueur blafarde.

Quand nous fûmes certains que toutes étaient là, je m'agenouillai, pressant mes paumes sur le sol de pierre glacé, directement sur le symbole d'infinité tracé à mes pieds. Dimitri m'imita, nos mouvements synchronisés comme une seule volonté. D'une voix unie, nous commençâmes à psalmodier l'incantation de transmutation, nos respirations calées à l'unisson, plongés dans une concentration absolue.

Une lumière, d'abord hésitante, puis éclatante, jaillit du tracé de transmutation, enveloppant les âmes captives dans un dôme scintillant. Dimitri et moi redoublâmes d'efforts, le front trempé, luttant contre une chaleur grandissante qui semblait vouloir consumer la pièce. Mes paumes, toujours plaquées au sol, brûlaient, des cloques se formant sous la peau, et je devinais que Dimitri souffrait tout autant, mais son stoïcisme forçait le respect.

Soudain, le fruit de notre labeur s'imposa. Le dôme s'ouvrit sur ce que les Égyptiens de l'Antiquité

nommaient « le Bel Occident », un passage lumineux vers l’au-delà. Les âmes des matelots s’avancèrent, une à une, vers le tunnel, chacune disparaissant dans un éclat éblouissant, jusqu’au chaman, qui franchit le seuil en dernier. Lorsque le dernier rayon s’éteignit, Dimitri et moi arrachâmes nos mains du symbole d’éternité, sur lequel elles étaient restées posées tout ce temps. La porte vers l’au-delà se referma dans un claquement sourd.

— Ah... Voilà une sacrée bonne chose de faite, soupirai-je, m’affalant à mon aise sur le sol redevenu froid.

— Heureusement que ce n’est pas tous les jours comme ça, confessa Dimitri, essoufflé. C’est tellement plus simple pour une seule âme. Pourquoi tant de complications pour seulement dix-neuf de plus ?

Je glissai un regard en coin à mon apprenti.

— Tu me rappelleras plus tard de te faire passer deux ou trois grimoires sur les lois de cause à effet et autres subtilités de notre art. Plus vite tu assimileras ces concepts, mieux ça vaudra pour toi – et pour nous tous, d’ailleurs.

Chapitre 9

Devlin Mickle, enfin rentré chez lui, le corps affranchi des stigmates de sa récente épreuve, s'arrêta devant sa boîte aux lettres. Un paquet, orné de timbres français, capta son attention. Un sourire furtif glissa sur son visage buriné par le temps et les vents.

Dans le calme de son appartement, il ouvrit le colis avec une délicatesse presque rituelle, révélant une lettre et une petite boîte nichée dans du papier de soie.

« Mon cher ami,

Je te rends ce joyau de l'art scrimshaw, cette dent de morse gravée que tu as exhumée chez nos amis chercheurs. Pose tes doigts dessus, et tu le sentiras : elle est désormais débarrassée de toute malédiction, purifiée de son passé tumultueux. Elle reste pourtant un écho vivant du génie d'un chaman Micmac de Taqamkuk, une relique d'un temps oublié. Je ne doute pas que tu sauras lui trouver un écrin digne, peut-être dans un musée ou un lieu sacré où elle pourra murmurer son histoire.

Amitiés,
Lazare »

Devlin caressa la dent du bout des doigts, comme s'il saluait un vieil esprit apaisé.

— Merci, mon ami, souffla-t-il, un sourire en coin éclairant son regard. Qui sait, peut-être nous recroiserons-nous avant qu'une nouvelle décennie ne s'écoule ?

Quel délice de savourer un rare moment de répit dans l'antre feutré de mon bureau, après les tumultes de ces derniers jours. J'étais plongé dans une douce rêverie, les pieds nonchalamment posés sur une pile de grimoires poussiéreux, lorsque le bip strident d'un mail perça ma quiétude comme une flèche malveillante.

Maudissant en silence cette intrusion moderne imposée par Dimitri, je soupirai et fis pivoter mon fauteuil vers l'écran de l'ordinateur, où la messagerie du Passage clignotait avec insistance.

Je ruminais encore le contenu de l'e-mail – une énigme cryptique, aussi agaçante qu'intrigante – lorsque Zeph surgit devant moi, son apparition théâtrale fidèle à sa nature d'esprit vagabond.

— Mademoiselle Moïra est là et demande à vous voir, Monsieur. Puis-je la faire entrer ?

— Bon Dieu, oui ! m'écriai-je, arrachant mes pieds du bureau dans un élan presque comique.

Je me levai d'un bond pour accueillir ma bien-aimée,

dont le silence glacial m'avait pesé comme une ombre depuis près d'un mois.

Moïra entra, son pas assuré contrastant avec la tempête d'émotions qui faisait tanguer mon cœur. Je fis mine de m'avancer vers elle, mais un élan de retenue me poussa à lui désigner un fauteuil avec une courtoisie teintée de maladresse.

— Je suis ravi de te voir, ma très chère Moïra, entamai-je, la voix vibrante d'une chaleur à peine contenue. À quoi dois-je l'honneur de ta visite ?

— Et moi qui pensais que nous avions laissé ces politesses derrière nous, ironisa-t-elle, ses yeux plongés dans les miens avec cette effronterie pétillante qui m'avait tant manqué. J'ai beaucoup réfléchi ces dernières semaines, Lazare, et je veux que notre histoire continue.

Chaque mot rallumait une flamme que je croyais vacillante, et mon cœur s'emballa. Je m'efforçai de garder une façade de calme, malgré l'orage intérieur.

— Mais je veux qu'il n'y ait plus de secrets si lourds entre nous à l'avenir. Peux-tu me le promettre ?

Je ravalai l'envie pressante de l'enlacer sur-le-champ.

— Je suis heureux que tu sois parvenue à cette conclusion, ma douce, répondis-je, la voix adoucie par une émotion brute. Je te promets d'être plus transparent, dès aujourd'hui. Tu connais déjà le cœur de mes secrets. Mais une transparence absolue... j'espère que tu comprendras que c'est impossible. Ce que je suis, ce

que je fais... je ne pourrai jamais tout te dévoiler, hélas.

Moïra me scruta, ses yeux sondant les miens dans un silence chargé, pendant de longues secondes. Puis, un sourire délicat, presque fragile, illumina son visage.

— Je crois que je peux vivre avec ça.

Cette fois, je ne résistai plus et l'enlaçai, mon cœur battant au rythme d'une joie retrouvée.

— J'en suis heureux, murmurai-je, savourant la chaleur de son étreinte, comme un phare dans la tempête.

Nous restâmes ainsi, suspendus dans cet instant de réconciliation, avant qu'elle ne s'écarte légèrement, une lueur malicieuse dans le regard.

— Au fond, j'ai toujours su que tu n'étais pas tout à fait ordinaire, avoua-t-elle avec une pointe d'espièglerie. Mais l'apprendre ainsi... ce fut un choc plus rude que je ne l'imaginais. Tu sais que j'ai mille questions à te poser ? ajouta-t-elle, ses yeux pétillant d'une curiosité insatiable.

— Le contraire m'eût étonné, répondis-je avec une tendresse amusée. Je ferai de mon mieux pour y répondre, une par une.

— Alors, commence par celle-ci : y a-t-il des femmes Drockheads ?

Je haussai un sourcil, désarçonné par la question.

— Figure-toi que les premiers Drockheads étaient des

femmes, révérai-je, un sourire en coin. La nature a doté les femmes d'une affinité unique avec la vie, une synchronisation profonde avec ses forces. Mais, je dois l'admettre, cela fait des lustres qu'aucune femme n'a porté ce titre.

— Pourquoi ?

— Bonne question, mais je n'ai pas la réponse, confessai-je, intrigué par l'éclat de sa curiosité.

Moïra ouvrit la bouche pour une nouvelle question, mais Zeph réapparut, son intrusion aussi soudaine qu'inhabituelle.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, surpris. Ce n'était pas dans ses habitudes de m'interrompre en compagnie de Moïra.

— Vous avez une nouvelle visite, Monsieur. Mademoiselle Alice Santoni vous attend dans le salon.

— Alice ? répétais-je, déconcerté. L'e-mail énigmatique que j'avais lu juste avant me revint en mémoire, comme une pièce de puzzle s'emboîtant soudain.

Une idée jaillit, audacieuse et lumineuse, et je me tournai vers Moïra.

— Ma toute tendre, que dirais-tu d'un voyage à bord de l'Orient Express ?

Ses yeux s'illuminèrent, scintillant d'un éclat presque enfantin.

— Vraiment ?

— Je dois rencontrer un fournisseur dans quelques jours, et je sais que tu as toujours rêvé de découvrir cette machine légendaire. Pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable ?

Moïra me sauta au cou, son enthousiasme débordant comme une vague.

— C'est une idée fabuleuse !

— Alors, c'est décidé, conclus-je en lui prenant la main, un sourire complice scellant notre pacte.

« La nature est remplie d'une infinité de raisons dont l'expérience n'a jamais vu la trace. »

Léonard de Vinci



Lazare Donatien

Episode 6

*Le Météore de
L'Orient-express*

L'Intégrale



Chapitre 1

Gare de Santa Lucia, Venise.

Moïra et moi déambulions sur le quai, profitant d'un moment de répit avant l'embarquement pour Prague à bord du Venice Simplon-Orient-Express. Ce voyage, je l'avoue, était un caprice, une décision impulsive née de l'arrivée soudaine de ma douce dans mon bureau, quelques jours plus tôt, et des mots qu'elle avait prononcés – des mots qui m'avaient donné des ailes. Quelques arrangements hâtifs, un saut dans le premier avion pour Venise, et nous voici, prêts à monter dans ce train légendaire.

Un vieil ami de Prague m'avait envoyé un e-mail juste avant l'apparition de Moïra, m'implorant de lui rendre visite au plus vite. L'occasion était trop belle : offrir à ma dulcinée un voyage dans l'Orient Express, un rêve qu'elle chérissait depuis toujours, tout en répondant à cet appel pressant. Un sourire complice m'échappa à cette pensée.

Mon regard s'accrocha à la grosse horloge du quai, et mon esprit s'égara un instant vers le Manoir. J'imaginais Dimitri aux prises avec Zeph, tous deux occupés à élucider le cas qu'Alice Santoni m'avait soumis – une affaire que j'avais, je l'admetts, reléguée au second plan avec une pointe de négligence.

Une ombre de culpabilité me frôla, mais je la chassai d'un haussement d'épaules. Dimitri s'en sortirait – il le faisait toujours.

Fin octobre, le quai bourdonnait d'une agitation familiale. L'air frais portait les effluves salées du Grand Canal, mais le soleil dardait encore ses rayons dorés, attirant une foule de voyageurs. Soudain, des éclats de voix percèrent le brouhaha ambiant.

Du coin de l'œil, je repérai l'origine du tumulte : un marchand ambulant, acculé, semblait en proie à une querelle avec un groupe de jeunes adultes turbulents, braillards, et en état d'ébriété manifeste. Mon instinct de Drockhead me poussa à intervenir, mais je me retins, serrant la main de Moïra. J'avais promis un voyage d'agrément, pas une chasse aux ennuis.

Pour détourner son attention – et la mienne –, je guidai ma compagne vers une échoppe aux vitrines scintillantes, regorgeant de bibelots en verre de Murano. Elle s'y plongea avec délice, explorant les reflets irisés des sculptures. Mais les éclats de voix s'amplifièrent, plus coléreux, plus tendus. Le marchand, visiblement dépassé, serrait contre lui un objet à moitié déballé, tandis qu'un des jeunes, riant aux éclats, tentait de le lui arracher, encouragé par ses camarades. Je surveillais la scène du coin de l'œil, prêt à briser ma promesse si nécessaire.

À mon soulagement, deux agents de police surgirent, leurs uniformes coupant court aux rires des trouble-fête. Après quelques échanges houleux, le marchand céda l'objet au jeune contre une liasse de billets, sous le

regard sévère des forces de l'ordre. La tension retomba, et je relâchai mon souffle, me désintéressant de la scène.

Le regard amusé de Moïra croisa le mien, pétillant de malice. Mon manège, si discret soit-il, ne lui avait pas échappé.

— Un objet en particulier aurait-il attiré ton attention sur l'étal de ce marchand ? demanda-t-elle, feignant l'innocence, un sourire espiègle aux lèvres.

— L'espace d'un instant, j'ai cru déceler un éclat suspect, répondis-je, jouant le jeu avec un flegme étudié. Mais ce n'étaient que des attrapes-touristes, je le crains. Et puis, la maréchaussée semble avoir réglé l'affaire. Aucun intérêt à s'attarder ici. Rien ne te tente dans cette échoppe, ma chère ?

Elle éclata d'un rire léger, un son qui réchauffa l'air frais du quai.

— Tu sais que tu es le seul à parler de « maréchaussée » à notre époque, n'est-ce pas ?

— Je cultive mon charme désuet, très chère, répliquai-je avec une pointe de panache, réajustant la veste de mon costume cosaque d'un geste théâtral.

Chapitre 2

Je me garai devant le Manoir de Lazare à huit heures pile, le cœur battant d'une anticipation fébrile. Il avait décrété qu'en tant que son apprenti, l'heure était venue de voler de mes propres ailes et de m'attaquer à mon premier cas, seul. Était-ce une véritable confiance en mes talents ou une excuse pour s'éclipser avec Moïra ? Peu importe, j'étais prêt à saisir cette chance. Les défis, après tout, étaient ma raison d'être. Je pris une profonde inspiration, descendis de la voiture, et gravis les marches du perron d'un pas décidé avant de sonner à la porte massive.

— Salut, Zeph ! Comment te portes-tu aujourd'hui ? lançai-je avec un sourire, notant avec fierté ma ponctualité. Dis-moi, où as-tu caché Mlle Santoni ?

— Bonjour, Monsieur Dimitri, répondit Zeph, son ton plus morose que jamais, presque comme si l'absence de son maître excentrique l'avait vidé de toute verve.

Je devinais qu'il se sentait désœuvré sans Lazare, mais, fidèle à lui-même, il n'admettrait jamais une telle faiblesse. Un esprit vagabond comme lui avait sa fierté.

— Mlle Santoni termine son petit déjeuner dans la cuisine, poursuivit-il en refermant la porte derrière moi avec une lenteur étudiée.

— OK, merci, je connais le chemin, dis-je en m'élançant vers la cuisine, laissant Zeph à son humeur maussade.

Un haussement d'épaules discret, presque imperceptible, trahit son agacement avant qu'il ne retourne vaquer à ses occupations. Aucun doute : notre Zeph national boudait, et il le faisait avec panache.

Dans la cuisine, Alice Santoni achevait son petit déjeuner, absorbée dans un monde de pensées. Sans être une beauté éclatante, elle rayonnait d'une élégance naturelle, une grâce délicate qui se reflétait dans chacun de ses gestes, jusqu'à la façon dont elle portait sa tasse à ses lèvres.

De toute évidence absorbée par ses pensées, elle ne m'entendit pas arriver. J'admirai son profil silencieux une seconde de plus et toquai doucement au chambranle de la porte pour signaler ma présence.

— Bonjour, lançai-je, un sourire amical aux lèvres. Vous semblez bien pensive ce matin.

Elle sursauta légèrement, tirée de sa rêverie.

— Bonjour, murmura-t-elle, son regard fuyant le mien avec une pointe de distraction.

Je tirai une chaise et m'installai face à elle, saisissant une tartine que je tartinai généreusement de beurre et de confiture de myrtilles, le tout avec une nonchalance calculée.

— Bon, dis-je d'un ton léger, espérant briser la glace,

Lazare vous a confiée à mes bons soins pour résoudre votre problème. Mais, je dois l'avouer, il est resté plutôt avare de détails. À vous de m'éclairer, j'en ai peur.

— Vous ne pouvez pas m'aider, souffla-t-elle, presque résignée, en sirotant son thé.

— Vous tenez donc tant à me froisser dès l'aube ? rétorqua-t-elle, haussant un sourcil, mi-surpris, mi-amusé.

— Non... Ce n'était pas mon intention... hum... Vous êtes son apprenti, c'est bien ça ? Mais vous n'êtes pas antiquaire, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, esquivant habilement.

— Mon domaine, c'est plutôt les nouvelles technologies que les vieilles reliques, je l'admetts. Mais cela ne m'empêche pas d'être l'apprenti de Lazare. C'est mon inexpérience en antiquités qui vous chiffonne ?

— Je me souviens de vous, lâcha-t-elle soudain, sa voix baissant jusqu'à un murmure, comme une confidence glissée dans l'ombre.

— Je... oui, je me souviens de vous aussi, balbutiai-je, une vague de confusion me submergeant. Dans mon esprit, une cacophonie d'alarmes s'éveilla – c'était bleu, c'était vert, c'était rouge, c'était Broadway.

— Et si je vous disais que je suis venue chercher des réponses ? Est-ce que... Est-ce que vous me diriez en quoi consiste exactement cet apprentissage que vous suivez ? Parce qu'une chose est sûre : ni Lazare ni vous n'êtes de simples antiquaires, répliqua-t-elle cette fois,

avec une pointe d'agressivité.

Une pointe d'agressivité perça dans sa voix, et mon estomac se noua.

Lazare, vieille canaille, pensai-je, les dents serrées, n'avais-tu pas juré qu'elle ne se rappellerait rien des Drockheads ? Et maintenant, comment suis-je censé gérer cette catastrophe annoncée, hein ?

Chapitre 3

Deux heures après avoir quitté Venise, je savourais l’expérience unique du Venice Simplon-Orient-Express, une bulle hors du temps où chaque détail – des boiseries polies aux tintements des verres en cristal – suivait un rythme lent, presque hypnotique, orchestré avec une précision d’horloger.

Cette ambiance, si singulière, était la quintessence de l’Orient Express, un voyage où le passé semblait murmurer à chaque virage.

Je contemplais le paysage somptueux qui défilait sous nos yeux – vallons dorés et montagnes drapées de brume – lorsqu’un picotement familier à la base de ma nuque me fit froncer les sourcils.

— Tout va bien ? demanda Moïra, son regard empreint d’une tendre sollicitude.

— J’ai l’impression que Dimitri m’en veut un peu de l’avoir laissé se débrouiller seul avec l’affaire d’Alice, répondis-je avec un demi-sourire, frottant distraitemment mon cou.

— Tu peux savoir ce qu’il pense malgré la distance ? s’étonna-t-elle, une lueur sceptique dans les yeux.

Moïra découvrait encore les arcanes des Drockheads, et mes capacités restaient pour elle un mystère drapé d'ombre. J'avais promis de lever le voile sur ce qui pouvait l'être, et ce voyage, avec ses longues heures suspendues, m'offrait l'occasion idéale de révéler quelques rouages de mon métier.

— En quelque sorte, oui, commençai-je, un sourire en coin. Depuis l'instant où Dimitri a pleinement embrassé son rôle d'apprenti, un lien s'est forgé entre nous. Ce lien, renforcé par nos aventures communes, me permet de ressentir ses émotions, même à des lieues d'ici. C'est une facette de la magie Drockhead, conçue pour protéger les nôtres – nous avons toujours été en sous-effectif, si je puis dire. Mais Dimitri est un Naturel, ce qui complique les choses. Pour l'instant, je suis le seul à percevoir ses émotions, car il ignore encore qu'il pourrait en faire autant. Et, je l'avoue, j'ai omis de lui en parler. Il a déjà tant à apprendre, tant de priorités plus urgentes qu'un lien qui demande du temps à maîtriser.

— Tu sais que je pourrais presque être jalouse ? lança-t-elle avec une pointe d'ironie. J'aimerais partager un tel lien avec toi. Mais si j'étais à la place de ton précieux apprenti, je serais furieuse le jour où je découvrirais que tu m'as caché ça.

— Ton analyse est d'une justesse redoutable, ma douce, répondis-je, enveloppant ses mains dans les miennes, le cœur réchauffé par sa franchise. Dimitri et moi réglerons cela en temps voulu, comme toujours. Mais savoir que tu envies ce lien... ça me touche plus que tu ne l'imagines.

— Pauvre garçon, soupira-t-elle, feignant l'exaspération. Tu lui mènes la vie dure, et pourtant, il ne jure que par toi. Mais dis-moi, ressentir ses émotions ne te dit pas pourquoi il ressent ça, n'est-ce pas ? Ou est-ce que tu sais ça aussi ? demanda-t-elle, ses yeux pétillant de curiosité.

Un rire discret m'échappa.

— Non, je ne suis pas sorcier, juste Drockhead. Ma magie a ses limites, et je m'en satisfais. Je serais bien incapable de faire bouillir de l'eau par la seule force de ma volonté, et ça me va très bien ainsi. À vrai dire, je ne suis pas sûr que j'aimerais être sorcier.

— Tu connais beaucoup de sorciers ? s'enquit-elle, intriguée.

— Des sorciers, non. Mais des sorcières, oui, j'en connais quelques-unes.

— À notre époque ? s'exclama-t-elle, haussant un sourcil.

— Disons qu'elles sont... particulières, esquivai-je avec un sourire énigmatique.

— Lazare ! protesta-t-elle, ses yeux brillant d'un mélange d'impatience et d'amusement. Soit tu m'en dis trop, soit pas assez ! Allez, raconte-moi tout sur ces sorcières !

Son enthousiasme était si désarmant que j'hésitai à céder à sa curiosité sur-le-champ. Mais avant que je ne puisse répondre, un tumulte de cris et d'ordres hachés

éclata, perçant les murs feutrés de notre cabine.

Je lançai un regard rapide à Moïra.

— Je vais voir ce qui se passe et je reviens au plus vite, d'accord ?

— Pas question ! rétorqua-t-elle, sa douceur habituelle cédant à une détermination farouche. Si tu crois que je vais te laisser me planter là à la première alerte, détrompe-toi ! Je viens avec toi, point final !

Je secouai la tête, un sourire résigné aux lèvres. Connaissant Moïra, je ne pouvais pas prétendre que sa réaction me surprenait.

Résolu à faire avec, je lui tendis la main, et nous quittâmes la cabine pour découvrir la source de cette agitation.

Ce qui nous attendait dans l'Étoile du Nord, l'une des trois voitures-restaurants du Venice Simplon-Orient-Express, défiait toute description.

Une vague de panique semblait avoir balayé l'élégance raffinée du wagon, transformant la scène en une comédie tragi-comique tout droit sortie d'un théâtre burlesque.

Chapitre 4

Une scène de chaos pur s'offrait à nous dans l'Étoile du Nord, l'une des voitures-restaurants du Venice Simplon-Orient-Express. Une troupe de jeunes adultes, livides et paniqués, s'agglutinait autour d'un des leurs, effondré sur le sol, secoué par des convulsions violentes.

Du sang jaillissait de sa bouche, de ses narines, de ses yeux, dans une vision cauchemardesque qui semblait arrachée à un tableau d'horreur. Le personnel, débordé, s'agitait sous les ordres secs du majordome, tandis que des cris de panique ricochaient contre les boiseries raffinées du wagon.

Ignorant les injonctions du majordome, je m'approchai, mon regard tombant sur le jeune homme à terre. C'était lui, le bagarreur du quai de Santa Lucia, celui qui avait arraché un objet au marchand quelques heures plus tôt. Mes alarmes de Drockhead hurlèrent en chœur, confirmant ce que mon instinct pressentait : un cas de possession, aussi classique qu'effroyable.

Je scrutai la foule et repérai un grand blond, pâle mais tenant bon, un semblant de sang-froid dans ses yeux clairs.

— Comment s'appelle ton ami ? lançai-je, abrupte et

autoritaire.

Il me dévisagea, perdu, le choc rendant ses réactions lentes.

— Je ne parle pas français, articula-t-il enfin, avec un accent épais.

C'était bien ma veine. Russe, évidemment.

— Anglais ? demandai-je, un espoir tenu dans la voix.

— Da, répondit-il avec un hochement de tête.

Je passai à l'anglais, pressé par l'urgence.

— Que s'est-il passé ? Depuis combien de temps est-il comme ça ?

— Je ne sais pas, ça vient juste d'arriver, bredouilla-t-il, les yeux rivés sur son ami.

— Vous dîniez. Des allergies ?

— Kolia n'a pas d'allergies. Il n'est jamais malade.

Le médecin de bord s'affairait désormais auprès de la victime, mais je savais qu'il serait vite dépassé. De mon côté, je balayai la pièce du regard, cherchant un indice, une anomalie. Rien.

Sans la source de cette possession, ce garçon était condamné, et le temps jouait contre nous.

— Conduis-moi à sa cabine, ordonnaï-je au blond, qui, par miracle, ne protesta pas.

Les cabines de l’Orient Express, exiguës mais élégantes, me facilitèrent la tâche. À peine entré, mes yeux tombèrent sur un bol en pierre, posé sur le rebord de l’évier, gravé d’inscriptions étranges. Son aura maléfique pulsait, presque palpable, confirmant mes soupçons.

— Où ton ami a-t-il trouvé ça ? demandai-je, fixant le blond.

— Il l’a acheté à un marchand, tout à l’heure, à la gare.

L’objet de la dispute à Santa Lucia. Évidemment.

— Et moi qui rêvais d’un voyage paisible, soupirai-je, un rictus ironique aux lèvres. Vous n’êtes qu’une bande de jeunes idiots, tu le sais, ça ?

Le blond me lança un regard où la peur cédait à l’arrogance.

— Va rejoindre tes amis, continuai-je. Et passe ce message : personne ne s’approche de cette cabine, compris ?

L’éclat de peur dans ses yeux s’évanouit, remplacé par une morgue juvénile.

— Eh, tu me parles pas comme ça, le vieux ! J’t’ai aidé, maintenant, débrouille-toi !

Je durcis mon regard, laissant percer une froideur calculée.

— Écoute bien, jeune blanc-bec. Je suis probablement

le seul ici capable de sauver ton « pote » d'une mort certaine, douloureuse et rapide. Mais si tu ne retournes pas illico dans la voiture-restaurant, transmettre mon message et poser tes fesses dans un fauteuil, c'est toi et ta bande qui vous viderez de votre sang, un par un, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ne t'y trompe pas, gamin : sans moi, c'est votre destin.

La peur revint au galop dans ses prunelles claires. Parfait.

— Ouais, ben... t'as intérêt à pas me prendre de haut, papi, et à veiller à ce que rien nous arrive, parce que mon père, c'est un ministre, bouffon !

— Bouffon, vraiment ? rétorquai-je, un sourcil levé. Et moi qui pensais que ce costume cosaque faisait son effet. Regarde ces bottes rutilantes, petit. Tu vois leur forme effilée ? Grave-les dans ta mémoire, car je vais les imprimer sur ton postérieur de blanc-bec si tu ouvres encore la bouche. J'ai un beau palmarès en matière de jeunes prétentieux qui comptent sur papa pour se défendre. Alors, on décide quoi ?

Le gamin, blême, détala sans demander son reste vers l'Étoile du Nord. Derrière moi, le rire clair de Moïra éclata, léger comme une brise.

— Ce gosse y réfléchira à deux fois avant de te traiter de « papi » ou de « bouffon », lança-t-elle, ses yeux pétillant de malice. Pas peur de te mettre un ministre russe à dos ?

— Bah, ce genre de menaces ne va jamais loin,

répondis-je avec un haussement d'épaules, avant de désigner le bol maudit sur le rebord de l'évier. Mais ça, en revanche, me donne de sérieuses raisons de m'inquiéter. Il va falloir prendre des mesures, ma douce. Je suis désolé pour cet accroc à notre voyage en amoureux.

— Allons, Lazare, tu sais que je t'aimerais moins si tu pouvais ignorer une telle scène, murmura-t-elle, serrant ma main avec douceur. Mais sache que si tu t'avises de m'écartier de ce cas, mes menaces seront bien plus créatives que celles d'un gamin arrogant.

Je la dévisageai un instant, un sourire résigné aux lèvres.

— Loin de moi une telle pensée, ma douce, répondis-je, l'entraînant vers la voiture-restaurant, prêt à affronter ce nouveau challenge.

Chapitre 5

Après avoir verrouillé la cabine du jeune Nikolaï Vetrov – « Kolia » pour ses amis – et m’être assuré que je fusse le seul autorisé à y pénétrer, je saisis mon téléphone et composai le numéro du Manoir, l’adrénaline pulsant dans mes veines.

— Résidence Donatien, j’écoute, répondit presque instantanément la voix familière de Zeph, fidèle et imperturbable.

— Salut, Zeph, quel délice de t’entendre, lançai-je, un sourire ironique aux lèvres.

— De quoi Monsieur a-t-il besoin ? coupa-t-il, son intuition acérée ne laissant place à aucun détour.

Quel bonheur de traiter avec un valet qui vous déchiffrait avant même que vous n’ouvriez la bouche !

— J’ai besoin que tu mettes Dimitri au bout du fil, et vite, poursuivis-je sans perdre une seconde. Et reste à l’écoute, toi aussi.

— Un instant, Monsieur.

J’entendis qu’il posait le combiné, puis, quelques secondes plus tard, je perçus le bruit du combiné que

l'on reprenait.

— Lazare ! tonna la voix de Dimitri, vibrante d'une énergie contenue. Je suis sacrément content que tu appelles, figure-toi que...

— Plus tard, l'interrompis-je, la gravité prenant le pas sur mon habituelle désinvolture. J'ai un gamin qui se vide de son sang ici, et ça ne rigole pas.

Un silence bref trahit sa surprise, mais il se ressaisit avec la rapidité d'un apprenti aguerri.

— Tu n'es pas censé être en voyage d'agrément ? glissa-t-il, une pointe d'ironie perçant dans son ton.

— C'était l'idée, oui, mais les plans ont changé, rétorquai-je, sec.

— La poisse te colle aux basques, on dirait. Mes condoléances, acheva-t-il, oubliant que notre lien magique trahissait son amusement narquois.

— Je vais prétendre ne rien avoir entendu et aller droit au but, commentai-je, un sourcil levé malgré la distance.

— Je t'écoute, et Zeph est juste à côté, répondit Dimitri, sérieux cette fois.

— Parfait. Zeph, prépare la chambre d'invocation, tout de suite.

— Bien, Monsieur, répondit-il, laconique.

— Quant à toi, Dimitri, tu vas devoir te lancer dans un

travail... disons, inhabituel, soupirai-je. Évidemment, je n'ai pas eu le temps de t'y préparer – ce serait trop simple, n'est-ce pas ? Je vais avoir besoin de toi au sommet de ta forme. Ce qu'on s'apprête à faire n'est pas franchement conventionnel, et ça risque de secouer.

— Je t'écoute, répéta-t-il, sa voix empreinte d'une concentration absolue.

Je quittai la cabine où je m'étais isolé pour téléphoner et rejoignis Moïra, qui m'attendait dans la nôtre, ses yeux scrutant les miens dès que je franchis le seuil.

— Tout est en ordre ? demanda-t-elle, une note d'inquiétude dans la voix.

— Tout à fait, répondis-je avec une assurance feinte. Dimitri et Zeph s'activent en ce moment même. Les préparations prendront une heure, peut-être un peu plus. D'ici là, je vais tenter une petite conversation avec l'entité qui hante l'artefact qu'on a vu tout à l'heure, celle qui s'acharne sur le jeune Vetrov. Ma douce, j'ai besoin que tu restes auprès du garçon pendant ce temps et que tu me signales tout changement dans son état, avec l'heure exacte. Je dois corréler ça avec le déroulement de mon échange. Tu peux faire ça pour moi ?

— Évidemment, répondit-elle sans hésiter, ses yeux brillants de détermination.

Une pointe de culpabilité me transperça face à tant de sincérité. Mon mensonge, bien que protecteur, pesait lourd. Nous quittâmes la cabine, moi en direction de

celle de Vetrov, Moïra vers l'Étoile du Nord, transformée pour l'heure en hôpital de fortune.

Je n'avais pas menti sur un point : Moïra observerait bel et bien des changements dans l'état du garçon. Mais les noter était inutile – ces symptômes n'étaient que la confirmation évidente d'une possession, un fait que j'avais déjà établi. Ce que Moïra ignorait, c'était que je n'avais nul besoin de ces observations pour avancer.

Confronter l'esprit du bol sans préparation était une folie, et je le savais. J'allais en payer le prix, et ça n'allait pas être une partie de plaisir ! Mais dans cette situation, chaque seconde comptait. Il fallait détourner l'attention de l'entité de sa victime pour donner à Kolia une chance de reprendre son souffle. Le plus tôt serait le mieux.

Chapitre 6

— La chambre d'invocation est prête, Monsieur Dimitri, annonça Zeph, surgissant dans le bureau de Lazare avec sa discréction théâtrale.

J'avais élu ce sanctuaire de grimoires poussiéreux comme refuge pour me concentrer sur la tâche obscure que Lazare m'avait confiée, faute d'un meilleur havre.

— Merci, Zeph, lançai-je, un sourire crispé aux lèvres. Dis-moi, as-tu la moindre idée de ce que ton maître me fait préparer ? Parce qu'il n'a pas franchement brillé par ses explications.

— Monsieur est rarement loquace, se contenta de rétorquer Zeph, une lueur d'ironie dans son regard spectral.

— Un point pour toi, concédai-je, amusé malgré la tension qui me nouait. Alors, une piste ?

— Si mes soupçons sont justes, Monsieur envisage une cérémonie gémellaire, déclara-t-il, sa voix monocorde masquant une gravité ancienne. Je n'ai assisté qu'une fois à un tel rituel au cours de ma longue existence, et disons que l'issue n'était pas... idéale. Le tenter avec un apprenti ? J'ai peur que cela ne présage rien de bon, ajouta-t-il, sobre mais tranchant.

— Merci pour le vote de confiance, Zeph, grimaçai-je, l'estomac serré. Me voilà parfaitement rassuré. Dis-moi, à part tes commentaires éclairés, pourrais-tu m'aider à dénicher ce dont j'ai besoin, pour changer ?

— Je dois préparer le dîner, rappela-t-il, une pointe de malice dans son ton. Mon temps d'apparence est limité, vous savez. Bon courage, Monsieur Dimitri.

Avant que je ne puisse répliquer, il s'évanouit en une volute fugace, me laissant seul avec ma frustration.

Un bruit étouffé me fit pivoter. Alice se tenait dans l'embrasure, les yeux écarquillés, un mélange d'incompréhension et de peur crispant ses traits. Sa main plaquée sur sa bouche tentait d'étouffer le son qui lui avait échappé, mais le mal était fait. Comment allais-je expliquer l'apparition – et la disparition – d'un valet spectral ?

Je m'avançai vers elle, mais son recul instinctif m'arrêta net. Je restai planté là, cherchant mes mots.

— Alice, commençai-je, ma voix se voulant apaisante, vous êtes revenue plus tôt que prévu, on dirait.

— J'ai oublié mon portefeuille à l'arrêt de bus, murmura-t-elle, machinale, encore sous le choc.

Saisissant l'occasion de sa confusion, je tentai un détour, peu glorieux mais peut-être salvateur.

— Et vous l'avez retrouvé ? demandai-je, feignant une amabilité désinvolte.

— Vous pensez vraiment que je vais avaler ça ? rétorqua-t-elle, ses yeux luisant de chagrin et de colère, braqués sur moi comme des lames. Vous avez sérieusement l'intention de me prendre pour une idiote ?

Ma tentative de diversion s'effondra lamentablement. La leçon du jour ? Ne jamais sous-estimer une femme.

Je passai une main sur mon visage, puis dans mes cheveux, cherchant à gagner du temps.

— Asseyez-vous, proposai-je, désignant un fauteuil avec une résignation lasse.

Chapitre 7

Dans la pénombre de la cabine exiguë, je scrutais le bol en pierre avec une prudence de chasseur. Gravé de glyphes archaïques et de silhouettes rudimentaires – ces « bonhommes bâtons » qu’un enfant pourrait griffonner –, il exsudait une aura inquiétante. Mais ce n’était pas là le plus troublant.

Bien que je ne fusse ni géologue ni minéralogiste, ma collection de minéraux, amassée pour leur rôle d’amplificateurs de sorts, me donnait un certain flair. La pierre de ce bol, rare et singulière, semblait choisie pour canaliser une puissance occulte. Sa nature exacte m’échappait encore, mais son éclat étrange ne laissait aucun doute : elle était le cœur de cette malédiction.

J’avais jusqu’alors évité tout contact, notant chaque détail – inscriptions, texture, reflets – susceptible d’éclairer mon affrontement imminent. Mes observations terminées, je pris une profonde inspiration et saisis le bol, le soulevant délicatement au creux de mes mains.

Une douleur fulgurante explosa dans mon plexus, comme un coup de poing invisible. Je soufflai bruyamment, luttant pour garder mon calme, et me focalisai sur la fréquence de l’esprit tapi dans l’artefact. Un nouveau choc, plus vif, me transperça le flanc droit,

arrachant un grognement.

Permettez-moi une précision : un Drockhead qui touche un objet hanté par un esprit vengeur sans protection s'expose à sa merci. La clé ? Trouver la faille, cet interstice dans le champ énergétique de l'esprit, libre de son influence. Une tâche ardue, mais il y en a toujours une – il suffit de la dénicher. Et dans mon cas, le temps pressait. Cet esprit semblait prendre un malin plaisir à distribuer des coups, et un autre me frappa le flanc gauche, brutal et précis.

J'expirai avec force, bandant mes muscles, et redoublai de concentration. Parler n'était pas à l'ordre du jour ; il fallait encaisser. Un nouveau coup me percuta l'estomac, suivi d'un crochet au menton qui me fit vaciller. Diable, cet esprit boxait comme un champion ! Le pire ? Impossible de riposter. Avez-vous déjà essayé de frapper un fantôme ? Autant boxer une ombre – ça manque de consistance tout ça !

Soudain, je la repérai : la faille, discrète, presque insignifiante, mais bien réelle. Ma porte de salut. Je m'y engouffrai à la vitesse de l'éclair, et me retrouvai face à l'esprit dans un terrain neutre, un espace éthéré où nos essences se jaugeaient. L'image résiduelle de mon adversaire révélait une silhouette robuste – ce qui expliquait la vigueur de ses coups. Sans perdre une seconde, j'entamai les hostilités.

— De par l'autorité que j'ai acquise en déjouant ta vigilance, âme de cet artefact, je te somme de révéler ton identité !

— Je suis Iakov Sannikov, gronda l'esprit, son français teinté d'un accent russe rocailleux.

Le nom fit tilt. Féru d'histoire et de mystères, il ne me fallut pas plus d'une demi-seconde pour faire le lien.

— Le navigateur arctique ? Celui de la Terre de Sannikov ? demandai-je, notant que son français, courant dans les cercles cultivés de son époque, n'était pas surprenant.

— C'est moi, confirma-t-il, sa voix vibrante de colère contenue. Mais pourquoi jouer les innocents ? Libère-moi, comme tu l'as promis !

— Pardon ? rétorquai-je, incrédule. Je n'ai rien promis ! De quoi parles-tu ?

Un cri de rage déchira l'espace éthéré.

— Tu as promis ! rugit Sannikov.

Il semblait convaincu d'une conversation antérieure. Une pensée sinistre me traversa : un autre Drockhead. Pas moi.

— Je ne suis pas celui que tu crois, Sannikov, et je n'ai conclu aucun pacte avec toi, déclarai-je fermement. Mais je suis celui qui peut te libérer.

— Menteur ! tonna l'explorateur, son aura s'embrasant.

— Regarde autour de toi, repris-je, calme mais autoritaire. Examine les vibrations de mon esprit. Nous sommes en terrain neutre. Tu verras que je ne suis pas

ton geôlier.

Sannikov prit son temps, ses yeux spectraux me sondant. Puis, son regard changea, la fureur cédant à une méfiance prudente.

— Qui es-tu ? Et peux-tu vraiment me libérer ?

— Lazare Donatien, Drockhead. Oui, je peux t'aider, mais il faudra me faire confiance. Je vais te laisser temporairement pour préparer ce qu'il faut. En échange, je te demande de relâcher ton emprise sur le jeune garçon. Sommes-nous d'accord ?

— Tu n'as pas la même essence que celui qui m'a piégé, admit-il, plus calme. Mais ça ne garantit pas que tu ne me trahiras pas. Je relâcherai le garçon quand tu reviendras.

Je serrai les dents. Il allait falloir faire vite. Pourvu que Dimitri et Zeph aient avancé sur les préparatifs.

— Très bien, acquiesçai-je, avant de laisser mon esprit s'arracher à l'espace neutre, le cœur battant à tout rompre.

Chapitre 8

À peine sorti de la cabine de Nikolaï Vetrov, je saisis mon téléphone, l'adrénaline encore à fleur de peau, et rappelai Zeph et Dimitri. Ce dernier, fidèle à son zèle, confirma que les préparatifs étaient terminés, glissant au passage qu'un problème avec Alice persistait. Mais ce souci attendrait – l'urgence était ailleurs. Je rappelai à Dimitri de garder toute sa concentration pour la cérémonie à venir, puis lui ordonnai de se poster devant la chambre d'invocation et d'attendre mon prochain appel, imminent.

À peine avais-je raccroché – je dois l'admettre, ces portables sont d'une efficacité redoutable – que je me dirigeai vers les cabines du personnel. D'un ton ferme, je leur expliquai qu'il fallait isoler la cabine du garçon, invoquant le risque d'une « bactérie » ou d'un « microbe » pour justifier la zone de quarantaine. La peur d'une épidémie, alliée à mon assurance de Drockhead, fit des miracles : personne ne questionna mes qualifications. J'obtins une paix royale pour m'adonner à mes affaires occultes.

Je rejoignis ensuite Moïra dans l'Étoile du Nord, lui faisant signe depuis l'entrée de la voiture-restaurant de me retrouver dans notre cabine. Là, je m'enquis de l'état du garçon. Elle m'apprit que le médecin avait

stabilisé Kolia, bien que les hémorragies persistaient, impossibles à juguler complètement. Pas surprenant : ces saignements étaient la marque physique d'une possession. Soulagé d'avoir un médecin compétent à bord, je pris quelques minutes pour exposer à Moïra la suite des opérations en termes brefs, insistant pour qu'elle reste dans la cabine cette fois. Elle accepta à contrecœur, ses yeux trahissant une réticence farouche.

Je repartis, pour ce qui me semblait la centième fois ce jour-là, vers la cabine de Vetrov. Verrouillant le loquet derrière moi, je posai mon téléphone en mode haut-parleur.

— Dimitri, j'écoute, répondit-il presque instantanément, fidèle à sa promptitude.

— Zeph est à côté de toi ? Tu es devant la chambre ? Haut-parleur activé ?

— Oui aux trois, répondit-il avec son flegme coutumier.

— Parfait. Zeph, mon ami, Dimitri m'a dit que tu avais deviné ce que je prépare. Je n'en attendais pas moins de toi. Maintenant, je te demande d'assister Dimitri. Ce qu'il va affronter est... disons, délicat. Veille à ce qu'il réintègre son corps une fois qu'on aura terminé. Tu ne veux pas devenir un esprit vagabond, n'est-ce pas, Dimitri ?

— Autant que possible, sans t'offenser, Zeph, j'aimerais garder mon enveloppe charnelle intacte, plaisanta-t-il, un brin tendu.

— Que Monsieur se rassure, cela ne m'offusque pas,

répondit Zeph, pince-sans-rire. Je veillerai sur vous.

— Zeph, c'est bien la première fois que tu te montres aussi coopératif ! Profitons-en et mettons-nous au travail.

À des lieues de là, Dimitri s'allongea sur le lit d'appoint que Zeph avait disposé au centre du plus grand cercle d'appel dans la chambre d'invocation, suivant mes instructions à la lettre. Je le guidai, ma voix ferme malgré la distance.

— Inspire profondément, Dimitri. Expire. Vide ton esprit et cherche ma présence. Tu sentiras une légère chaleur à mon approche. Une fois que tu m'auras trouvé, ne me lâche sous aucun prétexte.

Un silence lourd s'installa, signe que Dimitri entamait la transe. Pour un novice, c'était une épreuve redoutable. J'attendais, tous les sens en alerte, l'arrivée de son corps astral. Après de longues minutes, un picotement familier me frôla la nuque. Il avait réussi. À mon tour.

Renforcé par la présence de Dimitri et ma barrière de protection solidifiée, je saisis le bol maudit. L'espace éthétré s'ouvrit instantanément, et l'âme de Sannikov m'apparut.

— Vous avez tenu parole, constata-t-il, sa silhouette robuste se dessinant dans la brume spectrale.

— Je suis un homme de parole, rétorquai-je, un sourire crispé. Et toi ? Qu'en est-il de notre marché ?

— J'ai libéré le garçon dès votre retour, répondit-il. Mais attention : cet objet est puissant, doté d'une volonté propre. Ce qui a frappé le garçon n'était pas seulement moi. J'ai initié le contact, mais la pierre a fait le reste.

— Explique-toi, ordonnai-je, un frisson d'appréhension me parcourant.

— Ce satané météore est la cause de tout.

Bon sang. Ce caillou, que j'avais peiné à identifier, était une météorite – une des pierres les plus rares, un amplificateur de sorts d'une puissance inégalée, mais aussi diablement difficile à désenvoûter. Cela compliquait tout. Kolia aurait besoin d'une protection renforcée.

— Raconte-moi tout depuis le début, proposai-je, masquant mon trouble. J'avais besoin de chaque détail pour déjouer cette malédiction.

Sannikov, fidèle à la tradition orale de son peuple, ne se fit pas prier.

— Comme vous le savez, je suis navigateur. Lors de mes expéditions en Nouvelle-Sibérie, j'ai rencontré des survivants du peuple esquimau, que l'on croyait éteint. Ce bol leur appartenait, ancré dans leurs légendes. Des pierres tombées du ciel avaient atterri sur une île voisine, des générations plus tôt. Leurs ancêtres les ont ramenées, les sanctifiant. La plus grosse fut taillée en ce bol sacrificiel, destiné à recueillir le sang des offrandes pour apaiser les esprits malfaisants avant les chasses.

C'est là-dedans que je suis prisonnier.

— Comment t'y es-tu retrouvé ? demandai-je, intrigué.

— J'apprenais vite les langues. En maîtrisant celle des Esquimaux, je me suis lié d'amitié avec leur chef. Grâce à eux, j'ai localisé la Terre de Sannikov, mais personne ne m'a cru à l'époque. Vous avez dit la connaître. Cela signifie-t-il qu'elle est enfin reconnue ?

Je n'eus pas le cœur de lui dire que la Terre de Sannikov était une île fantôme, une légende plus qu'une réalité. Un demi-mensonge s'imposa.

— Elle est devenue une légende, confirmai-je avec aplomb. Et un détroit porte ton nom, entre l'île de Liakhov et celle de Kotelny.

— Bien, murmura Sannikov, un sourire fugace sur son visage spectral.

— Et comment es-tu devenu prisonnier de ce bol ? insistai-je.

— Un homme comme vous m'a enfermé. Il m'a trouvé au musée de l'Arctique et de l'Antarctique à Saint-Pétersbourg, où j'aimais errer. Il pouvait me voir, me parler – un bonheur rare. Il m'a promis de m'ouvrir le portail en échange d'un service. J'ai accepté sans hésiter. Puis il m'a piégé dans ce bol, me chargeant d'« attacher » le premier à qui l'objet serait confié. Vous connaissez la suite.

Une vague de colère me submergea. Ce « marchand » de Santa Lucia... Je n'avais perçu aucune vibration de

Drockhead près de lui, ce qui ne signifiait qu'une chose : mon ennemi – Pytki – avait appris à masquer sa trace. Une pensée glaçante. Je ravalai ma fureur et repris mon interrogatoire.

— Comment cet homme a-t-il obtenu le météore ?

— Il l'avait déjà lorsqu'il m'a trouvé, répondit Sannikov. À bien y réfléchir, il me cherchait. Sans doute à cause de ce bol et de mon histoire.

— Si tu l'as touché de ton vivant, la pierre connaissait ta signature spirituelle, facilitant ton emprisonnement, murmurai-je, un frisson me parcourant l'échine.

— C'est possible, admit-il. Je me suis même coupé dessus. Mon sang a coulé sur le bol, et pas qu'un peu.

Je tressaillis. La magie du sang. Un cauchemar.

— Dimitri ? appelaï-je en silence, sentant notre lien gémellaire vibrer.

— Je suis là, répondit sa voix dans mon esprit, preuve de ses capacités stupéfiantes.

— Nous ne pouvons pas libérer Sannikov aujourd'hui. Réintègre ton corps tout de suite. Je dois lui annoncer la nouvelle, et ça risque de mal passer.

— Je peux t'aider, insista-t-il.

— Non ! Retourne dans ton corps, maintenant ! ordonnai-je, coupant le lien.

Je me tournai vers Sannikov, cherchant mes mots. La

franchise était ma seule option.

— J'ai bien peur que tu n'apprécies pas ce que je vais dire, commençai-je, mais reste calme, je t'en prie.

— Vous ne pouvez pas me libérer, n'est-ce pas ? devina-t-il, d'un calme inquiétant.

— Pas pour l'instant, confirmai-je. La magie du sang, mêlée à ce météore, te lie à ce bol d'une manière que je ne peux briser seul. Ton geôlier le savait.

— Pourquoi ? demanda-t-il, la voix tendue.

— Ton sang a scellé le sort. Mais j'ai une bonne nouvelle : je connais des sorcières capables de nous aider. Je suis en voyage, mais à mon retour, je les contacterai, et nous trouverons une solution. En échange, tu dois promettre de ne plus faire de mal à quiconque. Es-tu prêt à accepter ce marché ?

— Combien de temps encore ? murmura-t-il, ses yeux spectraux me sondant.

— À vrai dire, je n'en ai aucune idée, admis-je avec honnêteté.

Il m'observa longuement, puis haussa les épaules.

— Très bien, j'accepte. Je n'aime pas blesser les gens, de toute façon. Passe me voir de temps en temps, et je patienterai.

— Tu as ma parole, jurai-je, scellant notre pacte d'une poignée virtuelle.

Épuisé, vidé de toute énergie, je quittai la cabine de Vetrov, le bol sacrificiel soigneusement enveloppé sous le bras.

— Mon Dieu, que t'est-il arrivé ? s'exclama Moïra lorsque je regagnai notre cabine.

Un coup d'œil dans le miroir révéla une ecchymose violet-noir sur mon menton, vestige du crochet spectral de Sannikov. Pas très ragoûtant, mais, ma foi, ça me donnait un air de baroudeur qui m'arracha un sourire.

— Un désagrément passager, confessai-je. Mais tout s'est bien terminé.

Je tapotai le bol avec une camaraderie ironique avant de le ranger au fond de ma valise. Mes amies sorcières seraient contactées dès mon retour de Prague, comme promis. Pour l'heure, j'avais besoin de repos.

— Puis-je compter sur ta sollicitude, ma douce ? murmurai-je. Me laisseras-tu poser ma tête sur tes genoux une heure ou deux ? La journée a été rude.

Moïra ne répondit pas, se contentant d'un sourire tendre. Elle me tendit la main, et je m'installai, trouvant enfin un instant de répit dans la chaleur de son étreinte.

Chapitre 9

Je m'éveillai en sursaut, le front trempé de sueur, le souffle court. Le regard inquiet de Moïra me transperça, et je me redressai lentement, luttant contre l'étau qui serrait ma poitrine.

— Tout va bien ? murmurai-je, pressant sa main dans la mienne pour apaiser son angoisse.

— Un cauchemar ? demanda-t-elle, sa voix douce mais teintée d'inquiétude.

— Si seulement, répondis-je, une amertume acide dans la gorge. Je renversai la tête contre les coussins moelleux de notre siège, fermant les yeux pour reprendre mes esprits.

C'est alors que l'ombre que j'avais pressentie dans mon sommeil se manifesta, glaçante. Je me redressai d'un coup, ma main serrant celle de Moïra avec une intensité involontaire.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle, ses yeux fouillant les miens, une lueur d'inquiétude mêlée de surprise dans son regard.

— Nous avons de la visite, ma douce, commençai-je, pesant chaque mot. Et je t'en conjure, ne panique pas...

Il est assis en face de nous, là, maintenant, et nous devons parler.

Elle tourna vivement la tête, scrutant le siège vide que je désignais, et comprit soudain. Son étreinte se resserra.

— Tu veux dire... ce « genre » de visite ? demanda-t-elle, choisissant ses mots avec soin, sa voix tremblante mais ferme.

— C'est bien ça, confirmai-je, un sourire crispé aux lèvres.

Elle prit une profonde inspiration, relâcha ma main, et m'offrit un sourire vaillant.

— Entendu... Je vais bien, assura-t-elle, son courage illuminant ses traits.

Je me levai pour sortir, mais son bras me retint, ferme et décidé.

— Je veux assister à votre discussion, si c'est possible, déclara-t-elle, ses yeux brûlant de détermination.

Je la dévisageai, saisi par l'intensité de sa volonté. Elle ne plaisantait pas : son désir de comprendre mon monde, de s'y ancrer, était aussi solide que l'acier. Faire cela ici, dans une cabine de l'Orient Express, loin du Manoir, serait ardu, mais pas impossible. Ses yeux ne laissaient place à aucune esquive – pas de pirouette cette fois.

— Très bien, concédai-je, un sourire résigné aux lèvres.

Allume les bougies sur l'étagère et ferme les rideaux de ton côté, veux-tu ? Je m'occupe des miens.

Dans la pénombre tamisée, je défis la ceinture de ma veste cosaque et empruntai l'épinglé à châle de Moïra, disposant le tout sur la table dépliée pour l'occasion. Puis, je m'adressai à l'esprit tapi dans l'ombre.

— Maximilien Novak, mon vieil ami, dévoile-toi à nos regards avertis.

Une silhouette floue se matérialisa sur le siège en face, ses contours vacillants comme une brume. Pour moi, Max était clair comme le jour, mais pour Moïra, ce ne serait qu'un murmure visuel, un écho indistinct. Mes pouvoirs de Drockhead, limités hors d'un lieu consacré, ne pouvaient offrir davantage. Du coin de l'œil, je guettai Moïra. Son calme d'acier, face à cette vision surnaturelle, gonfla mon cœur de fierté.

— Que t'est-il arrivé, mon ami ? demandai-je, la voix lourde.

— Assassiné ce matin, Lazare, au magasin, gronda Max, sa voix éthérée vibrant de colère. Et l'enfoiré savait que tu venais me voir. Tu es surveillé, mon vieux, et de près.

Une rage sourde monta en moi, mais je la ravalai.

— Et tu en as payé le prix, murmurai-je, les poings serrés.

— Ce qui est fait est fait, trancha Max. On n'y change rien, tu le sais mieux que moi.

— Ton assassin s'en est-il sorti indemne ? demandai-je, un éclat dur dans la voix.

— Il ferait beau voir ! s'indigna Max. Tu crois que je me suis laissé crever sans riposter ? Il a une belle estafilade à la jambe droite, crois-moi. Ça lui rappellera ma tronche jusqu'à la fin de ses jours !

Un sourire fugace m'échappa. Max, ex-soldat rustaud, militant du Printemps de Prague, reconverti en antiquaire passionné d'histoire, restait fidèle à lui-même, même dans la mort.

— A-t-il pris quelque chose avant de fuir ? Il t'a dit ce qu'il cherchait, non ?

— Oh, il savait exactement ce qu'il voulait, confirma Max. Et je te le redis : tu es surveillé, Lazare, et depuis un bail. Mais il n'a rien trouvé, fais-moi confiance.

— Tout est encore au magasin ? insistai-je.

— Non, trop évident comme cachette. J'ai tout planqué ailleurs. Je t'y emmènerai dès qu'on arrivera à Prague.

— Tu comptes rester, Max ? Tu sais que je ne peux pas te laisser errer ainsi.

— T'inquiète, je ne vais pas te faire faux bond. Le job, c'est le job. Mais tu vas bien laisser ton vieux pote t'aider à coincer le salaud qui m'a envoyé ad patres, non ?

— Si je dis non, tu t'incrusteras quand même, soupirai-je, amusé malgré moi. Autant te garder à l'œil.

— Tu vois ? Je savais qu'on s'entendrait ! lança-t-il, un rire spectral dans la voix.

Moïra posa une main sur mon avant-bras, sa voix coupant l'échange.

— Lazare, tu connais l'identité de son assassin ?

— Oui, répondis-je, la gorge nouée.

— Et maintenant, il veut s'en prendre à toi ? demanda-t-elle, ses yeux sondant les miens.

— Pas tout à fait, murmurai-je, posant ma main sur sa joue. Sa véritable cible, c'est moi, depuis toujours. Mais il n'hésite pas à éliminer ou utiliser quiconque se trouve sur son chemin. Et il sait probablement qui tu es... et ce que tu représentes pour moi.

Moïra saisit ma main, la pressant contre sa joue, son regard inébranlable.

— Tu comptes m'écartier encore, c'est ça ?

— S'il t'arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais, confessai-je, la voix brisée.

— Alors écoute-moi bien, Lazare Donatien, dit-elle, sa voix ferme comme le roc. L'endroit le plus sûr, c'est à tes côtés. Je préférerais mille fois affronter ce qui vient plutôt que de me terrer dans un coin. Il va falloir t'y faire.

— Elle a du cran, ta dame, intervint Max, un sourire dans sa voix. Et elle a raison. Avec un type comme ça

dans les parages, personne ne la protégera mieux que toi. Arrête de faire ton tête. « Ce que femme veut, Dieu le veut. »

Je ris doucement, vaincu.

— Oui, confirmai-je, baisant la paume de Moïra. Ce que femme veut... Je ne peux pas lutter, n'est-ce pas ?

« L'ennemi, lui aussi, fait vibrer notre corde sensible. Pour qu'elle casse.

Stanislaw Jerzy Lec »



Lazare Donatien

Episode 7

*Une Légende de
Bohême*



L'Intégrale



Chapitre 1

Le Venice-Simplon-Orient-Express arriva en gare de Prague en milieu d'après-midi et, à peine débarqués, nous nous dirigeâmes vers la boutique de Max.

J'avais profité du reste du voyage pour discuter avec Dimitri et Zeph afin de les maintenir dans la boucle et décider de la suite à donner aux derniers événements. À présent que les actions de Sevastyan Pytki pour me neutraliser se précisaien, des mesures de sécurité appropriées s'imposaient.

Je suivis les instructions de Max pour trouver la clé du cadenas, accroché à l'imposante grille de fer forgé qui faisait obstacle entre nous et le magasin. Je continuai sur ma lancée, mais n'eus pas besoin de désactiver l'alarme – un oubli des forces de police, sans doute. Nous pénétrâmes alors dans le magasin. La pièce n'avait pas encore été nettoyée, le crime était trop récent. Seul le corps de mon ami avait été enlevé. Pour le reste, il aurait été difficile de ne pas constater qu'il y avait eu ici une violente bagarre – preuve, s'il en était besoin, que Max ne s'était pas laissé assassiner sans résister.

Absorbé par l'examen des lieux, je laissai Moïra explorer un autre côté du magasin, loin de l'endroit où avait été retrouvé le corps de Max.

— Ils sont revenus, déclara soudain Max, en revenant près de moi après avoir, lui aussi, fait sa petite inspection. Je me retournai vers lui.

— Tu veux dire qu'ils sont là ? chuchotai-je.

— Je veux dire que ces salopards sont revenus fouiller dans mon magasin et que...

— Lazare, appela doucement Moïra, je crois que j'ai entendu du bruit de l'autre côté de cette porte, termina-t-elle en me désignant la direction d'un signe de tête.

Je fus près d'elle en deux enjambées tandis que Max, libéré des contraintes physiques de ce bas monde, disparut en un éclair de l'autre côté de la pièce pour en revenir à peine quelques secondes plus tard.

— Il y a deux hommes dans l'arrière-boutique et je ne crois pas qu'ils nous aient encore repérés, rapporta aussitôt mon ami.

L'alarme non reconnectée n'était peut-être pas un oubli de la police, après tout. Je demandai, par des gestes clairs, à ma compagne de rester où elle se trouvait – ce qu'elle fit –, et me dirigeai à pas de loup vers l'arrière-boutique. Une chance pour mon opération discréption, Max avait pris grand soin d'entretenir son magasin. Pas un gond ne grinça lorsque j'ouvris, avec la plus grande prudence, la porte qui nous séparait des deux individus que Max avait repérés.

— ... J'ai encore rien trouvé qui ressemble au dessin que le patron nous a donné. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu sais ce qui nous attend si on revient bredouille... Je vais continuer à chercher dans ce coin. Toi, tu retournes faire un tour de l'autre côté.

À ces mots, je ne perdis pas une seconde et rejoignis Moïra en trois foulées, tout en l'entraînant vers la cachette la plus proche : une énorme armoire blanche de style rococo, qui avait déjà attiré mon attention un peu plus tôt tant elle était imposante.

L'homme de main pénétra dans la boutique principale une seconde plus tard. J'avais laissé la porte de notre cachette entrouverte afin de suivre ses mouvements. Je l'observais ainsi à loisir tandis qu'il se remettait à fouiller à quelques pas de nous. J'espérais pouvoir au moins apercevoir le dessin que les deux hommes venaient de mentionner, mais hélas, je constatai bien vite que l'homme avait dû mémoriser ce dernier. Nulle trace d'un quelconque bout de papier griffonné.

Cependant, un autre détail capta mon attention lorsque l'homme se pencha pour fouiller un autre carton. Je venais de repérer un semi-automatique. Pire, je constatai au même moment que le bougre avait un minimum d'intuition lorsqu'il tourna un regard soupçonneux vers l'armoire et entama quelques pas dans notre direction. Il fallait le distraire au plus vite, et je ne pouvais pas compter sur l'aide de Zeph, actuellement confortablement cloîtré au Manoir.

J'essayai de me connecter en silence à l'esprit de Max qui, faut-il croire, n'attendait que ça, car il répondit immédiatement à l'appel. Je liai mon esprit au sien et lui insufflai la force nécessaire pour provoquer la chute

d'un vase qui se trouvait dans une direction diamétralement opposée à la nôtre. J'ai peut-être omis de préciser, à ce stade de l'histoire, qu'un mort ayant nouvellement accédé à l'état de fantôme ne peut pas interagir avec les objets matériels. Ceci est un talent particulier réservé aux vieux esprits. Max avait donc besoin d'emprunter un peu de mon énergie de Drockhead pour créer une diversion salvatrice.

Le plan fonctionna à merveille, et la réaction de l'homme fut immédiate. En même temps, elle confirma aussitôt le soupçon que j'avais eu un peu plus tôt : il dégaina un Beretta Tomcat, un semi-automatique à ne pas mettre entre n'importe quelles mains, si vous me permettez de donner ici mon humble avis.

Je procurai une nouvelle vague d'énergie à Max qui, cette fois, choisit de faire chuter un porte-parapluie en métal. Paniqué et ne trouvant personne sur qui tirer, l'homme battit en retraite vers l'arrière-boutique, se télescopant presque avec son acolyte.

— Woh là, doucement ! Qu'est-ce que tu fabriques ? C'est quoi ce raffut ? demanda ce dernier, en voyant l'arme de son collègue et son air paniqué.

— Y a un truc pas net ici, faut filer.

— Qu'est-ce que tu...

Max choisit ce moment-là pour renverser toute une rangée de matriochkas de différentes tailles.

L'effet dut être saisissant pour nos deux intrus, qui restèrent un instant paralysés de terreur. Pour la scène

ultime, Max opta pour un cacophonique final. Les deux hommes s'enfuirent à toutes jambes lorsque l'antique vaisselle d'un tout aussi vétuste vaisselier situé tout près d'eux se mit à gigoter avec entrain.

Je vis Max disparaître à leur suite tandis que je distinguai le bruit du moteur rugissant d'une voiture démarrant en trombe. Enfin seuls, je sortis de l'armoire et tendis la main à ma compagne pour l'en sortir à son tour.

— Dis-moi, c'est quand même bien pratique, je trouve, d'avoir un fantôme de son côté dans des situations comme celle-ci, remarqua-t-elle d'un air qu'elle s'efforçait de rendre détaché.

Ce qui ne m'empêcha pas de noter le léger tremblement de ses mains. Je décidai de ne pas le relever et choisis plutôt de saluer son sang-froid.

— Quoi qu'il en soit, ma douce, j'admire ton courage. Tu n'as pas bronché d'un millimètre tout à l'heure.

Elle laissa échapper un rire gêné.

— Je dirais surtout que la peur est une sage conseillère dans des situations comme celle-ci.

Je haussai un sourcil amusé.

— Voilà une vérité que je ne peux dénier. Tout ceci nous a éclairés sur un point crucial, cependant : ceux qui ont tué Max n'ont pas encore trouvé ce qu'ils cherchaient.

— Au fait, pourquoi Max nous a-t-il conduits à sa boutique s'il sait déjà que nous n'y trouverons pas ce que les assassins cherchent ?

— Oh, Max ne voulait pas revenir, c'est moi qui ai insisté. Il fallait que je constate par moi-même ce qui s'est passé ici et « comment ». La mémoire d'un jeune fantôme peut parfois être altérée.

— J'ai raté ce passage.

— Nous avons un peu discuté pendant que tu te reposais.

— Y a-t-il d'autres choses que je devrais savoir ?

— Plusieurs, mais tout est encore trop confus pour le moment. Je t'expliquerai tout, comme promis, dès que j'y verrai moi-même un peu plus clair, ne t'inquiète pas pour cela. Nous y allons ?

Moïra me suivit sans plus de commentaires. Nous étions arrivés en taxi, mais nous repartîmes avec la voiture de Max – celui-ci m'ayant expliqué où trouver les clés lors du trajet à bord de l'Orient-Express.

Chapitre 2

Moins d'une demi-heure plus tard, nous arrivâmes dans un petit hôtel, charmant et discret, recommandé par Max. Je laissai Moïra installer nos bagages et m'enfermai dans un cagibi que le gérant de l'hôtel avait osé me présenter comme un bureau.

Puis, je m'empressai d'appeler Dimitri : il allait devoir montrer tout son talent informatique. Prompt à décrocher, comme à son habitude, j'entrai dans le vif du sujet avec mon apprenti sans plus tergiverser et lui exposai les événements qui venaient de se dérouler dans la boutique de Max.

— Tu avoueras tout de même que tu as une singulière façon de prendre des vacances, ironisa mon apprenti, lorsque j'eus terminé.

— Et tu n'as rien trouvé de plus malin à dire ? contrai-je, un tantinet irrité, car le bougre avait raison. Quelle charade de vacances, en vérité ! Mais passons. Là, tout de suite, j'ai surtout besoin de ton avis professionnel. Tu es au Manoir ?

— Non, je suis au bureau, mais je t'écoute, répondit-il, cette fois avec ce ton de chef d'entreprise qu'il prenait dès qu'il s'agissait de ce genre de travail.

— J'ai besoin de savoir s'il y a un moyen de protéger Moïra et de faire en sorte que nous puissions rester connectés en permanence. J'ai aussi besoin de savoir s'il te serait possible de sécuriser les lignes sur lesquelles nous nous parlons. Enfin, il faut que je sache si tu peux faire jouer tes relations pour pirater les caméras de l'hôtel où nous sommes et celles qui se trouvent aux alentours.

— Lazare, je ne sais pas si tu te rends bien compte de ce que tu me demandes ! T'as vu trop de films et tu m'as confondu avec Big Brother, c'est ça ? J'ai une entreprise d'informatique, je te rappelle ! Je ne suis pas la NSA !

— Plutôt que de t'écouter te plaindre, j'aimerais que tu me dises si quelques-uns de ces points – au moins, sinon tous – sont réalisables.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais tu dois me laisser un peu de temps pour ça.

— Tu as jusqu'au dîner. Je vais emmener Moïra visiter la ville et faire quelques emplettes. Nous partons dans quelques minutes. Les rues de Prague et la foule restent nos meilleurs alliés, pour le moment, si nous voulons éviter que notre ennemi ne s'en prenne directement à nous.

— Une bonne diversion, je suppose. Très bien. N'oublie pas de regarder tes messages, dans ce cas. Je te contacte dès que j'ai avancé. Tu n'as pas oublié comment on fait ?

— Serais-tu, par hasard, en train de me traiter d'abruti ?

— Abruti, non, mais réfractaire à la technologie, ça, ça ne fait aucun doute. Ceci étant dit, il faut vraiment que nous discutions de l'affaire d'Alice.

— Tu n'as pas encore réglé ce problème ?

— Disons que c'est compliqué et que j'ai dû improviser quelque peu.

— Bien, tu me raconteras tout ça en détail à mon retour. Et si Alice doit rester jusque-là, eh bien, qu'elle le fasse. Elle est la bienvenue, elle est la fille d'un vieil ami, après tout.

J'entendis Dimitri soupirer.

— Très bien, je te recontacte dès que je sais quoi faire pour ce que tu m'as demandé.

— À la bonne heure ! À plus tard, dans ce cas.

— OK, à plus tard.

Je raccrochai et repris le chemin de la chambre. Moïra avait déjà presque terminé de défaire et d'organiser nos bagages, tandis que Max s'était installé, à son insu, sur l'un des deux fauteuils club de la pièce. Ayant à cœur de la préserver d'une surprise d'un goût douteux, je lui déposai un léger baiser sur les lèvres et lui glissai quelques mots à l'oreille.

Elle acquiesça et s'assit sur le rebord du lit tandis que j'appelais Max deux ou trois fois, tout en faisant mine

d'attendre son retour, sachant que mon vieil ami comprendrait le but de mon manège. Lorsque je jugeai avoir suffisamment attendu, j'entamai la conversation. Moïra allait assister à une scène un peu surréaliste pour elle, dans la mesure où elle aurait l'impression que je parlais tout seul, mais au moins, elle savait à présent à quoi s'attendre.

Je n'avais pas les moyens immédiats de recréer un environnement pour lui permettre de suivre notre conversation, comme je l'avais fait dans le train, mais je savais qu'elle comprenait. Je dois dire que c'était là une vraie source de réconfort.

— Alors, mon ami, as-tu pu trouver l'endroit où se trouve l'ennemi ?

— Je suis certain qu'ils m'y auraient mené tout droit, ces bougres d'abrutis. Ils avaient une sacrée pétoche en sortant de ma boutique. Mais je ne sais pas ce qui s'est passé. Je les suivais, pépère, et, d'un seul coup, je me suis retrouvé totalement paumé. Moi, à Prague, une ville que je connais comme ma poche, tu te rends compte ! Puis, je ne sais pas comment, j'ai à nouveau pu sentir ta présence et me voilà.

Je soupirai, j'avais craint un incident de ce genre.

— Tu as eu ce que nous appelons le « trouble nouveau ». En un mot comme en cent, une désorientation.

— Je ne comprends pas.

— Il s'agit d'un trouble souvent ressenti par les tout

jeunes fantômes, ce que tu es, mon cher ami. Cela a un rapport direct avec le fait que l'âme ne s'est pas encore habituée au changement brutal de situation, ce qui entraîne ce type d'erreurs.

— Je vois. Même les fantômes ont des bugs, alors ?

— On peut voir ça comme ça, oui.

— Eh bien, maintenant, je suis prévenu.

— Certes. Mais dis-moi, te souviens-tu au moins de l'endroit où tu as perdu la trace de nos gaillards ? On ne sait jamais, ça pourrait être une information utile.

— Je les ai perdus sur Spojovací. Plus vague que ça, je crois que tu ne peux pas faire.

— En résumé, nous ne sommes pas plus avancés.

— C'est ça. Mais je crois bien qu'on va avoir une autre occasion de les coincer. Les deux gus qu'on a vus tout à l'heure ont déjà été chargés de te surveiller, je les avais déjà vus.

Je pinçai l'arête de mon nez.

— Tu ne crois pas que c'est le genre d'information que j'aimerais connaître au plus vite ?

— Ça m'est sorti de la tête, mais je te le dis là, donc on est bon, non ?

— Merci, Max.

Chapitre 3

J'appuyai sur le bouton de mon interphone dès que j'eus raccroché avec Lazare. Il était clair qu'il ne se rendait pas du tout compte de la complexité de ce qu'il me demandait, mais, à la réflexion, ce n'était pas comme s'il avait toujours été la plus normale de mes connaissances.

— Cathy, convoque mon chef informaticien et mon chef de la sécurité. Réunion d'urgence dans mon bureau dans quinze minutes.

— Très bien. Oh, Dimitri ! Tu as reçu un appel de WJC Inc. Ils ont laissé un message.

— OK, je le lirai plus tard. Préviens que je ne veux être dérangé sous aucun prétexte pendant la réunion.

— C'est noté.

La réunion fut pliée en deux petites heures, et nous pouvions être fiers d'avoir mis au point un bien joli plan d'action en relativement peu de temps, au final. Bien entendu, je n'avais révélé à aucun de mes employés la véritable identité de Lazare. Mais je pense que Cathy, ma diligente et perspicace assistante, se doutait que je lui cachais un certain nombre d'informations au sujet de mon nouvel ami et de mes

fréquentes absences au pied levé depuis que j'avais fait sa connaissance.

Je récupérai le dossier du jour sur le coin de son bureau et passai en revue les différents messages de la journée, dont l'un retint toute mon attention. Je soupirai et pris la direction du parking souterrain.

Je me garai devant le Manoir de Lazare et gravis les quelques marches qui menaient au perron avant d'appuyer deux fois sur la sonnette. Zeph m'ouvrit presque aussitôt.

— Bonsoir, monsieur Dimitri, vous arrivez bien tard aujourd'hui.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il est vrai que, depuis que Lazare était parti en voyage, je passais tout mon temps libre au Manoir et je n'avais pour ainsi dire pas mis les pieds chez moi, si ce n'était pour me changer.

— Beaucoup de choses à faire, mon vieux. Tiens, je peux te confier ça ? demandai-je en lui tendant le dossier que j'avais récupéré sur le bureau de mon assistante, moins le post-it que j'avais retiré et gardé dans la poche de mon veston.

— Certainement, répliqua Zeph en récupérant le dossier.

— Mademoiselle Santoni est par ici ? demandai-je encore.

— Elle s'est installée dans la bibliothèque. Puis-je

lancer le dîner, maintenant que vous êtes là ? Mademoiselle Alice a tenu à vous attendre.

— Entendu, Zeph, merci. Je vais aller la voir, et nous venons te rejoindre.

— Bien, monsieur Dimitri.

Alice était si absorbée par le livre qu'elle consultait qu'elle ne m'entendit pas approcher.

— Bonsoir, saluai-je lorsque je fus devant elle.

Elle leva les yeux vers moi, distraite, comme si je la tirais d'une longue rêverie, et j'aurais parié qu'elle ne me voyait pas. Soudain, son regard s'anima.

— Oh, c'est vous ! s'exclama-t-elle, confuse. Vous êtes là depuis longtemps ? continua-t-elle en fermant son livre, avant de se lever avec précipitation du fauteuil où elle s'était installée.

— Je viens d'arriver, « Juste Alice », répondis-je en lui mettant un post-it vert fluo sous le nez. Une explication pour ceci, peut-être ?

Elle prit le papier et le lut à haute voix.

— « Juste Alice » vient d'appeler et demande si tu peux passer ce soir. P.S. : Nouvelle petite amie ? Dois-je envoyer des fleurs ou réserver dans un bon restaurant ?

Je vis le rouge monter aux joues d'Alice avec une rapidité fulgurante.

— Ah, je... je suis désolée, je ne pensais pas que mon

appel serait interprété de cette façon.

Je m'appuyai sur le rebord du bureau qui se trouvait derrière moi, bras et jambes croisés.

— Autant vous prévenir — même si c'est un peu tard pour cette fois : Cathy, mon assistante et l'auteure de cette note, est une femme mariée depuis vingt ans à un homme qu'elle persiste à regarder comme s'il était la huitième merveille du monde, et il en a autant à son actif, après tout ce temps. Vraiment, ils m'insupportent tous les deux parfois... Mais l'important, c'est que cette même femme s'est donné pour mission de me trouver la perle rare et de me caser une fois pour toutes, car, je la cite, « il n'y a rien de plus beau au monde que d'avoir trouvé son âme sœur ». Bref, une romantique pur sucre et marshmallows. Vous voyez le tableau ?

— Assez bien, oui, répondit-elle avec un léger sourire moqueur.

— Le problème, c'est que je ne peux pas me défaire de Cathy, c'est une assistante hors pair ! Bref, tout ça pour dire que je suis désolé de ce malentendu, mais pouvez-vous, de votre côté, éviter de laisser ce genre de message sibyllin, si vous voulez bien ? Cela nous évitera beaucoup de surprises de ce genre à l'avenir, parce que je peux vous promettre qu'elle ne s'arrêtera pas là. Je suis sûr d'avoir droit à un interrogatoire en bonne et due forme demain matin. Ah ! Je sens déjà la migraine venir et s'installer.

— Je peux aussi vous promettre de ne plus vous appeler au bureau, si cela peut vous tranquilliser, ajouta Alice.

Décidément, j'aimais l'intelligence de cette femme.

— Encore mieux ! Mais je vais tout de même vous donner mon numéro de portable, au cas où vous auriez une urgence. Vous allez me donner le vôtre aussi, nous sommes d'accord ?

Alice se contenta de hocher la tête et attrapa son portable, qu'elle avait posé sur un guéridon à côté du fauteuil dans lequel je l'avais trouvée installée.

— Est-ce que votre assistante sait pour votre... activité annexe ? interrogea-t-elle, les yeux baissés sur son portable.

— Non, ni elle ni aucun de mes employés ne sait, et j'aimerais que cela reste ainsi, autant que faire se peut.

— Rassurez-vous, je n'ai aucune intention de révéler ce que vous m'avez dit à qui que ce soit. Personne ne me croirait de toute façon.

— Vous m'avez cru, pourtant.

— J'ai vu Zeph s'évaporer devant mes yeux, comment aurais-je pu ne pas vous croire après cela ?

— Sans compter que vous aviez déjà de sérieux soupçons. Vous n'étiez pas censée vous rappeler ce qui s'est passé lorsque vous êtes venue voir Lazare la première fois.

— Oui... J'avais l'impression de devenir folle... Je vous remercie de ne pas avoir continué à me mentir.

— À charge de revanche. Mais maintenant que vous êtes dans la confidence, qu'allez-vous faire ? C'est tout récent, je sais, mais y avez-vous réfléchi ? Est-ce pour parler de cela que vous avez laissé ce message à ma secrétaire ?

— Oui, entre autres... Et j'ai aussi décidé de vous aider autant que je peux, si vous le permettez.

— Je vois, mais ce n'est pas à moi de vous le permettre. Allez-vous rester ici jusqu'au retour de Lazare ?

— S'il me le permet, oui, c'est mon intention.

— Eh bien, vous pouvez être rassurée sur ce point. Je l'ai eu au téléphone plus tôt dans la journée, et il m'a dit en termes très clairs que vous pouviez rester ici autant que bon vous semble.

— C'est très gentil à lui.

— Bien, ceci étant réglé, allons nous restaurer. Zeph sera d'une humeur encore plus massacrante qu'il ne l'est déjà si nous tardons encore.

Chapitre 4

Les rues de Prague étaient toujours aussi bruyantes et pleines de vie que dans mon souvenir.

Le marché UmTrh était situé dans la Staré Město, la vieille ville, et était flanqué d'étals des deux côtés de la rue, parfois même au milieu. L'endroit rêvé pour des personnes désireuses de se fondre dans le décor. Si quelqu'un nous suivait, je n'avais pas l'intention de lui rendre la tâche facile.

Il y avait une autre raison pour laquelle j'avais décidé de venir sur ce marché, mais la dernière chose que je voulais, c'était attirer les soupçons de l'ennemi sur mes véritables intentions. J'avoue que je comptais beaucoup sur l'aide de Max pour repérer un éventuel suiveur, car j'étais loin d'être un expert en la matière. Celui que j'aurais pu repérer, en revanche, continuait à m'échapper, et malgré tous mes efforts, je n'avais pas encore réussi à détecter la présence, même feinte, du Drockhead ennemi.

Je continuai donc à discuter avec ma douce moitié de tout et de rien, commentant ici et là les différents étals et échoppes auxquels nous nous arrêtons. Passer ce moment avec ma bien-aimée me remplissait de bonheur. Moïra savait à présent ce que j'étais en réalité. J'avais pris le risque de la perdre pour toujours en lui

révélant mon secret, mais elle était revenue. Oui, elle m'était revenue avec une détermination nouvelle et farouche, qui la rendait encore plus magnifique qu'elle ne l'était déjà. Était-ce si étrange que je me sente l'homme le plus chanceux du monde en me promenant ainsi à ses côtés ?

Savait-elle à quel point l'ambiance si particulière de cette cité lui allait si bien qu'elle la transformait en une véritable enchanteresse ? André Breton avait décrit Prague comme étant la capitale magique de la vieille Europe, et je me demandais, quand j'y pensais, s'il savait à quel point il avait raison le jour où cette phrase lui était venue à l'esprit. Magique, elle l'était, oui, et à plus d'un titre.

Je me rappelai soudain que Max devait encore me donner quelques précisions sur la raison pour laquelle il m'avait fait venir à Prague en premier lieu. Il avait obstinément refusé d'en dire davantage dans le train, mais ce soir, foi de Lazare, le gaillard allait passer à table. Je profitai de ce que Moïra entrait dans une boutique discrète dont elle regardait la vitrine depuis quelques secondes pour lui emboîter le pas et faire quelques emplettes. C'est ainsi que je la vis s'arrêter devant une vitrine de bijoux faits main, composés d'argent et de pierres semi-précieuses.

Je pense vous l'avoir déjà dit : les pierres sont très souvent utilisées pour leurs propriétés diverses et variées, et la magie Drockhead se synchronise toujours très bien avec leur utilisation. Je n'étais pas entré dans ce magasin pour cela, car je pensais trouver ce que je cherchais ailleurs, mais je ne pouvais ignorer l'appel de

la pierre que j'observais à cet instant. Je souris, presque malgré moi : ma présence ici n'était pas due au hasard.

— Il y a quelque chose de drôle ? murmura Moïra, tout près de moi.

— Non, rien de spécial, une simple pensée qui m'a traversé l'esprit. Quel est ton préféré ? demandai-je en lui désignant du menton les bijoux que nous avions sous les yeux.

— Je ne veux pas plus de bijoux, Lazare. Tu sais bien que je n'ai même pas encore réussi à porter ne serait-ce qu'une fois chacun des bijoux que tu m'as déjà offerts !

— Celui-ci sera différent, me contentai-je de répliquer.

Moïra secoua la tête, sachant fort bien que protester ne servirait à rien, et examina la collection.

— Celui-ci, dit-elle enfin en désignant le bijou qui avait retenu mon attention quelques instants plus tôt.

Je pris soin, cette fois, de dissimuler mon sourire.

Chapitre 5

Nous fûmes de retour à l'hôtel en début de soirée. Je laissai Moïra prendre une douche et se préparer à sortir, tandis que j'apportais quelques modifications à la décoration de notre chambre.

J'avais demandé à Max de ne pas entrer ici avant que je ne l'aie appelé, et je comptais bien profiter de cette accalmie pour préparer tout ce que j'avais à préparer. Il faut dire que mon ami Max était sans aucun doute le plus serviable et le plus gentil des hommes, mais c'était aussi l'un des plus bavards que je connaissais. Et je devais bien avouer que sa nouvelle situation l'avait rendu encore plus prolique. J'avais presque terminé mes installations lorsque mon téléphone sonna.

— Lazare, j'écoute.

— Tu as un ton bien guilleret, répondit mon insolent apprenti à l'autre bout du fil. J'en déduis que la séance de shopping de l'après-midi a été plaisante ?

— Jolie déduction, mon cher Watson, et je suppose que si tu m'appelles, c'est parce que tu as toi-même de bonnes nouvelles à m'annoncer, j'imagine ?

— De fait, oui, et j'avoue que je suis plutôt content de moi. J'ai pu arranger tout ce que tu m'as demandé tout

à l'heure.

— Tout ?

— C'est ça ! Et pour commencer par le plus urgent, tu devrais recevoir un envoi spécial d'ici quelques minutes. Dedans, tu trouveras ce qu'il te faut pour équiper Moïra, et je t'expliquerai quoi faire lorsque le paquet sera là. Il faut remercier les boutiques informatiques de Prague pour être aussi bien achalandées, cela m'a beaucoup facilité la tâche.

— Continue.

— Ensuite, je t'informe que nous parlons maintenant sur une ligne sécurisée, c'est pour cette raison que tu n'as pas vu mon numéro s'afficher sur ton téléphone en décrochant. C'est temporaire, cependant, car les vrais téléphones sécurisés arriveront dans le paquet que je t'ai fait passer. Pour ça aussi, je t'expliquerai quoi faire, pas d'inquiétude.

— Je ne suis pas inquiet.

— Tant mieux. Et pour finir, mon informaticien en chef a mis son équipe sur le coup, et ils ont réussi à pirater les caméras autour de l'hôtel. Nous n'allons pas pouvoir squatter ces réseaux bien longtemps, mais nous sommes tranquilles pour cette nuit, je pense.

— Merci pour tout cela, Dimitri, tu es de loin l'apprenti le plus efficace que j'aie jamais eu.

— Et tu en as eu beaucoup ?

— Un seul, et c'est précisément celui qui nous donne du fil à retordre ces derniers temps.

— Pas cool, ça.

Quelqu'un toqua à la porte de la chambre à cet instant. Je posai le portable et récupérai le colis que Dimitri m'avait annoncé.

— Toujours là ? demandai-je en reposant le téléphone sur mon oreille.

— Toujours là. C'était le paquet ?

— Tout à fait.

— Parfait ! Déballe tout ça et décris-moi ce que tu vois, mais enclenche le haut-parleur d'abord.

Nous passâmes les minutes suivantes à initialiser le matériel, selon les propres termes de mon apprenti. Moïra sortit de la salle de bain à ce moment-là, et j'en profitai pour lui expliquer la raison de la présence de cet attirail technologique dans notre chambre. Elle accepta de se prêter au jeu, et je fis mon possible pour ne pas la blesser en lui insérant la balise GPS que Dimitri avait envoyée sous la peau. Je lui confiai ensuite l'un des téléphones à ligne sécurisée, tandis que je remplaçais le mien par ce nouveau modèle.

Ainsi parés, je partis me préparer à mon tour pour notre dîner. Avant de m'habiller, cependant, je demandai à Moïra de s'installer un instant dans le fauteuil de son choix et sortis un petit coffret de la poche intérieure de mon veston, posé sur une chaise voisine.

— Ma douce, je sais que tu ne souhaitais pas un nouveau bijou, mais celui-ci est spécial, entamai-je en ouvrant le coffret pour dévoiler une très jolie – et néanmoins fort simple – bague en argent.

Elle était ornée d'une seule pierre taillée avec délicatesse, une fluorite aux intenses nuances de vert et de violet, qu'elle avait elle-même choisie quelques heures plus tôt. Comme je vous l'ai déjà dit, les pierres répondent très bien à la magie Drockhead.

Après tout, nous servons et préservons l'équilibre de Dame Nature. La fluorite était, elle, parfaitement adaptée à ce que je souhaitais en faire, et je l'avais chargée de différentes magies : une pour la protection de l'être aimé et une autre pour m'assurer que ma magie resterait indétectable aux sens Drockhead autres que les miens.

J'expliquai tout ceci à Moïra et lui glissai le précieux bijou à l'annulaire gauche. Elle leva sur moi un regard surpris.

— C'est une proposition ? murmura-t-elle.

Je déposai un baiser sur ses jolies lèvres.

— C'en est une, si tu l'acceptes.

Elle me regarda un instant avec émotion, puis éclata d'un rire bref.

— Tu ne peux décidément pas faire comme tout le monde, n'est-ce pas ?

— Je m'en voudrais beaucoup si un jour tu venais à me considérer comme un homme ordinaire, protestai-je pour la forme.

— Ce peignoir te rend tout à fait séduisant, répliqua-t-elle avec un sourire mutin. Je crois bien qu'il nous reste encore un peu de temps avant le dîner. Qu'en penses-tu ?

Je souris à mon tour.

— Au diable le sérieux et l'exactitude, commentai-je en l'attirant vers moi.

J'avais choisi un restaurant installé dans un vieux clocher pour l'occasion. Le cadre y était intimiste, la nourriture délicieuse et le personnel chaleureux et discret. L'endroit rêvé pour une soirée en amoureux et, malgré tout le respect que j'ai pour la ponctualité, j'avoue que, ce soir-là, nous nous présentâmes avec un peu de retard au Zvonice.

Cette impolitesse nous fut pardonnée, cependant, lorsque le propriétaire de l'établissement me dit qu'il appréciait et me remercia d'être venu en costume traditionnel tchèque de si belle facture.

Chapitre 6

La soirée fut idéale, mais, comme toute bonne chose a une fin, il y avait des impératifs que, en tant que Drockhead, je ne pouvais hélas retarder plus longtemps. Interroger Max en faisait partie.

Moïra souhaita assister à l'entrevue et, ayant prévu sa réaction, j'allumai les bougies et plaçai les autres articles que j'avais achetés dans l'après-midi en un cercle d'invocation quasi parfait au centre de la chambre. Le tout, vous vous en doutez, me servit à établir le contact avec Max, afin que Moïra puisse assister et participer à la discussion. Ce rituel serait de meilleure qualité, car plus stable que celui que j'avais suivi dans le train.

— Maximilien Novak, mon ami, je te demande de te dévoiler à nos regards avertis.

Nous attendîmes quelques instants lorsque, dans une brume légère d'abord, puis de plus en plus épaisse, une forme prit enfin vie au centre du cercle.

— C'est que t'en as mis, du temps, pour me rappeler, bougonna Max, en prenant des contours plus précis aux yeux de Moïra pour la première fois.

— Où sont tes manières ? contrai-je sur un ton mi-

amusé, mi-sévère. Moïra peut te voir et discuter avec toi aussi bien que moi aujourd’hui.

— Oh, pardon. Bonjour, ma petite dame, salua Max.

— Bonjour, Max, répondit ma fiancée, un peu mal à l’aise malgré tout. Quelle étrange sensation, continua-t-elle en se tournant vers moi.

— Une réaction bien normale, je t’assure. Tu souhaites continuer ?

— Oui !

— Max, mon ami, il est temps de m’en dire plus sur la raison pour laquelle tu m’as fait venir à Prague. Tu ne crois pas ?

— Maintenant ? hésita-t-il, en glissant un rapide regard vers Moïra.

— Oui, maintenant, affirmai-je à mon tour.

— Très bien. C’est pas comme si j’avais eu l’intention de te cacher cette histoire de toute façon. Je t’ai fait venir pour ça !

— Eh bien, je suis là à présent, alors je t’écoute.

— Dom Pernety, ça te dit quelque chose ?

— Évidemment.

— Eh bien, c’est à cause de lui que t’es là.

— Mais encore ?

— Je ne sais pas si tu te souviens. Ça remonte à loin maintenant, mais tu m'as demandé de garder avec moi une partition à trous cartonnée pour orgue de barbarie. C'était une pièce unique, et la chanson était en vieux tchèque.

— Je crois que je me souviens, oui. Une véritable antiquité prête à partir en poussière à tout moment. La partition datait du XVIII^e siècle, si je ne me trompe pas. Je te l'ai donnée car je ne comprends pas le tchèque, et tu venais d'ouvrir ton magasin d'antiquités.

— Décidément, ta mémoire m'étonnera toujours, l'ami ! Et oui, on parle bien de la même chose. Je n'ai jamais proposé la partition à la vente, je l'ai restaurée et mise sous clé pour la préserver, puis je n'y ai plus retouché jusqu'à il y a deux ans. Un client m'a apporté son orgue de barbarie à la boutique pour voir si j'avais des pièces susceptibles de l'aider à le réparer. Nous avons trouvé son bonheur, il est reparti, et voilà, on aurait pu s'arrêter là. Sauf que m'occupier de cet orgue m'avait remis la partition en mémoire. Je l'ai sortie de ma collection privée et j'ai entrepris de la traduire. Le titre était « Une légende de Bohême ». Avec un nom aussi prometteur, je m'attendais à quelque chose d'autre que les paroles plutôt anodines que j'ai fini par traduire. Ce n'est rien d'autre qu'une banale chanson de rue, comme on en trouvait partout au XVIII^e siècle. Mais l'auteur, lorsque j'ai enfin découvert son nom, caché sous une épaisse couche d'encre et de cire, m'a intrigué.

— Je présume qu'il s'agissait de Dom Pernety ?

— Exact. Imagine ma surprise ! La chansonnette, c’était pas vraiment le genre de Dom Pernety, alors j’ai voulu en savoir plus. Il y avait un texte mélangeant différentes langues anciennes au bas de la partition, dont le vieux tchèque, et un autre nom qui attira mon attention : Michael Maier.

— De plus en plus intrigant, en effet. Mais Pernety a, de son propre aveu, affirmé tirer la plus grande partie de son inspiration, pour ses recherches et ses écrits, des travaux de Maier lui-même. Donc intrigant, oui, mais pas surprenant.

— Tu connais bien tes classiques, toi, hein ? Enfin bref, j’ai réussi à déchiffrer le message au bout de deux longs mois, et ce que j’ai appris m’a fait froid dans le dos. Je tenais dans les mains une partition qui n’était rien de moins qu’une arme.

Je haussai les sourcils de surprise à ces mots.

— Comment ça, « une arme » ? demandai-je, fronçant les sourcils.

— Tu connais la légende du joueur de flûte de Hamelin, je suppose ?

— Comme tout le monde.

— Si tu te souviens de la fin, le joueur a réussi à débarrasser la ville de ses rats, mais les habitants ne tiennent pas parole et ne le payent pas pour ce service. Du coup, en représailles, il enlève les enfants de la ville. Eh bien, cette partition est censée faire à peu près le même travail.

— Impossible. Pernety n'était pas homme à créer ce genre d'abomination, voyons.

— Je suis d'accord avec toi, et c'est là que ça devient intéressant. De ce que j'ai compris, c'est en fait l'alchimiste Michael Maier qui a créé l'air. Il a ensuite été transféré, beaucoup plus tard, sur la partition qui nous intéresse, par Pernety lui-même. Il y a ajouté les paroles les plus banales qui soient pour détourner les soupçons, car les paroles, au final, ne sont pas importantes. Seul l'air l'est. C'est encore Pernety qui a eu l'idée, lorsqu'il a compris à quoi il avait vraiment affaire, de faire fabriquer non seulement une partition, mais aussi un orgue de barbarie particulier. Il a ensuite séparé les deux objets, car, réunis, ils étaient dangereux et permettaient d'envoûter les esprits ; séparés, ils étaient inoffensifs.

— Pourquoi avoir pris le risque de créer une telle chose pour la morceler ensuite ?

— D'après ce que j'ai traduit, l'orgue et sa partition cachent un autre secret, encore plus sombre et plus important que le premier. Mais j'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé de quoi il s'agit. Je sais que le titre de la chanson est un indice important, mais « pourquoi ? », ça, je n'ai pas trouvé. C'est à ce moment-là que j'ai pensé à te confier cette histoire, car tu es quand même un antiquaire un peu spécial, toi. Mais à peine t'ai-je envoyé cet e-mail que j'ai reçu la visite des deux sbires qui ont revisité ma boutique et que tu as vus aujourd'hui. Ils ont commencé par essayer de m'acheter, puis, comme ils ont vu que c'était inutile, ils ont fini par me menacer. Ils sont revenus avec leur chef

le lendemain, mais l'homme voulait me parler seul à seul. Il a envoyé ses hommes attendre dehors.

— Sous quel nom s'est-il présenté ?

— Il n'a pas cherché à cacher son identité et s'est bien présenté sous le nom de Sevastyan Pytki. M'est avis qu'il avait déjà décidé de me tuer avant même d'entrer dans mon magasin, le salopard.

— Mais comment Pytki a-t-il su pour ta trouvaille ?

— Comment il a su, ça, je ne sais pas. Mais c'est précisément parce qu'il savait que je t'avais contacté qu'il est venu me trouver. Il voulait savoir ce que j'avais trouvé de si bizarre pour faire appel à toi. Et c'est ce qui me fait dire que tu es surveillé depuis un bout de temps, mon vieux. Comment aurait-il su, sinon ?

— Je suis vraiment désolé, Max. Tu es mort par ma faute.

— Eh là, on se calme. Je tiens quand même à mettre deux ou trois choses au point. Si je suis mort, c'est parce qu'un malade a décidé que je n'étais pas assez coopératif à son goût. Pour le reste, la vie de fantôme, c'est pas si mal.

Je souris avec tristesse.

— Tu es au courant que je vais très bientôt devoir te faire passer le portail ?

— Je sais, oui, mais d'ici là, je vais te coller comme les

tiques sur les poils d'un chien, mon vieux.

— Quelle charmante perspective, ironisai-je avec amitié.

Chapitre 7

Notre entrevue avec Max s'était prolongée tard dans la nuit, mais le sommeil nous avait revigorés. C'est donc frais et dispos que nous nous lançâmes, en fin d'après-midi, dans une chasse au trésor hors des sentiers battus.

Au volant de la voiture de Max, je suivais ses indications, nous éloignant de Prague. Selon toute vraisemblance, nous étions suivis, mais nos poursuivants, des professionnels aguerris, ne laissaient rien paraître. Pas l'ombre d'un indice suspect. Nous atteignîmes un site envahi de ruines, où Max désigna un recueil discret pour garer la voiture. Il nous guida ensuite vers une porte étroite, son entrée camouflée par un amas de rochers.

Sur son signe, j'allumai une torche qu'il avait laissée là lors de sa dernière visite, prévoyant notre expédition. Quelques minutes de marche dans un couloir exigu nous menèrent à une salle centrale. Fichtre ! Max n'aurait pas pu dénicher meilleure cachette. « Flamme de flamme et feu de broussaille ! » aurait clamé le fantôme d'un barman de ma connaissance. Nous venions de pénétrer dans l'antre secret d'un alchimiste !

— Comment diable as-tu découvert un tel lieu ? m'exclamai-je, admirant les vestiges d'un laboratoire oublié, jonché de fragments de verre, de flacons

antiques et d'alambics rongés par la rouille et la poussière.

— Par pur hasard, comme souvent pour les plus belles trouvailles, répondit Max avec un haussement d'épaules.

— Quel endroit stupéfiant, murmura Moïra, déjà absorbée par l'exploration de la pièce.

— Où est la partition ? demandai-je, laissant ma dulcinée fouiller à sa guise.

— Là-bas, dans le coin, indiqua Max en s'avancant. Je le suivis jusqu'à un petit coffre d'acier.

Il me donna la combinaison. J'en extrayai la fameuse partition, soigneusement restaurée et plastifiée par Max. Je reconnus l'objet que je lui avais confié des années plus tôt. En l'examinant, je perçus ce que j'avais manqué jadis, tout en saluant en silence le travail minutieux de mon ami.

— Cette partition retourne au Manoir, déclarai-je. Sais-tu où se trouve l'orgue ?

— Aucune idée, c'est à toi de jouer, cette fois. Mais, si je puis me permettre, chercher ce truc sent les ennuis à plein nez, lâcha Max avec une moue dubitative.

Un sourire en coin me trahit.

— Tu as raison, hélas. Mais maintenant que Pytki est au courant, il ne laissera pas une telle paire d'objets lui filer entre les doigts.

— Et qu'en ferait-il ?

— Oh, je lui fais confiance pour trouver un usage... disons, peu amical. Ça, c'est une certitude.

— Pas vraiment son genre, la philanthropie, hein ?

Je me contentai d'envoyer à mon acolyte un regard entendu.

— Allons-y, il faut rapatrier cette partition au Manoir au plus vite.

— L'escapade est finie, si je comprends bien ? demanda Moïra, se rapprochant de moi, une lueur curieuse dans les yeux.

— On dirait, confirmai-je en rangeant la partition dans son coffre.

Nous regagnâmes l'hôtel à la tombée de la nuit. C'était notre dernière soirée à Prague, et avec deux artefacts à protéger – la partition et le bol de météorite abritant l'âme de l'explorateur Iakov Sannikov, récupéré à bord de l'Orient-Express –, dîner dans la chambre me sembla judicieux.

Je congédiai Max lorsque le groom apporta notre repas. La cuisine, simple mais savoureuse, s'accompagnait d'une conversation enjouée. Moïra, intarissable sur les alchimistes, me captivait au point que j'en oubliais presque nos poursuivants. Jusqu'à ce qu'un projectile pulvérise la porte-fenêtre de notre chambre.

Je saisis le message attaché à la pierre, gisant parmi les

éclats de verre, et passai à l'action. Rappelant Max d'un ordre bref, je conduisis Moïra au bureau-cagibi de l'hôtel, l'y enfermai à double tour sous sa garde, et me lançai à la poursuite de l'assaillant.

Les ruelles piétonnes autour de l'hôtel, baignées de lumière, ne facilitaient pas la tâche du fuyard. Il avait de l'avance, mais mes sens Drockhead, libérés pour l'occasion, me donnaient un avantage. Je repérai un fantôme – un ancien cuisinier, à en juger par son tablier. Je l'interrogeai sur un fuyard. Vert de peur – exploit pour un spectre ! –, il m'indiqua une direction sans hésiter. Navré d'avoir terrifié le pauvre bougre, je n'étais pas là pour lui, mais il l'ignorait, et ma présence lui avait flanqué une frousse mémorable.

Je repris ma course, interrogeant deux autres esprits pour m'orienter. La traque me mena dans une ruelle mal éclairée.

Tous mes sens en alerte, je pivotai soudain, juste au moment où une balle me transperça l'épaule gauche.

Chapitre 8

La douleur me fit m'affaisser sur les genoux, et c'est à cet instant que je compris que j'avais été mené en bateau.

Celui qui avait tiré l'avait fait avec précision, n'atteignant aucune partie vitale. Le sang coulait peu ; on avait seulement cherché à me ralentir. Je me remis sur mes pieds et courus vers l'hôtel, la rage et la peur vrillées au creux des tripes. En me voyant pénétrer dans le hall, le concierge blêmit et bégaya quelque chose d'incompréhensible. Je ne l'écoutai pas – je ne le compris pas non plus, d'ailleurs –, mais sa pantomime maladroite parlait d'elle-même.

Je sprintai vers le bureau-cagibi, mais la porte arrachée gisant à terre confirma mes pires craintes. La peur et la rage accumulées pendant ma course explosèrent en un cri sauvage, guttural, dont je ne me serais pas cru capable. Puis, mon corps, celui d'un homme ordinaire et non d'un athlète, exigea une pause. Je m'effondrai dans le couloir, sous les yeux d'un concierge paniqué.

Je m'éveillai dans une chambre inconnue. Quelqu'un avait pansé ma blessure, et Max était à mes côtés.

— Je suis là depuis combien de temps ? questionnai-je, la voix pâteuse, alourdie par les antibiotiques et les

calmants qu'on avait dû m'administrer.

— Chut, parle pas trop fort. Ça va bientôt faire trois quarts d'heure que t'es dans les vapes, mon vieux. Je suis désolé pour Moïra, je n'ai rien pu faire. Tu m'avais pas dit que ton copain Pytki était un mec comme toi. Il m'a immobilisé comme une poupée de chiffon pendant que ses hommes emmenaient ta dame. J'ai tout vu, mais je pouvais rien faire. Je viens à peine de retrouver l'usage de mon corps de fantôme.

— Rien n'est de ta faute, Max. Où suis-je, au fait ? murmurai-je.

— À l'infirmerie de l'hôtel, mais autant te prévenir tout de suite : t'as des flics de l'autre côté de cette porte qui attendent avec impatience que tu te réveilles. Faut dire qu'après ta petite démonstration de tout à l'heure, j'aurais été surpris que le concierge n'appelle pas la cavalerie.

— Merci pour cette judicieuse remarque, Max.

— Y a pas de quoi ! Mais je te trouve bien calme, quand même, par rapport à tout à l'heure.

— Je m'y efforce, figure-toi. Je ne serais bon à rien si je laissais ma rage prendre le dessus. J'ai besoin de toutes mes facultés de réflexion si je veux récupérer Moïra saine et sauve. À propos, avec un coup de pouce approprié, crois-tu que tu pourrais récupérer mon téléphone et me l'apporter ?

— On peut toujours essayer.

Je transmis un peu de ma force Drockhead à mon ami, qui s'éclipsa aussitôt pour revenir quelques instants plus tard avec le portable.

Je composai le numéro de Dimitri et lui expliquai en murmurant ce qui venait de se passer. Atterré par tant de mauvaises nouvelles, mon très capable apprenti ne se laissa cependant pas abattre et passa en mode « combat ». Il traça la puce que j'avais placée sur Moïra et m'apprit qu'elle était toujours à Prague, mais qu'elle se déplaçait vers l'aéroport.

Pytki comptait donc quitter le pays pendant que j'étais coincé ici. La nouvelle ne me surprenait pas, mais elle n'apaisa en rien la colère et l'impuissance qui me rongeaient depuis mon réveil. Dimitri raccrocha après m'avoir enjoint de rester calme. Il avait une solution, mais pour la mettre en place, il avait besoin que je reste opérationnel et libre de mes mouvements. Un séjour en cellule n'arrangerait en rien le planning.

C'était une sensation étrange que de me faire remonter les bretelles par mon apprenti, mais il avait raison, alors... que dire ?

Dimitri tint parole. Trois heures après l'enlèvement de Moïra et deux heures tout juste après mon réveil à l'infirmerie de l'hôtel, suivies d'explications raisonnables mais tendues avec le concierge, le directeur de l'hôtel, ces messieurs de l'ordre public et moi, il s'était arrangé pour me résERVER un vol sur un jet privé et me rapatrier au Manoir.

* * *

Dès que je fus sûr que Lazare avait embarqué sur le vol que je lui avais réservé, je retournai à mon ordinateur pour suivre la direction que prenait Moïra. Comment en était-on arrivé à un pareil fiasco ? Le traceur rouge sur l'écran s'immobilisa enfin : ils avaient dû atterrir. Je notai les coordonnées et poursuivis ma surveillance lorsque le point rouge se mit à clignoter comme une puce surexcitée avant de s'éteindre aussi sec.

J'avais perdu le contact ! Je pianotai sur mon clavier pendant la demi-heure qui suivit comme un forcené, mais rien n'y fit. Quel que soit le protocole que j'utilisais, le traceur restait muet. Je me levai d'un bond, nerveux et frustré, et me mis à faire les cent pas dans le bureau de Lazare lorsqu'un « ding » sonore interrompit le fil de mes pensées. J'ouvris la messagerie du Passage et parcourus l'e-mail reçu avant de donner un coup de poing sur le bureau en chêne.

C'est le chêne qui gagna, mais je ressentis à peine la douleur.

— Zeph ! appelai-je.

— Y a-t-il un problème, monsieur Dimitri ?

— Pas un problème, non, plusieurs ! Et celui-là, c'est le dernier en date, arguai-je en tournant l'écran de l'ordinateur vers lui pour lui faire lire l'e-mail que nous

venions de recevoir.

Je vis son visage se décomposer.

— Monsieur ne va pas apprécier, commenta-t-il en essayant de garder un minimum de contenance.

Je le dévisageai une seconde, incrédule.

— Il ne va pas « apprécier » ? Dis-moi, Zeph, tu ne serais pas parent avec La Palice, toi, des fois ?

— Je ne crois pas, monsieur, me répondit-il le plus sérieusement du monde.

— Laisse tomber, soupirai-je en jetant un coup d’œil à ma montre. Le vol de Lazare va atterrir. Va le chercher, je vais continuer à voir ce que je peux faire ici.

— Bien, monsieur Dimitri.

Chapitre 9

La première chose que je remarquai lorsque Lazare entra chez lui fut son bras en écharpe, la pâleur de ses traits et l'absolue résolution qui transpirait par tous les pores de sa peau.

Alice était rentrée du cinéma quelques minutes plus tôt, et je pus lire les questions sur son visage effaré aussi clairement que si elle les avait exprimées avec des mots. Elle ne savait encore rien des dernières péripéties de notre petite équipe, mais son instinct dut lui en apprendre assez pour ne pas chercher à en savoir plus dans l'immédiat.

Lazare nous salua à la va-vite et m'entraîna dans son bureau sans autre forme de procès, tandis qu'Alice nous emboîtait le pas en silence. Est-ce que Zeph avait cafté pendant le trajet jusqu'au Manoir ?

— Sais-tu où se trouve Moïra ? questionna-t-il avant même d'atteindre son fauteuil.

Non, Zeph n'avait pas cafté, mais là, tout de suite, j'aurais presque préféré.

— Je sais qu'ils ont atterri et qu'ils se trouvent quelque part en Suède à l'heure qu'il est.

— Ton traceur ne peut-il pas être plus précis ?

— C'est un autre problème, mais j'ai perdu le signal du traceur peu après leur entrée dans le pays.

— Es-tu en train de me dire que nous avons perdu tout moyen de savoir où Moïra se trouve ? demanda encore Lazare, d'un ton sourd.

— C'est presque ça. Il se peut qu'il s'agisse d'une défaillance temporaire due à l'endroit où elle se trouve. Il est encore trop tôt pour se prononcer sur ce point, mais en attendant, il y a autre chose que tu dois savoir.

Je ne voyais pas comment annoncer ça, alors je lui tendis la feuille de papier que je gardais serrée dans ma main jusque-là, le mail arrivé un peu plus tôt et que j'avais imprimé.

— L'infâme cancrelat ! De quel droit... ?! explosa-t-il après avoir lu le message.

Alice choisit ce moment-là pour se rapprocher de moi.

— Que se passe-t-il ?

— Je vous expliquerai, mais pas maintenant. Allez-vous...

Un silence de mort et une chaleur intense envahirent le bureau en un instant, ce qui eut pour effet de calmer Lazare d'un coup sec et de me faire courir un frisson glacé le long de l'échine. Je savais qui venait.

— Cessez de vous donner en spectacle, Lazare ! Avez-

vous donc perdu toute retenue, maître Drockhead ?!

Une femme grande, au visage et aux proportions de déesse, enveloppée dans une combinaison de cuir rouge foncé et exsudant l'autorité et le pouvoir, fit son entrée remarquée dans la pièce.

— Que nous vaut le plaisir de cette visite impromptue, Miss Pindragon ? demanda Lazare, mâchoires serrées, recouvrant soudain son calme et sa contenance, du moins en apparence.

— Ne faites pas l'innocent, Lazare Donatien ! contra Miss Pindragon. Je suis ici par votre faute ! Quelle mouche vous a donc piqué pour provoquer un tel chaos dans l'Outremonde ?!

Ok, là, j'avoue que j'étais largué. De quoi parlait-elle ? Que se passait-il encore ? À voir la grimace qu'affichait Lazare, lui, apparemment, savait très bien.

— C'est qui, l'amazone sexy ? chuchota Alice en posant une main peu rassurée sur mon avant-bras.

— C'est... euh, comment dire, c'est long à expliquer, répliquai-je sur le même ton.

Alice m'observa un court instant.

— Je vois, se contenta-t-elle de répondre.

— ... Lisez ceci pour preuve, continuait Lazare, en montrant cette fois la missive à la menaçante et sévère gardienne de l'Outremonde.

Miss Pindragon lui arracha presque le papier des mains et lut à haute voix :

« Mon cher Lazare,

Tu seras probablement revenu au Manoir lorsque tu liras ces lignes, mais avant de te laisser le temps de te distraire par d'autres préoccupations, je tiens à t'expliquer pourquoi j'ai enlevé ta douce fiancée.

Je vais la traiter comme une hôte de qualité et ce, avec tous les égards qui lui sont dus, si, et seulement si, tu fais quelque chose pour moi en retour.

Je veux que tu réunisses pour moi les cinq objets listés dans la pièce jointe à cet e-mail, et le plus tôt sera le mieux pour le confort de tout le world. Je veux aussi récupérer la partition d'« Une Légende de Bohême » dès ton retour au Manoir.

Si tu ne satisfais pas aux exigences de cette lettre, je m'occuperai du sort de ton adorable fiancée, et je gage que tu ne veux pas que nous en arrivions là.

Je te laisse jusqu'à demain pour répondre à cet e-mail et m'annoncer la bonne nouvelle. Petite précision, mon cher Lazare : n'oublie pas que je suis un homme de parole.

S. »

— Que signifie ce charabia nauséabond, Lazare ? demanda Miss Pindragon, en femme peu habituée à couper les cheveux en quatre.

— Il signifie que je vais devoir m'occuper de quelques tâches ingrates si je veux retrouver ma fiancée, répliqua Lazare, toujours tendu. La dragonne l'observa de pied en cap en silence.

— Dois-je comprendre que c'est là la raison de votre état actuel ? finit-elle par demander, un sourcil levé, comme si elle ne constatait qu'à l'instant l'état dans lequel il se trouvait. Réflexion faite, je pense que c'était le cas.

Lazare examina un instant son reflet dans la fenêtre de son bureau, comme s'il se voyait pour la première fois.

— J'en ai bien peur, confirma-t-il avec flegme.

— Eh bien, vous allez me faire le plaisir de rectifier la situation au plus vite ! Et pour commencer, vous allez faire traverser l'âme de Maximilien Novak dès ce soir. Cette situation illégale n'a que trop duré.

— Je souhaite vous demander une dérogation spéciale à ce sujet, si vous le permettez.

— N'abusez pas de votre chance, Lazare. Maximilien Novak n'a pas sa place ici, vous le savez aussi bien que moi. L'Outremonde a subi de graves dommages à cause de vos actions, mais pour le moment, et c'est heureux pour vous, rien d'irréparable. Vous allez donc agir selon ce que vous êtes et mettre un terme à ceci sur-le-champ, avant que la situation n'empire. Dois-je vous rappeler que le serment premier du Drockhead est de respecter et préserver l'équilibre ?

— Je ne l'oublie pas, Madame. Vous me voyez confus d'avoir provoqué de tels désastres. Je ferai passer le portail à Maximilien Novak à la prochaine heure de passage, demain soir.

— Très bien. Ceci étant réglé, je vais vous laisser.

Miss Pindragon disparut dans une vague illusion rouge, et la chaleur de la pièce revint presque aussitôt à la normale.

— Tu ne m'avais pas dit que les actions des Drockheads affectaient à ce point l'Outremonde, demandai-je à brûle-pourpoint.

— Nous n'en sommes pas encore à cette leçon, marmonna Lazare en haussant les épaules.

Soudain, son regard s'arrêta sur Alice, comme s'il la voyait pour la première fois aujourd'hui, puis il se tourna vers moi.

— Est-ce ce dont tu voulais me parler au sujet d'Alice ?

— En effet, j'ai essayé de te le dire plusieurs fois, mais sans succès, alors j'ai improvisé, comme tu m'as demandé de le faire.

— Je vois... Et vous ne vous êtes pas enfuie en courant en apprenant ce que nous étions ? demanda-t-il, cette fois à l'intéressée.

— J'avoue que je me tâte encore parfois, surtout après ce que j'ai vu ce soir. Mais, aussi curieux et incompréhensible que ça puisse paraître, mon envie de rester et d'en apprendre plus est toujours la plus forte.

— C'est peut-être une Naturelle, elle aussi, suggérai-je.

— Non, elle ne l'est pas, mais je sens en elle un esprit décidé et des plus réfractaires aux influences qu'elle n'a pas choisies. Je suppose que le souvenir de ce qui s'est

passé la dernière fois que nous nous sommes vus vous est revenu à l'esprit, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Ce genre de chose peut arriver, alors ? questionnai-je encore.

— C'est rare, très rare même, mais oui, c'est déjà arrivé. À chaque fois, il s'agissait de personnes très récalcitrantes aux manipulations de l'esprit. Tu as bien fait de lui dire la vérité, Dimitri, ajouta mon maître Drockhead, en allant s'asseoir dans le fauteuil derrière son bureau.

Il était de plus en plus pâle, et je m'en voulais, mais maintenant qu'il était dans de meilleures dispositions, je décidai de revenir à la charge sur l'autre sujet préoccupant du jour.

— Que faisons-nous pour le mail ?

— Je suppose que tu as imprimé la pièce jointe que mentionne Pytki ?

— La voilà.

Lazare la parcourut en un clin d'œil et la reposa sur son bureau de chêne et d'acajou.

— Dimitri, Alice, avez-vous quelque chose de prévu demain ?

— C'est le week-end, alors non, pas vraiment, répondit d'abord Alice.

— Idem, répliquai-je.

— Dans ce cas, armez-vous de patience et aiguisez votre intuition, parce que nous allons passer la nuit dans ce bureau.

« Nous avons appris de nos grands-mères et de nos grands-pères et
de leur génération.

Nous avons bien appris et nous n'avons pas oublié.

Nous avons appris des anciens et nous garderons toujours le
Tjukurpa dans nos cœurs et nos esprits. Ngura nyangakula ninti –
nganana ninti.

Nous connaissons cette place – nous sommes ninti, experts du lieu. »

Texte Anangu



Lazare Donatien

Episode 8

*La Montagne
Rouge*

L'Intégrale



Chapitre 1

Dire que la nuit avait été courte serait un euphémisme, et cela ne signifiait pas pour autant que nous avions beaucoup avancé, hélas. Épuisée, Alice partit se coucher aux premières lueurs de l'aube, et Dimitri en profita pour orienter la conversation vers un sujet que j'avais pris soin d'éviter depuis mon retour de Prague.

— Tu sais quoi, Lazare ? J'ai beau chercher, je ne vois pas ce que cette liste – et ces objets surtout – peut représenter comme danger.

— Si Pytki veut ces objets, c'est qu'il a une excellente raison, tu peux en être sûr, et je parie tout ce que tu veux qu'elle n'est pas des plus nobles.

— Cela n'enlève rien au fait que nous avons passé une nuit là-dessus sans aucun résultat. Je pense qu'il est crucial d'en savoir plus sur ce Sevastyan Pytki avant de continuer à chercher à l'aveuglette. Sans compter qu'en ce qui me concerne, une petite pause « histoire » ne nous ferait pas de mal. Je suis à bout, et j'ai besoin de recharger les batteries.

Accompagnant le geste à la parole, Dimitri croisa les bras et les jambes, dans l'attente évidente des éclaircissements réclamés.

Je regardai Zeph, qui se contenta de me rendre mon regard. Pas de soutien moral à espérer de ce côté-là. Après tout, ce n'était pas comme s'il ne m'avait pas mis en garde à maintes reprises, à l'époque, sur le compte de Pytki. Je posai les yeux sur Dimitri : en voilà un autre qui incarnait à merveille le mot « tête ».

Je le connaissais assez pour savoir qu'il ne lâcherait pas l'affaire si facilement.

— Très bien, cédai-je après un bref instant de réflexion, tu as gagné. Peut-être ce récit t'apportera-t-il quelques leçons utiles, après tout. N'es-tu pas d'accord, Zeph ?

— J'en dis que c'est à vous de décider, monsieur. Pour ma part, je préférerais oublier ce sombre personnage, si vous permettez.

— Ah, mais c'est qu'il semble bien décidé à ce qu'on ne l'oublie pas, justement ! C'est bien là notre problème.

— Un sombre personnage restera un sombre personnage jusqu'au bout. Il me semble vous l'avoir déjà dit, monsieur, philosopha Zeph.

— C'est juste, nous n'en serions sans doute pas là aujourd'hui si j'avais suivi ton conseil à l'époque, mon ami.

— Ce qui est fait est fait, et nous ne pourrions pas revenir en arrière, même si nous le voulions. Ceci dit, je suis tout ouïe. Tu te sens prêt pour les confidences ? interrompit Dimitri, en me fixant droit dans les yeux.

Je suppose que notre courte nuit entamait son sens de la patience. Bien que peu disposé à raconter ce qui s'était passé, j'avais conscience qu'il était temps de passer à confesse.

— Bien. Comme je te l'ai déjà dit, Sevastyan Pytki était un Drockhead. Tu sais désormais que notre fonction s'accompagne de nombreux pouvoirs et d'autant de responsabilités. D'ordinaire, un Drockhead naît ainsi et bénéficie d'une protection naturelle contre les tentations qui croisent sa route. Tu peux voir cela comme un garde-fou pour éviter que tout cela ne nous monte à la tête, en quelque sorte. Il en va de même pour les Naturels comme toi, mais nous y reviendrons plus tard, si tu veux bien. Ce qui importe ici, c'est que le cas de Pytki est différent. Bien que sa famille appartienne à une lignée de Drockheads, lui n'est pas né ainsi : il a acquis ce don par un autre moyen.

— Parce qu'une chose pareille est possible ?!

— Il est le seul cas dont j'aie jamais eu connaissance, je serais donc tenté de dire que oui, mais je n'en suis pas sûr.

— OK... et comment a-t-il réussi ce tour de passe-passe, dans ce cas ?

— Il a assassiné son frère aîné pour prendre sa place, puis il a éliminé ses parents pour que personne ne puisse témoigner de son forfait.

— Quoi ?! Et tu as accepté ce gars-là comme apprenti ?! Ne m'en veux pas, Lazare, mais je suis tout

à fait d'accord avec Zeph sur ce coup. Pourquoi as-tu consenti à héberger un bonhomme pareil, sans même parler de l'apprentissage

Je soupirai.

— Crois-tu vraiment que je l'aurais accepté comme apprenti si j'avais su ?

Dimitri se ravisa sur-le-champ.

— Non, tu as raison. Nous avons donc affaire à un maître de la fourberie s'il a pu te cacher sa véritable nature à ce point.

— Observation des plus pertinentes, oui, mais j'ai aussi fauté par excès de vanité dans cette histoire. Zeph, en tant que vieil esprit vagabond, a des sens surnaturels bien plus aiguisés que les miens et, s'il ne pouvait en connaître les raisons, il a tout de suite su que Pytki n'était en rien ce qu'il prétendait être. Mais je n'ai pas écouté ses mises en garde, persuadé à l'époque que mes sens surpassaient les siens. J'étais heureux de former mon premier apprenti, flatté aussi, et je me suis laissé duper comme un novice.

— OK... Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai accepté de le prendre comme apprenti après qu'il m'eut raconté une histoire larmoyante où il avait perdu ses parents avant que ceux-ci aient pu achever sa formation. Il est resté six mois au Manoir avant de commettre l'erreur qui m'a ouvert les yeux : une cérémonie anodine que nous devions pratiquer pour une affaire où nous avions été appelés, et qu'un véritable

Drockhead n'aurait jamais négligée. Mais lui, non seulement il ne l'a pas exécutée, mais il l'a jugée désuète et dénuée de sens pour un Drockhead du XXe siècle. Je n'ai rien dit ce jour-là, mais cet incident a renforcé les soupçons que je commençais à nourrir à son encontre. Sa personnalité était loin d'être des plus plaisantes, et j'avais eu tout le loisir de l'observer durant ces six mois. Avec l'aide de Zeph, j'ai donc décidé de lui tendre un piège. Avant qu'il ne comprenne ce qui lui arrivait, je l'avais placé dans un cercle de confinement. Là, furieux du piège, il a proféré des menaces et m'a révélé ce qu'il avait fait à sa famille, ainsi que la manière dont il était devenu Drockhead pour appuyer ses dires. Horrifié, j'ai requis l'aide de Miss Pindragon et de l'Outremonde, qui ont enfermé Pytki dans une cellule conçue sur mesure pour lui au Cillìn. Mais, malgré toutes les précautions, l'animal a réussi à s'échapper, et à ce jour je ne sais toujours pas comment il s'y est pris pour réussir ce coup-là.

— Une dernière question : tout ça s'est passé il y a combien de temps, au juste ?

— Presque quinze ans maintenant.

— Donc, pour résumer, l'ennemi a eu près de quinze ans pour ruminer sa vengeance et élaborer un plan pour l'assouvir ? Et maintenant, Moïra est aux mains d'un monstre pareil ?!

Un pincement au cœur me saisit en pensant à ma bien-aimée, mais je me ressaisis : je ne lui serais d'aucune aide si je me laissais envahir par mes émotions.

— Bien résumé, oui, et crois-moi, je suis le dernier à me réjouir de cette situation, répondis-je en grimaçant, alors que je tentais de bouger mon épaule blessée.

— Je veux bien le croire, commenta Dimitri dans un souffle. Au moins, avec son caractère bien trempé, on peut être sûr qu'elle ne va pas rendre la tâche facile à ses geôliers. Elle a des chances de tenir tête à ce Drockhead de pacotille. Ça fait un moment qu'elle te fréquente, ça devrait jouer en sa faveur.

— Je ne suis pas sûr de l'interprétation à donner à cette remarque, mais oui, j'ai confiance dans le fait que Moïra ne se laissera pas intimider à la première menace proférée, c'est sûr, répliquai-je avec une nouvelle grimace. L'effet des médicaments qu'on m'avait administrés s'était estompé, et la douleur s'éveillait au creux de mon épaule.

— Il est temps de changer votre pansement et de reprendre vos médicaments, monsieur, intervint soudain Zeph.

— Zeph, mon ami, tu es sans doute le meilleur valet que la terre ait jamais porté, mais tes talents d'infirmier laissent à désirer. Alors, tu ne m'en voudras pas, mais je vais m'occuper de mon épaule seul, si tu veux bien.

— Monsieur ne l'a peut-être pas remarqué, vu sa grande fatigue, mais ce n'était pas une question, rétorqua Zeph avec cet air calme et pincé que peu de choses parvenaient à troubler.

Chapitre 2

Les premières sensations dont j'eus conscience en me réveillant furent la lourdeur de mes paupières et un arrière-goût de cendre dans la bouche, comme si j'avais avalé l'air d'un tombeau.

Je fis un effort pour me rappeler ce qui s'était passé pour me plonger dans cet état de torpeur – inhabituel pour moi – lorsque, soudain, la vérité me frappa : j'avais été enlevée !

Je me redressai d'un bond, mais ma tête protesta violemment. Une douleur lancinante, comme si un forgeron s'acharnait à marteler mon crâne, me força à ralentir. J'ouvris les yeux avec peine, et une gêne au niveau du ventre attira mon attention.

Baissant le regard, je découvris, furieuse et abasourdie, une large ceinture de cuir enserrant ma taille, reliée à une longue chaîne aux cliquetis sinistres dont la pierre froide sous mes pieds nus faisait écho à chaque fois que je bougeais.

— Qu'est-ce que c'est que ce... ?! jurai-je, en me levant du lit étroit où l'on m'avait abandonnée. Cette fois, j'étais pleinement réveillée, la colère chassant le brouillard de mon esprit !

— Je constate que vous avez terminé votre sieste, Mademoiselle McLayne, fit une voix mielleuse depuis l'embrasure de la porte. L'homme qui venait de pénétrer dans la pièce avançait avec une nonchalance affectée, ses pas résonnant dans l'espace confiné.

Je levai les yeux, la chaîne toujours serrée dans mes mains tremblantes, et dévisageai mon interlocuteur. « Dandy » et « dangereux » furent les premiers mots qui me vinrent à l'esprit. Sevastyan Pytki – car ce ne pouvait être que lui – arborait un sourire trop parfait, une élégance calculée qui singeait presque celle de Lazare. Était-ce une provocation délibérée ? L'audace de cet imposteur attisa ma fureur.

— Qui êtes-vous ? interrogeai-je, forçant ma voix à rester posée malgré la tempête intérieure.

— Oh, pardonnez-moi, je suis Sevastyan Pytki, et je serai votre hôte pour les prochains jours, ma chère, répondit-il en inclinant légèrement le buste, un geste théâtral qui me donna la nausée.

Je brandis la chaîne, dont le métal glacé pesait contre ma paume.

— Vous avez une curieuse façon de traiter vos hôtes, lâchai-je avec une froideur acérée. Pourquoi m'avez-vous kidnappée ?

— Vous et moi avons un ami commun, ma chère. Je ne vous cache pas que vous êtes ici par sa faute. Mais soyez sans crainte, reprit-il avec un petit rire qui sonna comme un glas à mes oreilles, j'ai envoyé une missive à

Lazare qui ne lui plaira sans doute pas, mais qui le poussera à tout mettre en œuvre pour écourter votre séjour en ma compagnie. Cela vous rassure, j'espère ?

Un flot d'alarmes s'était déclenché dans ma tête dès son apparition. Cet homme, qui se donnait tant de mal pour jouer les dandys, semblait prendre un plaisir malsain à tourmenter sa proie, ses yeux bleu glacé scrutant chaque frémissement de mon visage.

Mon instinct de survie m'intima de garder la tête froide. Je me composai un masque d'assurance, priant pour qu'il soit convaincant en cet instant où la peur menaçait de me submerger.

— Une simple missive, quel qu'en soit le contenu, n'aurait pas davantage motivé Lazare à me retrouver, rétorquai-je d'un ton sec, défiant son regard.

Une lueur mauvaise brilla dans ses prunelles, trop fugace pour que je puisse l'interpréter.

— Je vois que vous placez une grande confiance en votre chevalier, vous m'en voyez ravi. Cependant, ce que j'ai exigé de Lazare pour votre liberté ne s'accomplit pas en quelques pirouettes. Cela demandera du temps et, avec un peu de chance, causera sa perte. Or, je peux d'ores et déjà vous assurer que je savourerai chaque instant où cette belle assurance que vous affichez aujourd'hui s'étiolera, peu à peu, au fil des jours, Mademoiselle McLayne.

— Je crains de devoir vous décevoir sur ce point, ripostai-je, mobilisant tout le calme dont j'étais capable

pour masquer le tremblement de ma voix.

— Nous verrons cela, susurra-t-il avec un sourire mielleux, ses yeux luisant d'une cruauté contenue, avant de se retirer, laissant la porte claquer derrière lui.

Je me rassis sur le lit, le souffle court, pour accuser le coup. Le cliquetis de la chaîne résonnait encore dans la pièce, comme un rappel de ma captivité.

— Lazare, tu as intérêt à ne pas me laisser moisir ici trop longtemps, implorai-je à voix basse, le cœur serré.

Chapitre 3

Alice encore endormie, Dimitri et moi avions repris nos recherches dès le début de l'après-midi. Je dois avouer, toutefois, que peu de mes nombreux ouvrages traitaient de boomerangs aux pouvoirs spéciaux.

Car oui, aussi insolite que cela puisse paraître, le premier objet de cette maudite liste était bel et bien un boomerang vieux de plusieurs milliers d'années. « Pourquoi un boomerang ? » me direz-vous. À cela, je répondrais : « Bonne question... » Je n'avais pas l'ombre d'une réponse à fournir sur ce point, hélas.

Comme l'avait si bien remarqué mon apprenti quelques heures plus tôt, nous pataugions dans la semoule depuis la veille ! Et cette expérience, si nouvelle soit-elle, me déplaisait au plus haut point.

D'ordinaire, les objets aux influences particulières dont j'avais l'habitude étaient liés à une présence spectrale – des objets hantés, en somme. Je n'avais jamais eu à traquer des artefacts aussi singuliers que ceux de la liste de Pytki, et cela ne faisait qu'aviver mon malaise face à cette situation. Pourtant, des esprits devaient être liés à ces objets, et ceux-ci devaient posséder une puissance exceptionnelle.

Sinon, pourquoi me faire faire ce travail ? Et surtout :

quel était le véritable objectif de Pytki ? Tant de questions restaient sans réponse. Nous en étions à ces tâtonnements infructueux lorsque Dimitri opta pour une nouvelle approche.

Posant son livre, il se rua sur son ordinateur et tapa quelques mots à la hâte, ses doigts dansant sur le clavier avec une urgence fébrile.

— Une idée subite ? questionnai-je en m'approchant, intrigué par son élan.

— Disons que je tente une nouvelle analyse de la situation.

— Et en langage clair, ça donne quoi ?

— Ah ! Voilà pile ce qu'il nous faut, s'exclama-t-il en tournant l'écran vers moi.

— Institut Océanographique de Paris ? lus-je à haute voix, sans saisir encore où mon apprenti voulait en venir.

— Oui, il y a une exposition là-bas en ce moment et, plus important encore, le représentant des Mythes et Arts Aborigènes d'Australie en est le directeur. Un homme comme lui pourrait nous en dire davantage sur les artefacts anciens de son pays et les légendes qui s'y rattachent. C'est une piste à explorer, non ?

Je souris et tapai l'épaule de mon apprenti, malgré la douleur sourde qui irradiait de ma blessure.

— Voilà une brillante idée, en effet ! Cela prouve une

fois de plus combien il est crucial de changer de perspective de temps à autre. Merci, Dimitri ! Zeph ? appelaï-je aussitôt, ma voix résonnant dans le silence du Manoir.

— Oui, monsieur ? répondit mon valet, apparaissant dans une brève arabesque spectrale, son regard perçant fixé sur moi.

— Nous partons pour Paris dès que possible, et tu nous accompagnes.

— Je ne quitte pas le Manoir d'ordinaire, monsieur, protesta Zeph, une note de réticence dans sa voix éthérée.

— Et moi, je ne suis pas blessé d'ordinaire, mon cher. Même si tu n'es pas le meilleur des soigneurs, tu t'en sors mieux que moi avec cette maudite épaule.

— Mais les conditions, monsieur... argumenta-t-il encore, son calme habituel fissuré par une pointe d'inquiétude.

— Rien d'insurmontable si nous sommes de retour avant ce vendredi à minuit, n'est-ce pas ?

Vaincu, Zeph soupira, son souffle intangible faisant frémir l'air.

— Non, monsieur, confirma-t-il.

— Donc, c'est décidé, nous partons dans une heure. Oh, et pas de costumes pour cette fois, s'il te plaît. Des vêtements confortables, rien d'autre. Cette épaule me

fait un mal de chien quand les cachets cessent d'agir.

— Bien, monsieur, répondit Zeph avant de s'évanouir dans l'ombre.

— Et que dit-on à Alice ? interrompit Dimitri.

— Ah... Tu as raison. Au vu des nouveaux éléments, je pense qu'il vaut mieux la renvoyer chez elle pour le moment. Oh, et... peux-tu organiser une surveillance discrète autour d'elle, le temps que nous puissions la rappeler au Manoir ? murmurai-je, m'assurant que cette information reste entre Dimitri et moi.

Je soupçonnais en effet Pytki d'avoir infiltré des systèmes de surveillance au Manoir. Il était bien trop informé de nos faits et gestes. Tant que nous n'avions pas vérifié que tout était sûr – une tâche que Dimitri avait confiée à quelques contacts dans le plus grand secret –, la prudence s'imposait.

— Elle ne va pas apprécier, répondit Dimitri à voix normale, après un bref hochement de tête à ma requête chuchotée.

— Je m'en doute, mais je ne peux pas faire mieux pour l'instant. Elle n'est pas mon apprentie et...

Une voix claire et discrète toussota à l'entrée de mon bureau. Alice était réveillée, ses yeux encore marqués par la fatigue, mais vifs d'une curiosité intacte.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Lazare. Je comprends que délivrer Moïra est une priorité absolue. Je vais rentrer chez moi et, si vous permettez, je

reviendrai lorsque tout sera revenu dans l'ordre. Qu'en dites-vous ?

— Vous me rendriez un immense service, très chère. Croyez bien que je suis navré de ne pouvoir vous aider à comprendre et assimiler toutes ces informations nouvelles si vite.

Alice haussa les épaules, un sourire léger aux lèvres.

— Je sais que vous l'auriez fait si tout cela n'était pas arrivé. Vous avez mon numéro, ajouta-t-elle en se tournant vers Dimitri. Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais rester en contact.

— Bien sûr, répondit mon apprenti. Dès que nous aurons retrouvé Moïra, je vous le ferai savoir.

— Merci, répliqua-t-elle avec un sourire éclatant. Bien, conclut-elle en se tournant vers moi. Je ne vous retiens pas plus longtemps et vous souhaite bonne route, Lazare.

— Merci, Alice. Sachez que j'apprécie votre geste et votre compréhension, répondis-je en lui offrant une accolade paternelle.

Alice quitta le bureau, nous laissant seuls, Dimitri et moi. Moins d'une heure plus tard, nous roulions dans le bolide de mon apprenti, cap sur Paris, le poids de l'urgence pesant sur nos épaules.

Chapitre 4

Nous arrivâmes à l’Institut Océanographique de Paris juste avant la fermeture, mais, par chance, nous parvînmes à intercepter le directeur de l’exposition avant qu’il ne plie bagage pour la nuit. Après quelques minutes d’échange, je convainquis Donovan Athan de nous accompagner dans un restaurant pour discuter plus posément de notre situation.

— Je vous remercie pour cette invitation, messieurs, reprit le directeur lorsque le serveur s’éloigna après avoir déposé nos commandes. Mais j’aimerais connaître la véritable raison de ma présence ici. Vous n’êtes pas de fervents admirateurs de l’art aborigène, n’est-ce pas ?

Il m’avait suffi de peu de temps pour saisir l’intelligence aiguë de Donovan Athan, et je n’avais pas l’intention d’insulter plus longtemps un esprit si affûté.

— Nous sommes désolés d’avoir usé de ce prétexte pour vous approcher. Comme vous l’avez deviné, loin d’être des amateurs d’art aborigène – nous n’y connaissons presque rien –, nous avons besoin de votre aide sur un sujet connexe.

Le directeur nous observa tour à tour un bref instant, puis entama son repas avec un calme étudié.

— Vous avez jusqu'à la fin de ce dîner pour me convaincre.

Je jetai un regard à Dimitri, qui hocha la tête et prit la parole.

— Pour résumer, nous cherchons un très ancien boomerang australien, lié à des mythes et légendes en rapport avec les morts.

— Je vois. Avez-vous une photo ou une illustration de cet objet ? Avec une description aussi vague, il sera ardu de trouver ce que vous cherchez.

— Nous n'avons qu'un nom. Le boomerang que nous recherchons s'appelle le bâton de Beralku. D'après nos recherches, Beralku est l'île des morts dans la mythologie aborigène, mais nous n'avons trouvé que peu d'informations à ce sujet. Nous espérions que vous puissiez éclairer nos lanternes.

— Je connais cette histoire, oui. La légende raconte que le bâton fut ramené de Beralku par les Djanggawul, les triplés qui façonnèrent les paysages et la flore d'Australie. Mais qu'est-ce qui vous fait croire que ce bâton existe et qu'il a la forme d'un boomerang ? Nos légendes ne le décrivent que sous le nom de bâton de Beralku.

— Pour être franc avec vous, la personne qui nous a chargés de trouver cet objet nous a indiqué qu'il s'agissait d'un boomerang en nous donnant son nom, et c'est tout.

— Je vois, vous avez donc un commanditaire pour ce

travail.

Je tiquai sur le mot, mais gardai mes réflexions pour moi.

— En quelque sorte, oui. Alors, pouvez-vous nous en dire davantage sur cet objet ?

— Il s'agit d'une légende et, comme je l'ai souligné, il est peu probable que le bâton existe bel et bien. Mais en supposant qu'il existe, que feriez-vous d'un tel artefact ?

Je consultai Dimitri du regard et compris qu'il partageait mes soupçons : Donovan Athan nous cachait quelque chose. Pour avancer, je devais en révéler davantage sur nous et nos intentions, car cet homme ne se laisserait pas abuser par de simples cajoleries.

— Écoutez, Monsieur Athan, si nous devons poursuivre cette discussion, je suggère un endroit plus discret, car ce que j'ai à dire ne peut être entendu que par vous. À quel hôtel êtes-vous descendu ?

— Aux Jardins du Luxembourg.

— Verriez-vous un inconvénient à ce que nous continuions dans votre chambre ?

Je laissai Dimitri régler l'addition, puis nous suivîmes le directeur jusqu'à son hôtel, où je repris les rênes de la conversation sans attendre.

— Je vous remercie pour votre confiance jusqu'ici, Monsieur Athan. Je vais vous demander de ne pas vous

alarmer de ce qui va suivre. Nous devons retrouver le bâton de Beralku, car, si nous échouons, ma fiancée sera assassinée de la manière la plus cruelle que son ravisseur pourra imaginer.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit d'emblée ?

— Parce que nous n'étions pas sûrs que vous puissiez nous aider avant ce dîner. Mais avant que vous ne répondiez, laissez-moi ajouter ceci : je suis un Drockhead, et Dimitri en est un aussi. Cela signifie que nous communiquons avec les morts. Beralku étant l'île des morts dans votre mythologie, je pense que mon don explique pourquoi on me charge de retrouver ce boomerang.

— Je vois, mais avez-vous de quoi prouver vos dires ?

Cet homme était décidément difficile à convaincre.

— Zeph ? soufflai-je, décidé à reprendre les rênes de cette conversation qui, je le sentais, commençait à m'échapper.

Mon valet se matérialisa en une volute théâtrale, son ombre dansant sur les murs de la chambre d'hôtel.

— Que puis-je pour vous, monsieur ?

Je guettai la réaction du directeur du coin de l'œil, mais j'en fus pour mes frais. Il ne montra ni surprise ni peur, juste un vif intérêt et une lueur indéfinissable dans le regard.

— J'admets que c'est un tour impressionnant et que vous êtes bien ce que vous prétendez être. Je suis

d'accord pour vous conduire au boomerang, déclara-t-il soudain, me prenant au dépourvu par ce brusque revirement. Les apparitions de Zeph étaient souvent convaincantes, mais à ce point ? Quelque chose ne collait pas, et je ne pus retenir ma langue.

— Qu'est-ce qui vous a convaincu ?

— Eh bien, Monsieur Donatien, sachez que le peuple aborigène reste très ouvert aux manifestations spirituelles. Et... il est peut-être temps que je vous révèle que je suis chaman. Votre aura et celle de votre compagnon n'ont jamais été menaçantes depuis notre rencontre ce soir, mais instables. À présent que vous avez révélé votre secret, vos auras se sont stabilisées, bien que la vôtre reste troublée. Je présume que cela tient à la situation de votre fiancée, car des points précis de votre aura demeurent perturbés.

— Alors ça, par exemple ! m'exclamai-je, déconcerté.

Mes sens étaient-ils si bouleversés par les récents événements que je n'avais pas perçu la véritable nature de notre hôte ? Je me sentais quelque peu vexé. D'ordinaire, j'excellais à ce jeu. Cela ne faisait que confirmer qu'il me fallait me ressaisir, sous peine de devenir inutile – ce qui, loin d'aider ma douce fiancée, agraverait son sort.

— Puisque vous savez où se trouve le bâton de Beralku, ne pouvez-vous pas nous indiquer cet endroit ? demanda Dimitri, voyant que je gardais le silence, ramenant la discussion sur notre objectif.

- Si je vous accompagne, les formalités pour entrer dans mon pays seront bien plus simples.
- Vous voulez dire que nous devons vous accompagner en Australie ?
- Si vous voulez le bâton de Beralku, les options sont limitées, j'en ai peur.

Chapitre 5

La taille toujours enserrée dans cette maudite ceinture à chaîne, je découvris qu'elle offrait assez de longueur pour me permettre d'accéder à toutes les pièces de la chambre – ou plutôt de la suite – où j'étais retenue captive.

J'avais déjà fait le tour de ma prison dorée une bonne demi-douzaine de fois, mais rien ne semblait pouvoir me libérer de cette entrave de cuir épais, à la fois pesante et inconfortable.

J'allais entamer une nouvelle inspection lorsque l'on toqua à la porte.

— Entrez, répondis-je en me forgeant un masque de dureté et d'intransigeance pour affronter mon ennemi.

— Je vous apporte votre dîner, ma chère, annonça Sevastyan Pytki en posant un plateau sur le bureau, ses gestes empreints d'une nonchalance calculée.

Je le regardai en silence, les mains crispées sur la chaîne, le métal froid mordant mes paumes.

— Vous pouvez remporter votre plateau, je n'ai pas faim.

— Ah, je ne peux permettre cela, Mademoiselle McLayne. J'ai promis à ce cher Lazare que vous seriez traitée comme une reine – tant qu'il fera ce que je lui demande. Or, il se trouve que tout se déroule comme prévu, et notre ami se démène comme un bon soldat. Il est donc naturel de tenir ma part du marché, vous ne pensez pas ? Cela dit, il sera toujours temps de changer de programme si les choses devaient prendre une tournure moins... disons, moins favorable.

— Me « traiter comme une reine », vous dites ? rétorquai-je, ignorant la menace à peine voilée. Quand allez-vous me retirer cette ceinture, dans ce cas ?

— Allons, ma chère, vous savez comme moi que cette demande est un peu prématuée, n'est-ce pas ?

Ce gredin m'agaçait autant qu'il me terrifiait, mais je m'efforçai de garder mon calme et de l'attaquer sur un autre terrain.

— Pourquoi jouez-vous les dandys ? Vous ressentez le besoin d'imiter Lazare ? Vous savez que vous ne serez jamais qu'une pâle copie ?

Ses yeux bleu glacé s'embrasèrent d'une lueur de pure méchanceté qui me glaça le sang. La flamme disparut aussi vite qu'elle était apparue, mais son écho persista dans l'air.

— Vous seriez avisée de ne pas tester ma patience sur certains sujets, Mademoiselle McLayne.

Mon instinct m'avertit de ne pas aller plus loin, mais je devais savoir.

— Que vous a donc fait Lazare pour que vous le détestiez à ce point ?

— Oh, vous voulez dire qu'il ne vous a jamais parlé de moi ?

Je n'allais pas lui avouer que, jusqu'à récemment, j'ignorais presque tout de l'homme que j'avais accepté d'épouser.

— Pas un mot.

Les yeux de Pytki se rétrécirent.

— Vous connaissez pourtant son don, et cela ne semble pas vous rebouter. Mais je vois qu'il ne vous a pas dit toute la vérité.

— Peut-être parce que je ne lui ai pas demandé ? lançai-je avec défi.

— Allons donc, vous plaisantez ? Vous êtes une femme, la curiosité est votre nature !

Je laissai filtrer un sourire gorgé de fiel.

— Vous êtes un homme bien ordinaire, pétri de préjugés. Vous ne savez rien de la relation qui nous lie, Lazare et moi.

Il s'approcha de quelques pas, son regard percant comme une lame.

— J'en sais assez pour savoir comment l'anéantir le moment venu.

Je restai bouche bée devant la menace implicite.

— Vous pensez vraiment que Lazare vous laissera vous en tirer comme ça ?

Vous le connaissez bien mal.

— Nous verrons, conclut-il avec un sourire glacé avant de sortir.

La routine paisible de ma maison d'hôtes et le confort douillet de mon cher Little Haven me manquaient cruellement.

Chapitre 6

L’Australie : une terre vaste comme un continent – ou presque – aux paysages d’une diversité saisissante. Un endroit où il vaut mieux regarder où vous posez les pieds à chacun de vos pas. Tout ici est mortel, à des degrés plus ou moins rapides certes, mais mortel néanmoins. Bref, un pays plein de surprises, ma foi. Nous étions arrivés la veille après un vol de près de vingt-quatre heures depuis Paris.

À peine débarqués, notre nouvel ami Donovan Athan nous avait entraînés dans un autre périple, long de plusieurs heures, pour rejoindre la tribu dont il était le chaman : les Anangu.

Le voyage, épuisant, avait permis à Donovan de nous conter l’histoire de sa tribu et les légendes liées au rocher qui était aussi le but de notre expédition. Uluru, la Montagne Rouge : le site le plus sacré du peuple aborigène, dont les Anangu étaient les gardiens ancestraux.

Le Temps du Rêve – ainsi les Aborigènes nomment-ils les débuts de la création – est une tradition aux croyances vastes et séculaires, perpétuée par les anciens. Quel drame, quelle perte immense ce serait si les mythes et légendes de ce peuple, empreint de sagesse et de spiritualité, toujours en lien avec

l'invisible, cessaient d'être transmis.

La jeune génération, hélas, semblait peu encline à suivre la voie des anciens, comme partout. Mais, comme partout, la jeunesse commençait à renouer avec ses racines et son histoire véritable, et j'espérais que cette soif de vérité ne s'éteindrait pas de sitôt.

Nous parvînmes enfin à destination, juste à temps pour voir les derniers rayons du soleil embraser la silhouette majestueuse d'Uluru, révélant ainsi la raison de son surnom de Montagne Rouge.

La vue était à couper le souffle, mais, malgré son éclat envoûtant, il nous fallait songer à monter notre camp pour la nuit. Grâce à une dérogation spéciale accordée par les Anangu, sur la recommandation de leur chaman, nous avions l'autorisation rare de camper au pied d'Uluru ce soir-là.

Ce ne fut qu'une fois installés autour du feu de camp, les flammes dansant sous un ciel étoilé, que Donovan consentit à nous livrer quelques détails sur ce qui nous attendait.

— Demain, à l'aube, je vous conduirai à l'impasse cachée par la grotte derrière vous. Vous serez les premiers, étrangers ou Aborigènes, à pénétrer au cœur de la montagne sacrée. Je dois vous avertir : nous ignorons ce qui se trouve au-delà de l'impasse. Vous devrez improviser.

— Vous ne nous accompagnerez pas ?

— Seulement jusqu'à l'impasse. Au-delà, c'est interdit.

Une de nos plus anciennes légendes raconte que des voyageurs familiers des morts viendront un jour, dans des temps reculés, réclamer le trésor des Djanggawul, et que les Anangu devront les aider sans jamais enfreindre les règles sacrées d'Uluru. Les grands esprits ont scellé le passage juste derrière l'impasse et ont chargé nos anciens de transmettre ce message aux générations futures. Il est dit que le trésor de la montagne est l'un des protecteurs du Grand Secret, et que nul autre qu'un messager né pur ne pourra y toucher.

— Je vois... Et vous pensez que nous sommes ces voyageurs ?

— Vous êtes les premiers étrangers à vous intéresser au bâton de Beralku. Et l'un de vous est le messager né pur, cela ne fait aucun doute. Sans cela, l'Univers vous aurait arrêté d'une manière ou d'une autre. Au lieu de quoi, il vous a guidés jusqu'à moi.

Dimitri et moi échangeâmes un regard, la même question dans les yeux. Vers quels mystères – et peut-être quels dangers – nous dirigions-nous ?

— Avez-vous une idée de ce qu'est le Grand Secret ? demanda Dimitri, dont le ton trahissait un léger malaise face à l'inconnu.

— Son nom même suggère qu'il doit rester inviolé, vous ne trouvez pas ? De plus, aucun Aborigène ne chercherait à percer un secret qu'on lui a enseigné, depuis la nuit des temps, à protéger. Nous sommes un peuple en lien constant avec le spirituel et le surnaturel. Ce qui peut sembler étrange pour vous est naturel pour

nous. Cela dit, dans votre cas, le surnaturel semble aussi faire partie de votre quotidien.

— Oui. Enfin, pour moi, c'est encore assez nouveau, tout ça, répondit mon apprenti en se frottant l'arrière du crâne.

— Cela m'amène à une autre question, intervins-je.

— Je vous écoute.

— Pensez-vous que Zeph puisse nous accompagner ? Nous en donnez-vous l'autorisation ?

— La montagne décidera.

— Je vois... Merci.

— Est-il avec nous en ce moment ?

— Non, il doit accomplir un rituel tous les sept jours. Je l'ai donc renvoyé chez nous avant notre départ pour l'Australie. Mais il sera de retour demain à l'aube.

Ce qu'il y a de pratique avec un esprit, c'est que les voyages sont bien plus rapides pour eux que pour nous.

— C'est fascinant. Je n'avais encore jamais vu un esprit apprivoisé.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— S'il vous entendait, mon ami, nul doute qu'il aurait deux ou trois mots à dire à ce sujet !

Chapitre 7

Comme convenu, Zeph nous avait rejoints à l'aube, et notre petite expédition, guidée par Donovan, s'était aventurée au cœur d'Uluru. Après une demi-heure de marche, nous atteignîmes ce qui semblait être le bout de la grotte, jusqu'à ce que Donovan actionne un levier habilement camouflé.

Le mur de pierre s'ébranla dans un fracas assourdissant, révélant un passage obscur.

— Lorsque vous aurez pénétré au-delà de l'impasse, cherchez un levier similaire pour revenir, indiqua Donovan, me laissant examiner celui qu'il tenait encore dans sa main gauche. Je monterai la garde ici jusqu'à votre retour.

— Merci, mon ami, répondis-je en lui serrant la main. Dimitri m'imita, et Zeph salua d'un léger signe de tête.

Nous avions chacun trois lampes torches aux batteries chargées à bloc, accrochées aux ceintures de nos combinaisons de spéléologie. Après tout, nul ne savait ce qui nous attendait derrière ce mur ; mieux valait prendre toutes les précautions possibles. Dimitri alluma sa première lampe, et nous avançâmes vers l'inconnu, le mur se refermant derrière nous dans un grondement sourd.

La lampe éclaira des parois tapissées de roches pailletées de minuscules inclusions minérales, donnant à l'endroit une aura irréelle à mesure que nous progressions. Soudain, un brouillard surgit de nulle part, nous enveloppant d'une brume épaisse. J'intimai à Zeph l'ordre de quitter sa forme humaine, attachant ses lampes à ma propre ceinture. Sur une suggestion de Dimitri, je palpai, comme lui, cette matière que nous avions prise pour du brouillard.

Elle était douce et chaude, pareille à de la ouate, mais bien plus légère. Je cherchais encore les mots pour décrire cette substance lorsque Zeph, désormais à nos côtés sous sa forme spectrale, prit la parole en premier.

— Nous avons quitté la dimension réelle, monsieur.

Surpris, je fermai les yeux et tentai de me connecter à mon environnement. Diable ! Mes sens étaient encore en vrac. Pourquoi n'avais-je pas perçu que nous avions pénétré dans une dimension parallèle ? Était-ce l'Outremonde ? Cet espace, aussi étrange qu'il parût, me semblait familier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Dimitri, me tirant du labyrinthe d'interrogations où je m'enfonçais.

— Pour être tout à fait franc, figure-toi que je n'en ai pas la moindre idée.

— Qu'a voulu dire Zeph ?

— Tu ressens ces picotements qui parcourrent ton corps par vagues ?

— Oui. Ce n'est pas vraiment désagréable, mais... disons, perturbant.

Je hochai la tête.

— Énième leçon Drockhead, mon cher apprenti. Tu découvres aujourd'hui le changement de dimension.

— Vraiment ? fit-il, examinant ses mains, puis le reste de son corps. Je suis entier, et je ne me sens pas si différent.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu regardes trop de films.

Dimitri haussa les épaules.

— Yep, c'est mon truc, mon hobby, que veux-tu !

Je décidai de ne pas relever.

— Quant à toi, Zeph, tu sembles t'adapter plutôt bien. Le saut de dimension ne t'enchanté guère, d'ordinaire.

— Tant que nous ne croisons rien de fâcheux, je n'ai aucune raison de me plaindre, monsieur.

— Tu m'en diras tant.

Nous continuâmes à avancer dans cette ambiance mystérieuse sans rencontrer d'obstacle, jusqu'à ce qu'une immense porte en bois, sans ouverture ni serrure apparente, se dressât soudain devant nous.

— Zeph, peux-tu voir si tu peux traverser ?

— Vous êtes sûr, monsieur ?

— Tu vois un autre moyen de savoir ce qui se trouve derrière dans l'immédiat ?

— Nous pouvons essayer de trouver un moyen d'ouvrir et...

— Ne tergiverse pas, allez ! Dimitri et moi allons chercher une ouverture.

— Bien, monsieur, répondit mon valet de mauvaise grâce avant de disparaître, pour réapparaître quelques secondes plus tard.

— Je n'ai trouvé ni loquet ni serrure de l'autre côté, monsieur.

— Et qu'y a-t-il au-delà ?

— Un couloir en tous points identique à celui-ci, j'en ai peur.

— Hum, étrange.

— Je suis d'accord, commenta Dimitri en tâtant la porte aux endroits accessibles. Il y a un truc illogique. Pourquoi placer une porte pareille ici si c'est pour retrouver un couloir similaire de l'autre côté ?

— Tout à fait. Tu es sûr d'avoir bien regardé, Zeph ?

— Je ne me suis pas attardé après cette première observation, monsieur.

— Trouillard.

- Je préférerais le mot « prudent », si vous permettez.
- Bien, voyons si nous pouvons ouvrir ce portail imposant. Qu'en dis-tu, Dimitri ?
- J'en dis que je suis le seul à bosser depuis cinq minutes.
- Un peu de respect pour un aîné avec le bras en écharpe, veux-tu ?
- Mais bien sûr ! Lazare, mon cher ami, je vous invite humblement à vous mettre au travail. C'est mieux comme ça ?
- Mettons que je serai bon prince pour cette fois, répliquai-je en approchant ma main libre du bois massif.
- Monsieur est trop bon, railla Dimitri avec un sourire en coin.
- Je tâtais les épais sillons lorsque mon bras traversa la porte, avec une déconcertante facilité, comme si elle était faite de beurre fondu.
- Qu'est-ce que... Dimitri, veux-tu essayer ? demandai-je, un plan commençant à germer dans mon esprit.
- OK, attends.
- Il se rapprocha et appuya à l'endroit où j'avais traversé... sans résultat.
- Te souviens-tu des paroles de Donovan hier soir ?

— Oui, et j'ai l'impression que je ne vais pas aimer ce qui va suivre, répondit mon apprenti, dont j'appréciais toujours la vive intelligence.

— Je vais traverser avec Zeph, repris-je. Mais d'abord, nous allons réitérer une version du sort de lien terrestre que nous avons utilisé pour ramener l'âme d'Alice des limbes. Tu te souviens ?

— Difficile d'oublier ma première mission « sur le terrain », comme tu l'avais appelée.

— Très bien. Te souviens-tu de l'état de transe où je me suis plongé pour explorer les limbes profondes ?

— Plus ou moins, oui. Je n'ai pas vécu cette partie, je n'ai fait qu'y assister.

— Espérons que cela suffise et que tes talents de Naturel pallient le reste. Assieds-toi, ordonnai-je doucement, en position du tailleur.

Dimitri s'exécuta. Je sortis une craie d'une poche de ma combinaison pour tracer un cercle de protection autour de lui.

— Je vais t'aider à te plonger dans une transe qui te permettra, non pas d'explorer les limbes cette fois, mais de lier ton âme à la mienne. C'est un peu inconfortable de loger deux âmes dans un seul corps, mais c'est temporaire. Lorsque j'aurai traversé avec Zeph, tu verras et entendras tout ce que je vois et entends, et nous pourrons converser par lien télépathique au besoin.

— Donc, si j'ai bien compris, mon âme va cohabiter avec la tienne à partir d'ici, pendant que mon corps reste seul, c'est bien ça ?

— Exact. Tu es prêt ?

Dimitri soupira.

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Bien sûr, tu peux rester ici et attendre notre retour, mais cela signifie rater une expérience unique, répliquai-je, sachant pertinemment que mon zélé apprenti résistait mal à une découverte.

— OK, OK, vieux renard, à dans une minute, répondit Dimitri en fermant les yeux, commençant à respirer selon la méthode que je lui avais enseignée pour entrer en transe.

— Êtes-vous sûr que ce soit bien raisonnable, monsieur ? demanda Zeph lorsque la respiration de l'apprenti se stabilisa, signe que la transe avait commencé et qu'il ne nous entendait plus.

— Raisonnable, non, mais c'est la meilleure option pour le moment.

Je terminai le processus et sentis bientôt la présence de l'âme de Dimitri aux côtés de la mienne. Une sensation étrange, en vérité, mais ce n'était plus le moment de m'en plaindre.

Zeph traversa, et je lui emboîtais le pas après m'être assuré que le corps de Dimitri était bien calé.

Chapitre 8

Nous arpentaimes le nouveau couloir pendant de longues minutes, et je commençais à me demander si nous avions fait le bon choix lorsqu'une nouvelle porte, faite d'un métal évoquant le cuivre, se dressa devant nous.

Zeph et moi échangeâmes un regard, puis, sans hésiter, nous la traversâmes avec autant de facilité que la première, pour nous retrouver dans un couloir identique, toujours enveloppés de ce brouillard mystérieux.

Nous poursuivîmes notre progression un moment, lorsqu'une troisième porte, d'argent massif à première vue, ornée de glyphes délicats, se dressa devant nous. Je haussai les épaules et tentai de la traverser, mais j'en fus quitte pour un douloureux choc au nez. Plus surprenant encore, Zeph lui-même ne parvint pas à passer cette fois.

— Alors ça, voilà un endroit de plus en plus singulier. Bien, mon cher Zeph, ne perdons pas de temps. Cherchons pourquoi cette œuvre d'art se comporte de façon si illogique, veux-tu ?

— Cherchons, monsieur, répondit mon valet, toujours aussi taciturne.

Nous tâtonnâmes un moment en silence, explorant chaque recoin de cette porte qui, à l'évidence, n'avait ni loquet ni serrure, comme les précédentes. Après avoir inspecté chaque détail accessible, je reculai de quelques pas pour considérer le problème dans son ensemble.

Nous avions là une porte aussi massive que les deux premières, sculptée, semblait-il, dans l'argent le plus pur. Comme les autres, elle était dépourvue d'ouverture visible. Mais une différence sautait aux yeux : ces glyphes étranges, hélas indéchiffrables pour moi. Et combien parieriez-vous que la clé pour ouvrir cette porte résidait dans ces inscriptions ? Je m'approchai à nouveau pour les examiner de plus près.

— J'y crois pas ! s'exclama soudain la voix de Dimitri dans ma tête.

— Tu as trouvé une logique à ce gribouillage ? interrogeai-je, sceptique.

— Oui, regarde, si tu observes la disposition des glyphes, ils se répètent à intervalles réguliers.

Je plissai les yeux et compris ce que mon apprenti voulait dire. Que le ciel bénisse les esprits portés sur les mathématiques ! Sans lui, j'aurais sans doute manqué ce détail. Ou j'aurais perdu des jours à tenter de déchiffrer. En glissant mes doigts sur les inscriptions gravées, je fus stupéfait de les voir bouger !

— Par tous les diables, je crois que nous touchons au but, mes amis ! m'écriai-je.

Encouragé par la découverte de Dimitri, je cherchai des

glyphes que je pourrais reconnaître. À ma grande joie, en changeant de perspective, je repérai des symboles familiers. Puisque je pouvais les déplacer à ma guise, je les rassemblai sur une même ligne, formant une fine bande sur toute la largeur de la porte.

— On dirait que tu n'es pas encore trop rouillé, Lazare ! plaisantai-je en me félicitant, mais je n'eus pas le temps de m'attarder : dès que j'eus fini, la porte s'entrouvrit.

— Oh ! s'exclama Dimitri dans ma tête, riant à gorge déployée. J'ai compris ! Le sésame pour ouvrir cette porte, c'est toi, mon vieux ! Extraordinaire !

— Quand tu auras fini de pouffer, aurais-tu l'obligeance d'expliquer cette idée de génie ?

— Voyons, Lazare, c'est limpide ! Prononce ton prénom à voix haute, avec une diction claire. Si j'ai raison, la porte devrait s'ouvrir entièrement.

Je suivis son conseil et, aussi improbable que cela parût, il avait vu juste. Mon prénom était bel et bien le sésame requis. Quelles étaient les chances d'une telle coïncidence ? Aucune idée, mais ce n'était pas le moment de m'y attarder. Je franchis la porte d'un pas décidé. Comment décrire ce que je vis alors ?

Le brouillard qui nous avait accompagnés s'amassait dans cette vaste pièce en nuées légères et cotonneuses. Nous étions censés être au cœur d'une montagne, mais, par une magie inexplicable, des rayons chaleureux baignaient le décor d'une douce lumière. De longs voiles transparents flottaient çà et là, mus par une brise

venue de nulle part.

J'avançai, presque seul – Zeph n'avait pas été autorisé à me suivre, la porte lui ayant claqué au nez lorsqu'il avait tenté de m'emboîter le pas. Par tous les dieux, dans quel lieu étrange avais-je été conduit ? Les voiles s'écartaient sur mon passage, certains s'ouvrant à l'avance pour guider mes pas. Les paroles de Donovan me revinrent en mémoire. Allais-je découvrir ici le Grand Secret ? Vu l'atmosphère irréelle et tout ce que j'avais vu, cela ne m'étonnerait qu'à moitié. Soudain, je la vis.

Une machine singulière – ou plutôt son reflet précis et délicat – se dessina sur une paire de voiles blancs, derrière un autel. Quelle bizarrerie, cet assemblage disparate de pièces qui semblait pourtant fonctionner en parfaite harmonie !

— Tu vois ce que je vois ? demandai-je à Dimitri par notre lien télépathique, veillant à ne pas troubler le silence ambiant.

— Oh, très bien, oui... Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Je n'en ai aucune idée, mon cher. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Mais si tu te souviens de la liste de Pytki, j'ai l'impression que nous voyons tout ce qu'il nous a demandé de rassembler. Qu'en penses-tu ?

— Tu as raison. Le seul objet tangible ici est le boomerang que nous cherchons... mais il semble faire partie intégrante de la machine, comme le reste. Et les autres pièces correspondent aux descriptions de la liste.

— Que peut bien signifier tout cela ? Est-ce le Grand Secret dont parlait Donovan ?

— Si c'est le cas, franchement, ce n'est pas très clair. Mais ces objets sont les pièces d'une machine, c'est évident. Reste à savoir : à quoi sert-elle ?

— Je te suggère de graver ce dessin dans ta mémoire, dans les moindres détails, et je vais faire de même. Au Manoir, nous en ferons une maquette. Nous aviserais ensuite. Le plan te convient ?

— Je n'aurais pas mieux dit, confirma mon apprenti.

— Bien, je vais récupérer le bâton de Beralku, et, si tout se passe bien, je te retrouve devant la première porte dans quelques minutes.

— Entendu.

Je m'approchai du boomerang en suspension au-dessus de l'autel et tendis la main. Il se mit à briller de plus en plus fort à mesure que je m'avancais, puis tomba dans ma paume lorsque je fus dessous.

Je pris un instant pour contempler l'objet qui nous avait coûté tant d'efforts depuis l'enlèvement de Moïra. Il ressemblait à un simple boomerang de bois, gravé de motifs rappelant ceux de la porte d'argent. Pourtant, je sentais son pouvoir vibrer dans mes doigts comme un moteur bien huilé.

Je glissai le légendaire bâton de Beralku dans la sacoche en tissu doublée que j'avais apportée à cet effet et rejoignis Zeph, qui attendait devant l'immense

portail. La porte se referma sitôt que j'eus franchi son seuil.

— Zeph, mon ami, j'aurais bien du mal à oublier ce que j'ai vu aujourd'hui.

— Je doute que l'accès à ces merveilles vous ait été donné pour les oublier, monsieur, répondit mon valet avec son implacable logique. Avez-vous trouvé ce que nous cherchions ?

— Tout à fait, mon cher. Allons-y.

Chapitre 9

Lorsque nous rejoignîmes Donovan, qui nous attendait comme convenu devant l'impasse, celui-ci nous apprit que nous avions été absents trois jours entiers, mais il ne demanda pas une seule fois ce que nous avions vu. Il s'enquit seulement de savoir si nous avions trouvé le bâton pour lequel nous avions entrepris un si long voyage.

En sortant de l'impasse pour retrouver l'air libre, je constatai que mon épaule ne me faisait plus souffrir. Je demandai à Zeph de vérifier ma blessure, et, à la surprise générale, il m'annonça que la plaie était guérie, sans même une cicatrice. Puis, Donovan nous conduisit au village Anangu, où la tribu tint à organiser un banquet pour honorer « les guerriers protecteurs de Beralku », comme ils nous surnommèrent.

Laissant la tribu à ses préparatifs, je sollicitai un entretien avec Donovan et l'ancêtre du village, requête qu'ils m'accordèrent de bon cœur. Je leur exposai alors l'idée qui m'était venue et, avec leur concours, mis tout en place pour la concrétiser, incluant Zeph et Dimitri dans la confidence, bien entendu.

J'avais compris bien des choses lors de mon séjour au cœur de la Montagne Rouge, et un plan pour contrer celui de mon ennemi avait germé dans mon esprit, me

redonnant par la même occasion toute ma clarté d'esprit. J'avais hâte de retourner au Manoir pour mettre ces idées à profit. Foi de Lazare, je prendrai Sevastyan Pytki à son propre jeu et délivrerai ma douce Moïra avant qu'il n'ait eu le temps d'échafauder un plan de secours !

Nous arrivâmes chez nous au beau milieu de la nuit, éreintés mais heureux, malgré tout, d'avoir rencontré un peuple aussi fascinant que les Aborigènes. J'allumai le salon et sursautai, sur mes gardes, en découvrant un homme installé dans un fauteuil, une valisette de cuir sur les genoux.

— Bonsoir, Monsieur Donatien, sourit l'homme en se levant, adressant un signe de la main à Dimitri.

— Qui est-ce et que fait-il là ? demandai-je en me tournant vers mon apprenti.

— Mon ami Roger, ici présent, est venu m'apporter ce que tu m'as demandé, répondit Dimitri, tout sourire. N'est-ce pas, mon vieux ? Je suis content de te voir, continua-t-il en donnant une franche accolade à son complice, qui la lui rendit avec entrain. L'efficacité et l'ampleur du réseau de Dimitri Valesky ne cessaient de m'impressionner.

— Penses-tu que nous puissions voir ce que contient cette valisette ?

— Bien sûr ! répondit Dimitri en sortant un objet évoquant vaguement un ovni, qu'il posa sur la table du salon. Il actionna quelques boutons, attendit que la

loupiote rouge cesse de clignoter pour passer au vert, puis leva le pouce.

— Et voilà, tout ce qui pourrait servir de micros ou de caméras dans cette pièce est désormais hors d'usage. Et le mieux, c'est que l'espion n'y verra que du feu. Cette télécommande nous permettra de sécuriser les autres pièces à la demande.

— À la bonne heure ! Il est bon de retrouver un peu d'intimité chez soi. Merci d'avoir fait le déplacement, monsieur, dis-je en serrant la main de l'acolyte de mon apprenti.

— C'est toujours un plaisir de rendre service à de vieux amis, répondit Roger avec un sourire franc.

— Je te raccompagne, Roger ? Merci encore d'être venu malgré un délai si court.

— T'inquiète pas pour ça, va. À charge de revanche, mon pote.

Dimitri raccompagna son ami et revint quelques minutes plus tard dans le salon.

— Bien, maintenant que la sécurité est réglée, comment procédons-nous pour la suite du plan ? questionna-t-il de but en blanc.

— Pas de repos pour les braves, mon cher. Il nous faut trouver le deuxième objet de la liste au plus vite. Et Pytki doit être témoin de nos progrès, pour la sécurité et le bien-être de Moïra !

— Retour à la case départ, si je comprends bien ?

— Pas tout à fait, mais terminons d'abord la nuit tranquillement, nous en avons besoin. Je compte sur toi pour être là demain matin, disons... à dix heures ? conclus-je après un bref coup d'œil à ma montre à gousset.

— Entendu, répondit Dimitri, me tapant l'épaule en guise de salut avant de s'éclipser.

— Monsieur veut-il que je place les souvenirs de voyage en lieu sûr ? demanda Zeph en apparaissant devant moi.

— C'est une bonne idée, oui, admis-je en lui confiant le sac que je portais encore en bandoulière. Et sur ce, bonne nuit, mon ami. Demain est un autre jour.

« L'heure est muette comme aux temps
- Où, dans les forêts souveraines -
 les druides aux cheveux blancs
allaient cueillir le gui des chênes. »

La chanson du gui - Gaston Couté



Lazare Donatien

Episode 9

*La Serpe du
Bélier*



L'Intégrale



Chapitre 1

Je n'aurais su expliquer pourquoi ni comment, mais lorsque je me réveillai le lendemain de notre retour d'Australie, je me sentis dans une forme olympique.

C'était comme si une cure de jouvence m'avait régénéré, et, à dire vrai, c'était peut-être le cas. Tant de choses étranges et mystiques s'étaient déroulées au cœur d'Uluru, auprès de nos nouveaux amis aborigènes, qu'il était difficile, même pour moi, de saisir pleinement ce qui s'était passé là-bas.

Mon bras en était une preuve supplémentaire. Il avait cessé de me faire souffrir, et la plaie peu ragoûtante de la veille était désormais guérie, sans une cicatrice. J'avais retrouvé l'usage plein et entier de mes membres. Croyez-moi, libéré de tout handicap et animé d'une vigueur nouvelle courant dans mes veines, je ne tarderais pas à dénicher le terrier de ce chien de Pytki et à délivrer ma fiancée !

Je jetai un rapide coup d'œil au calendrier posé sur ma table de chevet tout en boutonnant la chemise qui complétait la tenue choisie ce matin-là – un costume de corsaire, conquérant des mers, reflétant mon humeur combative. « Bon sang ! » grinçai-je intérieurement. Cela faisait cinq jours que Moïra m'avait été enlevée, et c'était cinq jours de trop ! Je sortis de ma chambre,

refermant la porte derrière moi, prêt à en découdre, l'esprit des corsaires m'animant.

En me dirigeant vers le salon, j'entendis des voix résonner dans le couloir. Mon apprenti, ponctuel comme à son habitude, était déjà au Manoir. Je le surpris en train d'expliquer le fonctionnement du boîtier anti-surveillance livré la veille à un Zeph à l'expression impassible, et je retins un sourire.

— Penses-tu qu'il soit bien raisonnable de montrer une telle machine du diable à ce pauvre Zeph ? lançai-je en entrant dans le salon.

— Bonjour, Lazare ! Je vois que le bras va mieux, rétorqua Dimitri avec un sourire narquois, après avoir jeté un bref regard à ma tenue.

— Oui, aussi incroyable que cela paraisse, cette blessure n'est plus qu'un mauvais souvenir.

— Tant mieux, car ces virées à l'autre bout du monde sont charmantes, mais notre escapade en Australie nous a coûté plusieurs jours de recherches ! Je suppose que tu es prêt à te remettre au travail, maintenant que nous avons ce bijou de technologie pour brouiller les pistes ?

— Croirais-tu, par hasard, que j'ai un autre objectif que de retrouver Moïra au plus vite, mon cher ? À ce propos, Zeph, mon ami, pourrais-tu ramener le stock d'anciens grimoires de la cellule protégée, et vite ?

— Tous les grimoires, monsieur ?

— Oui, tous.

Mon valet soupira.

— Ici ou dans votre bureau, monsieur ?

— Dans le bureau, s'il te plaît. Maintenant que nous pouvons contrôler ce que ce fourbe de Pytki perçoit, il est temps d'appliquer notre stratégie. Oh, Zeph, pourrais-tu aussi te rendre au Passage dans la journée pour récupérer le courrier et installer la pancarte avec les nouvelles dates de vacances posée dans la cuisine, je te prie ?

— Entendu, monsieur, répondit Zeph avant de s'éclipser.

— Et puisque tu sembles débordant d'énergie ce matin, mon cher, ajoutai-je à l'attention de Dimitri, que dirais-tu de prendre le petit déjeuner dans mon bureau et de localiser ce deuxième artefact au plus vite ?

— Et en profiter pour donner le change à l'ennemi, peut-être ? répliqua Dimitri avec un demi-sourire.

— Cela va de soi, acquiesçai-je d'un hochement de tête.

Dimitri Valesky était un guerrier dans l'âme. Il tolérait mal l'inaction, surtout lorsque des proches étaient en jeu. Plus je le côtoyais, plus cette qualité se révélait précieuse dans notre situation.

Il m'apportait l'élan nécessaire pour rester au meilleur de mes capacités et empêcher mon inquiétude pour Moïra de prendre le dessus.

Sans le lui dire, je lui en étais reconnaissant.

Chapitre 2

Assise sur le lit, j'examinais pour la énième fois la ceinture de cuir épais autour de ma taille, ainsi que les petites entailles que j'y avais faites à coups d'ongles.

Cinq jours ! Cela faisait cinq jours que je croupissais dans cette cellule – de luxe, peut-être, mais une cellule tout de même ! Que faisait Lazare ? Avançait-il dans la tâche que cet odieux psychopathe lui avait imposée ? Avait-il seulement une idée de l'endroit où je me trouvais ? D'ailleurs, étais-je si difficile à localiser ? Je l'ignorais ! Je ne savais rien de ce lieu où j'étais retenue prisonnière, interdite de sortie.

Tout ce que je savais, c'est que je n'avais aucune lumière du jour, juste une série de pièces à l'éclairage blafard. Une chose était sûre : si je devais rester ici plus longtemps, j'allais perdre la raison !

Ceci dit, le véritable cinglé qui m'avait enfermée ici semblait, pour l'instant, soucieux de me préserver un minimum. Ainsi, pour contrer cette atmosphère oppressante, je pouvais demander presque tout ce que je voulais pour me distraire... ou presque. Bien sûr, couteaux et objets tranchants m'étaient interdits ; je mangeais avec des couverts en plastique. Et, pour parachever le tout, aucun moyen de communication ne m'était autorisé, cela va de soi.

J'avais déjà envisagé une multitude de scénarios d'évasion – j'avais le temps ! – mais l'idée brillante que j'espérais ne s'était pas encore manifestée. Dire que j'étais rongée de frustration ne rendait qu'à peine justice à mon état. J'allais entamer un nouveau tour de la pièce lorsque la porte, semblable à celle d'un coffre-fort, s'ouvrit lourdement, laissant entrer mon geôlier.

Il posa le plateau qu'il tenait sur le bureau dénudé, et je me contentai de l'observer en silence, un regard réprobateur, comme à mon habitude.

— Le chef vous a préparé un repas simple mais consistant, j'espère qu'il sera à votre goût, entama Sevastyan Pytki avec cet air de dandy affecté dont j'avais appris à me méfier.

— Je suis sûre que ça aura le goût savoureux du carton, comme toujours, rétorquai-je.

— Vous êtes difficile.

— Et vous, borné, mais je n'en fais pas tout un plat.

— Je me demande vraiment ce que Lazare vous trouve, ajouta-t-il, perplexe.

— Soyez heureux, personne ne vous demande votre avis sur la question.

Ses yeux bleu glacé se rétrécirent.

— Vous devriez manger avant que ça ne refroidisse, trancha-t-il avec une feinte placidité. Vous ne savez pas de quoi demain sera fait.

— Ce sera le même cirque morose et mal joué, si tout va mal.

— Ou peut-être votre fin soudaine et ô combien regrettable, riposta-t-il, son ton de plus en plus glacial.

Je sentis mes genoux fléchir l'espace d'une seconde, mais je continuai à lui tenir tête.

— Je suis tranquille tant que vous avez besoin de moi en vie, rétorquai-je avec toute la fermeté dont j'étais capable.

— En vie, oui, mais en un seul morceau ? Rien n'est moins sûr. Ne vous ai-je pas avertie que je n'ai jamais stipulé une telle condition ? Que pensez-vous d'une phalange, ou d'une oreille peut-être, pour motiver notre ami commun ?

Mon cœur fit un bond, mais je tins bon tandis qu'il se dirigeait vers la sortie.

— Vous devriez plutôt craindre que cela n'ait l'effet inverse de ce que vous cherchez, lançai-je, mobilisant tout mon aplomb.

— Je vous invite alors à ne pas me pousser à tester cette théorie, Mademoiselle McLayne, acheva-t-il avant de refermer la porte derrière lui.

Chapitre 3

Je relevai un instant la tête du grimoire que je consultais et constatai à nouveau que mon bureau ressemblait à une zone sinistrée. Dimitri releva à son tour le nez de sa lecture, visiblement captivante.

— Une idée, comme ça, lança-t-il, ne pourrais-tu pas invoquer un ou deux fantômes pour nous aider dans cette tâche ?

— Tu crois que si c'était aussi simple, je ne l'aurais pas déjà fait ? Un fantôme ne se convoque pas comme ça, même si, d'ordinaire, je n'ai pas besoin de les chercher : ils savent me trouver tout seuls. Sans compter que des règles régissent ce genre de choses, tu le sais bien.

Dimitri soupira, jetant un regard découragé sur la marée de reliures et de couvertures de cuir antiques qui encombraient l'espace déjà exigu où nous nous trouvions.

— Moi qui pensais que bousculer un peu les traditions ne nous ferait pas de mal...

— Sur ce point, mon cher, je te rejoins, mais... Un souvenir enfoui depuis longtemps me traversa l'esprit. Ton petit discours vient de me rappeler quelque chose,

achevai-je en me levant pour fouiller dans les piles d'ouvrages qui nous entouraient.

— Ha ! m'exclamai-je, victorieux, sous le regard d'abord étonné, puis amusé de Dimitri, en brandissant un grimoire poussiéreux et volumineux.

Je dégageai un espace sommaire sur mon bureau, posai l'ouvrage et commençai à feuilleter ses pages jaunies avec une certaine fébrilité, tout en veillant à manipuler ce trésor fragile avec délicatesse, vu son grand âge.

— Qu'a-t-il de particulier, ce grimoire ? demanda Dimitri par-dessus mon épaule.

— Te souviens-tu de la machine que nous avons aperçue au cœur de la Montagne Rouge en Australie ?

— Difficile d'oublier un truc pareil, et je te rappelle que tu m'as demandé d'en graver chaque détail dans ma mémoire.

— Exact, et j'en ai fait de même. C'est là que je veux en venir : le cerveau humain est une merveille !

— Certes, mais encore ?

— Nous avons déduit que la machine se composait des éléments que Pytki nous demande de trouver, tu me suis ?

— Jusque-là, oui, et alors ?

— Eh bien, ces artefacts sont tirés de légendes si oubliées que je me demande depuis un moment

comment Sevastyan Pytki a pu en entendre parler, et surtout en savoir autant pour dresser une liste aux descriptions plutôt précises, tu en conviendras.

— Oui, je me suis posé les mêmes questions... Et tes conclusions ?

— J'y arrive, mon ami. Vois-tu, Pytki a passé six mois ici, et, comme je te l'ai dit, n'étant pas né Drockhead, son éducation sur ce point laissait à désirer. Je lui ai donc conseillé, à l'époque, de se plonger dans tous les grimoires qu'il pouvait comprendre. Or, un Drockhead doit apprendre la langue celte, c'est dans nos origines. Même si Pytki n'était pas né avec ce don, il venait d'une famille comptant des Drockheads. Il a donc suivi un minimum de cours de celte.

— Ce point étant clair, j'en déduis que c'est du celte que j'ai sous les yeux ?

— En effet. D'ailleurs, rappelle-moi de commencer à t'enseigner le celte lorsque nous aurons retrouvé Moïra et éliminé Pytki. Je pourrais demander à Zeph de t'inculquer les rudiments pour commencer, cela nous avancera. Qu'en penses-tu ?

— J'en pense que nous digressons, là, mais c'est noté, je te le rappellerai le moment venu, acquiesça Dimitri.

— Bien, pour en revenir à nos moutons, ce grimoire est celui que Pytki a le plus consulté durant son séjour ici. J'avais même parfois l'impression qu'il en était obsédé, mais je prenais cela pour une saine motivation à apprendre vite, à l'époque. Il est clair aujourd'hui que

je me trompais, mais...

— Mais il y a de fortes chances qu'il ait découvert les artefacts dans ce livre, c'est ça ? compléta mon apprenti.

— Exact, confirmai-je avec un fin sourire.

— Vu que mon apprentissage du celte est encore à l'état de projet, je crains de ne pas être très utile sur ce coup-là. Je suppose que tu vas chercher si ce grimoire mentionne la serpe du bélier ?

— Je ne peux rien te cacher. Que dirais-tu de poursuivre tes recherches de ton côté ?

Dimitri jeta un nouveau regard sur la pile d'ouvrages recouvrant une grande partie du sol du bureau.

— Je crois que je vais faire une pause. Trop de grimoires tue le grimoire, si tu veux mon avis. Je vais plutôt fouiller sur le net, du côté des légendes mentionnant un bélier.

— En commençant par les légendes celtes ?

— C'est bien mon intention.

Chapitre 4

Dimitri et moi consultions nos sources respectives depuis près d'une heure. Force m'était de constater que mon celtique était quelque peu rouillé, lorsque je tombai enfin sur une piste prometteuse : une légende séculaire. En poursuivant ma lecture, je compris que nous avions fait fausse route.

En effet, nous cherchions jusque-là des références au bélier, l'animal. Mais si « le Bélier » était le surnom d'une personne, tout prenait un autre sens, expliquant notre échec jusqu'ici. Ainsi, je me mis à traduire la légende de Ram le Bélier. Selon le grimoire, il était le premier druide, celui qui avait révélé au monde la connaissance des plantes, notamment les vertus du gui.

Ce Ram était un personnage fascinant à bien des égards, et plus j'en apprenais, plus j'étais surpris que son histoire soit si peu connue. Tant d'autres mythes, aux figures moins hautes en couleur, avaient traversé le temps. Une occultation délibérée ? Plus j'avancais dans ma lecture, plus cette hypothèse me semblait plausible.

Nous recherchions une serpe précise, un objet si rare que les légendes elles-mêmes l'avaient presque oublié. Bien que le grimoire ne mentionnât pas encore de serpe, mon instinct me hurlait que Ram était le bon héros et ceci la bonne légende. Je repoussai le grimoire et

interpellaï Dimitri.

— As-tu croisé une mention de Ram le Bélier dans tes recherches sur Internet ? demandai-je sans préambule.

— Hum... non, ça ne me dit rien. Attends, répondit-il, pianotant sur son clavier avec une rapidité qui ne cessait de m'étonner. Voilà, Ram le Bélier, lut-il dans un court article. C'est lui, le premier druide. Intéressant. Notre serpe pourrait être la sienne, non ?

Je souris. L'enthousiasme et la vive intelligence de mon apprenti me rendaient fier, heureux d'avoir renouvelé l'expérience malgré l'échec cuisant de Sevastyan Pytki.

— Bien raisonné, mon cher. Ce que je viens de lire me mène à la même conclusion, et ce n'est pas tout, poursuivis-je en me levant pour m'appuyer au bord de mon bureau, bras et jambes croisés. Cette vieille légende raconte comment Ram, plus tard, transforma une forêt en sanctuaire géant, n'emportant que quelques possessions lorsqu'il se retira de la vie des hommes. Or, d'après ce que j'ai lu, une seule forêt correspond à cette description : la célèbre Brocéliande.

— Pourquoi ne suis-je pas surpris ? commenta Dimitri avec un léger sourire. Quelle autre forêt aurait pu servir de sanctuaire au premier druide, je te le demande ? On part ? demanda-t-il en se levant à son tour.

— Et si tu prenais d'abord quelques photos des pages que je t'indique ? Emporter un grimoire aussi volumineux serait peu pratique.

Dimitri s'exécuta de bonne grâce et, en quelques

manipulations habiles, numérisa le contenu qui nous intéressait.

— Si tu préparais ton bolide, maintenant ? suggérai-je lorsqu'il eut fini. Je te rejoins dès que j'ai rassemblé quelques affaires, sait-on jamais ce que nous trouverons là-bas.

— Parfait, l'inaction commençait à me peser, lança Dimitri en disparaissant dans le couloir pendant que je rappelais Zeph à mes côtés.

Muni d'une carte et des indications du grimoire, nous arrivâmes trois heures plus tard à l'orée de Brocéliande. Une précision s'impose ici : la forêt est privée à quatre-vingt-dix pour cent, et au sud, pas moins de cinq mille hectares appartiennent aux militaires de Saint-Cyr-Coëtquidan. Autant dire que notre terrain de jeu était limité. Et, bien sûr, la partie qui nous intéressait aujourd'hui n'était pas libre d'accès, sinon ce ne serait pas une aventure digne de ce nom, n'est-ce pas ?

Ainsi, nous nous retrouvâmes à explorer – en toute illégalité, car nous n'avions pas pris le temps d'obtenir les autorisations nécessaires – une zone de Brocéliande classée terrain militaire. Pour passer inaperçus, j'avais orné nos vêtements de sorts de camouflage, confectionnés par mes sorcières préférées pour ce genre de cas. Après tout, qui a dit que le travail de Drockhead était de tout repos ?

Un bon Drockhead se doit d'être prévoyant ! J'avais aussi demandé à Zeph, qui nous accompagnait une fois de plus, de renoncer à son enveloppe corporelle. À

nous, maintenant, de profiter du reste de la journée pour trouver notre cible, car, sorts de camouflage ou non, les faisceaux de nos lampes torches, si nous devions en arriver là, attireraient vite l'attention.

Chapitre 5

Toujours penché sur les pages photographiées du grimoire, j'essayais, pour la énième fois, de deviner l'emplacement du tertre pour lequel nous nous étions introduits dans cette partie de Brocéliande interdite au public.

— Il devrait se trouver non loin d'ici, répétais-je en tournant une nouvelle fois autour d'un ensemble de pierres qui, sans être des mégalithes, restaient de taille imposante et étaient disposées dans un ordre précis.

Une particularité qu'un œil averti pouvait seul discerner, soit dit en passant, car je m'aperçus que seul un Drockhead aurait pu remarquer ce que cette disposition avait d'étrange. En effet, elle décrivait avec précision ce que nous appelions un cercle d'incantation. Le mot cercle ne désignait pas ici la forme exacte de l'incantation, qui prenait d'ordinaire une forme plutôt elliptique, mais il s'agissait bien de la même configuration de cercle dont je me servais pour appeler l'âme d'un disparu.

Que signifiait tout ceci ? Déjà, en Australie, une configuration similaire était apparue. Quelle quête, manifestement liée au monde secret des Drockheads, avais-je donc accepté d'achever pour sauver Moïra ? Il s'agissait d'une entreprise que Sevastyan Pytki n'aurait

jamais pu accomplir seul. Il était évident que je lui servais d'éclaireur pour ouvrir une voie menant je ne sais où, mais cette mise en scène ne me disait rien qui vaille.

— Et si le tertre se trouvait dans une autre dimension, comme à Uluru ? demanda soudain Dimitri. Mais est-il possible de cacher un tertre tout entier de cette façon ? ajouta-t-il, perplexe.

J'observai de nouveau la disposition des pierres, redoublant d'attention. La remarque de mon apprenti n'était pas dénuée de sens – je m'en voulais d'ailleurs de ne pas y avoir songé plus tôt – et elle méritait que j'explore le terrain sous cet angle.

— C'est possible, répondis-je enfin, tout en scrutant les lieux avec soin. Cela exigerait d'immenses ressources magiques, mais oui, c'est envisageable. Cela dit, si c'est le cas, la configuration diffère de celle d'Uluru. Zeph ? appelaï-je.

— Oui, Monsieur ? répondit à mes côtés l'enveloppe translucide de l'esprit vagabond de mon valet.

— Perçois-tu un quelconque saut de dimension dans les environs ?

— Pas jusqu'ici, Monsieur. Mais je dois signaler que l'énergie dégagée par cette forêt est assez singulière pour tromper même les sens les plus affûtés.

— En effet, acquiesçai-je sobrement, tout en continuant d'examiner les alentours.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Dimitri.

— Cela vient de l'immense aura protectrice qui enveloppe Brocéliande. Elle crée des interférences pour ceux qui, comme nous, perçoivent au-delà de la simple vue, expliquai-je tout en continuant d'inspecter les alentours.

— Un mécanisme de défense, en somme ?

— En quelque sorte, oui. Il existe quelques rares endroits sur Terre, dont Brocéliande, qui sont des fenêtres ouvertes sur les mystères de la nature. Placés là pour enseigner à l'homme l'importance de ce qui est caché, ils ont vu naître mythes et légendes, presque tous liés à la magie et aux mystères de la vie. L'homme avait pour rôle de protéger ces lieux pour bénéficier de leurs bienfaits. Cette consigne ancestrale s'est perdue dans les méandres du temps, reléguée au dernier plan des préoccupations modernes. Pourtant, la nature surmonte les cataclysmes. Elle en a traversé plusieurs et continuera, tandis que l'homme, sans son aide, n'est pas capable d'une telle résilience. C'est aussi pourquoi celui qui préserve son lien avec la nature est toujours plus heureux que celui qui l'a rompu.

Mais je m'égarais. Revenant à ma quête, je repérai une cavité discrète dans le sol, qui m'avait jusqu'alors échappé tant elle se fondait dans la terre. À peine y plongeai-je la main pour en sonder les entrailles que je fus happé par une force brutale ! Par chance, Dimitri réagit avec la rapidité de l'éclair et m'aida à extirper mon bras du trou, non sans quelques bleus et la trace inquiétante d'une main squelettique imprimée sur mon

poignet. Je remerciai mon apprenti tandis que nous nous relevions en hâte.

— Tu peux m’expliquer ? demanda Dimitri, jetant un bref coup d’œil à mon poignet, avec ce ton flegmatique qu’il maîtrisait si bien dans les moments tendus.

— Pas le temps, j’en ai peur. Zeph ! Apporte-moi le sceptre de Gaïa au plus vite ! ordonnaï-je. Un lointain Bien, Monsieur résonna tandis que je sentais mon valet s’éclipser avec diligence.

— Tu es bon escrimeur ? demandai-je à Dimitri, ramassant une branche solide de taille moyenne au pied d’un arbre avant de la lui tendre.

— Je suis informaticien, je te rappelle, répondit-il en acceptant le bâton improvisé.

— Une lacune à combler quand tout ceci sera terminé. Pour l’instant, défends-toi avec ça, ajoutai-je en dégainant mon sabre de corsaire. Nous allons avoir de la compagnie.

Le sol trembla sous nos pieds. Une horde cauchemardesque de squelettes émergea de la terre, avançant vers nous dans un lugubre concert de cliquetis.

Chapitre 6

— Que nous vaut un tel comité d'accueil ? me demanda Dimitri, empoignant son bâton avec fermeté, prêt à en découdre.

— J'ai repéré l'entrée du tertre juste avant, et il est clair que son accès est farouchement gardé. Ces sentinelles-là ont un côté bien moins avenant que les Anangu, je dois l'avouer.

— Tout à fait d'accord. Quelle vie palpitante, celle d'un Drockhead ! ajouta-t-il alors que les squelettes se rapprochaient.

— Tu voulais de l'action, si ma mémoire est bonne, non ? répliquai-je tandis qu'un premier assaillant se jetait sur moi.

Je ripostai d'une large estocade, frappant de mon sabre au niveau de la taille. L'attaque démantela mon adversaire... qui se reconstitua l'instant d'après, comme si de rien n'était. Je vis Dimitri asséner un grand coup de bâton à son ennemi, qui s'éparpilla façon puzzle cette fois. Nous remarquâmes tous deux que cela ralentissait grandement la reconstitution du squelette.

— J'aurais dû m'équiper d'un bâton, moi aussi, notai-je en taillant un nouvel agresseur en pièces détachées avec

le plat de mon sabre. Ce geste dispersa davantage mon adversaire, mais n'eut pas l'efficacité de la solide batte improvisée de Dimitri.

Ayant compris le point faible de nos attaquants, Dimitri semblait s'être pris au jeu, portant des coups à tout-va, visant d'instinct les points susceptibles d'infliger le plus de dégâts en un seul coup. Il ferait un sacré bretteur, aucun doute là-dessus, mais ce n'était pas le moment de m'attarder sur les prouesses de mon apprenti. Un autre gardien prit la place de celui que je venais de démanteler, qui se reconstituait vaille que vaille dans un coin – un coin sur lequel je gardais un œil attentif pour ne pas être pris par surprise.

Les sentinelles étaient en nette supériorité numérique par rapport à nous, mais, par chance, elles étaient aussi plutôt lentes, ce qui nous laissait, à quelques secondes près, le temps d'ajuster nos coups entre chaque attaque. Je ressentis soudain avec soulagement la présence de Zeph ; il devait être aux abords de la forêt et serait bientôt là. En effet, quelques secondes plus tard, je vis sa silhouette se matérialiser entre un squelette en pleine reconstitution et mon flanc gauche.

— Merci, Zeph ! fis-je en tendant la main gauche, dans laquelle mon fidèle valet déposa un bâton noueux, long d'environ deux mètres. Les squelettes semblèrent hésiter à l'apparition de Zeph, leurs os cliquetant dans une pause incertaine. Je profitai de ce moment de confusion pour prendre l'avantage dans une situation où nous n'étions pas forcément donnés gagnants au départ.

— J'ai déjà vu ça quelque part, se souvint Dimitri,

observant la scène du coin de l'œil tout en continuant à distribuer des coups précis dès qu'un indésirable s'approchait trop près.

— Exact, confirmai-je. Et aujourd'hui, tu vas découvrir une autre propriété de ce petit bijou, repris-je en faisant tournoyer le sceptre avant de le planter dans le sol devant mes pieds. Dimitri, rapproche-toi et mets-toi dos à moi. Zeph, reste par ici, pas d'escapade.

— Dois-je reprendre mon enveloppe corporelle, Monsieur ? demanda mon valet par pure politesse, son ton trahissant un manque flagrant d'enthousiasme.

— Surtout pas, le tranquillisai-je. J'ai l'impression que ton apparence les intimide.

— Ce serait bien la première fois que j'intimide des revenants, Monsieur, marmonna-t-il.

— Profite, alors, parce qu'ils reprennent du poil de la bête. Maintenant, prends exemple sur Dimitri et tais-toi, j'ai besoin de me concentrer.

— Bien, Monsieur, répliqua Zeph, pinçant ses lèvres immatérielles.

Lorsqu'ils furent en position, je m'agenouillai sur le sol. Tenant le sceptre de ma main gauche, je plaquai ma main droite sur la terre meuble du sous-bois. Dimitri devait désormais repousser les assaillants seul, et il s'en sortait fort bien, me laissant le temps de préparer notre offensive.

J'appelai à moi les énergies telluriques environnantes.

Si je ne me trompais pas, ces squelettes animés devaient leur soudaine agressivité à un sort similaire à celui que je m’apprêtais à lancer. Restait à savoir si je pouvais l’annuler ainsi. Tout dépendait de la puissance de celui qui l’avait mis en place, et sous-estimer cet adversaire serait une grave erreur.

Lever une armée pareille et en faire des sentinelles n’était pas à la portée du premier Drockhead venu. Cette magie, ancienne et puissante, remontait à une époque antérieure à la partition des pouvoirs, lorsque la nécromancie, une facette sombre des charges Drockhead, n’avait pas encore été scindée.

Je sentis l’énergie remonter le long de mon bras, amplifiée par le sceptre. J’attendis d’avoir atteint ma limite, les sens saturés, puis entonnai l’incantation d’annulation.

À peine avais-je commencé que le sol se mit à gronder. Nous qui avions tout fait pour passer inaperçus ! Avec ce raffut, nul doute que l’armée serait bientôt alertée de notre présence, si ce n’était déjà fait. Ce premier effet de manche sema toutefois une belle pagaille dans les rangs des sentinelles. Je redoublai d’ardeur, et une seconde vague d’énergie me traversa de part en part.

Les squelettes disparurent un à un, comme aspirés par des bouches d’aération d’une force inouïe. Bientôt, il n’en resta plus un seul. La terre gronda à nouveau, et les trous disséminés çà et là se refermèrent, tous sauf un : celui par lequel j’avais glissé mon bras un peu plus tôt, désormais largement agrandi. Nous avions enfin accès au tertre. Satisfait, je me relevai, époussetai mes

habits de lumière et me tournai vers mes acolytes.

— Notre échange musclé avec les gardiens du tertre a sans doute alerté l'armée à l'heure qu'il est. Un volontaire pour leur expliquer la situation ?

— Et si nous passions au plan « on disparaît par ce trou béant et on se fait plus discrets » ? riposta Dimitri, jetant son bâton dans les taillis avant de se diriger droit vers l'entrée du tertre.

Chapitre 7

À peine avions-nous franchi le seuil de la petite butte qui s'était soulevée et ouverte devant nous que nous nous retrouvâmes piégés en son sein. Il n'y avait plus qu'à avancer, espérant trouver une sortie au bout de ce qui se révélait être une immense grotte souterraine.

— Nous avons pénétré dans la dimension voisine, Monsieur, prévint Zeph lorsque le tertre se fut refermé.

— Tout à fait exact, mon cher, répliquai-je, satisfait de constater que mes sens avaient retrouvé leur pleine acuité après notre séjour en Australie. As-tu senti la différence, cette fois ? demandai-je à mon apprenti.

— Oui, c'est comme si mon corps se souvenait d'avoir déjà vécu cela. Une sensation étrange, mais pas désagréable.

Je souris.

— Il y a fort à parier que notre séjour à Uluru ait modifié ton statut de Naturel, tout comme ce fut le cas pour moi.

— Fabuleux ! Est-ce que cela signifie que je vais pouvoir apprendre plus vite désormais ?

Mon sourire s'élargit.

— Possible.

Nous continuâmes à avancer tout en conversant. Un peu de légèreté ne faisait pas de mal après l'épisode des sentinelles. Même pour un Drockhead, croiser des squelettes assoiffés de votre sang n'était pas une expérience quotidienne !

Nous marchions depuis des heures – du moins en avions-nous l'impression. Le paysage, monotone, semblait s'étirer à l'infini, et je commençais à désespérer de trouver le bout de cette grotte lorsqu'une intuition familière me noua les entrailles. Intrigué, je redoublai d'attention. Quelques secondes plus tard, au détour d'un énorme rocher que nous avions contourné, une imposante porte de bois se dressa devant nous, presque identique à celle rencontrée au cœur de la montagne rouge.

Dimitri me lança un regard en biais.

— Est-ce que je vais encore devoir envahir ton espace personnel ? observa-t-il, un brin méfiant.

— Nous serons vite fixés, répondis-je en m'avancant d'un pas résolu vers la porte.

Comme prévu, elle ne présentait aucun mécanisme apparent pour l'ouvrir. Je tendis le bras, et celui-ci traversa l'épaisse couche de fibres aussi aisément que s'il s'agissait de crème.

— C'est officiel, l'impression de déjà-vu se renforce à

chaque seconde, commenta Dimitri, qui s'était rapproché après avoir observé mes gestes.

— À ton tour, dis-je simplement.

Mon apprenti se prêta au jeu de bonne grâce. À sa grande surprise, contrairement à Uluru, son bras pénétra lui aussi les fibres pour passer de l'autre côté. Nous échangeâmes un regard de connivence. Dimitri acquiesça d'un hochement de tête, et nous traversâmes ensemble cette première porte sans difficulté, pour nous retrouver dans un nouveau tunnel de la grotte. Zeph nous rejoignit quelques secondes plus tard.

— Un effet secondaire de notre séjour à Uluru, tu penses ? s'enquit Dimitri après quelques pas.

— Très probable, oui. Cela renforce l'idée que les objets que nous cherchons ont été cachés par les mêmes personnes, sans doute les premiers Drockheads, œuvrant dans un but commun : séparer pour mieux protéger ces artefacts et, par ricochet, cette machine que nous avons vue.

— Tu oublies la prophétie, renchérit mon apprenti. Ce n'est pas n'importe quel Drockhead qui est censé arriver jusqu'ici. Vu les protections autour de ces artefacts, je ne serais pas surpris qu'il y ait du vrai là-dedans.

— C'est possible, en effet. Avançons jusqu'à la prochaine porte pour le moment, nous verrons bien.

Notre progression fut de courte durée. Une impressionnante porte de cuivre nous barra bientôt le

chemin.

— Bien, dis-je d'un air décidé, ne perdons pas de temps et voyons si nous pouvons traverser sans encombre.

Joignant le geste à la parole, je m'engageai le premier et traversai sans peine, suivi de près par Zeph. Mais Dimitri n'y parvint pas. Je revins en arrière et retrouvai mon apprenti, perplexe.

— On dirait que je ne suis pas autorisé à aller plus loin aujourd'hui, annonça-t-il, bon prince.

— Je vois... Bien, te sens-tu prêt à recommencer l'expérience d'Uluru ?

Dimitri s'assit en tailleur, s'adossant à la porte.

— C'est bon, confirma-t-il avec calme, je suis prêt à remettre ça.

Je traçai un cercle de protection autour de mon apprenti avec une craie emportée du Manoir. Dimitri entra en transe, et je complétai le processus en laissant son âme cohabiter avec la mienne.

Ce rituel, dangereux pour nous deux, n'était pas recommandé à répétition, mais il était crucial que Dimitri soit témoin de ce que je découvrirais au-delà de ce portail. Lorsque je sentis son âme s'installer, je traversai à nouveau la porte de cuivre.

— Monsieur Dimitri n'a pas pu traverser, observa Zeph, qui n'avait pas bougé d'un iota.

— Je ne peux rien te cacher, mon attentif ami, ironisai-je.

— Monsieur Dimitri est tout de même avec vous, n'est-ce pas ?

— Je ne pouvais pas le laisser seul, n'est-ce pas ? Mon cher Zeph, tu n'as pas de cœur à suggérer une chose pareille !

— Vous connaissez les dangers de cette pratique, Monsieur, soupira Zeph. Je garderai mes réflexions pour moi.

— Tu es trop bon, mon cher, répliquai-je en avançant dans le nouveau tunnel qui s'ouvrait devant nous.

Je marchais d'un bon pas et, comme prévu, nous nous retrouvâmes bientôt devant une troisième porte : une porte d'argent ! Presque identique à celle d'Uluru, elle se distinguait par ses glyphes, très différents de ceux que j'avais tenté de déchiffrer auparavant. Déterminé à en avoir le cœur net, je tentai de traverser. Sans surprise, l'accès m'était refusé pour l'instant.

— Tu devrais peut-être refaire ce que tu as fait à Uluru, dans le même ordre, suggéra la voix de Dimitri dans ma tête.

— C'était bien mon intention, acquiesçai-je en m'approchant des glyphes pour les examiner de plus près. Je vais avoir besoin de ton esprit d'analyste pour gagner du temps, ajoutai-je, constatant que ces glyphes m'échappaient autant que ceux d'Uluru.

— Je suis sur le coup.

Je continuais à décortiquer les inscriptions lorsque je repérai enfin quelque chose de familier. Mêlés dans la masse, des symboles celtes, parmi les moins usités, m'avaient échappé jusqu'alors. Une preuve supplémentaire qu'un Drockhead, ou du moins quelqu'un de lié à notre ordre, avait conçu cette porte. Je partageai ma découverte avec Dimitri, qui trouva bientôt un chemin logique dans cet enchevêtrement de signes.

Suivant ses instructions à la lettre, je fis glisser mes doigts sur les glyphes désignés. La magie opéra, et les dessins gravés se mirent à danser avec grâce sur la porte. Lorsque j'eus aligné une ligne de glyphes couvrant toute sa largeur, je passai à l'étape finale : le sésame.

— Lazare, prononçai-je haut et fort, mains sur les hanches.

Oui, peut-être un peu puéril, mais que voulez-vous ? J'avais toujours rêvé d'un moment digne d'Ali Baba, avec le charme des vieux films. La porte réagit à mon prénom et s'ouvrit lentement. Je m'avançai, seul – du moins physiquement, car Zeph, comme nous le savions, ne serait pas autorisé à me suivre.

Pas de grotte ici, mais une salle grandiose baignée d'une lumière douce et surnaturelle, sans source apparente. Je me laissai envelopper par cette ambiance, étrangement réconfortante, et avançai. Soudain, un cube aux angles arrondis, à la fois transparent et opaque, se

dressa devant moi.

Intrigué, je passai la main sur sa surface, qui émettait une douce chaleur. Je m'accroupis pour l'examiner, mais la surprise me fit perdre l'équilibre lorsque le cube s'ouvrit brusquement.

Chapitre 8

— Tu as mis du temps à venir, héritier, commenta l'apparition que je vis surgir du cube comme un diable de sa boîte.

Comment dire... Se retrouver les fesses par terre après une telle surprise n'était pas l'entrée en scène idéale pour une première rencontre. Mais quand votre interlocuteur est un esprit et que vous êtes Drockhead, le sentiment d'infériorité, même passager, peut vite devenir cuisant.

Je me relevai d'un bond et fixai mon interlocuteur droit dans les yeux.

— À qui ai-je l'honneur ? demandai-je, bien que la réponse me parût évidente.

— Je suis Ram, connu en mon temps sous le nom de Ram le Bélier.

Bingo, pensai-je. Enfin quelqu'un à qui poser mes quelques questions !

— Pourquoi m'appelez-vous « héritier » ? lançai-je à brûle-pourpoint.

— Parce que c'est ce que tu es, répondit le Bélier,

comme si c'était la question la plus absurde qui soit.

On m'avait d'abord nommé « messager né pur », et maintenant « héritier ». Les questions s'accumulaient plus vite que les réponses.

— Pour quelle raison m'attendiez-vous ?

— Suis-moi, répondit l'esprit, flottant vers le centre de la salle.

Là, je découvris le reflet mouvant, précis et délicat, de la machine observée lors de mon voyage en Australie. Le bâton de Beralku flottait aux côtés d'autres artefacts que je recherchais, tous éthérés, fondus dans l'image. Tous, sauf une serpe au manche de chêne et à la lame d'or massif, ornée d'inscriptions entrelacées.

— Je vais te confier ma serpe, héritier, mais d'abord, je veux m'assurer que tu comprennes pourquoi cela doit être ainsi, afin que tu accomplisses ce qui est juste le moment venu. C'est pour cette raison, et nulle autre, que j'ai laissé mon âme reposer ici dans l'attente de ta venue.

— J'ai une question avant cela. La légende vous décrit comme le premier druide, mais vous êtes un Drockhead, n'est-ce pas ?

— Je suis les deux. Je n'ai pas transmis mon savoir Drockhead aux druides qui m'ont succédé. Ce n'était pas leur rôle.

— Parce que c'est vous qui avez choisi ?

— Évidemment. En tant que premier Drockhead, il était naturel de sélectionner mes dignes descendants de la même manière, non ?

— Vous êtes le... Attendez, si c'est vrai, pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler ? L'histoire de notre race a peut-être des lacunes, mais nos origines sont assez clairement établies, et jamais vous n'y êtes mentionné – sans vouloir vous vexer, bien entendu.

— Certaines choses doivent rester cachées. Ne le sais-tu pas mieux que personne, héritier ? Ne dissimules-tu pas tes propres origines ?

Je sentis le sang refluer de mon visage. Comment un esprit, dont j'ignorais l'existence jusqu'à peu, pouvait-il savoir cela ?

— Que veut-il dire ? interrogea Dimitri dans un coin de ma tête, tandis que je choisissais d'ignorer sa question. D'autres révélations m'attendaient sans doute, et je préférais cloisonner mon espace mental pour l'instant. À ce rythme, mes surprises prenaient des allures de boa...

— Je comprends, répondis-je enfin, m'efforçant de garder mon calme. Et pourquoi avoir attendu ma venue si longtemps ?

— Le Grand Secret est à nouveau menacé par cet homme que tu connais, indigne de ce qu'il a obtenu jusqu'ici.

— Cet homme connaît donc l'existence et la nature du Grand Secret ?

— C'est exact.

— Comment a-t-il pu découvrir une chose pareille ?

— Certains de mes descendants avaient la fâcheuse habitude de trop consigner par écrit. Entre de mauvaises mains, ces recueils peuvent devenir redoutables.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point. Quel est ce Grand Secret ?

— Tu le sauras en temps voulu. L'essentiel, aujourd'hui, est que tu comprennes que la machine, dont tu vois ici le reflet, est la clé menant au Grand Secret. Ton devoir, héritier, est d'empêcher cet homme d'y accéder, à tout prix.

— Comment suis-je censé m'y prendre ?

— Continue ce que tu fais, car tu es sur la bonne voie. Aide-toi du grimoire qui t'a conduit jusqu'à moi pour trouver les autres sanctuaires.

— À ce propos, permettez-moi de dire que votre sens de l'accueil laisse à désirer pour un héritier que vous attendiez. Si je n'avais pas vaincu les sentinelles à l'entrée du tertre, je ne serais jamais arrivé jusqu'à vous. Dois-je m'attendre à pareil accueil dans les autres temples ?

— Les autres pièces de la clé sont tout aussi bien protégées. Cela fait partie du processus de sélection. Seuls toi et tes compagnons pouvez passer ; personne d'autre n'y parviendra. Je ne doute pas que tu sauras affronter l'accueil des autres refuges secrets. Ce n'est qu'un détail.

— Certes... vu comme ça, rétorquai-je, agacé par ce fatalisme à mon égard.

— Lorsque tu auras rassemblé toutes les pièces de la clé, poursuivit Ram, ignorant ma remarque, mes frères et moi viendrons t'aider à accomplir ta mission. En attendant, veille sur le Naturel, car il est venu à toi pour une raison précise et a son rôle à jouer.

— Pourquoi ai-je l'impression que plus il nous éclaire, plus cette histoire devient opaque ? grommela Dimitri dans un recueil de mon esprit, sa frustration égalant presque la mienne.

Je l'ignorai une fois de plus – je ferais amende honorable plus tard.

— Comment puis-je me débarrasser de l'homme qui menace ce Grand Secret ? J'ai déjà essayé de l'enfermer au Cillìn, mais il est le seul à s'en être échappé, et je ne sais toujours pas comment.

— Aucun humain ou âme humaine n'aurait pu le faire, héritier. Cela a été possible parce que cet homme bénéficie de l'aide d'un Surnaturel corrompu.

Je ne m'y attendais pas...

— Comment est-ce possible ? murmurai-je, plus pour moi-même que pour mon interlocuteur.

— Un cataclysme, provoqué par un grand bouleversement des mondes magiques il y a quelques siècles, a permis à ce Surnaturel d'entrer en contact avec cet homme. La créature attendait son heure, et il

lui a offert l'opportunité qu'elle cherchait, expliqua le druide Drockhead.

— De quel genre de créature s'agit-il ? Vous le savez ?

— Je sais qu'elle appartient à la classe des élémentaux, mais c'est tout ce que je possède comme information.

— Je ferai avec, rétorquai-je, pensif.

— Je n'en doute pas. À présent, tends la main.

Je m'exécutai, et Ram le Bélier me confia sa serpe, dont la lame d'or vibrait d'une énergie ancienne dans ma paume.

— Il est temps que tu retournes chez toi et prépares ton prochain voyage, héritier. Va.

Je m'inclinai devant le premier de notre race et quittai la salle sans ajouter un mot.

Chapitre 9

Nous étions sortis du tertre au petit matin, et je passais mon temps à ruminer ma conversation avec Ram le Bélier tout au long du chemin du retour. Pour ce faire, j'avais en quelque sorte pris les devants avec Dimitri, lui demandant de me laisser un peu de temps avant de répondre à ses questions.

Les révélations de Ram n'apaisaient en rien l'inquiétude que je ressentais pour Moïra. Apprendre qu'un Surnaturel malveillant rôdait près d'elle tant qu'elle serait à proximité de Pytki aggravait la situation. Je devais redoubler d'ardeur pour trouver le reste des artefacts avant qu'un malheur ne survienne.

Je partageai mon nouveau plan avec Dimitri juste avant que nous ne sortions de la voiture, une fois arrivés au Manoir. Il approuva et, tandis que je me dirigeais vers mon bureau, il récupéra le boîtier de brouillage dans le salon avant de m'emboîter le pas, son ordinateur sous le bras.

Je plaçai la serpe du Bélier en lieu sûr, aux côtés du bâton de Beralku, puis décrochai le combiné de mon téléphone après m'être installé derrière mon bureau, attendant le feu vert de Dimitri, qui venait d'activer le brouilleur.

— Je ne pensais pas que tu aurais le cran d'utiliser le numéro que je t'ai laissé, répondit une voix que je ne connaissais que trop bien après la deuxième sonnerie.

— J'ai trouvé deux des objets de ta liste, mais cela a pris plus de temps que prévu. Je veux parler à Moïra avant d'aller plus loin.

— Ne t'ai-je pas promis de la traiter comme une hôte de marque tant que tu te comportes bien ?

— Il y a des cas où une simple parole ne suffit pas, n'est-ce pas ? Passe-moi Moïra.

— Très bien, puisque c'est demandé si poliment, pourquoi pas ? Je te rappellerai dans une heure, et tu pourras lui parler pendant une minute. Prépare bien ton discours d'ici là. En échange de cette faveur, je veux un de tes registres des âmes. Le numéro 3 fera l'affaire.

— Je suppose qu'à ce stade, je ne devrais plus être étonné par tes demandes.

— J'ai eu six mois pour me familiariser avec ta façon de travailler, Lazare. C'était plus qu'il ne m'en fallait.

— Très bien, répondis-je en contenant ma colère, où veux-tu que je t'envoie le registre ?

— Un de mes hommes passera le prendre dans une heure, juste après ta conversation avec cette chère Mlle McLayne.

— Bien. Je ne vois pas de raison de prolonger cette conversation. À dans une heure, fis-je avant de

raccrocher.

— Tu es conscient que j'ai de plus en plus de questions à te poser, n'est-ce pas ? releva Dimitri alors que je m'apprêtais à appeler Zeph.

— J'en suis conscient, oui, mais peut-on s'occuper du plus urgent d'abord ? implorai-je presque, désignant le boîtier sur son bureau d'un signe de tête.

— Je t'écoute, répondit mon apprenti en enclenchant le brouilleur.

— Saurais-tu photographier ou « scanner », comme tu dis, les pages du registre que je vais te donner, en moins d'une heure ?

— Ça dépend de la taille du registre.

— Très bien. Zeph ! appelai-je.

— Oui, Monsieur ?

— Apporte-moi le registre des âmes numéro 3 au plus vite, je te prie.

— Bien, Monsieur, répondit mon valet avant de se volatiliser pour réapparaître un instant plus tard.

Je pris le petit volume qu'il me tendait, le congédiai, puis le confiai à Dimitri.

— Ça devrait être rapide, confirma Dimitri en se mettant au travail sans délai.

— Je suis désolé pour ce qui s'est passé dans le tertre et

sur le retour, mon ami, et je te remercie d'avoir respecté mon silence. J'avais besoin de ce temps pour ordonner mes pensées, repris-je en le regardant travailler.

— Je préfère que tu sois pleinement disponible pour répondre à mes questions plutôt qu'à moitié, répondit Dimitri en haussant les épaules avec flegme. Mais si tu es prêt à en discuter maintenant, je suis tout ouïe.

— Pose toujours, je trierai si tes questions demandent une réponse trop complexe pour l'instant.

— Entendu. Alors, qu'a voulu dire Ram en disant que tu cachais tes origines ?

— Je vais te répondre, mais je te demande de garder cette information pour toi et de la refouler loin dans un coin de ta tête.

— Je peux faire ça.

— Très bien... Te souviens-tu de ce que je t'ai dit sur l'origine des Drockheads ? Que nous héritons de nos pouvoirs d'un de nos parents – généralement notre père – et que pour les Naturels comme toi, il n'y a pas de parenté directe ?

— Je me rappelle, oui.

— Eh bien, il existe un cas aussi rare que celui des Naturels : les Drockheads purs, comme moi. Cela signifie que mes deux parents étaient Drockheads. Pour te donner une idée, je suis le troisième seulement dans toute notre histoire à être né ainsi.

— Je vois, répondit Dimitri, concentré sur sa tâche. Et

je suppose que tu ne le cries pas sur tous les toits parce que quelqu'un comme toi doit attiser quelques convoitises, non ?

Je souris. Ce garçon avait décidément l'esprit vif.

— C'est exact.

— Pytki est au courant ?

— Non, mais le registre que tu tiens pourrait lui mettre la puce à l'oreille.

— Quoi ?! Et tu vas lui confier un truc pareil ?! s'exclama Dimitri, ses yeux trahissant une indignation contenue.

— N'aie crainte, je te fais scanner ce registre pour une bonne raison.

Dimitri me fixa en plissant les yeux.

— J'imagine que tu as déjà un plan, convint-il en retrouvant son calme tout en reprenant son travail. Tu n'as pas peur qu'il y ait des répercussions sur Moïra ?

— J'en ai des sueurs froides, si tu veux tout savoir, mais je compte sur toi pour localiser ma fiancée par tous les moyens à ta disposition pendant la minute où je pourrai lui parler.

— Tu ne crains pas que Pytki écourte votre conversation ou tente une entourloupe ?

— Comme je te l'ai déjà expliqué, il jouera selon les règles tant qu'il y trouve son intérêt. Mais d'ici à ce

qu'il récupère le registre et s'aperçoive de ma supercherie, nous n'aurons pas plus d'un jour pour découvrir où se trouve Moïra et la sortir de là.

— Il nous faudra un plan en béton, si je comprends bien.

— T'ai-je déjà dit à quel point j'apprécie ta réactivité, mon ami ?

« C'est la racine de l'ancienne parole de ce lieu nommé Quiché,
Ici nous écrirons,
nous installerons l'antique parole,
l'origine,
le commencement de tout ce qui a été fait dans la nation Quiché
pays du peuple Quiché. »

Extrait du Popol-Vuh - texte Maya



Lazare Donatien

Episode 10

*Le Masque de
Jade*

L'Intégrale



Chapitre 1

L'heure donnée par Pytki serait bientôt écoulée, et j'avoue que, depuis plusieurs minutes déjà, j'avais du mal à quitter le téléphone des yeux.

Enfin, la sonnerie tant attendue retentit, et je décrochai en hâte.

— Lazare à l'appareil.

— Lazare, murmura une voix dont je rêvais d'entendre la sonorité depuis près d'une semaine.

Je sentis un nœud me serrer l'estomac, tandis que je percevais faiblement le lien que j'avais pris soin d'établir avant notre séparation. Vous vous souvenez peut-être de la bague de fiançailles offerte à ma chère Moïra lors de notre voyage à Prague ? Eh bien, c'est cet objet, chargé de sens et de symbolisme, dont je me suis servi pour créer un lien de présence avec ma fiancée.

Je l'avais fait en prévision d'une possible attaque contre ma promise. Je n'avais pas imaginé que Pytki exécuterait si vite ce genre de plan. Cela avait quelque peu écourté mon travail, et je n'avais pas eu le temps de renforcer le lien comme il se devait. Voilà pourquoi je ne pouvais, pour l'instant, ressentir la présence et les émotions de l'être cher qu'en contact direct avec elle.

Mais si j'avais disposé du temps nécessaire pour parfaire le processus, j'aurais pu déceler la présence de ma précieuse Moïra n'importe où sur cette terre.

— Quel bonheur de t'entendre ! Comment vas-tu, mon aimée ? Es-tu bien traitée ?

— Lazare ! Je suis si heureuse de t'entendre, moi aussi. Oui, je suis à peu près bien traitée, mais je ne te cache pas que j'ai hâte de sortir d'ici.

— J'y travaille, tu peux être certaine que je ne ménage pas mes efforts, et je te serrerai bientôt dans mes bras.

— J'ai toute confiance en toi, Lazare. Je suis sûre que tu te démènes pour me sortir de là. J'aimerais juste que nous en soyons déjà à cette étape.

— Dis-moi un peu quelles sont tes conditions de détention, si tu veux bien.

— Je me balade nuit et jour avec une lourde ceinture de cuir reliée à une grosse chaîne, c'est très inconfortable et frustrant. Et ma chambre n'a pas de lumière du jour, mais à part ça, je vais bien.

Je sentis l'émotion m'étreindre le cœur une nouvelle fois. J'étais fier de la force de volonté que démontrait la femme qui avait accepté de m'épouser.

— Tu es si courageuse, articulai-je enfin. Je te fais la promesse de te faire oublier tous ces mauvais moments très vite.

— Je sais, répondit-elle doucement mais avec bravoure,

tandis que la bague me transmettait, avec force cette fois, le réel état de stress dans lequel se trouvait Moïra.

Sa détresse me fendit le cœur. Pytki paierait pour cela aussi !

— Très bien, Lazare, fit à nouveau la voix de mon ennemi au téléphone, la minute est écoulée. Tu as pu constater que j'ai tenu ma promesse de traiter Mlle McLayne comme il se doit. Enfin, compte tenu des circonstances particulières de notre rencontre, bien entendu. J'attends à présent que tu respectes ta part du marché.

Je serrai les dents et pris sur moi pour répondre sans laisser transparaître la colère que je ressentais.

— Le registre est prêt, ton homme peut venir le récupérer.

— Parfait, il ne devrait plus tarder, répliqua Pytki alors que la sonnette de l'entrée retentissait.

— Il est là, annonçai-je avant de raccrocher après un bref hochement de tête de la part de Dimitri. Cet homme ne méritait pas que je prolonge la conversation outre mesure.

Je remis le registre en main propre au commis sans un mot et le congédiai en lui refermant la porte au nez.

— Tu as pu localiser Moïra ? demandai-je à Dimitri lorsque je revins dans le bureau, après avoir constaté qu'il avait déjà enclenché le brouilleur.

— Elle est bien en Suède, à Västerås précisément, mais j'ai de nouveau perdu le signal. D'après ce qu'elle a dit, je suis prêt à parier qu'elle est enfermée dans un bunker. La Suède en possède beaucoup. Cela expliquerait pourquoi le signal de la puce que nous lui avons implantée ne passe pas. Pytki utilise des portables sécurisés, pas de ligne fixe, il était donc obligé de faire sortir Moïra de la prison où il la retient pour qu'elle puisse te parler.

— Oui, tout ça se tient... Bon, il ne reste plus qu'à peaufiner notre plan d'action et aller la chercher, dans ce cas ?

— Exact. J'ai quelques coups de fil à passer, et nous pourrons décoller pour la Suède. D'ici là, je pense que tu devrais te pencher sur le grimoire et trouver où nous devons nous rendre pour le troisième artefact.

Je laissai un sourire flotter un instant sur mes lèvres. Dimitri n'était pas tout à fait le même lorsqu'il endossait sa personnalité de chef d'entreprise. Donner des ordres, dans ces circonstances, lui venait avec une aisance déconcertante. Mais ce n'était pas le moment de lui rappeler qui de nous deux était l'apprenti, d'autant qu'il avait raison. Pour des raisons au-delà du sauvetage de Moïra, nous devions récupérer les artefacts de la liste à tout prix et au plus vite.

Je saisissi le grimoire resté sur mon bureau et commençai à y chercher une référence à un masque de jade.

Car oui, c'était bien le nom du troisième artefact que nous devions retrouver.

Chapitre 2

Entrer dans la lecture du volumineux grimoire s'avéra plus fastidieux que je ne voulais l'admettre, mes pensées revenant sans cesse à Moïra. Il fallait pourtant que je parvienne à me concentrer, car sauver ma fiancée impliquait aussi de déjouer les plans de Pytki.

À force de discipline, je réussis enfin à canaliser ma concentration et scrutai le vieux livre avec toute l'attention qu'il méritait. Du grec, du celte, du norrois... il y avait là toutes sortes de langages. Je tombai bientôt sur une légende rédigée en vieil espagnol qui attira mon regard.

Celle-ci racontait le périple de Chilam Balam, le prophète jaguar, prêtre-sorcier maya. Il avait prédit de longue date l'arrivée des Espagnols et les calamités qui s'ensuivraient pour son peuple. Il était dit qu'il avait en partie déjoué le destin en soustrayant aux Espagnols les artefacts les plus précieux des Mayas. Pour ce faire, il avait choisi de s'enterrer pour l'éternité avec ces objets puissants, dans un sacrifice volontaire.

Sans cet acte, les Espagnols auraient pu dominer le royaume souterrain, privant ainsi les âmes mayas de tout espoir de repos éternel. La prophétie de Chilam Balam ne laissait aucun doute : les Mayas seraient exterminés par les envahisseurs en quête de richesses.

De ce peuple fier, il ne survivrait bientôt que l'âme, errant dans l'ombre de Xibalbà.

Je secouai la tête. Une nouvelle légende liée à la mort... la coïncidence ne me surprenait même plus. Qu'allions-nous découvrir de plus sur cette quête du Grand Secret ? Savoir que Pytki, lui, connaissait la nature de ce secret n'améliorait pas mon humeur. Je jurai par-devers moi qu'il ne conserverait pas cette avance bien longtemps.

Je me penchai à nouveau sur le vieux recueil, cherchant à déchiffrer le message caché qui révélerait la cachette de Chilam Balam : Xibalbà, le royaume souterrain des Mayas, où les âmes des défunts passaient l'éternité. Si Chilam Balam s'y était rendu pour protéger son peuple en échange de son âme, seule l'expertise d'un Drockhead pourrait l'y dénicher. Quelque chose me disait que le prophète jaguar avait précisément compté sur un tel scénario en choisissant cet endroit de lugubre réputation.

J'étais si absorbé par mes recherches, convaincu d'instinct que j'avais trouvé la bonne légende – celle menant au masque de jade – que je n'entendis pas Dimitri revenir.

— Hum, toussota-t-il pour signaler sa présence.

Je relevai la tête par réflexe, l'esprit encore hanté par les images du récit. Mon apprenti esquissa un bref signe du menton vers le grimoire.

— À ta tête, je dirais que tu as trouvé où nous devons

nous rendre, n'est-ce pas ?

— On peut dire ça. Que dirais-tu d'un détour par le Mexique après avoir visité la Suède ? arguai-je, un sourire en coin masquant mon urgence.

— Je dirais que c'est faisable pendant que nous allons récupérer Moïra. Mon équipe a repéré le bunker de Pytki. Roger nous attend à l'aéroport en Suède, avec le matériel et les hommes nécessaires à une opération de sauvetage comme celle que nous préparons.

— Cela me rappelle une question. Qui est ce Roger ? Comment vous êtes-vous connus ?

— C'est un ami. Nous nous sommes rencontrés à l'armée et sommes restés en contact depuis.

— Tu as fait l'armée, toi ?!

— Eh, je te rappelle que le service était encore obligatoire à l'époque. Et pourquoi je me justifie, d'abord ? Bref, j'ai fait mon année, puis j'ai arrêté. Roger, lui, a continué. Il est entré dans les forces spéciales et s'est retrouvé officier à la retraite il y a peu. Je n'ai pas hésité une seconde à l'embaucher comme chef de la sécurité quand il est venu me trouver, et coïncidence ou pas, c'était à peine quelques jours avant qu'on ne se rencontre. Je n'aurais pas cru que son expérience et ses connaissances sur le terrain se révéleraient si précieuses depuis que je t'ai rejoint.

— Je vois... Donc, tu as ce genre d'amis, rétorquai-je, pensif, l'esprit déjà tourné vers les dangers à venir.

— Dis-moi, Lazare, tu cherches à me vexer, là ?

— Hein ? Non, non, tu m’as mal compris. Je pensais au fait que le métier de Drockhead est dangereux. Tu l’as appris à tes dépens récemment, non ? Ce qui me fait dire que moins tes amis en savent sur ta véritable nature, mieux c’est pour eux. Je suis sûr que tu comprends cela. Mais ce Roger sait pour les Drockheads, n’est-ce pas ?

— Eh bien... Roger est malin et me connaît trop bien, si tu veux tout savoir. J’ai dû lui révéler quelques informations et demander l’aide de Zeph, comme tu l’as fait avec moi, pour l'aider à assimiler tout ça plus vite.

— Je vois... Puisqu’il a déjà accepté qui tu es, je n’ai rien à ajouter, si ce n’est que c’est une chance pour lui de savoir se défendre.

Chapitre 3

Comme l'avait prévu Dimitri, nous arrivâmes à Västerås en fin d'après-midi. Son ponctuel et efficace ami Roger nous y attendait déjà et avait mis au point un plan d'extraction pour délivrer Moïra, qu'il nous exposa dès notre arrivée, avec une précision militaire qui trahissait son passé d'officier.

À la faveur de la nuit, comme pour toute opération de ce genre, nous mêmes notre plan en action. Le bunker, acheté et aménagé par Pytki, se trouvait en ville, ce qui exigeait une vigilance accrue. Västerås, cinquième ville de Suède avec ses quelque 110 000 habitants, grouillait d'activité, rendant chaque pas plus périlleux.

De mon côté, j'espérais que Pytki n'avait pas encore ouvert le registre. Si je me fiais à ses habitudes, il ne l'ouvrirait pas avant ce soir et je comptais là-dessus. En effet, dès qu'il découvriraît la supercherie, il s'en prendrait à Moïra. Cela était aussi certain que deux et deux font quatre, comme il était tout aussi certain que je ne le laisserais pas faire.

Équipés d'armes, de matériel et de masques à gaz, nous pénétrâmes sans nous faire remarquer dans la forteresse de béton de Sevastyan Pytki. Pour paraphraser mon apprenti, « tout système a ses failles », et il n'avait pas fallu longtemps à cet informaticien de génie pour

trouver celle du repaire ennemi. Ne me demandez pas comment, mais Dimitri avait obtenu les plans de construction et d'aménagement du bunker, un exploit qui semblait presque défier les lois de la logique.

Si Pytki avait su à quel point Dimitri était doué, il s'en serait méfié. Mais, d'après ce que j'avais observé, mon ennemi ne considérait pas mon apprenti comme digne d'intérêt. Ce complexe de supériorité m'avait déjà servi par le passé et, par chance, Pytki n'ayant pas retenu la leçon, il nous servait encore aujourd'hui.

Nous nous approchâmes du centre du bunker avec une discréction telle qu'on aurait presque pu entendre une mouche voler. Notre groupe s'immobilisa soudain sur un signe de Roger. J'entendis l'écho de voix toutes proches, dont celle de Pytki, passablement énervée, résonnant dans les couloirs froids.

— Le vieux renard t'a encore une fois dupé, Sevy, gloussa une voix aux sonorités curieuses, teintée d'une malice inquiétante.

— Ramène ici notre prisonnière, c'est à mon tour d'envoyer un message !

Puis j'entendis le bruit sourd d'un objet lancé contre une paroi. Un coup d'œil à ma montre confirma mes craintes : Pytki, emporté par l'impatience, avait ouvert le registre plus tôt que prévu. J'implorai Dimitri du regard ; il fallait agir tout de suite ! Il échangea des codes silencieux avec Roger, et l'attaque fut lancée.

Roger avait été clair : nous avions sept minutes pour récupérer Moïra et sortir, pas une de plus. Cela restait

vrai, même en minimisant les confrontations. Mais là, nous nous jetions droit dans la gueule du loup. Au compte à rebours que l'ancien militaire lança, je compris que nous n'avions que trois minutes pour profiter de l'effet de surprise et réussir.

J'étais coincé. Avec si peu de temps, renvoyer Pytki au Cillin, même temporairement, était impossible. En tant que Drockhead, je ne pouvais pas le tuer – rappelez-vous les règles de notre race. L'assommer, en revanche, ou le blesser pour le mettre hors d'état de nous suivre, ça, je pouvais le faire. Et, traitez-moi de revanchard si vous voulez, mais je le fis avec un enthousiasme certain !

Après plusieurs échanges de coups de feu et d'utilisations de gaz lacrymogène, les hommes de Roger firent rapidement place nette. Pytki avait engagé moins de sbires que prévu – une aubaine qu'il soit si pingre dès qu'il jugeait une chose comme un détail ! Il avait sans doute pensé que peu de gardes suffiraient pour un bastion comme ce bunker. Avec une joie féroce, je vis nos hommes cerner Pytki et l'immobiliser à l'aide de cordes. Le corps-à-corps n'avait jamais été le point fort de ce freluquet, et à cet instant, il devait le regretter amèrement. Du moins, je l'espérais ! Une bonne introspection ne fait jamais de mal, n'êtes-vous pas d'accord ?

Je m'avançai vers lui et, sans écouter ses suppliques ni ses menaces, lui assenai un magistral coup de crosse sur la tempe. Solidement entravé par les hommes de Roger, il s'effondra comme une poupée de chiffon, et personne ne fit un geste pour amortir sa chute. Avec un peu de

chance, la blessure à la tête lui donnerait de sacrés maux de crâne pendant un bon moment. Cette satisfaction me suffirait jusqu'à ce que je puisse le renvoyer au Cillìn sans espoir de retour !

La deuxième partie de l'équipe, partie récupérer l'otage, revint sur ces entrefaites, Roger en tête. Moïra était saine et sauve. Je la serrai dans mes bras un bref instant, avant de lui prendre la main pour l'entraîner au pas de course vers la sortie. S'attarder ici, même en maîtrisant la situation, était une mauvaise idée. J'eus toutefois le temps de voir Dimitri, curieux, se pencher pour ramasser le registre que Pytki avait projeté contre le mur.

Il sourit en lisant les mots « Pas cette fois », flottant sur les pages ouvertes, avant de nous rejoindre en courant.

Chapitre 4

Un bruit persistant résonnait dans sa tête, et Sevastyan Pytki ouvrit les yeux avec peine. Une douleur féroce lui vrillait les tempes. Il tenta de bouger, mais, reprenant peu à peu ses sens, il s'aperçut qu'il était ficelé comme un vulgaire saucisson.

Des grognements s'élevaient sur sa gauche. Avec effort, il se tourna dans cette direction et constata qu'un de ses gardes revenait à lui.

— Eh, toi, là-bas, viens me détacher tout de suite !

Le garde se releva en titubant et obéit à l'ordre. Après tout, Lazare avait sans doute spécifié que personne ne devait tuer qui que ce soit. Sevastyan en était convaincu : c'était une des grandes différences entre son ex-mentor et lui. Lazare ne transgressait pas les règles majeures, alors que, pour lui, tout le plaisir résidait dans la transgression.

Une fois débarrassé de ses entraves, il prit appui sur le garde pour se relever, frottant ses membres endoloris. Un coup d'œil à la pièce raviva sa colère noire. Aucune trace de son âme damnée, bien sûr. Cet être avait la fâcheuse habitude de s'éclipser dès que les choses tournaient mal. Sevastyan avait sous-estimé Lazare et ses ressources. Il n'avait même jamais imaginé que son

ennemi organiserait l'évasion de son otage avec une telle efficacité.

Toutes ces heures passées à espionner la vie de Lazare, son Manoir et ses alliés, n'avaient-elles rien apporté d'utile ? Une chose était claire : Lazare n'avait pas discuté de cette attaque dans aucun des endroits placés sur écoute. Cela signifiait une chose : Sevastyan devait réviser son système de surveillance, et vite.

Il se dirigea vers son bureau d'un pas hésitant, la douleur irradiant de ses tempes lui fendant le crâne. Il s'assit, ferma les yeux, ruminant déjà sa revanche, lorsque la sonnerie de son téléphone retentit à travers le bunker.

— Je suppose que c'est toi, Syl ?

Un glouissement désagréable résonna dans le combiné.

— Je vois que tu t'es enfin réveillé, Sevy, répondit une voix aux accents androgynes.

— Oui, et ce n'est pas grâce à toi. Où es-tu ?

— Allons, calme ta colère, l'ami. Tu sais que j'évite les conflits perdus d'avance. Mais cette fois, j'ai pensé que tu voudrais savoir que j'ai décidé de suivre les traces de ce Lazare que tu détestes tant.

— Tu sais où ils sont ? bondit Sevastyan, regrettant aussitôt son geste brusque. Il se rassit, pressant sa main libre sur son front.

— Évidemment, susurra Syl. Mais tu m'avais caché

qu'il était bel homme. Tout à fait mon genre. Et son apprenti n'est pas mal non plus.

— Écoute, Syl, te donner ce que tu veux fait partie du marché, mais je te l'ai déjà dit : Lazare est à moi ! Je le tuerai de mes propres mains, et j'ai bien l'intention de prendre mon temps pour le torturer.

— Oh, je sais. J'ai vu la pièce que tu as aménagée pour lui. Mais si tu me laisses m'amuser un peu avec lui avant, cela comptera comme une torture supplémentaire, non ?

— Tu n'auras qu'à faire ce que tu veux de son apprenti. Lui ne m'intéresse pas.

— Mmm, voilà qui est intéressant. On s'en prend à l'apprenti aussi, maintenant ? Très bien, j'accepte !

— Parfait. Maintenant, dis-moi où ils sont.

— Je pourrais, mais puisque je ne pourrai pas toucher à Lazare, j'ai droit à une compensation, il me semble.

— Que veux-tu d'autre ?

— Je vais continuer à les suivre discrètement. J'ai trouvé notre délicieuse hôte vraiment charmante. J'aimerais la récupérer, vois-tu. Je n'ai pas encore eu l'occasion de m'amuser avec elle. À l'heure qu'il est, ton Lazare et son équipe ont compris ce qui se trame. Je parie qu'ils vont chercher les artefacts manquants au plus vite pour t'empêcher de les obtenir.

— Tu as raison, mais je te conseille d'être prudent.

Notre plan tombe à l'eau si tu n'es pas là pour l'accomplir.

— Oh, de l'inquiétude pour moi dans ta voix ? Comme c'est touchant. Mais ne t'en fais pas pour le plan, Sevy. Nos intérêts communs sont plus en sécurité entre mes mains qu'avec tes gardes de pacotille.

Sur ces mots, Syl raccrocha. Sevastyan contempla un instant le téléphone dans sa main, pensif.

Il n'était pas certain que laisser Syl entrer dans la partie maintenant soit une bonne idée. Mais il savait mieux que quiconque que l'élémental n'en ferait qu'à sa tête. Pour l'instant, il n'avait d'autre choix que d'attendre son prochain coup de fil.

Chapitre 5

L'opération « Libération Moïra » avait été un succès, mais ce n'était pas le moment de nous reposer sur nos lauriers. Nous n'avions pas pris le temps de faire un détour par le Manoir en quittant le territoire suédois. J'avais laissé Dimitri organiser notre prochain voyage, et autant dire qu'il n'avait pas traîné. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes dans un petit avion en partance pour la jungle mexicaine, quelques heures à peine après avoir récupéré Moïra.

En parlant de Moïra, je suppose que vous avez deviné qu'elle exigerait des explications détaillées sur ce qui s'était passé pendant sa détention. Je lui fis donc un rapport complet de nos aventures depuis Prague, durant nos trajets, la voix parfois couverte par le ronronnement des moteurs. Croyez-le ou non, loin de l'effrayer, mon récit ne fit que renforcer davantage la détermination de cette femme incroyable.

Ma fiancée semblait même se découvrir un goût prononcé pour l'aventure, ainsi qu'une certaine addiction à l'adrénaline. Et j'aime autant vous dire que j'aurais été mal reçu si j'avais eu le malheur de lui proposer de la laisser en sécurité loin de moi !

Dimitri avait loué les services d'un pilote de brousse recommandé par Roger, et je dois reconnaître que

c'était une idée judicieuse. Ce procédé nous fit gagner un temps précieux, mais nous allions bientôt devoir débarquer et continuer à pied. La jungle était trop dense pour atteindre notre destination finale en bimoteur, ses frondaisons formant un mur vert impénétrable.

J'avais endossé un costume de caballero pour l'occasion, et j'avoue que j'appréciais ses hautes bottes. La jungle regorgeait d'occasions de marcher sur des créatures rampantes et venimeuses ; mieux valait être bien protégé. Dans cette optique, j'avais veillé à ce que Moïra et Dimitri soient eux aussi équipés pour ce périple, leurs silhouettes bardées d'équipements robustes.

Nous quittâmes le pilote en lui donnant rendez-vous au même endroit dans deux jours, puis nous nous enfonçâmes dans la selva mexicaine. Cette jungle, bien différente de sa voisine amazonienne, avait des arbres moins hauts, mais tout aussi denses, leurs ombres projetant une lumière tamisée, presque inquiétante. Armés de machettes pour tailler les passages récalcitrants, nous atteignîmes bientôt un espace plus dégagé. Là, assis sur un rocher de belle taille, Zeph nous attendait, deux gros sacs posés à ses pieds, son air grincheux contrastant avec l'éclat tropical autour de lui.

— Monsieur a-t-il fait un bon voyage ? demanda mon valet en se levant pour nous saluer. Je suis heureux de vous voir saine et sauve, Mlle McLayne.

— Je suis heureuse de te revoir aussi, Zeph.

— Quant à moi, je peux dire que ce fut un plein succès,

répondis-je, enlaçant la taille de ma fiancée, heureux de l'avoir si près de moi. As-tu suivi toutes mes instructions ?

— À la lettre, comme d'habitude, Monsieur, confirmait-il en désignant un large sac de voyage au pied du rocher.

Vous ai-je déjà dit à quel point il est pratique d'avoir un esprit vagabond avec soi ? C'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de faire passer des marchandises – disons un tantinet parallèles – dans un pays étranger. Avec Zeph à nos côtés, nous n'avions pas non plus besoin de guide, ses sens surnaturels nous guidant à travers l'inconnu.

Les indications du grimoire, scannées par Dimitri, se révélèrent étonnamment précises une fois déchiffrées. Zeph en tête, nous reprîmes notre traversée de la jungle jusqu'au cénote décrit dans le grimoire. Partis le matin, nous n'atteignîmes notre but qu'en fin d'après-midi, le soleil déclinant teintant la selva d'une lueur mordorée. Ne restait plus qu'à trouver l'entrée vers Xibalbà.

Forts de nos expériences précédentes, Zeph, Dimitri et moi nous mêmes en quête des vibrations particulières indiquant un saut de dimension. Ce fut Zeph, en tant qu'esprit, qui ressentit ces changements avec le plus de facilité et nous mit sur la voie.

— Tu es sûr de toi, je suppose ? demandai-je en scrutant l'eau cristalline du cénote, rejoint par Moïra et Dimitri, leurs ombres se reflétant dans la surface miroitante.

— Pourquoi ne suis-je pas surpris ? interrogea Dimitri, dubitatif. Est-ce que souhaiter une entrée un tant soit peu normale, pour une fois, serait trop demander ?

Je ris doucement, lui tapotant l'épaule avec camaraderie.

— Ne fais pas comme si tu n'avais pas prévu cette éventualité, mon cher. Pourquoi, sinon, aurais-tu fait empaqueter les minibouteilles d'oxygène que Roger t'a apportées au Manoir ?

— Ouais... J'espère que ces petites bouteilles suffiront. Le problème avec ce cenote, c'est qu'on ne sait pas combien de temps nous devrons rester sous l'eau. Enfin, il y a deux bouteilles par personne, chacune contenant assez d'air pour dix minutes de plongée.

— Je suppose que je vous attends ici avec Mlle McLayne ? demanda soudain Zeph, une lueur d'espoir dans son regard spectral.

— Mauvaise nouvelle pour toi, Zeph : toi et Moïra venez avec nous, annonçai-je, brisant ses rêves de tranquillité.

— Allons, Zeph, ne fais pas cette tête et aide-moi plutôt à préparer le matériel, tu veux ? enchaîna Dimitri, entraînant l'esprit dépité à sa suite.

— Tu es toujours comme ça avec ce pauvre Zeph ? me sermonna Moïra, un sourire malicieux aux lèvres.

— Je fais cela pour les besoins de l'équipe, ma chère, répliquai-je, enlaçant sa taille.

— Menteur, rétorqua-t-elle en riant, avant de m'embrasser légèrement, son souffle tiède chassant un instant l'humidité oppressante de la jungle.

Chapitre 6

Notre plongée n'avait duré que quelques minutes. Après avoir traversé un étroit goulot, nous nous retrouvâmes dans une vaste grotte souterraine, où trônait une ancienne pyramide à degrés, flanquée de quatre portes imposantes, leurs silhouettes massives se découplant dans la pénombre humide.

— Une idée pour choisir notre entrée dans l'au-delà maya ? questionna Dimitri, après avoir rangé nos bouteilles dans les sacs étanches que nous avions apportés.

— Pas encore, mais examiner chaque entrée ne devrait pas faire de mal, déclarai-je en avançant vers la porte à ma droite, l'écho de mes pas résonnant dans le silence oppressant. Dimitri choisit celle à gauche, Moïra insista pour prendre celle en face, et Zeph, avec un soupir résigné, se dirigea vers la dernière.

Étrangement, aucune des vibrations ressenties avant de descendre dans le cenote ne nous parvenait ici. Perplexe, je posai un pied sur le seuil de la porte que j'investiguais, mais rien ne se produisit. Je rejoignis Moïra, qui, bien qu'incapable de ressentir les vibrations, cherchait des indices visibles d'une quelconque fréquentation, ses doigts effleurant la pierre usée par le temps.

M'ayant observé du coin de l'œil, elle décida de faire de même. À peine eut-elle posé le pied sur le seuil qu'un bruit assourdissant, comme un grondement venu des entrailles de la terre, ébranla la grotte. Vous vous souvenez de ce qu'avait dit Ram le Bélier ? Cette histoire sur les entrées des sites cachant les artefacts du Grand Secret, toutes bien gardées ? Si vous avez répondu « oui », vous ne serez pas surpris par ce qui nous tomba dessus.

Une, puis deux, puis tout un essaim de momies mayas déboulèrent par la porte centrale, leurs silhouettes décharnées surgissant comme des ombres vivantes. Chacune exhibait un trou noir et béant à la poitrine, là où aurait dû battre un cœur. Une vision à glacer le sang, propre à hanter vos nuits jusqu'à la fin de vos jours.

Effrayée, Moïra poussa un cri et se jeta dans mes bras. Mais croyez-moi, ce n'était pas le moment de prendre racine. Je savais ce qu'étaient ces momies et ce qu'elles cherchaient : du sang, pour remplacer le cœur qu'elles avaient perdu. Notre seule chance était de courir.

Je saisis la main de Moïra et piquai un sprint vers Dimitri. Nous le rejoignîmes à la porte de gauche et, passage ou pas, c'était par là que nous allions. Les momies nous suivirent, comme de bien entendu, leurs pas lourds résonnant dans les couloirs. Force était de constater que ces créatures avaient un rythme bien plus soutenu que les squelettes rencontrés auparavant.

Nous étions plus rapides pour l'instant, mais cela n'allait pas durer. On dit qu'une momie ne s'essouffle pas facilement. Nous nous engageâmes dans un dédale

de larges couloirs de pierre, courant à perdre haleine, l'humidité collant à nos vêtements.

— Une idée pour se débarrasser de ces furies ? demanda Dimitri, à moitié essoufflé.

— Je cherche. Pas de tactique spéciale pour combattre des momies enragées, désolé. Une idée, Zeph ? répondis-je, tout aussi haletant, l'adrénaline pulsant dans mes veines.

— Fuir me semble une bonne option, Monsieur, marmonna Zeph, son ton grincheux perçant malgré la panique.

— Évidemment, ronchonnai-je.

Je n'eus pas le temps de râler davantage : un amas de cailloux bloqua soudain notre passage, nous piégeant comme des rats.

— Là, ce serait le moment pour un tour de magie, Lazare ! lança Dimitri, le souffle court.

— Je ne suis pas sorcier. Les pouvoirs des Drockheads obéissent à d'autres règles, je te rappelle. Je...

Une idée me traversa l'esprit. Non, je n'étais pas sorcier, et nous n'avions pas le temps pour que Zeph récupère le sceptre de Gaïa, mais j'étais un Drockhead. Mon cerveau, englué par la peur de perdre mes compagnons, peinait à fonctionner. Pourtant, il y avait une chose que je pouvais tenter ici, une manœuvre risquée, jamais osée auparavant, tant elle était dangereuse. Une seule chance, et pas de seconde

tentative possible.

— Dimitri ! Zeph ! Protégez Moïra. Toi, Dimitri, sers-toi de ton automatique. Quoi qu'il arrive, n'arrête pas de tirer. Tu ne leur feras pas grand mal, mais l'impact les abîmera un peu et ralentira leur progression. J'ai juste besoin de quelques secondes pour m'occuper du reste. Surtout, ne laissez aucune de ces créatures vous toucher, même vous effleurer. Leur contact est mortel et vous réduirait en poussière en un instant.

— C'est gentil de prévenir, répliqua Dimitri, armant son automatique, les yeux plissés face à l'approche des momies.

Je ne gaspillai pas plus de temps en explications et posai mes mains sur le monceau de pierres. Plongeant dans les tréfonds de mon pouvoir Drockhead, je perdis la notion de ce qui m'entourait. Je repérai mon noyau, source de mon pouvoir, et y puisai toutes mes ressources.

Une puissance brute, jamais invoquée auparavant, remonta jusqu'au bout de mes doigts. Sans moyen pour canaliser cette énergie, je n'avais d'autre choix que de me mettre en danger pour nous sauver. Un Drockhead sert à protéger l'équilibre de Dame Nature entre la vie et la mort, mais notre essence est liée à Elle. Ce que je tentais était interdit, et je savais qu'il y aurait des conséquences, mais c'était notre seule issue.

Les pierres tremblèrent sous mes doigts, puis se soulevèrent une à une, comme arrachées à la gravité par une force invisible. Un tourbillon de pierre se forma

autour de nous. Puis, avec une rapidité fulgurante, elles s'assemblèrent en un mur entre les momies et nous. Lorsque le dernier caillou se posa, je m'effondrai, inconscient, mon corps vidé de toute énergie.

Je rouvris les yeux à grand-peine, accueillis par deux visages anxieux et un troisième paniqué penchés sur moi. Ma bouche était pâteuse, mes membres engourdis, mais je parvins à articuler :

— Combien de temps ?

— Trois minutes et quarante secondes, répondit Dimitri, comprenant que je demandais la durée de mon inconscience.

Des bruits sourds résonnaient derrière le mur de pierre, comme des griffes raclant la roche.

— Pour un non-sorcier, il va falloir m'expliquer ce tour-là, renchérit Dimitri, une pointe d'admiration dans la voix.

— Plus tard, murmurai-je, épuisé, vidé de toute substance et énergie, le corps lourd comme si une chape de plomb s'était abattue sur moi.

— Le mur ne les retiendra pas longtemps, il faut partir, articulai-je avec effort.

— Tu veux aller où, au juste ? Oublie l'idée de te lever, tu ne peux même pas bouger ! s'emporta Moïra, des larmes brillant dans ses yeux, trahissant son angoisse.

— Pardonne-moi de t'avoir inquiétée, ma chérie, dis-je,

peinant à parler, incapable de lever la main pour la réconforter. Zeph... peux-tu me porter sur ton dos ?

— Oui, Monsieur. Je perçois le changement de vibrations dans cette direction, ajouta-t-il, désignant un couloir sombre. Nous ne devons plus être loin de l'entrée.

— Parfait, allons-y.

Mes compagnons me placèrent tant bien que mal sur le dos de Zeph, Dimitri me fixant avec des cordes, mon corps trop faible pour se soutenir. Moïra prit ma main, la serrant fort, sa chaleur m'apportant un réconfort vital.

Chapitre 7

Dimitri et Zeph menaient la cadence, ne traînant pas plus que nécessaire. Nous traversâmes bientôt un étroit passage, l'humidité de la pierre suintant sous nos doigts, pour nous retrouver dans une nouvelle grotte souterraine aux proportions colossales, ses parois scintillant d'un éclat surnaturel.

— Nous y sommes, Monsieur, m'informa Zeph, devinant que, dans mon état, je n'avais sans doute pas senti le passage d'une dimension à l'autre. Nous étions à Xibalbà.

— Trouvons la première porte, acquiesçai-je, ma voix gagnant en vigueur, mes forces revenant plus vite maintenant que nous avions franchi le voile dimensionnel.

Nous arrivâmes bientôt devant une immense porte de bois massif, comme nous l'avions anticipé, ses fibres anciennes semblant murmurer des secrets oubliés.

Dimitri s'avança et passa un bras au travers sans effort, comme s'il glissait dans un rideau d'eau.

— Dois-je rester ici avec Mlle McLayne ? demanda Zeph, une lueur d'espoir dans son regard spectral.

— Pose-moi par terre pour commencer.

Mon valet s'exécuta, et avec l'aide de Dimitri, ils me mirent rapidement sur pied, mes jambes tremblant sous l'effort. Mes jambes flageolaient encore, mais le brouillard qui imprégnait Xibalbà semblait posséder des propriétés régénérantes d'une efficacité prodigieuse.

Soutenu par Dimitri, je testai la porte et constatai que, malgré ma faiblesse, elle acceptait mon aura, me laissant passer sans résistance. Je tendis la main vers Moïra, mon cœur lourd de devoir la laisser derrière.

— Je suis désolé, Dimitri et moi devons continuer seuls. Zeph va rester avec toi. Ne crains rien, les momies ne peuvent pas venir jusqu'ici. Je te promets de revenir au plus vite.

— Fais ce que tu as à faire, Lazare, je t'attendrai ici, répondit-elle, son pâle sourire chargé de courage. Je vous le confie, Dimitri.

— J'en fais mon affaire, ne vous inquiétez pas, répondit-il, son ton rassurant empreint de sa flegmatique assurance.

Je serrai Moïra dans mes bras aussi fort que mes forces le permettaient, puis Dimitri m'aida à traverser la porte de bois, son soutien ferme m'épargnant une chute.

Il me soutint tout le long du trajet, nos pas résonnant dans les couloirs sombres, jusqu'à ce que nous atteignîmes la porte de cuivre, son éclat terne reflétant la lueur des torches. J'échangeai un regard avec mon apprenti.

— Si je ne parviens pas à passer, tu vas pouvoir continuer seul ? interrogea-t-il, perplexe.

Je secouai la tête, un sourire en coin masquant ma fatigue.

— Tu t'inquiètes pour rien. Si mes soupçons se confirment, cette fois, tu vas pouvoir passer la porte de cuivre.

— Très bien, allons-y, alors. Tu es prêt ?

— Après toi, validai-je d'un hochement de tête.

Comme je l'avais supposé, Dimitri traversa sans encombre, son aura désormais reconnue par les anciennes protections.

— Tu as compris le principe ? demandai-je avec une pointe d'ironie lorsque nous fûmes de l'autre côté.

— Je crois, oui, répondit-il, un fin sourire éclairant son visage. Il ne reste qu'une porte pour vérifier cette théorie. Comment te sens-tu ?

— Mes forces reviennent peu à peu.

— Parfait, on continue, alors.

Clopin-clopant, nous atteignîmes au bout de longues minutes la porte d'argent, ses glyphes complexes scintillant comme des étoiles dans l'obscurité. Comme les précédentes, elle était couverte de symboles, mais nous avions appris des sites précédents et cherchâmes directement les glyphes mayas. Enfin, c'est surtout

Dimitri qui s'en chargea, car je n'étais encore bon à pas grand-chose. Son esprit mathématique trouva le lien qu'il cherchait en un temps record.

Curieux, il posa sa main sur la porte, et les glyphes s'illuminèrent à son contact, projetant une lueur argentée sur les murs.

— Incroyable, murmura-t-il.

Je l'encourageai d'un signe de tête lorsqu'il se tourna vers moi. Il fit glisser les glyphes mayas un à un, formant une ligne unique courant sur toute la largeur de la porte. Appuyé contre la paroi où Dimitri m'avait laissé me reposer, je prononçai mon prénom haut et fort, le sésame résonnant dans le silence.

La porte s'ouvrit, et Dimitri me soutint pour avancer, mais un mur invisible bloqua notre progression. Mon apprenti n'avait pas encore accès au sanctuaire ultime.

— Est-ce bien raisonnable de refaire la manœuvre de l'hôte invité, vu ton état ? demanda Dimitri, loin de se laisser abattre.

— Je ne pourrai pas, cette fois, mon ami, je suis désolé.

— Tu n'as pas à l'être. Tu tiens à peine sur tes jambes.

— Il faudra que ça suffise pour entrer. Ensuite, j'improviserai.

Dimitri s'adossa à la paroi tandis que je pénétrai seul dans la salle, chaque pas un effort titanesque. Je reconnus l'ambiance feutrée et ouatée, presque irréelle,

des sanctuaires précédents. Devant moi se dressait un grand cube aux bords arrondis, à la fois transparent et opaque, pulsant d'une énergie ancienne.

Prudent, j'effleurai l'objet du bout des doigts, me tenant à distance. L'âme de Chilam Balam, le prophète jaguar, apparut, imposante, drapée d'une peau de jaguar et couronnée d'une coiffe de plumes chatoyantes.

— Tu as pris du temps pour arriver, héritier, observa-t-il de sa voix grave résonnant comme un écho du passé.

— Salut à toi, ô grand Chilam Balam, car c'est bien toi, n'est-ce pas ?

— En effet. Pourquoi es-tu si faible ?

— J'ai eu quelques soucis avec tes momies gardiennes, répondis-je, une pointe d'ironie dans la voix.

— Quelqu'un comme toi aurait pu en venir à bout avec facilité, remarqua-t-il, fermant les yeux un instant, comme s'il sondait mon essence.

— J'en prends note. Tu es donc le frère de Ram le Bélier ? repris-je lorsqu'il rouvrit les yeux.

— C'est exact.

Décidément, cet homme était avare de mots, pensai-je, retenant un soupir.

— Peux-tu m'en apprendre davantage sur le Grand Secret ?

— Tu sauras ce qu'il te faut savoir en temps voulu,

héritier.

Voilà un refrain qui commençait à devenir familier.

— L’ennemi a un trop gros avantage, il connaît déjà cette partie. Et il a un surnaturel avec lui, pour couronner le tout. Que dois-je faire pour les neutraliser ?

— Tu as le Naturel avec toi, il est ton atout, comme le surnaturel est celui de l’ennemi. Protège-le.

— Tiens, parlons-en. Avec les événements récents, j’ai négligé la formation de Dimitri. Il ignore encore beaucoup de choses et n’a pas réveillé son pouvoir Drockhead. Comment puis-je accélérer ce processus ?

— Il n’existe aucun moyen d’accélérer le réveil d’un des vôtres. Mais le Naturel éveillera bientôt sa magie. Un élément déclencheur suffira, et il deviendra très puissant. Ton devoir, héritier, est de le protéger, car il sera ta seule protection lorsque ton heure viendra.

— Je vois... Vous et Ram êtes bien frères, pas de doute là-dessus. Les révélations à demi-mots, c’est votre spécialité, maugréai-je, plus pour moi que pour lui.

— Bien, si tu n’as pas d’autres questions, suis-moi, continua l’esprit, imperturbable.

Il me guida jusqu’à une salle grandiose où flottait l’image de la machine, que j’admirais pour la troisième fois, ses contours éthérés scintillant dans la lumière surnaturelle. Le masque de jade, finement ciselé, brillait d’un éclat mystique, son expression d’absolue quiétude

contrastant avec les figures grimaçantes habituelles de l'art maya.

— Je vais te confier mon masque de cérémonie, héritier. Approche.

Je m'approchai, constatant que mes forces me permettaient désormais de me mouvoir presque normalement. Le masque était lourd, mais je mis cette sensation sur le compte de ma faiblesse persistante.

— Lorsque le moment sera venu, mes frères et moi viendrons t'aider, ajouta Chilam Balam, répétant les paroles de Ram. À présent, va, héritier. Réunis les autres pièces au plus vite.

Je sortis en titubant, et Dimitri me récupéra dès que j'eus franchi la porte, son regard scrutant mon état avec inquiétude.

— As-tu rencontré l'esprit du prophète jaguar ? demanda-t-il, rangeant le masque dans son sac à dos, avant de m'offrir son épaulement pour soutenir ma démarche chancelante.

— Oh, oui, je l'ai vu comme je te vois. Lui et Ram sont des champions de la cachotterie, tu peux me croire. J'ai à peine arraché quelques informations.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Pour ça, oui. Toi et moi allons avoir une discussion au Manoir. Pour l'instant, pressons-nous, j'ai hâte de sortir d'ici.

Mes forces revenant peu à peu, nous rejoignîmes bientôt Moïra et Zeph, qui attendaient en jouant aux cartes, une scène incongrue dans cet antre mystique. Zeph avait trouvé en Moïra une élève digne de ses techniques de joueur invétéré, à la grande joie de ma fiancée, visiblement ravie.

Les momies avaient disparu, rappelées par Chilam Balam après notre discussion. Je demandai à Zeph de se défaire de son enveloppe corporelle pour porter nos sacs étanches. Dimitri m'aida à retraverser le cenote en sens inverse, l'eau froide mordant ma peau affaiblie.

À l'air libre, il rangea les bouteilles et distribua des vêtements secs. À peine changés, un bruit attira notre attention. Le pilote de brousse, mitraillette à la hand, émergea des ombres, son regard alerte balayant la jungle.

Chapitre 8

— Qu'est-ce que ça signifie, Abilio ? interrogea Dimitri d'un ton ferme, pointant son automatique sur le pilote avec une rapidité qui m'impressionna. Mon apprenti ne s'en rendait peut-être pas compte, mais il changeait déjà, son instinct affûté par l'épreuve.

J'étudiai en silence le pilote et posai une main sur le bras tendu de Dimitri, un geste calme pour apaiser la tension.

— Cela ne servira à rien, commentai-je sans lâcher le pseudo-pilote des yeux. Ce n'est pas Abilio.

Dimitri me lança un regard incrédule.

— Je ne crois pas que nous ayons été présentés, continuaï-je à l'attention du métamorphe, mon ton teinté d'une ironie froide.

Ce dernier esquissa un sourire narquois, et l'image du pilote se brouilla, révélant un être androgyne, sa silhouette fluide baignée d'une aura inquiétante.

— Vous ! cria Moïra, livide, reconnaissant l'être qui lui apportait ses repas lorsque Pytki s'en absténait durant sa captivité, son visage marqué par un mélange de peur et de colère.

— Salut, ma jolie, content de te revoir, moi aussi, susurra l'élémental, son regard pernicieux glissant sur nous. Et vous, ajouta-t-il en pointant son arme sur moi, vous êtes plus perspicace que vous n'en avez l'air.

— Vous n'êtes pas là pour nous tuer, répliquai-je, maître de moi, ma voix ferme malgré la fatigue. Pourquoi ne pas poser votre arme et discuter comme des gentlemen ?

— Oh, mais vous êtes un comique, en plus d'être beau gosse, mon mignon ! s'exclama-t-il, sa voix coulante vibrant d'une malice provocante. Je vais finir par regretter la promesse faite à ce brave Sevy, vous savez ? Mais vous avez raison, ce petit bijou est de trop dans une conversation civilisée.

Il baissa son arme, un sourire en coin, et je sentis la tension s'alourdir dans l'air humide.

— Pourquoi êtes-vous là ? demandai-je, gardant le même ton assuré.

— Ça, c'est une question bête, mon chou. Je suis là pour récupérer la demoiselle, bien sûr. Et peut-être un artefact ou deux, tant que j'y suis, répondit-il, son regard glissant vers Moïra.

— Récupérer Moïra pour me forcer à chercher les artefacts n'a plus de sens. Je les retrouverai sans vos menaces, rétorquai-je, les mâchoires serrées.

— Oh, je le sais. La demoiselle est juste une garantie que les artefacts finiront entre nos mains le moment venu. Allons, l'ami, pas besoin de vous faire un dessin,

si ?

— Ça ira. Ne reste qu'un détail à régler : je ne vous laisserai pas reprendre Moïra.

— J'y compte bien, mon mignon. Où serait l'intérêt d'une capitulation directe ? Je propose un duel, deux contre un. Celui qui l'emporte remporte la belle.

— Quelles sont les règles ? intervint Dimitri, prêt à en découdre, ses yeux plissés trahissant une détermination froide.

— Une seule règle : pas de magie, ce serait fini trop vite. Mais à part ça, tous les coups sont permis. Alors ?

Dimitri et moi échangeâmes un regard, nos pensées alignées dans l'urgence.

Un duel avec un élémental n'était pas une bonne idée, mais nous n'avions aucune autre échappatoire. Si je voulais protéger ma douce de retourner entre les griffes de ces psychopathes, il fallait accepter ce duel en espérant que deux Drockheads seraient en mesure de mettre à terre un élémental.

— Entendu, acquiesçâmes-nous d'une même voix.

— En piste, l'artiste, lança la créature, m'invitant à avancer de quelques pas, son sourire narquois scintillant dans l'ombre.

Il me restait à découvrir à quelle classe appartenait cet élémental. Son refus d'utiliser la magie trahissait son désir de cacher sa nature. J'allais devoir ruser pour le

forcer à se démasquer.

J'engageai le combat d'un côté, tandis que Dimitri attaquait de l'autre, nos mouvements synchronisés pour prendre l'ennemi en tenaille. Mais nous comprîmes vite que la vitesse ne suffirait pas. D'une rapidité surnaturelle, l'élémental, sournois, nous asséna à chacun un violent coup de poing dans les reins. Dimitri eut le souffle coupé une fraction de seconde, mais retrouva sa garde, tandis que moi, encore affaibli, je m'effondrai sur un genou, la douleur irradiant dans mon dos.

L'ennemi profita de ma faiblesse, lançant un coup de pied que je blouai de justesse, mes mains tremblantes saisissant sa jambe pour le déséquilibrer. Mon instinct Drockhead, aiguisé malgré la fatigue, me maintenait en alerte. L'élémental se releva d'un bond et s'en prit à Dimitri, enchaînant des coups de poing rapides et répétés. Dimitri en para quelques-uns, mais encaissa la plupart, son visage crispé sous l'assaut. Un humain ne pouvait rivaliser avec un élémental. Seule notre nature Drockhead nous gardait en lice.

M'étant redressé, je frappai l'élémental d'un coup de pied sur son flanc droit, le faisant vaciller. Cela stoppa la pluie de coups sur Dimitri, lui offrant un bref répit. Mais l'élémental revint à la charge, son coup de pied retourné envoyant Dimitri au sol, inconscient, dans un nuage de poussière.

— Game over, mon joli, susurra l'élémental, avant de me démonter la mâchoire d'un dernier coup précis, la jungle s'effaçant dans un voile noir.

Chapitre 9

Lorsque je repris mes sens après notre cuisante défaite, Moïra et le masque de jade avaient disparu. Zeph nous avait ramenés, Dimitri et moi, jusqu'à un petit hôtel à Mexico, où il s'occupa de panser nos blessures et multiples contusions, son regard chargé de reproches muets.

Zeph n'aurait pas pu intervenir dans notre combat, même s'il l'avait voulu. Se mesurer à un élémental aurait signé son arrêt de mort. Mais ce savoir n'apaisait en rien mon humeur. La culpabilité de savoir Moïra à nouveau aux mains de ces sadiques me rongeait, une douleur lancinante, presque insupportable.

Dimitri, lui, était dans un état psychologique aussi pitoyable que le mien. Entre la raclée infligée par un élémental efféminé et l'orgueil blessé, nous étions au plus bas. Zeph, sourd à nos plaintes, fit preuve d'une détermination rare. La culpabilité devait le ronger, lui aussi. Il organisa notre rapatriement au Manoir avec une efficacité redoutable, utilisant les ressources à sa disposition avec mesure et confiance.

Je voulais rentrer au plus vite, un mauvais pressentiment m'étreignant le cœur. En poussant la porte d'entrée, mes craintes se confirmèrent. Le Manoir avait été saccagé, chaque pièce accessible réduite à un

chaos de meubles renversés et de verre brisé. Dimitri constata avec consternation que le brouilleur était en miettes, ses circuits éparpillés comme un puzzle brisé. J'envoyai Zeph vérifier la cachette des artefacts. Il revint presque aussitôt, une lueur d'espoir dans son regard spectral :

— Pytki — car je savais qu'il était venu en personne — n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

— Mettons-nous au travail, Zeph.

— Je préférerais que vous et Monsieur Dimitri restiez ici à vous reposer, Monsieur, répliqua mon valet, remettant d'aplomb deux fauteuils de la bibliothèque, son ton grincheux masquant une pointe d'inquiétude. Vous ne feriez que me ralentir.

Un point pour Zeph. Il était vrai que, dans notre état, nous n'aurions été d'aucune utilité. Il connaissait le Manoir mieux que quiconque, autant le laisser faire.

Soudain, la chaleur de la pièce augmenta, une vague étouffante balayant l'air. Je tournai la tête vers Dimitri : il l'avait senti aussi, ses yeux plissés trahissant une alerte silencieuse.

— Ah non, pas aujourd'hui, grognai-je, m'affalant dans mon fauteuil, un geste de protestation face à l'inévitable.

Une seconde plus tard, une superbe femme enveloppée de cuir noir fit irruption, ses yeux flamboyant de fureur, l'aura d'Outremonde crépitant autour d'elle.

— Lazare Donatien ! Expliquez-moi tout ceci sur-le-champ ! ordonna Félicie Pindragon, grande administratrice d'Outremonde.

— Une belle journée à vous aussi, Félicie, rétorquai-je sans me lever, la main sur le front pour contenir une migraine grandissante, mon ton chargé d'une ironie lasse.

— Regardez dans quel état vous êtes ! continua-t-elle, visiblement peu encline à laisser les choses en l'état, sa voix tranchante comme une lame.

— Quelques mésaventures, avançai-je, réticent à m'engager dans la discussion qu'elle exigeait.

— Cessez de vous moquer de moi, Lazare ! Si vous ne vous levez pas pour m'expliquer, je vous envoie les hordes d'Outremonde et vous assigne à résidence jusqu'à nouvel ordre !

— Vous trouvez que je n'ai pas assez de problèmes ? hurlai-je, bondissant de mon siège, outré par une menace aussi intolérable, mon sang-froid pulvérisé par la fatigue et la colère.

— Justement, non, figurez-vous, car je ne sais pas encore ce qu'il se passe ici ! riposta Félicie sur le même ton, son regard perçant ne cédant rien.

Dimitri observait l'échange, bouche bée, peu pressé de s'interposer. Zeph, sans doute terré dans un coin, n'offrait aucune aide. Pourtant, contre toute attente, il réapparut, saluant Félicie bien bas avant de me tendre une enveloppe, son expression inhabituellement grave.

— Je suis désolé de vous interrompre, Madame, mais je crois que vous devez prendre connaissance de ceci sans tarder, Monsieur.

Je saisis l'enveloppe, le cœur et les mâchoires serrés, reconnaissant l'écriture de Pytki.

« Salut Lazare,

Ta petite incursion chez moi m'a profondément déçu. J'ai voulu te rendre la politesse. J'espère que tu apprécies mon sens de la décoration.

Tu le sais sans doute, mais j'ai récupéré Mlle McLayne. La pauvre était terrorisée. Ne t'en fais pas, je me suis occupé d'elle.

J'ai modifié ses conditions de détention, et je te laisse cette missive pour te rappeler l'urgence de la situation.

Tu as dix jours pour me ramener les artefacts restants. Tu connais mon adresse.

Pour le bien de Mlle McLayne, sois ponctuel.

Pour maintenir ta motivation, sache que Mlle McLayne a entamé une grève de la faim, sur mes ordres, bien entendu. Le résultat reste le même, n'est-ce pas ?

Libre à toi de compléter ta tâche avant les dix jours et de libérer ta fiancée de son calvaire. Mais que les choses soient claires :

- Si tu tentes de la récupérer avant d'avoir les artefacts, Mlle McLayne mourra sur-le-champ.

- Si tu joues au plus fin, comme avec le registre, Mlle McLayne mourra.
 - Si tu mêles les légions d'Outremonde, Mlle McLayne mourra.
- Tu connais les conditions. La balle est dans ton camp. »

Dimitri, voyant mon expression s'assombrir, me prit la lettre des mains dès que j'eus fini. Lorsqu'il l'eut lue, il la chiffonna, prêt à y mettre le feu, mais Félicie suspendit son geste d'un regard autoritaire.

— Montrez-moi ceci, M. Valeski, ordonna-t-elle en étouffant la flamme du briquet comme si de rien n'était.

Elle lut, son visage se durcissant, puis se tourna vers moi.

— À présent, Lazare, expliquez-vous. Depuis le début, je vous prie.

Je regardai le brouilleur en miettes, puis Félicie, avant d'écrire un message sur un bout de papier que je lui glissai dans la main. Elle hocha la tête, et une boule de fumée géante nous engloba, nous isolant dans sa bulle d'immortalité, à l'abri des regards et des oreilles indiscrettes.

— Je vous écoute, Lazare, répéta Félicie, sa voix plus posée mais toujours ferme. Les légions d'Outremonde sont sous ma responsabilité, et leur mention dans cette missive me donne droit à une explication complète.

— Il faut tout lui dire, Lazare, intervint Dimitri, sa voix calme mais lourde de résignation.

— Très bien, mais ça ne va pas vous plaire, répondis-je en m'asseyant en tailleur sur le sol, invitant mes deux acolytes à faire de même, trop épuisé pour rester debout pendant que je mettais Félicie au courant de nos mésaventures.

« Faisons attention à nos ennemis car ce sont les premiers qui s'aperçoivent de nos fautes. »

Antisthène



Lazare Donatien

Episode 11

*La statuette
d'Aphrodite*



L'Intégrale



Chapitre 1

Alors que je commençais à relater par le menu ce qui nous avait conduits à cette conversation, une tempête d'émotions traversa le visage de Félicie Pindragon, ses traits d'ordinaire impassibles trahissant tour à tour colère, incrédulité et inquiétude. J'étais pourtant soulagé qu'elle me laisse vider mon sac sans m'interrompre, pour une fois.

Lorsque j'eus terminé, elle nous observa, Dimitri et moi, pendant quelques instants, ses yeux perçants scrutant nos âmes, son silence pesant comme une sentence dans la pénombre du Manoir.

— C'est encore pire que ce que je pensais, articula-t-elle enfin, sa voix grave résonnant dans la bibliothèque saccagée. Vous auriez dû me soumettre le problème dès que vous en avez eu connaissance, Lazare ! Qu'est-ce qui vous a pris de garder le secret sur une menace aussi grave ? Quant à vous, M. Valeski, j'avais espéré que vous seriez plus raisonnable que votre mentor !

— Ne vous en prenez pas à Dimitri, Félicie, contrai-je avec lassitude, mon ton chargé d'une fatigue qui alourdissait chaque mot. Je suis le seul à blâmer pour ce qui s'est passé. Mais maintenant que vous savez, n'auriez-vous pas une suggestion utile pour dénouer cette affaire, plutôt que vos sempiternels sermons ?

— Vous ! riposta l'administratrice, ses yeux lançant des étincelles – au propre comme au figuré – d'une lueur surnaturelle qui rappelait la véritable nature de la grande administratrice d'Outremonde. Vous ne manquez pas d'aplomb d'oser réclamer mon aide après nous avoir entraînés dans cette situation révoltante !

— Allons, Félicie ! J'admetts que vous êtes en colère, et c'est légitime, mais n'attendez pas que je m'excuse. Moïra est toujours en danger par ma faute, et si c'était à refaire, je recommencerais, rétorquai-je, feignant le calme, la ligne durcie de mes mâchoires crispées trahissant ma frustration.

— La colère n'est pas le seul sentiment que j'éprouve, Lazare, croyez-moi, répondit-elle, sa voix tremblant d'une intensité contenue. Mais nous devons mettre cela de côté, car l'heure est grave. D'après ce que vous m'avez dit, cet homme, Sevastyan Pytki, s'est assuré les services d'un élémental. Si c'est celui auquel je pense, nous sommes tous en danger, monde humain et Outremonde compris.

— Qui est cet élémental et pourquoi était-il enfermé au Cillin ? questionna Dimitri, son ton posé contrastant avec la tension ambiante.

— Monsieur Valeski, pour commencer, je ne suis pas sûre de son identité. Je devrai vérifier plusieurs points à mon bureau. D'autre part, ces informations sont secrètes et ne vous concernent pas, répliqua Félicie, son regard glacial cherchant à clore le sujet.

— Aussi charmante que vous soyez, sans vouloir vous

manquer de respect, Miss Pindragon, je m'inscris en faux, répondit Dimitri avec son flegme habituel, une lueur de défi dans les yeux. Ces informations me concernent depuis que j'ai choisi de devenir Drockhead et que je me suis retrouvé mêlé à tout ceci.

Félicie le toisa, son regard sévère comme une lame.

— Ces secrets concernent la préservation de l'équilibre !

— Ce qui est précisément le rôle premier du Drockhead, si j'ai bien suivi mes leçons, rétorqua Dimitri, ne cédant pas d'un pouce à ses tentatives d'intimidation.

— Et ce que vous n'êtes pas encore, contra-t-elle avec froideur.

— À ce propos, j'ai peut-être omis une ou deux informations au sujet de Dimitri, Félicie, intercédaï-je en faveur de mon apprenti, attirant deux regards – l'un méfiant, l'autre interrogateur – dans un même élan.

— Qu'avez-vous encore omis de me dire, Lazare ? demanda-t-elle, sa voix teintée d'une suspicion grandissante.

— Est-ce que cela fait partie des révélations du prêtre maya ? interrogea Dimitri, remarquant mon hésitation.

— En effet, répondis-je enfin. Tu ne m'en as rien dit, mais je suppose que tu t'es demandé pourquoi tu ne pouvais pas utiliser la magie Drockhead, n'est-ce pas ?

— Oh, je me suis posé la question plus d'une fois ! J'ai même essayé d'imiter tes tours dans mon appartement, sans succès, admit-il avec une pointe d'autodérision.

— J'aurais été surpris que tu ne le fasses pas, commentai-je. Je me posais la même question : pourquoi tes pouvoirs ne s'étaient-ils pas encore réveillés ? Chilam Balam m'a apporté une réponse. En ce qui te concerne, un événement précis déclenchera ton réveil, et selon lui, celui-ci est imminent.

— Je suppose qu'il n'a pas donné plus de précisions ?

— Ce n'était pas un grand bavard, désolé.

— Pourquoi ne suis-je pas surpris ? rétorqua Dimitri, un sourire en coin.

— Il a toutefois ajouté quelque chose d'important, repris-je, me tournant vers Félicie. L'esprit du prêtre a précisé que le Naturel serait mon atout dans la bataille à venir, comme l'élémental est celui de mon ennemi. Il m'a ordonné de le protéger jusqu'au réveil de ses pouvoirs, jusqu'à ce qu'il découvre sa véritable puissance.

Je n'avais pas quitté Félicie des yeux. Un trouble fugace traversa son visage, vite masqué par sa façade de marbre. Miss Pindragon, pensai-je, je ne suis pas le seul à aimer les cachotteries.

— À la lumière de ces informations, Monsieur Valeski, je reconnais que cela change les règles, admit Félicie, son ton plus mesuré. Je vais vérifier ce que je dois vérifier et reviendrai partager ces informations avec

vous et Lazare. Comme vous l'avez dit, et à la lumière de ce que vient de dire Lazare, tout ceci vous concerne aussi.

— Heureux que nous soyons d'accord, répondit Dimitri, une lueur satisfaite dans le regard.

— Je n'ai pas terminé. Je vous passe au niveau 1 de la classe Apprenti Drockhead.

Je ne cachai pas ma surprise, haussant un sourcil.

— Êtes-vous sûre de vouloir faire cela, Félicie ?

— Rien de ce qui concerne votre apprenti n'est normal, Lazare. Oui, je suis sûre, affirma-t-elle, inflexible.

— Bon, et qu'est-ce que cela change pour moi ? demanda Dimitri, curieux.

— Elle va t'inscrire dans le registre Drockhead officiel, mon cher, expliquai-je. Désormais, tous les cas que nous traiterons apparaîtront sur ton dossier. En faisant cela, tu perds l'immunité et l'anonymat confortable du simple apprenti. Une fois ton nom inscrit dans le grand registre d'Outremonde, les esprits et autres créatures de la nature pourront interagir avec toi.

— Tu veux dire que j'étais invisible à leurs yeux jusqu'ici ?

— En quelque sorte, oui. Mais tant que tu restes avec moi, tu peux interagir sans problème. D'ici quelques jours, tes sens vont s'aiguiser. Leur véritable acuité viendra avec le réveil de ta nature.

Dimitri siffla tout bas, un mélange d'étonnement et d'excitation.

— Décidément, le monde des Drockheads est plein de surprises, n'est-ce pas ?

— Tu ne peux pas dire que je ne t'avais pas prévenu, rétorqua-t-il avec un sourire las.

— C'est pas faux, admit-il, riant de bon cœur. Faites ce que vous avez à faire, Miss Pindragon. Je suis prêt.

— Nous verrons, répondit Félicie avec circonspection, avant de reporter son attention sur moi. Est-il toujours aussi... inconscient ? demanda-t-elle, une légère hésitation dans le regard.

— Ça fait partie de son charme. Vous vous y ferez, répondis-je, une pointe d'ironie dans la voix.

— Hmm... Une dernière chose avant mon retour à Outremonde : trouvez la statuette d'Aphrodite au plus vite, mais lisez attentivement les instructions du grimoire. Vous ne réunissez pas encore toutes les conditions pour la récupérer. Je compte sur vous pour me confirmer que tout s'est déroulé comme prévu.

Alliant le geste à la parole, Félicie désactiva sa bulle d'immortalité d'un claquement de doigts, l'air frémissant autour de nous.

D'un léger mouvement de la main, elle fit voler quelques pages du grimoire, ouvert sur la légende de la statuette, écrite en grec ancien. Puis, sans un mot, elle disparut.

Virginia Besson Robilliard

Chapitre 2

Conscient que mon grec ancien était quelque peu rouillé et que le temps nous manquait pour jouer aux traducteurs, j'appelai Zeph à la rescouasse, l'urgence de la situation pesant comme une ombre dans la bibliothèque saccagée du Manoir.

Ses vastes connaissances en langues anciennes, bien que peu utiles pour le celte, faisaient de lui notre meilleur atout pour déchiffrer le grimoire.

— Que puis-je pour vous, Monsieur ? demanda mon fidèle valet, apparaissant en un instant, son air grincheux contrastant avec l'éclat des chandelles vacillantes.

— J'ai besoin de tes talents de linguiste, mon ami. Peux-tu traduire et lire ce texte à voix haute, je te prie ?

— Bien, Monsieur, répondit-il, s'installant face à l'épais volume, ses doigts effleurant les pages jaunies avec une assurance presque surnaturelle.

Zeph traduisit le texte sans la moindre hésitation, comme s'il lisait le grec ancien au quotidien, le lascar !

La légende qu'il décrivit, inconnue de nous, mettait en scène Aphrodite, déesse de l'amour et de la fécondité.

Contrairement aux récits habituels où elle incarnait la sensualité brute, ce texte la dépeignait comme un être capable d'un sacrifice ultime pour l'amour, une expression sublime de sa nature divine.

Elle était ici Aphrodite Ourania, la Céleste, l'une de ses plus anciennes incarnations, mère universelle et principe de vie, son essence scintillant à travers les âges.

L'histoire racontait qu'Aphrodite avait sacrifié sa liberté pour protéger son dernier amant, un demi-dieu dont le nom restait voilé dans l'ombre, ainsi que le lourd secret qu'il portait. Pour lui, elle s'était soumise à une réclusion éternelle dans un lieu tenu secret, un sanctuaire perdu dans les brumes du mythe.

En échange, son amant avait obtenu l'immortalité, mais au prix de l'oubli total de sa bien-aimée, ses souvenirs effacés par un décret de Zeus. La tâche de protéger ce secret lui fut confiée, mais il lui était désormais interdit de quitter l'Olympe. Seuls Zeus, Aphrodite et ce demi-dieu en connaissaient la teneur, un mystère scellé dans les cieux.

La légende promettait qu'un jour, Aphrodite serait libérée de sa prison dorée, autorisée à retrouver son amant et à restaurer sa mémoire. Qu'adviendrait-il alors du secret ? Le texte restait muet, mais une intuition me soufflait que la statuette que nous cherchions y était liée, un fragment de ce mystère ancien.

Nous nous concentrâmes donc sur les descriptions du lieu où Aphrodite s'était retirée, leurs détails

énigmatiques scintillant comme des indices dans l'obscurité.

Zeph, fidèle à sa réputation d'efficacité, avait eu le bon sens de ranger mon bureau, restaurant un semblant d'ordre dans le chaos ambiant. Nous nous y rendîmes pour poursuivre nos recherches, l'atmosphère lourde d'une urgence silencieuse.

Dimitri eut l'idée d'utiliser son ordinateur pour explorer des cartes en 3D, un outil qui se révéla d'une aide précieuse, projetant des images de lieux anciens sur l'écran, comme des fenêtres sur le passé.

La nuit venait à peine de tomber lorsque nous identifiâmes avec certitude notre destination pour récupérer la statuette. Mais cette découverte souleva un autre problème, une ombre planant sur notre plan.

Les paroles de Félicie Pindragon, prononcées avant son départ, prirent soudain tout leur sens.

Chapitre 3

Je frappai la porte de ma prison d'un énième coup de poing, le métal froid résonnant sous mes phalanges, mais le silence oppressant persistait, comme une réponse muette à ma colère. Je m'étais réveillée une heure plus tôt, le corps endolori, pour constater que mes nouvelles conditions de détention avaient radicalement changé.

Fini la suite aménagée de ma précédente captivité : ici, je disposais d'une cellule exiguë de trois mètres sur trois, équipée d'un évier rouillé, d'un toilette crasseux et d'une paillasse indigne du nom de lit, son béton nu mordant ma peau à travers le tissu usé.

La bonne nouvelle, si l'on pouvait l'appeler ainsi, était l'absence de la ceinture de cuir qui m'enserrait la taille auparavant, entravant mes mouvements. Mais avais-je vraiment gagné au change ? Mes vêtements et tous mes objets personnels – y compris ma bague de fiançailles – m'avaient été confisqués. Je ne portais plus qu'une lourde tunique de coton blanc et un pantalon à cordelette de même facture, leur texture râche irritant ma peau. Une vague de froid s'infiltrait dans mes os, accentuant le sentiment d'abandon.

Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais enfermée, mais un mince rai de lumière filtrait par une

minuscule fenêtre en hauteur – plus un hublot qu'une véritable fenêtre. La nuit noire dehors, piquetée d'étoiles lointaines, était mon seul lien avec le monde extérieur.

Je m'assis sur le matelas élimé, calé contre l'appendice en béton, et fixai mes mains nues. Lazare m'avait révélé la fonction cachée de ma bague de fiançailles, un lien mystique avec lui, une ancre dans les pires moments. La savoir arrachée me laissait vide, un gouffre de désespoir menaçant de m'engloutir.

Nul doute que celui qui m'avait kidnappée pour la deuxième fois – Pytki, l'effroyable pseudo-dandy – n'avait pas apprécié que Lazare me libère une première fois. Mon regard glissa vers le plateau-repas abandonné au sol, un simple pichet d'eau, rien d'autre, une menace silencieuse de ce qui m'attendait. Je ne me faisais pas d'illusions : si Lazare ne venait pas me sortir d'ici, cette cellule deviendrait mon tombeau, les draps usés mon linceul.

Une larme glissa sur ma joue. Je l'essuyai d'un geste rageur, refusant de céder à la faiblesse, et me relevai pour arpenter la cellule, mes pas résonnant dans le vide. Je ne savais pas comment Lazare s'y prendrait, mais je savais qu'il viendrait. Ce n'était pas le moment de flancher. Mon regard se tourna à nouveau vers le hublot, les étoiles scintillant comme des promesses fragiles dans l'obscurité.

— Ne tarde pas, Lazare, je t'en prie, murmurai-je, ma voix tremblante adressant une prière aux cieux, portée par un espoir ténu mais indomptable.

Virginia Besson Robilliard

Chapitre 4

J'aurais dû me douter que Lazare me laisserait expliquer la situation à Alice, son absence pesant comme une esquive typique de son ironie. Je consultai ma montre une nouvelle fois, l'aiguille marquant l'heure avec une précision implacable : Lazare et Zeph devaient être proches de Rhodes, à présent.

Quant à moi, si vous vous demandez pourquoi je m'apprêtais à atterrir sur l'île de Beauté, la réponse ne tarderait pas à se dévoiler, dans l'air salin de la Méditerranée.

Ponctuelle, comme à son habitude, Alice me fit signe de l'autre côté de la ligne de sécurité aéroportuaire, sa silhouette se détachant dans la lumière dorée de la Corse.

— Bonjour, Dimitri, m'accueillit-elle en venant à ma rencontre, un discret sourire éclairant son visage.

— Bonjour, Alice, heureux de vous voir. Vous semblez en pleine forme, remarquai-je, notant une vitalité nouvelle dans son regard.

Elle me lança un coup d'œil en coin, se frayant un chemin vers la sortie avec assurance.

— Je vais mieux, oui. Votre gentillesse, lorsque je suis venue voir Lazare, m'a beaucoup aidée. Vous ne m'avez pas traitée comme une folle et vous avez été honnête. Grâce à vous, j'ai retrouvé un peu de confiance en moi, dit-elle, sa voix teintée d'une gratitude sincère.

À l'extérieur, sous le ciel corse éclatant, je l'observai un instant. Elle avait beaucoup changé en si peu de temps. L'air de chaton mouillé et effrayé avait disparu, remplacé par une assurance tranquille, comme si le climat méditerranéen l'avait métamorphosée.

— C'est à peine si je vous reconnais, murmurai-je, presque pour moi-même, frappé par sa transformation.

— Et je dois le prendre comment ? répondit-elle du tac-au-tac, un rire doux dans la voix, ses yeux pétillant d'une gaieté nouvelle.

— Comme un compliment sincère, promis juré ! rétorquai-je, un sourire en coin.

Nous atteignîmes sa voiture. Je posai ma mallette sur le siège arrière et pris place à ses côtés, l'odeur de sel et de pin emplissant l'air.

— Et si vous m'expliquiez maintenant la raison de votre présence ici, Dimitri ? s'enquit-elle, me fixant droit dans les yeux avant de démarrer, son ton mêlant curiosité et fermeté.

— Je suis désolé d'avoir été si évasif au téléphone ce matin. Je vous en donnerai les raisons plus tard, mais il est temps que vous sachiez pourquoi je suis là,

répondis-je, sentant le poids de l'urgence dans ma voix.

Durant le trajet jusqu'à son appartement, je lui exposai par le menu la raison de ma venue et ce que Lazare et moi attendions d'elle, l'horizon corse défilant comme un tableau vivant. Mon autre intention était de lui faire comprendre la gravité de ce que nous lui demandions. La légende précisait qu'une femme connaissant et acceptant la nature des Drockheads devait accompagner les choisis pour accéder à la dimension abritant la statuette d'Aphrodite.

Le texte restait muet sur son rôle exact ou la raison de sa présence, et c'était cette incertitude qui me rongeait, telle une ombre planant sur notre plan. Me mettre en danger ne m'effrayait pas – j'avais plongé tête baissée en devenant apprenti Drockhead ! – mais j'étais réticent à l'idée d'impliquer une innocente comme Alice, un nœud d'appréhension se formant au creux de l'estomac au fur et à mesure que je lui exposais la raison de ma visite.

Alice m'écouta avec attention, sans m'interrompre, ses mains serrées sur le volant, tandis que je débitais le discours répété cent fois dans ma tête à bord du jet.

— Vous n'avez donc pas encore pu délivrer Moïra ? demanda-t-elle lorsque j'eus terminé, sa voix empreinte d'empathie.

J'avais oublié qu'Alice n'était pas au courant de nos dernières péripéties. Fidèle à ma promesse de la tenir informée, je lui avais relaté nos recherches jusqu'alors, mais les dernières trente-six heures restaient un vide. Je

la fis asseoir sur son sofa et lui résumai en quelques phrases ce qui nous était arrivé depuis, l'urgence de Moïra pesant dans chaque mot.

— Mon Dieu, c'est affreux, murmura-t-elle lorsque j'eus terminé mon récit, ses yeux dans le vague, absorbée par le sort de Moïra. Et maintenant, vous avez besoin de mon aide, résuma-t-elle, une lueur déterminée perçant son regard.

— Croyez-moi, si nous pouvions faire autrement, je ne vous aurais pas impliquée, Alice. Mais le temps presse, et je ne peux pas vous laisser trop de temps pour réfléchir, dis-je, la voix lourde de regret.

Elle planta son regard dans le mien, une tempête de pensées semblant s'agiter derrière ses yeux. Puis, soudain, comme par un déclic, son expression s'éclaircit, résolue.

— Laissez-moi le temps de me changer, et je vous accompagne en Grèce, déclara-t-elle en se levant, sa voix ferme.

— Merci, Alice ! m'exclamai-je, la serrant brièvement dans mes bras, un élan de gratitude m'envahissant.

D'abord interloquée, elle me rendit mon étreinte avec douceur avant de s'écartier.

— Je reviens, dit-elle avec un bref sourire, avant de disparaître dans sa chambre, un écho de détermination résonnant dans chacun de ses pas.

Trois heures plus tard, nous posâmes le pied à Rhodes,

l'air marin chargé d'une tension palpable. Un message de Lazare apparut sur mon téléphone : il était arrivé à Nisyros sans encombre et demandait où j'étais.

Nisyros, petite île grecque du Dodécanèse, n'avait pas de piste d'atterrissement. Le seul moyen d'y accéder était le ferry depuis Rhodes. Alice, avec une efficacité déconcertante, trouva l'embarcadère en un temps record, tandis que je répondais à Lazare, le crépuscule peignant le port d'une lueur cuivrée.

— J'habite sur une île, me rappela-t-elle avec un sourire en coin lorsque je m'étonnai de sa rapidité.

— Vos connaissances nous ont fait gagner un temps précieux, remarquai-je, consultant les horaires des ferries pour Nisyros. Dix minutes de plus, et nous devions attendre trois heures le prochain départ !

Chapitre 5

Je fus soulagé de voir Dimitri descendre au débarcadère de Mandraki, capitale et port principal de Nisyros, accompagné d’Alice, leur silhouette se détachant contre l’horizon marin scintillant sous la lumière déclinante. J’avais mal traité cette jeune femme lors de notre dernière rencontre, et j’espérais qu’elle ne m’en tenait pas trop rigueur. Mais je ne m’attendais pas à une telle métamorphose en si peu de temps !

Une aura dynamique et sereine émanait d’elle, en contraste saisissant avec l’image d’enfant effrayée qu’elle m’avait laissée. Que s’était-il passé ? Je me promis d’avoir une véritable conversation avec elle lorsque cette épreuve serait terminée, l’urgence de Moïra pesant comme une ombre sur mes pensées.

— Alice, ma chère, quel plaisir de vous voir en si bonne forme ! assurai-je en m’avançant à leur rencontre, un sourire masquant mon trouble.

— Bonjour, Lazare, répondit-elle avec un sourire franc et éclatant, ses yeux pétillant d’une assurance nouvelle.

Surpris, je lançai un regard mi-soupçonneux à Dimitri. Était-elle consciente des circonstances qui l’avaient conduite ici ?

— Je vous remercie d'avoir accepté de nous aider. Dimitri vous a donné tous les détails, je présume ? demandai-je, captant le sourire en coin de mon apprenti, qui n'avait pas manqué le sous-entendu.

— En effet, il a insisté sur le danger de l'opération, répondit-elle, son ton sérieux mais posé. Il voulait s'assurer que je prenne ma décision en toute connaissance de cause. Il m'a aussi parlé de Moïra. Je suis désolée, Lazare.

— Merci, très chère, dis-je, sentant le noeud d'angoisse familier tenter de s'installer, une douleur sourde dans ma poitrine. Je le repoussai par un effort de volonté – Moïra avait besoin d'un Lazare au sommet de ses capacités, pas d'un homme brisé par la peur.

Réunis sur l'île, nous nous dirigeâmes sans tarder vers son centre, guidés par Zeph, qui avait conservé sa forme spectrale, une ombre mouvante dans la lumière crépusculaire. S'aidant des pages scannées du grimoire, il nous mena avec une précision redoutable vers une grotte nichée sur une colline verdoyante, à l'écart des zones habitées. Que l'endroit soit aussi isolé était une aubaine : aucun regard indiscret ne viendrait perturber notre mission.

Dimitri, toujours en charge de l'équipement, sortit des lampes-torches du sac à dos et en tendit une à chacun, leur faisceau perçant l'obscurité humide de la caverne. Ainsi équipés, nous pénétrâmes dans la grotte sans hésiter, à la recherche de l'entrée du sanctuaire d'Aphrodite. Forts de nos expériences passées, nous restâmes sur nos gardes, conscients que l'endroit était

probablement gardé par des forces surnaturelles, à l'instar des autres sanctuaires que nous avions visités.

Dimitri, fidèle à son rôle, prit Alice sous son aile, lui expliquant chaque étape avec patience. Loin d'être effrayée, elle semblait s'éveiller à mesure qu'il lui révélait les arcanes de notre quête, son regard brillant d'une curiosité insatiable.

Nous atteignîmes bientôt un énorme rocher bloquant la grotte en un cul-de-sac, ses contours massifs se dressant comme une barrière infranchissable.

— Une idée pour traverser ? demandai-je, examinant les bords rugueux du rocher, mes doigts frôlant la pierre froide.

— Je sens les vibrations de l'autre dimension de l'autre côté, Monsieur, nota Zeph, sa voix spectrale résonnant dans la caverne.

— Oui, je les sens aussi, mais il nous faut d'abord trouver un moyen de passer ce..., commençai-je, avant qu'une brutale mini-tornade ne s'élève derrière nous, l'air sifflant avec une violence soudaine.

Trois femmes à l'aspect terrifiant émergèrent, leurs silhouettes drapées de voiles noirs ondulant comme des ombres vivantes.

— Cette entrée est protégée pour une raison, humains, déclarèrent-elles à l'unisson, leurs voix sépulcrales résonnant lugubrement sur les parois. Si vous y pénétrez malgré l'interdiction, vous commettrez un crime contre les dieux. Et s'il y a crime, nous vous

ferons expier. Rebroussez chemin tant que vous le pouvez, ou subissez notre courroux.

Je compris alors la nature de notre comité d'accueil : les Erinyes, gardiennes inflexibles de la justice divine. La bonne nouvelle était que, sans crime entachant notre conscience, elles ne nous feraient aucun mal. La mauvaise, c'était que franchir ce rocher nous exposerait à leur poursuite implacable, jusqu'à ce que la folie nous consume.

Tenter de duper ces déesses, connues pour tourmenter les parjures, n'était pas une option. J'en étais là dans mes réflexions lorsqu'Alice, contre toute attente, s'avança vers les créatures, son pas décidé défiant l'atmosphère oppressante.

D'abord effrayée, elle s'était instinctivement cachée derrière Dimitri. Mais voilà qu'elle défiait les imposantes gardiennes avec une audace inattendue. Qu'avait-elle en tête ? J'allais m'interposer pour éviter une catastrophe, mais les Erinyes prirent la parole.

— Que veux-tu, humaine ? demandèrent-elles, leur froideur faisant frissonner l'air.

Alice pâlit, mais tint bon, son regard fixé sur elles. Je choisis de ne pas intervenir, restant sur mes gardes, conscient que leurs pouvoirs dépassaient largement les miens. Où puisait-elle cette assurance soudaine ?

— Mes compagnons et moi nous excusons d'avoir pénétré votre territoire sans permission, vénérables gardiennes, déclara-t-elle, sa voix claire malgré la

tension. Mais croyez-moi, nous n'avions pas de mauvaises intentions.

— Rebrousse chemin avec tes compagnons, humaine, et nous vous laisserons tranquilles, répondirent-elles, implacables.

— Nous ne pouvons pas. Nous devons parler à la résidente du sanctuaire que vous protégez.

Les Erinyes échangèrent un regard, leurs yeux brillant d'une lueur inquiétante.

— La seule chose derrière ce rocher, ce sont les portes du Tartare, humaine. Aucun mortel n'a le droit d'y pénétrer, quelle qu'en soit la raison.

Alice recula d'un pas à la mention du Tartare, mais releva la tête, son courage intact.

— Je suis humaine, c'est vrai, mais mes compagnons sont plus que cela. Nous sommes ici pour rencontrer Aphrodite et sauver la fiancée de l'un d'eux.

Les Erinyes échangèrent un nouveau regard à la mention de leur sœur aînée, un silence lourd emplissant la grotte.

— Prouvez vos dires, et nous réfléchirons, reprirent-elles à l'unisson, leur voix monocorde vibrant comme un avertissement.

Je m'avançai, posant une main chaleureuse sur l'épaule d'Alice, lui indiquant d'un geste de rejoindre Dimitri. Son intervention nous avait probablement sauvé la

mise.

Il était temps pour moi de montrer mon savoir-faire, l'adrénaline montant face au défi des déesses.

Chapitre 6

J'avais appris une leçon précieuse aujourd'hui : même les Erinyes, aussi inflexibles soient-elles, pouvaient se montrer raisonnables. Leur sens du devoir, aiguisé comme une lame divine, était la corde sensible dont j'avais décidé de jouer.

Dans la pénombre oppressante de la grotte, l'air chargé d'une tension palpable, je traçai un cercle d'invocation sur le sol poussiéreux, mes doigts frôlant la pierre froide.

Les Erinyes gardaient un silence menaçant, leurs yeux perçants ne me quittant pas, comme des juges scrutant un accusé. Je savais que celle que j'allais invoquer répondrait, mais j'espérais qu'elle ne m'en voudrait pas trop pour cette méthode cavalière.

Murmurant des paroles anciennes, je touchai le bord du cercle, qui s'illumina d'une lueur bleutée, pulsant dans l'obscurité. Presque instantanément, Félicie Pindragon apparut, vêtue de cuir rouge éclatant, sa silhouette imposante se dressant face à moi, dos aux Erinyes.

— Lazare ! Puis-je savoir ce..., s'emporta-t-elle, sa voix tranchante résonnant dans la caverne.

— Ma chère Félicie, la coupai-je avec un calme feint,

un sourire ironique masquant mon appréhension, permettez-moi de vous présenter les déesses gardiennes de l'ordre établi, protectrices du sanctuaire au-delà de ce rocher.

Félicie inclina le buste avec respect, et, contre toute attente, les Erinyes lui rendirent la politesse, leurs voiles noirs frémissant dans l'air immobile.

— Connais-tu ces humains, gardienne ? demandèrent-elles à l'unisson, leurs voix sépulcrales vibrant d'une autorité ancienne.

— Oui, je les connais, répondit Félicie, son ton ferme mais mesuré. Celui qui m'a invoquée est l'héritier désigné. Ils sont ici sur ma recommandation et doivent s'entretenir avec la déesse sans tarder.

— Ainsi, ces humains sont ceux de la prophétie..., murmurèrent les Erinyes, presque pour elles-mêmes, leurs mots résonnant comme un écho dans mon esprit. Nous allons ouvrir le sanctuaire et les escorter jusqu'à notre sœur.

Félicie s'inclina à nouveau, son regard trahissant une pointe de satisfaction.

— Je vous remercie pour votre confiance, vénérables déesses.

Puis elle se tourna vers moi, ses yeux lançant des étincelles.

— Vous feriez bien d'éviter de recommencer ceci, Lazare, lâcha-t-elle en désignant le cercle d'un coup

d’œil acéré.

— Je vous prie d’excuser cette méthode, Félicie, répondis-je, mon ton chargé d’une ironie contrite. Croyez-moi, sans autre choix, je ne l’aurais pas fait. Mais merci d’avoir répondu, vous nous avez retiré une belle épine du pied. À propos, savez-vous quelque chose de cette prophétie mentionnée par les Erinyes ?

— Ce n’est pas important pour l’instant. Hâtez-vous d’aller rencontrer la déesse, rétorqua-t-elle, esquivant la question avec une froideur calculée.

— Vous ai-je déjà dit combien vous pouvez être frustrante, ma chère ? lançai-je, un sourire en coin masquant mon agacement.

— Plus souvent qu’à votre tour, mais rassurez-vous, j’en ai tout autant à votre actif. Nous sommes donc quittes. Écartez-vous, que je regagne Outremonde, conclut-elle, son ton sec ne laissant place à aucune réplique.

— Mais je vous en prie, repris-je, m’éloignant du cercle avec une courbette moqueuse, tandis qu’elle disparaissait dans un éclat de lumière rougeoyante.

À peine Félicie avait-elle disparu que le rocher bloquant l'accès au sanctuaire s'ébranla avec un fracas assourdissant, la grotte tremblant sous sa puissance. Les Erinyes, postées à l'entrée désormais dégagée, nous fixaient, leurs regards perçants comme des lames.

Notre groupe – Dimitri, Alice et moi – s’avança sans attendre, pénétrant dans une nouvelle dimension, une

atmosphère plus oppressante que tout ce que nous avions connu. C'était le Tartare, après tout, un lieu où l'air semblait chargé d'une lourdeur ancienne, saturée de murmures oubliés.

Chapitre 7

Accompagnés de nos trois improbables guides, nous arrivâmes bientôt devant une majestueuse porte de bois massif, dont les fibres anciennes semblaient, là aussi comme dans les autres sanctuaires, vouloir nous livrer ses secrets oubliés. Nous traversons peut-être le Tartare, mais les règles d'accès au sanctuaire restaient inchangées, une constante dans ce chaos surnaturel.

Les Erinyes s'arrêtèrent sur le côté, leurs silhouettes immobiles attendant en silence que nous fassions le premier pas. Je m'avançai, bras tendu, et traversai la porte en un instant. Je refis le chemin en sens inverse et invitai Zeph à se matérialiser.

— Souhaitez-vous que je reste ici avec Mlle Alice ? s'enquit mon fidèle valet, sa voix spectrale teintée de son habituel ton grincheux.

— C'est tout à fait ça, acquiesçai-je, avant de me tourner vers la jeune femme. Je suis désolé, Alice, mais Dimitri et moi devons continuer seuls au-delà de ce portail. Zeph restera avec vous le temps que...

— Êtes-vous sûr que je ne peux pas passer cette étrange porte ? m'interrompit-elle, son regard déterminé suggérant qu'elle croyait le contraire.

Je décidai de la laisser tenter l'expérience.

— Je vous en prie. Vous m'avez vu faire, n'est-ce pas ? Tendez le bras et essayez de traverser. Allez-y doucement cependant pour éviter de vous faire mal.

Alice suivit mes instructions et, à la stupéfaction générale – Erinyes exceptées –, traversa la porte d'un même élan. Dimitri, Zeph et moi la rejoignîmes en un éclair, devancés de peu par les Erinyes, leurs voiles noirs ondulant comme des ombres vivantes.

— Alors ça ! s'exclama Dimitri, ses yeux écarquillés. Comment avez-vous fait, Alice ? Même moi, je n'y suis pas arrivé la première fois !

— Je ne sais pas, répondit-elle en haussant les épaules, un sourire perplexe sur les lèvres. J'étais convaincue que je pourrais passer alors je l'ai fait, c'est tout.

— Il semble que les règles aient changé, marmonnai-je, un sourcil levé. Mais puisque nous sommes tous passés, ne perdons pas de temps. Avançons, vous voulez bien ? Nos guides nous attendent. Nous réfléchirons à ceci plus tard.

Chacun acquiesça. Nous emboîtâmes le pas aux Erinyes et atteignîmes la seconde porte : un passage de cuivre scintillant sous nos lampes-torches. Je me tournai cette fois-ci directement vers Alice.

— Pensez-vous pouvoir passer ce nouveau portail ? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Je ne sais pas. Comment fait-on ?

— Même principe qu'à l'instant, répondis-je avec un signe de tête encourageant.

Elle s'avança à pas mesurés vers la gigantesque porte, bras tendu. Le miracle se reproduisit : Alice traversa sans encombre. Nous nous retrouvâmes de l'autre côté du second passage, l'air saturé d'une énergie plus pesante encore.

— Incroyable, s'étonna Dimitri, son ton mêlant admiration et incrédulité. Tu as une idée de ce qui se passe, Lazare ?

— Pas encore, je le crains. Mais quelqu'un veut qu'Alice nous accompagne jusqu'au bout, d'après ce que je vois. Ne le faisons pas attendre.

Guidés par les Erinyes, nous atteignîmes bientôt une fabuleuse porte finement ciselée dans l'argent le plus pur et recouverte de glyphes de toutes sortes, scintillant comme des étoiles dans l'obscurité. C'était la dernière porte.

Comme à l'accoutumée, Dimitri s'avança, mettant son esprit mathématique à contribution. Cette fois, nous cherchions une écriture grecque, plus familière à notre culture latine que les glyphes précédents. Dès qu'il eut aligné les symboles voulus sur une seule ligne, je me postai devant la porte et prononçai mon nom à haute voix. La porte s'ouvrit, et les Erinyes, ayant accompli leur mission, disparurent dans la plus grande discréetion.

Suivant la logique des autres sanctuaires, Dimitri aurait dû accéder au cœur du sanctuaire. Mais une force

invisible nous stoppa net, ensemble. Plus incroyable encore, même seul, je fus repoussé. Perplexe, je passai en revue plusieurs scénarios pour expliquer cette anomalie. C'est alors qu'Alice s'avança vers l'entrée, son pas mécanique, comme guidée par une force extérieure.

Dimitri tenta de l'arrêter.

— Alice... Alice ? Bon sang, Alice, réveillez-vous ! insista-t-il en la secouant légèrement.

Je posai une main apaisante sur son épaule.

— Attends, Dimitri, dis-je en examinant les pupilles dilatées d'Alice. Laissons-la faire. Je crois comprendre pourquoi nous devions l'emmener.

Dimitri relâcha son emprise. Alice, tel un automate, s'avança vers l'entrée du sanctuaire et y pénétra sans peine, avalée par l'obscurité.

— Nous n'avons plus qu'à attendre son retour, déclarai-je, trouvant un rocher pour m'asseoir, l'angoisse pour Moïra et l'incertitude pesant sur mes épaules. Et espérer qu'elle se souvienne de ce qui va se passer là-dedans, terminai-je, pensif, mon regard perdu dans les ténèbres.

Chapitre 8

Je retrouvai soudain le contrôle de mon corps lorsque j'eus franchi la porte que ni Lazare ni Dimitri n'avaient pu traverser. Quelle étrange sensation ! Je me sentais à la fois plus vivante et plus alerte que je ne l'avais jamais été, mais plus vulnérable aussi.

J'avais l'impression d'être à la fois une enfant cherchant le réconfort de sa mère et une femme voluptueuse et sensuelle, inexplicablement magnétique et sûre d'elle.

Je fis quelques pas dans une atmosphère ouatée, plongée tout entière dans une brume enveloppante, lorsqu'une haute silhouette aux proportions divines s'éleva soudain devant moi.

— Bienvenue à toi, mon enfant. Cela fait longtemps que j'attends ta visite. Je te remercie d'avoir fait tout ce chemin pour venir me trouver, dit la silhouette, s'avançant vers moi avec une grâce parfaite, prenant une dimension plus humaine. Mes sœurs n'ont pas été trop désagréables, j'espère ? acheva-t-elle, désormais face à moi.

Ne sachant pas quoi faire dans pareille situation, mon premier réflexe fut de saluer Aphrodite – car je savais que c'était elle – d'une révérence maladroite. Puis,

jugeant impoli de rester silencieuse plus longtemps, je forçai les mots à franchir la barrière de mes lèvres.

— B... Bonjour, je veux dire... Salut à vous, belle déesse. Vos sœurs ont fait leur travail à la perfection, articulai-je enfin. Je... Vous m'attendiez ? demandai-je, un instant ébétée, incapable de traiter toutes les informations affluent à mon cerveau.

Aphrodite sourit, et ce fut comme si l'endroit, déjà incroyable, s'illuminait encore davantage.

— Suis-moi, m'invita-t-elle, s'enfonçant plus avant dans le sanctuaire.

Je l'accompagnai sans un mot, observant à la dérobée l'endroit à l'atmosphère magique où je me trouvais. Nous étions sous terre, pourtant une douce lumière éclairait la pièce, sans source apparente. Une chaleur agréable et réconfortante, que je trouvais un peu déstabilisante, régnait partout, sans brasero ni foyer visible.

Nous arrivâmes bientôt dans une autre salle où je découvris une chose plus surprenante encore. Une projection d'une machine extraordinaire, comme je n'en avais jamais vu, flottait devant moi. Aphrodite resta silencieuse et m'invita à approcher. Je fis le tour de ce qui ressemblait à un hologramme, comme ceux des musées.

La chercheuse et archéologue amateur en moi se demandait depuis combien de siècles et par quelle magie un hologramme pouvait exister ici, mais je

continuai mon examen en silence. La machine était composée d'objets disparates, s'imbriquant les uns aux autres par une prouesse technique qui m'échappait, le tout formant un ensemble cohérent.

À quoi servait cet assemblage ? Je n'en avais pas la moindre idée, mais un je-ne-sais-quoi me disait que j'observais quelque chose de crucial.

— Sais-tu pourquoi tu es ici, mon enfant ? reprit Aphrodite, après m'avoir laissée détailler la machine à mon aise.

Je me retournai, confuse.

— Je n'en suis pas sûre, c'est très nouveau pour moi, tout ça. Pour être honnête, je ne pensais pas vivre le quart de ce qui est arrivé dans cette journée en me levant ce matin.

— Tu sais ce que sont tes amis et la tâche qui leur est confiée, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai découvert tout cela il y a peu et j'avoue que j'ai eu du mal à tout absorber au début. Mais je me sens plus en paix avec moi-même depuis que j'ai accepté la situation telle qu'elle est.

Pourquoi confiais-je tout cela à une déesse, moi qui avais tant de mal à me confier d'ordinaire ? Cette atmosphère ouatée dissimulait-elle un sortilège de vérité ?

— Comment décrirais-tu le lien qui vous unit, tes compagnons et toi ? continua la déesse.

— Comme de l'amitié, je crois, répondis-je après une courte réflexion.

— Et pour lequel de ces hommes ton cœur bat-il plus vite ?

— Je... hum... je ne suis pas sûre de...

— Inutile de me cacher cela, mon enfant, tu viens de me livrer une image claire de ton esprit. Allons, tu sais qui je suis, n'est-ce pas ? questionna-t-elle, un nouveau sourire éclairant son visage.

Sa bienveillance me poussa à tout lui dire.

— Je sais qui vous êtes, oui, mais pourquoi m'obliger à faire face à des sentiments que je veux oublier ?

— Parce qu'il est essentiel que tu ne les oublies pas. Pourquoi penses-tu être la seule à avoir pu arriver jusqu'ici ? Ta destinée est différente de celle que tu t'es toujours imaginée, Alice. Pourquoi n'as-tu jamais été attirée par les hommes que tu as croisés jusqu'alors ? Pourquoi ta vie s'est-elle bouleversée le jour où tu l'as vu ? Pourquoi, enfin, t'es-tu souvenue des Drockheads, alors que tu aurais dû oublier ?

— Vous voulez dire que tout ça était écrit ? Aussi... aussi cliché que ça ? Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne s'aperçoit-il presque pas que j'existe ? C'est si évident qu'il ne partage pas mes sentiments que j'ai préféré étouffer les miens.

— Le Naturel ne sait pas encore qui il est vraiment, pas plus qu'il ne sait que tu es la clé pour qu'il le découvre.

Mais ne t'inquiète pas, ce jour est proche, très proche, et j'ai besoin que tu préserves ton courage et te prépares à cette étape de ta vie. La machine que tu vois ici existe bel et bien, tes compagnons ne vont pas tarder à la trouver. L'as-tu bien gravée dans ta mémoire ?

— Je le pense, oui.

— Très bien, tu auras besoin de ces souvenirs le moment venu. À présent, je vais te confier la petite statuette que voici.

Elle me glissa une représentation d'elle-même dans les mains, jusqu'alors placée au cœur de la machine. Sculptée dans l'albâtre le plus pur, d'une délicatesse et d'une légèreté incroyables, elle ne pesait pas plus qu'un sac de plumes.

— Toi seule es autorisée à toucher mon effigie, car c'est à toi et à toi seule que je la confie. Lorsqu'elle aura rempli son office, je pourrai enfin sortir d'ici et retrouver mon bien-aimé. Je compte sur toi pour que tout se déroule selon le plan du destin.

— Pourquoi ? Pourquoi me confier un bien si précieux ? Lazare et Dimitri ont besoin de cet objet pour délivrer Moïra et...

— Chut ! Mon enfant, tu comprendras ce qu'il y a à comprendre le moment venu. Vous, les humains, êtes ainsi faits. La mission confiée à tes compagnons doit être menée à bien pour de multiples raisons, et tu garderas cette statuette avec toi jusqu'au jour où la machine que tu as vue sera découverte.

— Mais que devrai-je faire alors ? Je ne suis pas Drockhead, moi.

— Bien sûr que non, tu ne l'es pas, mais tu es toi, et ton rôle est important. Tu sauras quoi faire de mon effigie le moment venu. D'ici là, tu ne pourras pas t'en séparer.

À ces mots, Aphrodite prit mes mains dans les siennes, s'assurant que je tenais fermement la délicate sculpture. Je ressentis soudain une forte chaleur et voulus retirer mes mains par réflexe, mais la déesse me retint. Le supplice dura quelques secondes, puis, soudain, la statuette disparut, et Aphrodite me lâcha.

— Tu es désormais la gardienne de mon effigie. Tu n'auras qu'à tendre les mains lorsque viendra le temps de t'en servir. Maintenant, va, mon enfant. Le temps presse, et il reste encore beaucoup à faire.

Chapitre 9

Lorsqu'Alice ressortit enfin du sanctuaire, son air hagard trahissait une expérience bouleversante, ses yeux brillant d'un éclat mêlé de confusion et d'émerveillement. C'était compréhensible. Après tout, j'avais une idée de ce qu'elle avait pu vivre là-dedans, dans l'ombre mystique du Tartare, sans compter qu'il n'y avait pas si longtemps qu'elle avait élargi son horizon aux réalités surnaturelles.

Elle se retourna un instant vers la porte, mais celle-ci s'était déjà refermée, scellant ses secrets dans un silence oppressant. Nous avançâmes vers elle avec prévenance, et je constatai qu'elle avait les mains vides. Un poids glacé me plomba l'estomac. Notre quête s'arrêtait-elle ici ? Moïra était-elle condamnée ? Dimitri, percevant ma détresse, nota lui aussi l'absence d'objet entre ses mains et prit la parole, son calme habituel masquant une tension palpable.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il, en la guidant doucement vers la pierre où nous avions attendu son retour.

— Bien, répondit-elle, l'air absent, je vais bien, je crois. Vous êtes peut-être habitués à tout ça, continua-t-elle, mais j'avoue que, pour moi, j'ai besoin d'un moment pour me remettre les idées en place.

— Et c'est tout à fait normal, assura Dimitri. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé à l'intérieur ? Vous n'étiez pas vraiment vous-même lorsque vous y êtes entrée.

— Oui, c'est vrai, et je m'en souviens très bien, dit-elle, son regard s'éclaircissant au fur et à mesure que les souvenirs récents revenaient. Je... je n'arrive pas à croire que je vais dire ça, mais... j'ai rencontré Aphrodite. Moi ! Je lui ai même parlé ! Wow... Je ne sais pas comment ça se passe pour vous, mais je peux vous dire que ça m'a secouée. Et vous faites ça tous les jours ? C'est incroyable ! poursuivit-elle, ses joues rosissant, ses yeux brillant maintenant d'une excitation fébrile, posant elle-même questions et réponses.

— Nous ne croisons pas de déesses tous les jours, vous savez, contra Dimitri avec un sourire en coin, tentant de tempérer son enthousiasme. C'est souvent moins grandiose et plus inquiétant. Mais dites-moi, Aphrodite ne vous a-t-elle pas confié la statuette que nous sommes venus chercher ? demanda-t-il, feignant la nonchalance, une lueur d'espoir dans les yeux.

Alice observa ses mains, un instant perplexe.

— Si, elle est là, dit-elle en les montrant. Aphrodite l'a fait entrer en moi. Elle a dit que j'étais désormais la gardienne de son effigie, murmura-t-elle, sa voix empreinte d'une révérence teintée d'incrédulité.

Dimitri et moi échangeâmes un regard interloqué, l'air chargé d'une tension nouvelle.

— Vous voulez dire que la statuette est en vous ? articula Dimitri, sa voix trahissant une pointe de stupéfaction.

— Je pense que c'est ce qu'elle a voulu dire, Monsieur Dimitri, intervint Zeph, se matérialisant à mes côtés, son ton grincheux masquant une curiosité rare. L'aura de Mlle Alice a changé. Si vous prenez du recul, Monsieur, vous le verrez par vous-même, ajouta-t-il en se tournant vers moi, ses yeux spectraux scintillant dans la pénombre.

Je fis le vide dans mon esprit, fermant les yeux une seconde, et constatai que Zeph avait raison. Diable ! Fallait-il que je sois perturbé pour ne pas l'avoir remarqué plus tôt ! L'aura d'Alice resplendissait, une lumière subtile pulsant autour d'elle, comme un écho de la déesse elle-même.

— Zeph a raison, confirmai-je à Dimitri. Tu ne peux pas encore le voir, mais si tu te concentres, tu devrais le ressentir.

Dimitri ferma les yeux, puis les rouvrit presque aussitôt, un regard interrogateur fixé sur Alice.

— Que s'est-il passé là-bas ? demanda-t-il, perplexe, sa voix teintée d'une admiration contenue.

— J'ai... vu Aphrodite, c'est quelque chose, vous savez ! répondit-elle, le rose de ses joues s'accentuant, son excitation à peine maîtrisée.

Je notai qu'Alice esquivait la question, jouant l'innocence avec une habileté surprenante. Une

conversation en tête-à-tête s'imposait, mais elle attendrait notre retour au Manoir. Pour l'instant, il était temps de rebrousser chemin, l'urgence de Moïra pesant comme une ombre menaçante.

Le trajet du retour fut plus rapide, comme si le Tartare lui-même nous pressait de quitter ses entrailles. Nous émergeâmes à l'air libre, accueillis par une nuit sans lune, le ciel étoilé de Nisyros offrant un spectacle saisissant, la Voie lactée scintillant comme un ruban céleste, libre de toute pollution lumineuse.

À peine avions-nous fait quelques pas qu'une silhouette, tapie sur un rocher à quelques mètres, se leva pour venir à notre rencontre, son ombre mouvante dans la lueur vacillante de nos torches.

— Bonsoir, mes mignons, lança une voix de fausset, douloureusement familière. Je vous ai manqué depuis notre petite échauffourée dans la jungle ?

L'élémental, acolyte de Pytki, émergea de la pénombre, son sourire narquois scintillant dans la lumière de nos torches. D'instinct, Dimitri se rapprocha d'Alice pour la protéger, tandis que je m'interposai, l'adrénaline montant comme une vague.

— Chhh, je ne suis pas venu pour me battre cette fois, vous savez, susurra-t-il, son ton pernicieux masquant une menace sous-jacente. Je suis juste là pour récupérer la statuette. Sevy m'a dit de ne pas le faire, mais j'avais envie de vous revoir, alors me voilà.

Ainsi, cet élémental n'était pas sous le contrôle de

Pytki. Je rangeai cette précieuse information dans un coin de ma mémoire, un atout pour plus tard. Il me restait à identifier sa classe élémentaire. Peut-être aurais-je plus de chance aujourd’hui ?

— Nous n’avons pas la statuette, déclarai-je, mon ton ferme, défiant son regard.

— Eh, mon tout beau, c’est pas joli de mentir, ricana-t-il, ses yeux se rétrécissant en une lueur inquiétante. Tu n’as pas envie qu’on rejoue un match, si ? Je pensais pourtant que tu avais compris la dernière fois : ni toi ni ton apprenti ne faites le poids contre moi.

— Je te dirais bien de vérifier par toi-même, mais je n’en ai pas envie, rétorquai-je, un sourire ironique aux lèvres. Je suis sûr que ce cher Pytki cherche son larbin partout à cette heure. Ne serait-il pas plus sage de rentrer ?

— Une raclée n’a pas suffi, hein ? commenta l’élémental, ses yeux brillant d’une malice froide. Très bien, tu l’auras voulu, conclut-il en levant la main.

— Zeph ! ordonnai-je, anticipant son geste.

Mon fidèle valet, toujours prêt, me glissa le sceptre de Gaïa dans les mains et se dématérialisa en un éclair. Qui a dit que je n’étais pas préparé à une rencontre désagréable ? Surpris, l’élémental suspendit son geste, et je profitai de sa confusion pour frapper. Je plantai le sceptre au sol, lançant un sort d’entrave, mais il l’évita de justesse, sa rapidité surnaturelle défiant mes réflexes.

— Les sorts Drockhead ne me feront pas grand mal,

l'ami, railla-t-il, mais essaie donc d'éviter ceci !

Il me lança deux fléchettes blanches sur le flanc. Je manipulai le sceptre pour esquiver la première, mais la seconde m'entaille les côtes, une douleur aiguë me traversant. De la glace ! Ça faisait un mal de chien, mais je tenais enfin sa classe : un Aquae ! Je n'eus pas le temps d'exploiter cette découverte. Toujours aussi vif, il se glissa derrière moi, et je compris son intention un quart de seconde trop tard.

Il ne s'en prit pas à moi. Depuis le début, ni Dimitri ni moi n'étions ses cibles. L'élémental lança une capsule d'eau sur Alice, l'englobant en un instant, une prison liquide scintillant dans l'obscurité. Terrifiée, elle fut soulevée de terre, suffoquant dans cette cellule aquatique qui menaçait de l'étouffer en quelques secondes si nous n'agissions pas.

— Alice ! rugit Dimitri, bondissant vers elle avec une audace désespérée.

Il était fou ! Il allait rebondir sur la bulle, se blesser, et compromettre notre seule chance de la sauver. Du moins, c'est ce que j'avais anticipé. Mais, contre toute attente, rien de tel ne se produisit. Je pensais connaître tout des Naturels, mais ce jour-là, quelque chose m'échappa.

Dimitri plongea dans la bulle avec une agilité que je ne lui connaissais pas, pénétrant la cage liquide pour enlacer Alice. Elle se débattait, au bord de la noyade. Sans perdre une seconde, il la serra contre lui, lui offrant un bouche-à-bouche salvateur. La bulle enfla

d'un coup, puis se rétrécit aussi vite, enveloppant les deux prisonniers comme une seconde peau, avant de gonfler à nouveau et d'éclater dans un fracas retentissant, libérant ses otages qui retombèrent sur le sol rocailleux comme deux poupées de chiffon mouillées.

— Impossible ! s'écria l'élémental, livide, avant de disparaître sans demander son reste, sa voix de fausset résonnant dans la nuit.

Je me précipitai vers Alice et Dimitri, le cœur battant. Zeph, déjà penché sur eux, scrutait leur état avec une inquiétude rare pour son tempérament grincheux. Dimitri s'était servi de son corps pour amortir leur chute et semblait inconscient, ses yeux clos. Alice, la joue posée sur sa poitrine, fut la première à reprendre ses sens, son souffle court trahissant sa peur.

— Bon retour parmi nous, ma chère, déclarai-je, lui tendant la main pour l'aider à se relever, un sourire rassurant masquant mon propre tumulte.

— Il est... il est parti ? s'alarmea-t-elle, ses yeux écarquillés scrutant l'obscurité.

— Il est parti, oui, tout va bien, la rassurai-je. Écartez-vous un peu de ce jeune écervelé, si vous voulez bien, il faut que je l'examine.

— Mon Dieu, fit-elle, réalisant sa position et s'éloignant, ses vêtements trempés collant à sa peau. Comment va-t-il ?

— Nous allons le savoir tout de suite, répondis-je,

m'agenouillant près de Dimitri. Zeph, donne de quoi se réchauffer à la demoiselle, elle est encore toute mouillée.

Alors que je m'apprêtai à examiner Dimitri, je constatai sa température élevée, une chaleur anormale irradiant de lui.

— Regardez, Monsieur ! s'exclama Zeph, pointant les mains de mon apprenti.

Une lumière intense rayonna depuis ses poignets, et en quelques secondes, d'antiques symboles celtiques s'imprimèrent dans sa chair, pulsant comme un feu vivant.

— Bon sang ! m'exclamai-je, reculant d'un bond souple. Le voilà tout sec, à présent !

Dimitri rouvrit les yeux, son regard trouble.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Et pourquoi parles-tu si fort ? demanda-t-il d'une voix pâteuse, s'asseyant avec peine.

— Ça, mon ami, repris-je en lui tapotant l'épaule, un sourire narquois aux lèvres, c'était un réveil Drockhead à plein régime, ou je ne m'y connais pas !

« Il n'y a pas la moindre distinction entre Samsāra et Nirvana.

La limite du Nirvana est la limite même du Samsāra.
Entre les deux, on ne trouve pas la plus subtile dissemblance. »

Nagarjuna



Lazare Donatien

Episode 12

*La Roue du
Samsāra*



L'Intégrale



Chapitre 1

Syl entra en coup de vent dans le bureau de Sevastyan Pytki, claquant la porte derrière lui avec une théâtralité provocante, l'air chargé d'une tension palpable. Il fonça droit sur son acolyte et plaqua les mains sur le bureau, ses yeux pétillant d'une malice à peine contenue.

— Il faut qu'on cause, déclara-t-il sans ambages, un sourire narquois aux lèvres.

— En effet, oui. Où étais-tu ? contre-attaqua Pytki, sa voix sombre résonnant comme un écho sourd dans la pièce exiguë.

— Oh, pas la peine de me jouer cet air-là ! Tu sais très bien où j'étais : pile là où tu m'as dit de ne pas aller, et figure-toi que j'ai bien fait ! rétorqua Syl, son ton malicieux défiant l'autorité de Pytki.

Pytki observa son complice un instant, son regard perçant scrutant l'élémental comme pour déceler un piège. Leur relation, un fragile équilibre de pouvoir et de méfiance, semblait prête à basculer à tout moment.

— Explique-toi, lâcha-t-il enfin, son visage toujours fermé, une lueur de suspicion dans les yeux.

— Je te le donne en mille... Je viens d'assister au réveil

de l'apprenti ! lança Syl, un éclat triomphant dans la voix.

Sevastyan se leva si brusquement que sa chaise vacilla, menaçant de basculer, mais il la retint de justesse et se rassit.

— Qu'est-ce que tu dis ?! rugit-il, son calme habituel éclatant sous la fureur.

— Oh, tu as bien entendu, va. Tu n'as plus un Drockhead à prendre en considération maintenant, mais deux. Et d'après ce que j'ai vu, il est puissant, l'animal ! ajouta Syl, son sourire s'élargissant, savourant l'effet de ses mots.

— Et tu dis que c'est arrivé d'un seul coup, comme ça ? demanda Pytki, sa voix tremblant d'une rage contenue.

Syl fit mine de se gratter le menton, feignant une nonchalance calculée.

— Euh, pas tout à fait comme ça, non.

— C'est-à-dire ? s'enquit Pytki, ses yeux se rétrécissant avec une méfiance accrue, une ombre de menace dans son ton.

— Eh bien, je l'ai peut-être un peu aidé... admit Syl, un éclat espiègle dans le regard.

— Quoi ?! explosa Pytki, ses poings se crispant sur le bureau, la pièce semblant rétrécir sous la pression de sa colère.

— Oh, c'était tout sauf volontaire, si tu veux savoir, se défendit Syl, levant les mains en un geste apaisant. Sache, pour ma défense, que je ne pensais pas qu'un apprenti pouvait se réveiller de cette façon ! En général, les pouvoirs Drockhead s'installent peu à peu pour que les apprentis apprennent à les gérer, non ?

— Là n'est pas la question ! Je t'avais donné l'ordre exprès de les laisser tranquilles jusqu'à ce qu'ils aient récupéré les artefacts ! rugit Pytki, son ton vibrant d'une fureur à peine contenue.

Il se mit à arpenter le bureau, mains derrière le dos, son esprit tournant à toute allure, les ombres dansant sur les murs comme des échos de son agitation. Le réveil soudain de l'apprenti bouleversait ses plans, il devenait une menace, une qu'il n'avait pas anticipée. Il savait qu'il ne faisait pas le poids contre Lazare seul, d'où son soin à éviter toute confrontation directe.

Et maintenant, cet abruti de Syl avait déclenché le réveil de l'apprenti et, pour couronner le tout, ce dernier était puissant... Dire que cela contrariait ses plans était un euphémisme face à la rage brûlante qui montait en lui. Leur pacte avait tenu jusqu'ici, Syl respectant plus ou moins ses termes. Mais à l'approche de leur but, l'élémental devenait de plus en plus imprévisible, une lame à double tranchant.

— Il est peut-être possible de tourner cette situation à notre avantage, proposa soudain Syl, son ton plus sérieux, une lueur rusée dans les yeux.

— À quoi penses-tu ? demanda Pytki, toujours méfiant,

ses pas s'arrêtant net, son regard scrutant l'élémental.

— Eh bien, nous avons besoin d'un Drockhead pour que notre plan final fonctionne. Alors, je me dis que l'aide de deux pourrait être un atout, en fin de compte, expliqua Syl, un sourire calculé aux lèvres. À condition, bien sûr, que nous jouions la partie correctement.

Sevastyan se remémora, non sans un frisson, son séjour dans le Cillin, ce bagne surnaturel où le temps semblait suspendu, un lieu conçu pour briser les âmes. Les règles y étaient impitoyables : une section pour les êtres surnaturels ayant enfreint les lois de l'équilibre, une autre pour les humains coupables des mêmes crimes, les cellules voisines mais isolées, rendant impossible tout contact. Il avait été emprisonné là-bas, destiné à l'oubli, jusqu'à ce que Syl, par un jeu de ruse et de pouvoir, l'en sorte. Leur pacte, scellé dans l'ombre de ce cachot, était lourd de conséquences, un lien que seule la mort briserait. Mais à l'époque, la liberté valait ce prix.

Ensemble, ils avaient élaboré leur plan final, un dessein qui culminerait dès que les artefacts seraient réunis au lieu prévu. Si proches du but, Sevastyan se dit qu'il serait prudent d'écouter une fois encore les propositions de son acolyte, malgré la méfiance qui le rongeait.

— Je t'écoute, dit-il, sa voix plus calme mais toujours teintée d'une froideur acérée, ses yeux scrutant Syl comme pour déceler la moindre faille.

Chapitre 2

Dimitri était revenu à lui quelques instants sur Nisyros avant de retomber dans un mini-coma et avait commencé à osciller entre courtes périodes de conscience et plus longues périodes d'inconscience. Son réveil Drockhead, déclenché dans des circonstances aussi brutales, l'avait épuisé, son visage pâle trahissant une faiblesse inhabituelle.

À le voir dans cet état, j'avais jugé plus sage de regagner le Manoir aussi vite que possible. Laissant mon ancien apprenti allongé sur le sofa du salon sous la garde attentive d'Alice, dont le regard sérieux masquait une inquiétude palpable, je me retirai avec Zeph dans l'ombre familière de la chambre des potions.

Cette pièce, que j'avais baptisée la « chambre des potions », regorgeait d'ingrédients rares et d'outils alchimiques, une grotte d'Arcane où flottait une odeur d'herbes séchées et de mystère. Elle contenait tout ce qu'il me fallait pour composer un elixir capable de requinquer Dimitri.

Le temps pressait, comme il me l'avait fait remarquer avec insistance sur le chemin du retour, ses mots résonnant encore dans mon esprit. Nous ne pouvions nous permettre de perdre une seconde de plus, pas avec Moïra toujours en danger.

Avec son accord, j'avais décidé de lui concocter un remontant maison, un cordial spécial pour un Drockhead tout juste éveillé, si vous préférez. Son corps et son métabolisme, désormais transformés par ses pouvoirs, ne réagiraient plus à un tonique classique de toute façon – sauf à en ingurgiter des quantités déraisonnables, ce qui n'était pas une option.

Cela me fit songer que, bientôt, il me faudrait lui enseigner l'art de préparer ces mixtures. Heureusement, Zeph, avec sa connaissance encyclopédique, pouvait nous prêter main-forte, ses gestes précis trahissant une efficacité bourrue.

En second précieux et méticuleux, Zeph me tendit herbes, racines et autres ingrédients dans l'ordre que je lui indiquais, son regard spectral lançant des éclairs d'impatience contenue. L'élixir fut bientôt prêt, une potion scintillante dans un flacon de verre, dégageant une odeur âcre mais prometteuse.

Je me dirigeai vers le salon, où Dimitri reposait toujours sur le sofa, et lui intimai de vider le flacon cul-sec. Lorsqu'il eut terminé, il reposa sa tête, soudain submergé par une fatigue insurmontable, ses paupières s'alourdisant comme sous un sortilège. Je jetai un coup d'œil à ma montre, l'aiguille marquant l'heure avec une précision implacable.

— Tu vas dormir une petite heure, annonçai-je, alors qu'il luttait pour rester conscient. Lorsque tu te réveilleras, nous pourrons attaquer la suite du programme.

— Et j'aurai retrouvé une pêche d'enfer, si j'ai bien suivi ce que tu m'as dit sur le chemin ? demanda-t-il, la voix rauque, teintée de son flegme habituel malgré la fatigue.

— Oh, ça oui, complétai-je avec un sourire narquois, une forme olympique, tu peux me croire.

À peine avais-je fini ma phrase que Dimitri ferma les yeux, sombrant dans un sommeil réparateur, son souffle régulier emplissant le silence du salon.

— Cela ne vous ennuie pas de continuer à veiller sur lui ? demandai-je à Alice, installée dans un fauteuil, un livre posé sur ses genoux.

— Aucun problème, répondit-elle, soulevant l'ouvrage, ses yeux pétillant d'une curiosité nouvelle. J'ai une compagnie captivante.

Je jetai un œil au titre : un traité sur les mythes et êtres fantastiques du monde entier, ses pages jaunies dégageant une aura de savoir ancien.

— On révise, à ce que je vois, commentai-je, un sourcil levé, une pointe d'ironie dans la voix.

— Je préfère me tenir prête, répondit-elle avec un sourire, sa voix empreinte d'une détermination tranquille.

— Sage décision. Il nous faudra aussi discuter un peu lorsque tout ceci sera terminé, n'est-ce pas ?

— Rien ne me ferait plus plaisir, mais je peux attendre

encore un peu, dit-elle, ses yeux reprenant leur expression sérieuse, un éclat de résilience dans le regard.

— Je sais que vous avez des questions, et je dois avouer que j'en ai aussi, poursuivis-je, jetant un regard furtif à ses mains, où l'effigie d'Aphrodite reposait, invisible mais pulsante. Pour l'instant, n'hésitez pas à m'appeler si besoin, conclus-je, lançant un dernier regard à mon ancien apprenti endormi. Je serai dans mon bureau.

— Entendu, répondit-elle, son ton ferme malgré l'incertitude ambiante.

En pénétrant dans mon office, je fus une fois de plus frappé par l'efficacité de Zeph, qui avait disposé le grimoire bien en évidence sur mon bureau, ses pages ouvertes comme une invitation silencieuse. Ce fidèle valet connaissait mes habitudes mieux que moi-même, une pensée qui m'arracha un sourire ironique.

Je pris place, l'odeur du cuir et du bois ciré emplissant la pièce, et ouvris le grimoire. Comme pour les recherches précédentes, je savais que ses pages renfermaient le lieu de notre prochaine destination. Déterminé à le trouver avant le réveil de Dimitri, je cherchais l'artefact suivant : la Roue du Samsāra, un nom qui résonnait comme un écho des mystères de l'Inde ancienne.

Je parcourus les feuillets épais en diagonal, à la recherche d'une légende indienne, et m'arrêtai sur une page aux lettres incurvées, tracées avec une élégance presque divine. Du sanskrit ! Parfait ! J'étais quasi

certain d'avoir trouvé la légende qui m'intéressait, mais une vérification s'imposait. J'avais étudié le sanskrit dans ma jeunesse, lors d'un voyage autour du monde achevé seul, sans mes parents, mais ces souvenirs étaient flous, comme des ombres dans un désert de mémoire.

— Zeph ! appelai-je, ma voix résonnant dans le silence du Manoir.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur ? répondit-il, apparaissant en un instant, son ton grincheux masquant une efficacité infaillible.

— Comment sont tes connaissances en sanskrit ? attaquai-je de but en blanc.

— Monsieur s'est assuré que je connaisse le plus de langages possible, si Monsieur s'en souvient, rétorqua-t-il, une pointe d'ironie dans sa voix spectrale.

— Et donc ? Tu as tout oublié ou tu en as retenu quelque chose ?

— Mes connaissances sont un peu rouillées, mais je ne pense pas que cela soit un grand frein pour traduire ce texte, Monsieur, répondit-il, ses yeux scintillant d'un éclat défiant.

— Parfait ! À nous deux, nous devrions expédier ça vite fait. Approche, ordonnai-je, un sourire complice aux lèvres.

Le texte, d'une écriture si fluide qu'elle semblait danser sur la page, me transporta des millénaires en arrière, les

parfums d'encens et de sable chaud presque palpables. La légende menant à la Roue du Samsāra parlait du Thar, le désert du Rajasthan, terre mythique des Maharajas.

Elle racontait l'histoire d'un rishi, un sage à la sagesse incommensurable, ayant transcendé l'humain pour toucher le divin, et d'un roi qu'il avait jadis guidé. Ce rishi, vivant à l'époque védique vers 2000 av. J.-C., était un contributeur du Rigveda, le texte sacré hindou, transmis par tradition orale avant d'être consigné dans des recueils des siècles plus tard.

Ce rishi, comme ses semblables, vivait en ascète, retiré du monde, lorsqu'un roi croisa sa route. Le monarque, fuyant la famine, avait conduit son peuple vers Jaisalmer, guidé par un rêve promettant le salut. Leur périple, semé d'embûches, dura trois longs mois.

En voyant le rishi, le roi le reconnut comme le sage de son rêve. Déterminé, il interrompit sa méditation pour confirmer si leur voyage touchait à sa fin et si la seconde partie du rêve – la mort du roi en échange du salut de son peuple – était vraie.

Le rishi accepta de converser et compléta sa prédiction. Le roi et son peuple devaient poursuivre leur route sept jours encore, fondant leur nation là où ils s'arrêteraient le septième jour. Au soir du cinquième jour, le roi devrait retrouver le sage au premier grand rocher sur sa route, haut comme deux chevaux superposés. Là, un choix lui serait imposé : sacrifier sa vie pour son peuple ou son peuple pour sa vie.

Le monarque suivit les instructions à la lettre. Face à l'épreuve, il choisit sans hésiter de donner sa vie. À l'endroit où son corps tomba, une fontaine d'eau claire jaillit, assurant la survie de son peuple dans le désert pour les siècles à venir.

La légende s'arrêtait là, silencieuse sur le sort des descendants du roi. Une histoire oubliée, sans doute volontairement effacée. Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour que ces artefacts – et leurs légendes – restent inconnus. Ce grimoire, que je tenais entre mes mains, était leur seul témoignage. Dire que j'avais eu cet ouvrage sous le nez toutes ces années sans y prêter attention... Une protection subtile, comme un trésor caché à la vue de tous, sauf à Pytki, pour notre malheur à tous.

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'un coup léger à la porte me tira de ma rêverie, l'écho résonnant dans le silence du Manoir.

— Je te dérange, peut-être ? demanda Dimitri, appuyé contre le chambranle, bras et jambes croisés, un éclat flegmatique dans le regard, son visage revigoré scintillant presque comme une promesse.

— Pas du tout. En fait, tu tombes à pic, répondis-je, l'examinant un instant, un sourire ironique aux lèvres. La potion a fait son effet, on dirait. Pile-poil dans les temps, j'ai trouvé notre prochaine destination.

Chapitre 3

Nous n'avions pas encore reçu le nouveau brouilleur que Dimitri avait commandé à son ami Roger, un dispositif censé protéger nos conversations des oreilles indiscrettes. En son absence, je m'en remis à des signes et à des notes griffonnées pour expliquer la situation à Dimitri, ne laissant filtrer que quelques phrases anodines pour meubler, l'atmosphère du Manoir vibrante d'une tension contenue. Zeph était retourné auprès d'Alice pour l'aider à je ne sais quoi, son absence laissant un vide étrangement palpable dans la pièce.

J'en étais à l'explication de la légende lorsque la chaleur ambiante monta soudain de quelques degrés, un signe avant-coureur d'émotions intenses. Un instant plus tard, Félicie Pindragon fit irruption, son visage marqué par une agitation rare, ses yeux lançant des éclairs d'une gravité inquiétante.

— Lazare ! commença-t-elle, sa voix tranchante perçant le silence.

Je l'interrompis d'un geste brusque, lui faisant comprendre par signes qu'elle serait bien avisée de nous offrir un endroit sûr pour discuter. Sans un mot, elle invoqua sa bulle d'immortalité, une sphère scintillante qui nous enveloppa, isolant nos paroles des

regards et oreilles indiscrets. À l'abri, je décidai d'entamer les festivités, un sourire ironique masquant mon malaise.

— Miss Pindragon, je ne pensais pas vous revoir si tôt ! Quel bon vent vous amène ?

— Au diable les civilités, Lazare ! L'heure est grave ! rétorqua-t-elle, son ton autoritaire vibrant d'une urgence rare.

— Expliquez-vous, offris-je, une pointe de malaise s'insinuant en moi, sans que je sache pourquoi.

— J'ai vérifié le cas de cet élémental dont vous m'avez parlé, déclara-t-elle, son regard perçant comme une lame. Si j'avais des doutes sur la précarité de notre situation, ils ont disparu, hélas.

— Commencez par le début, ma chère, avançai-je, sentant une tension croissante dans mes épaules.

La grande administratrice d'Outremonde poussa un soupir à fendre l'âme, son visage trahissant une détresse inhabituelle. Je l'avais rarement vue ainsi, et à bien y réfléchir, je ne l'avais jamais vue ainsi. La raison de cette attitude ne tarda pas à se révéler, lourde comme une ombre menaçante.

— L'élémental qui accompagne Sevastyan Pytki n'est autre qu'un être que j'ai moi-même enfermé au Cillin il y a environ un siècle, révéla-t-elle, sa voix tremblant d'une colère contenue.

— Son offense a dû être grave pour mériter une telle

prison et d'y être, en plus, envoyé par vos soins, remarquai-je, un sourcil levé, une pointe d'ironie masquant mon appréhension.

— Il était coupable d'avoir fomenté une révolte pour s'emparer des terres d'Outremonde, confirma-t-elle, son ton glacial.

— Bon sang ! Vous parlez de la Nuit des Émanants ? ! m'exclamai-je, l'ampleur de la révélation me frappant comme un uppercut à l'estomac.

Dimitri me lança un regard rempli d'interrogations, mais Félicie ne me laissa pas le temps d'éclaircir.

— C'est exact, répondit-elle, son regard s'assombrissant.

— Vous exagérez un peu le timing, Félicie ! Cette histoire remonte à près de deux siècles !

— Si vous le dites, rétorqua-t-elle avec un léger mouvement d'épaule, un éclat de dédain dans les yeux. Mais ce n'est pas le plus important. L'origine de cette révolte prend racine dans une ancienne prophétie.

Je sentis un frisson me parcourir, une intuition désagréable s'installant dans mon esprit. J'étais presque certain que la suite n'allait pas me plaire.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce détail, commentai-je, prudent, mon ton masquant une méfiance croissante.

— C'est normal, cette prophétie, vieille de plusieurs

siècles, a toujours été gardée secrète par les anciens, expliqua-t-elle. Elle prédit qu'un jour, les portes d'Outremonde s'ouvriront par la faute d'un élémental rebelle et d'un ennemi que nous ne verrons pas venir. Seul le Drockhead pourra contenir le malheur et refermer les portes. L'élémental a eu vent de cet augure, et vous connaissez la suite.

— Oui... sauf que Syl n'a pas atteint son but à l'époque, et vous, en tant qu'ancienne, avez veillé à l'enfermer personnellement au Cillin. Il n'aurait jamais dû s'en échapper. Comment expliquez-vous cela ? demandai-je, ma voix teintée d'une suspicion croissante.

— L'élémental avait un complice parmi les fonctionnaires d'Outremonde, un archiviste, révéla-t-elle, son ton lourd de regret. Nous ignorons comment ils se sont connus, mais c'est lui qui a révélé la prophétie à Syl. C'est encore lui qui a arrangé pour que sa cellule soit voisine de celle du Drockhead corrompu que vous y avez enfermé plus tard. Et c'est toujours lui qui a orchestré leur évasion. Nous l'avons intercepté avant qu'il ne s'échappe, jugé selon nos lois et condamné à la peine capitale, mais les deux prisonniers étaient déjà loin. Syl a utilisé ses pouvoirs pour couvrir leurs traces sur Terre pendant toutes ces années, mais grâce à vous, nous savons maintenant où les trouver.

— Nous voilà donc promus au rang d'appâts, si je comprends bien ? lançai-je, une colère légitime montant en moi au fur et à mesure que la révélation s'y ancrât.

— Libre à vous de le voir ainsi, répondit Félicie, son

regard inflexible. Une chose est sûre : vous êtes le Drockhead de la prophétie, Lazare, et d'après les anciens que vous avez rencontrés, vous faites partie de cette prédiction, vous aussi, monsieur Valesky, ajouta-t-elle en se tournant vers Dimitri. J'ai constaté que votre réveil a eu lieu. Vous voilà Drockhead à part entière. Félicitations.

— Merci, se contenta de répondre Dimitri, son ton flegmatique dissimulant une pointe de curiosité. Avez-vous d'autres informations cruciales à nous communiquer, ou puis-je vous poser quelques questions à mon tour ? ajouta-t-il, son sens de l'à-propos fidèle à lui-même.

— Je ne doute pas que vous ayez de nombreuses questions, jeune homme, mais elles devront attendre, trancha Félicie, son autorité retrouvée. Je suis venue aujourd'hui pour vous exposer le plan d'Outremonde et des anciens pour contrer la menace qui plane à nouveau sur nous, une ombre prête à engloutir notre monde si nous échouons.

Chapitre 4

Les révélations et le plan dévoilé par Félicie Pindragon s'étaient révélés riches en surprises, chacune plus vertigineuse que la précédente. Dire que Miss Pindragon avait osé me traiter de cachottier ! Eh bien, j'en avais désormais tout autant à son service, et même plus !

Malgré tout, une part de moi était reconnaissante de connaître enfin la vérité. Tant de choses s'éclaircissaient à la lumière de ce qui venait d'être confessé, comme si les pièces d'un puzzle, jusque-là assemblées dans l'ombre, avaient décidé de dévoiler une partie du jeu. Dimitri partageait cet avis, son attitude flegmatique en apparence masquant une réflexion intense. Notre nouveau Drockhead entrait dans ses fonctions d'une manière singulière, mais, à bien y réfléchir, tout ce qui touchait à mon collègue n'avait-il pas été marqué par l'inattendu depuis notre rencontre ?

Mon esprit s'égara un instant vers Moïra, son absence creusant un vide douloureux dans ma poitrine. Elle me manquait terriblement, et l'idée des souffrances qu'elle endurait, combinée aux révélations récentes, m'inquiétait pour l'avenir proche plus que je ne voulais l'exprimer. Mais l'heure n'était plus à l'introspection. Il

était temps d’agir... et d’en assumer les conséquences.

Fidèle à ses habitudes, Dimitri avait pris les rênes de l’organisation de notre voyage, ses mains expertes orchestrant chaque détail avec une précision méthodique. Ainsi, le même jour, nous nous retrouvâmes dans un jet en direction du Rajasthan, cap sur le désert du Thar. La Roue du Samsāra, dernier artefact de la liste de Pytki, nous attendait.

Nous savions désormais ce qui se passerait une fois tous les artefacts réunis, une vérité froide comme un couperet, dont l’accablante lourdeur pesait sur nos épaules. Pour l’instant, je préférais me concentrer sur un objectif à la fois : récupérer la Roue et préparer la confrontation finale avec l’ennemi, une ombre menaçante planant sur notre quête.

Dimitri avait organisé le matériel pour notre expédition dans le désert, tandis que j’avais préparé notre arsenal magique, une nécessité face aux gardiens qui, sans aucun doute, protégeraient le sanctuaire. Fort de nos expériences passées, j’avais sollicité les talents de Zeph pour faire passer nos « bagages particuliers » en douce à travers les douanes étrangères, ses gestes précis trahissant une efficacité bourrue. Dimitri, lui, avait fait livrer notre équipement sur place, contournant les frontières avec une aisance déconcertante. Alice, désormais membre à part entière de l’équipe, s’émerveillait encore de cette coordination si bien rodée, ses yeux pétillant d’une curiosité mêlée d’admiration.

Nous atterrîmes à Jaipur tôt le lendemain matin, et

malgré mes voyages passés, la majesté du Rajasthan me frappa à nouveau. Les couleurs flamboyantes des marchés, les odeurs d'épices et de sable chaud, et l'immense toile de fond du désert caressaient nos sens, une magie envoûtante qui semblait défier le temps. Nous aurions été ingrats de ne pas nous laisser captiver, ne serait-ce qu'un instant, par l'éclat mystique de cet endroit.

Notre guide, réservé par Dimitri, nous attendait à l'aéroport international de Jaipur, comme prévu. Avec lui, nous prîmes un vol régional pour Jaisalmer, à deux heures de là, la ville dorée nichée au cœur du désert, si proche du Pakistan. Puis, à dos de chameau, nous nous enfonçâmes dans le Thar – ou Mârusthali, le Pays de la Mort, comme l'appelaient les Indiens, une appellation qui résonnait comme un glas. Après deux heures supplémentaires, nous atteignîmes un village de bergers, à quelques minutes à pied d'un ancien cimetière, notre véritable destination, où la légende du raja et du rishi prenait vie.

Nous laissâmes notre guide organiser notre installation pour la nuit dans une hutte de terre battue au toit de chaume, l'odeur de la terre sèche emplissant l'air. Dimitri, Zeph, Alice et moi nous dirigeâmes vers le cimetière antique pour l'explorer avant la tombée de la nuit, le soleil déclinant jetant des ombres longues et inquiétantes.

Les ruines étaient éparses, offrant peu d'indices de tombes anciennes, encore moins de récentes. Mais un repère se dressait, imposant : un énorme rocher, haut comme deux chevaux superposés, au pied duquel

reposait une stèle magnifiquement ouvragée pour une tombe royale, à n'en pas douter. Oui, c'était la tombe du raja qui avait sauvé son peuple. Ce site sacré, protégé par des gardiens féroces selon les légendes, était entretenu par les bergers avec une révérence empreinte de secrets divins.

Une rapide enquête auprès des villageois confirma la nature des sentinelles : des Vetâlas, esprits malicieux hantant cimetières et charniers, animant les cadavres sans sépulture. Généralement malveillants, ils pouvaient parfois aider, sous certaines conditions. Armés de ces informations, nous retournâmes au cimetière à minuit, l'heure où les ombres semblaient murmurer.

Dimitri et moi, en tant que Drockheads, nous postâmes côte à côte devant la tombe du raja, nos silhouettes se découplant dans la lueur argentée de la lune. Presque aussitôt, des formes fantomatiques prirent consistance, leurs contours se solidifiant sous nos yeux.

— Qui êtes-vous, étrangers ? proféra une grand-mère squelettique couverte de haillons, sa voix grinçante résonnant comme un vent funeste.

— Nous sommes Drockheads, répondîmes-nous à l'unisson. Protecteurs de l'équilibre de la Nature, nous demandons le droit de passage au sanctuaire du Samṣāra.

Un concert d'éclats de rire malveillants accueillit notre déclaration, un son qui glaça l'air autour de nous.

— Vous ne passerez pas, étrangers, sifflèrent-ils.

Je soupirai.

— Je présume que nous allons devoir passer à la manière forte ? questionna Dimitri, son ton sérieux camouflant à peine son envie d'en découdre.

— Sur ta gauche ! répondis-je, pivotant sur ma droite pour intercepter un premier assaillant.

Vêtu d'une antique armure de maharaja, ornée de brassards enchantés de ma confection, je repoussai sans peine les Vetâlas, leur hargne aveugle se brisant contre mes protections. Dimitri et Alice, équipés des mêmes brassards, combattaient dos à dos avec moi, repoussant leurs assaillants avec une efficacité redoutable.

Alice, en particulier, m'impressionna. Ses années de pratique en self-défense et arts martiaux, imposées par son père, faisaient d'elle une combattante redoutable, surtout maintenant qu'elle s'était libérée de sa peur du surnaturel. Les regards admiratifs que Dimitri lui lançait trahissaient sa surprise, un éclat charmé dans ses yeux.

Jugeant qu'il était temps d'en finir avec les Vetâlas, dont le nombre croissait malgré nos efforts, je sommai Zeph. Il se manifesta en brèves arabesques qui disparurent presque aussitôt, glissant un long bâton noueux dans mes mains, son regard spectral luisant d'impatience.

— Dimitri, l'interpellaï-je, faisant tournoyer le sceptre de Gaïa dans sa direction. À toi de jouer. Alice et moi

allons continuer à repousser nos assaillants, mais sans toi, ça risque d'être plus corsé. Alors, ne fais pas dans la dentelle, si tu vois ce que je veux dire.

— Message reçu, confirma Dimitri, son sourire flegmatique revenant au coin de ses lèvres.

Il empoigna le sceptre de Gaïa à pleines mains. Puis, imitant ce qu'il m'avait vu faire, il posa un genou à terre, entonnant d'instinct un chant de dispersion, sa voix résonnant avec une puissance nouvelle. Le sable environnant s'anima, tourbillonnant en fines particules autour de nous, formant un rempart infranchissable, un cocon protecteur mugissant sans nous toucher. Je restai sur mes gardes, mais jetai un regard à Dimitri. Diable ! Ce garçon ne cesserait-il jamais de m'étonner ? Une douce lumière émanait de lui, l'aura brute de son pouvoir Drockhead, invoquée dès son premier essai avec le sceptre – un exploit que même moi n'avais pas accompli si vite.

Soudain, la tempête de sable s'apaisa, retombant au sol dans un silence lourd. Dimitri, toujours auréolé de son pouvoir, se releva. Terrifiés, les Vetâlas se volatilisèrent un à un, leur vélocité trahissant leur peur. Ces créatures, peu réputées pour leur ténacité face à un combat perdu, jouaient les épouvantails plus que les guerriers. Dimitri avait saisi leur nature et l'avait exploitée, choisissant de les intimider plutôt que de les exorciser. Que demander de plus à un Drockhead si récemment éveillé ?

Une chose était sûre : les Vetâlas ne s'en prendraient plus à nous. Je souris de toutes mes dents, une lueur d'impatience dans le regard, curieux de voir quelles

Virginia Besson Robilliard

surprises Dimitri nous réservait encore dans ce désert de mystères.

Chapitre 5

— Zeph ! appelaï-je, ma voix résonnant dans l'obscurité du cimetière, chargée d'une tension palpable.

— Je suis là, Monsieur, répondit mon fidèle valet, apparaissant en une volute légère, ses yeux spectraux rivés sur Dimitri, une lueur de curiosité dans son regard grincheux.

Je ne doutais pas que l'exploit de Dimitri n'avait pas échappé à mon observateur serviteur, toujours attentif aux moindres détails. Sans se rendre compte des questions qui s'amoncelaient dans l'air, Dimitri rendit le sceptre de Gaïa à Zeph.

— La tombe est ouverte, fit-il remarquer, un geste du menton pointant derrière Alice et moi, son calme masquant une pointe de triomphe.

Nous nous retournâmes, et l'évidence nous frappa : un passage sombre et béant s'ouvrait dans la terre, révélant l'entrée d'une crypte ancienne.

— Je sens les vibrations de la dimension parallèle, Monsieur, murmura Zeph, sa voix spectrale vibrant d'une intensité rare.

— Je les perçois aussi, confirmai-je, me tournant vers Dimitri, une lueur d'anticipation dans les yeux.

— Oui, pareil pour moi, ajouta-t-il, son ton teinté d'une curiosité croissante.

J'ouvris la marche avec Zeph, demandant à Alice de me suivre, tandis que Dimitri fermait le cortège, nos lampes-torches perçant l'obscurité humide de la crypte. Le passage étroit s'enfonçait dans les entrailles du désert, une odeur de terre et de pierre ancienne emplissant l'air. Nous commençâmes notre descente vers la première porte du sanctuaire, chaque pas résonnant comme un défi au silence oppressant.

Après une dizaine de minutes, une imposante porte de bois de santal se dressa devant nous, ses motifs complexes scintillant sous la lumière de nos torches. Nous échangeâmes un regard, et je fis signe à Alice d'avancer. Son bras traversa le bois sans résistance, comme si la porte l'accueillait. Était-ce l'effet de l'effigie d'Aphrodite en elle ? Tout portait à le croire, une lueur d'espoir dans cette épreuve. Cette facilité était une aubaine : nous pourrions peut-être atteindre le cœur du sanctuaire sans encombre.

La porte de cuivre, tout aussi majestueuse, ne posa pas plus de difficultés, ses reflets rougeoyants dansant sous nos faisceaux lumineux. Nous atteignîmes bientôt la porte d'argent, ses glyphes finement ciselés scintillant comme des étoiles dans l'obscurité. Comme pour les précédentes, Dimitri se mit à déchiffrer le code, son esprit mathématique aiguisé à l'œuvre. Zeph et moi, palliant son manque de connaissances en sanskrit,

l’aidâmes en désignant les signes concernés, nos doigts frôlant la surface froide.

En un temps record, Dimitri aligna les caractères sur une seule ligne, traversant la porte d’un tenant. Je reculai et prononçai mon nom à haute voix. Un grondement sourd emplit la crypte, et la porte s’ouvrit, révélant un passage baigné d’une lueur irréelle.

— J’ai beau avoir déjà assisté à cela, c’est toujours aussi captivant, murmura Alice, ses yeux pétillant d’une fascination contenue.

— Ce que je trouve captivant, pour ma part, c’est votre façon d’appréhender tout cela, répliqua Dimitri, à ses côtés, une expression admirative éclairant son visage. Il y a peu, l’univers des Drockheads vous terrifiait.

Les lèvres d’Alice s’entrouvrirent en un sourire discret, une lueur de résilience dans son regard.

— J’avoue que je ne comprends pas très bien moi-même. J’ai fait un rêve étrange, quelques jours avant que vous ne veniez me chercher en Corse. Le lendemain, c’était comme si un voile épais s’était déchiré devant mes yeux, comme si un poids immense s’était envolé de mes épaules. Depuis ce matin-là, j’ai noté des changements en moi et autour de moi. Je ne vois plus les choses comme avant, je ne les ressens plus comme avant non plus. Tout est plus clair, plus profond et plus mystérieux à la fois, et, aussi étrange que cela puisse paraître, plus apaisant. Je me sens enfin en paix avec moi-même, et cette paix se répercute sur tout ce que je vois.

— De quoi avez-vous rêvé ce jour-là ? demandai-je, devançant de peu Dimitri, une pointe de curiosité dans la voix.

— Vous allez trouver ça bizarre, mais je n'en ai plus aucun souvenir. Seule la sensation de bien-être est restée, répondit-elle, son regard se perdant dans le vide.

Elle observa ses mains un instant, une lueur pensive dans les yeux.

— Peut-être est-ce elle qui a fait tout cela, murmura-t-elle, sa voix teintée d'une révérence mystique.

Ni Dimitri ni moi ne fîmes de commentaire. Aphrodite avait sans doute joué un rôle dans cette transformation, et Alice le sentait au fond d'elle. Pour ma part, je me demandais encore ce qui s'était dit entre la jeune femme et la déesse, car Alice esquivait ces questions avec une habileté déconcertante.

— Tu ne vas pas entrer ? me demanda soudain Dimitri, me tirant de mes pensées.

— Je suis venu te proposer de passer devant, mon cher, contrai-je, un sourire ironique aux lèvres. Nous y allons ?

Dimitri haussa les épaules, son flegme intact, et s'avança vers l'ouverture, s'engouffrant dans le sanctuaire sans la moindre résistance. Je hochai la tête, un éclat d'approbation dans le regard, et le suivis, Alice et Zeph à mes côtés. Une douce atmosphère ouatée et colorée nous enveloppa, une lumière chatoyante dansant comme un voile vivant, emplissant l'air d'une

chaleur apaisante.

— C'est magnifique, murmura Dimitri, ses yeux écarquillés admirant ce spectacle pour la première fois, une pointe d'émerveillement perçant son calme habituel.

— C'est une sensation étrange, n'est-ce pas ? dis-je, un sourire complice aux lèvres.

— Oui... On se sent tout léger, je me mettrais à flotter que je ne serais même pas étonné. C'est incroyable, répondit-il, sa voix empreinte d'une rare émotion.

— Je suis heureux que tu puisses l'apprécier par toi-même cette fois, et non en tant qu'hôte. C'est aussi plus confortable pour moi, du coup. Mais ne restons pas ici. Viens, nous ne devrions pas tarder à...

Un pan de brume ouatée se souleva juste à temps pour m'éviter de heurter un grand cube aux angles arrondis, à la fois transparent et opaque, pulsant d'une énergie ancienne.

— Et voilà ce à quoi je voulais faire allusion, terminai-je, jetant un regard à Dimitri.

J'effleurai le cube de mes doigts, et deux silhouettes se dressèrent devant nous, leur présence émanant une puissance familière et bouleversante. Je tombai à genoux, le souffle coupé, sous l'effet du choc.

— Vous ?!... Vous ! murmurai-je, les yeux écarquillés, mon cœur battant à tout rompre.

— Eh, tout va bien, Lazare ? Tu es plus pâle qu'un chou chinois, qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta Dimitri, sa voix teintée d'une pointe d'alarme.

— J'ai bien peur que nous ne soyons la cause de son désarroi, répondit la femme du couple matérialisé devant nous, sa voix douce mais empreinte de gravité.

Dimitri m'aida à me relever, son regard oscillant entre confusion et curiosité.

— Mon ami, repris-je, la voix tremblante d'émotion, je te présente mes parents.

Ce fut à son tour de me dévisager, les yeux ronds, un silence lourd emplissant l'espace.

— Alors celle-là, je ne m'y attendais pas, lâcha-t-il, à peine capable de masquer sa stupéfaction.

— Et moi donc, murmurai-je, écho de sa surprise, me tournant vers les êtres que je n'avais jamais pensé revoir dans cette vie. Pourquoi ? m'enquis-je, la voix brisée, les regardant avec un mélange de joie et d'incrédulité.

Chapitre 6

— Un ancien, le rishi qui habitait ce sanctuaire avant nous, est venu nous trouver quelques mois avant ta naissance, expliqua mon père, sa voix grave résonnant dans l'atmosphère ouatée du sanctuaire, teintée de solennité. Il nous a révélé une prophétie qu'il avait formulée il y a plusieurs siècles, concernant ton destin. Il nous a demandé de t'appeler Lazare lorsque viendrait le moment de te donner un nom. Puis, il nous a enjoint de partir en voyage autour du monde avec toi, juste après ta naissance, en suivant une liste précise de pays, en t'enseignant des savoirs dans un ordre déterminé. Il nous a aussi annoncé que le Manoir deviendrait ta demeure, préparé dans ce but. Mais pour que tu puisses t'y établir et en faire ta véritable maison, il fallait que nous mourions. Le rishi était à nos côtés lorsque notre heure a sonné, masquant sciemment sa présence à tes sens. Le temps n'était pas encore venu pour toi de tout savoir, mais il était temps que tu affrontes ton futur ennemi. Nous sommes ici depuis, attendant ton arrivée, car le rishi savait que ces révélations seraient plus faciles à entendre ainsi.

— Pourquoi ? demandai-je, la voix tremblante, submergé par l'ampleur de ces révélations, un mélange de douleur et d'émerveillement dans le cœur.

— Tu connais la légende des enfants nés de deux parents Drockheads, n'est-ce pas ? poursuivit ma mère, son regard doux mais chargé d'une gravité profonde.

— Oui, répondis-je, la gorge nouée.

— Te souviens-tu que seuls trois enfants sont nés ainsi ?

— Oui.

— Eh bien, le rishi nous a confié que tu étais la même âme qui, par deux fois déjà, était apparue, continua-t-elle, sa voix vibrant d'une émotion contenue. La première fois, ce fut en réponse à une menace pesant sur Outremonde, mais l'enfant n'a pas survécu. Idem pour le second. La troisième fois fut la bonne, et l'âme du protecteur d'Outremonde s'est réincarnée pour le défendre. Les sanctuaires que tu as visités ont tous été édifiés selon les mêmes codes, en prévision de la venue du protecteur destiné à franchir leurs portes. Pour t'aider, un puissant Naturel devait croiser ton chemin.

— Vous, Dimitri, êtes le plus redoutable Naturel à avoir jamais foulé cette Terre, révéla mon père, se tournant vers lui, son ton empreint d'une assurance inébranlable. Lorsque vos pouvoirs atteindront leur apogée, vous deviendrez le Drockhead le plus éminent.

— Donc, si je comprends bien, Dimitri serait en quelque sorte l'arme ultime contre l'ennemi ? demandai-je, perplexe, une pointe d'ironie masquant mon trouble.

— C'est bien cela, confirma-t-il, un éclat de fierté dans

les yeux.

— Pourquoi lui et pas moi, si je suis le protecteur ? questionnai-je, sentant la confusion peser sur mes épaules.

— L'ennemi focalise son attention sur une partie de l'arme, le déclencheur, et non celle qui frappera, expliqua mon père. Il est crucial qu'il ne se doute de rien avant que toi, le protecteur, ne le décides. À ce moment-là, il sera trop tard, et l'ennemi ne pourra plus reculer. Si Dimitri est l'arme, tu es le maître, mon fils, acheva-t-il, sa voix résonnant comme un écho du destin.

— Alors, le plan dont Miss Pindragon nous a révélé les grandes lignes est en réalité en place depuis des siècles ? interrogea Dimitri, avec une curiosité aiguisée.

— C'est exact, répondit ma mère. Grâce à la prophétie du rishi, Outremonde savait qu'un jour il devrait affronter cette menace. Le moment est venu, et cette bataille régénérera ses fondations, le rendant invulnérable, cette fois, jusqu'à la nuit des temps.

— Toute cette histoire est un mal pour un bien, en quelque sorte ? demandai-je, une pointe d'ironie dans la voix.

— En quelque sorte, confirma mon père, un sourire triste éclairant son visage. À présent, il est temps de vous remettre la Roue du Samsāra pour que vous puissiez confronter l'ennemi.

— Te sens-tu prêt, mon fils ? s'enquit ma mère, sa voix

douce enveloppée d'une tendresse infinie.

— Prêt ou non, la question n'est plus là, me résignai-je, un poids mêlé d'espoir et de détermination dans la poitrine.

Dimitri et moi suivîmes mes parents dans une salle où trônait la machine, ses contours dorés scintillant dans la lumière ouatée. Nous récupérâmes l'artefact, la Roue du Samsāra, un disque d'or massif vibrant d'énergie cosmique. Après une dernière embrassade avec mes parents, dans l'intimité que m'offrit Dimitri en se tenant à l'écart, nous sortîmes du sanctuaire, le cœur lourd mais résolu.

— Tout va bien ? m'interrogea Dimitri avec un brin d'inquiétude, alors que la porte se refermait derrière nous.

— Je suis un peu vieux pour me laisser submerger par toutes ces émotions, tu ne crois pas ? répondis-je, sachant que ma tentative de bravade était tombée à plat.

Il esquissa une moue dubitative, son regard scrutant le mien avec une rare sollicitude.

— Je ne suis pas certain que l'âge ait grand-chose à voir là-dedans.

— Faisons comme si, pour le moment, tu veux bien ? conclus-je, tandis qu'Alice s'approchait, son regard vif trahissant une impatience contenue.

— Nous pouvons retrouver l'air libre ? demanda-t-elle, sa voix mêlant curiosité et détermination, avide de

savoir si nous avions accompli notre mission.

— Il est temps de passer à la phase deux du plan, annonçai-je, un air de connivence dans le ton, mes yeux croisant ceux de Dimitri, prêts à affronter le futur chargé qui nous attendait.

Chapitre 7

Le temps de revenir au Manoir avec la Roue du Samsāra dans nos bagages, un autre jour s'était écoulé, l'urgence de notre mission pesant plus lourd au fur et à mesure que nous avancions vers la finalité de notre mission. Deux nouvelles nous y attendaient, l'une prometteuse, l'autre inquiétante.

Pour commencer, Roger nous accueillit, installé dans un fauteuil du salon, un brouilleur flambant neuf posé sur le guéridon à côté de lui, dont les lumières clignotant à interval régulier nous montrait qu'il l'avait déjà activé. Nous pouvions enfin à nouveau discuter à l'abri des oreilles indiscrettes. La moins bonne nouvelle, en revanche, nous fut remise par Zeph sous la forme d'une lettre, son regard spectral trahissant une gravité rare.

— Ceci est arrivé au courrier d'hier, Monsieur, précisa mon valet, me tendant l'enveloppe.

Je reconnus l'écriture au premier coup d'oeil, un frisson glacé parcourant mon échine.

— Hier ou aujourd'hui, qu'est-ce que cela change ? commentais-je pour moi même plus que pour l'audience.

Je lus les quelques lignes en silence, chaque mot confirmant mes craintes.

— Il m'aura au moins épargné le déplaisir de le contacter moi-même, murmurai-je, tendant la missive à Dimitri, une pointe d'amertume dans la voix.

— Je suppose que tu sais de quoi il parle en faisant référence au Sidh des Danaan ? interrogea Dimitri, reposant la lettre sur le guéridon, son ton flegmatique voilant une curiosité aiguiseée.

— Oui, confirmai-je, jetant un regard aux deux jeunes gens face à moi. Je suis désolé de vous laisser si peu de temps pour vous reposer, mais nous repartons pour l'Irlande dès que nous aurons refait nos bagages.

— Tu as besoin d'autre chose ? s'enquit Roger, se levant pour rejoindre Dimitri, son pragmatisme habituel teinté d'une lueur d'excitation.

— Possible, répondis-je, un sourire narquois aux lèvres. Qu'en penses-tu, Dimitri ?

— Je pense que c'est une bonne idée. Après tout, personne ne part au-devant d'une bataille en se privant d'atouts aussi précieux que des guerriers, n'est-ce pas ?

— Logique, acquiesça Dimitri, une lueur complice dans les yeux.

— Bien, ceci étant dit, toi et moi devons aussi nous préparer façon Drockhead, si tu vois ce que je veux dire, poursuivis-je, invitant mon tout nouveau collègue à me suivre hors du salon, une note d'urgence dans la

voix.

— Je te laisse organiser ce qu'il faut pour une vraie bataille, lança Dimitri à Roger, son ami de longue date, avec une confiance absolue. Nous nous retrouverons sur place, je sais que tu sauras nous rejoindre.

— Ok, boss, aucun problème, répondit Roger, un sourire confiant éclairant son visage.

Dimitri me suivit tandis que Roger refermait la porte d'entrée derrière lui, et que Zeph et Alice s'éclipsaient pour s'occuper des bagages, l'atmosphère du Manoir vibrant d'une tension palpable.

Je guidai Dimitri vers la cachette secrète où j'avais dissimulé les artefacts de nos précédentes missions, un compartiment dissimulé derrière une cloison du Manoir, baigné d'une lueur mystique. Il rassembla les objets que nous avions – le bâton de Beralku, la serpe du Bélier et la roue du samsara – dans un sac de sport robuste, ses gestes précis trahissant une détermination croissante. Puis, je l'entraînai vers une chambre qu'il n'avait jamais visitée : une porte dérobée derrière l'armurerie, où l'air semblait chargé d'une énergie ancienne.

— Concentre-toi et appelle ton pouvoir, comme tu l'as fait d'instinct dans le désert contre les Vetâlas, ordonnai-je, une fois la porte refermée, l'obscurité de la pièce amplifiant l'urgence de ma voix.

Dimitri ferma les yeux, son souffle régulier. L'air autour de lui se refroidit, puis se réchauffa, avant de se

stabiliser, une aura subtile pulsant dans la pénombre.

— Et maintenant ? demanda-t-il, rouvrant les yeux, une lueur de curiosité dans son regard.

Je désignai l'ensemble des artefacts Drockheads, des reliques secrètes scintillant dans leurs alcôves, chacune vibrant d'une puissance contenue.

— Maintenant, tu choisis tes armes, mon garçon, répliquai-je, un sourire narquois aux lèvres, teinté d'une pointe de fierté.

— Comment ?

— Laisse ton pouvoir s'exprimer. Il sait mieux que toi ce dont tu auras besoin pour la bataille qui se prépare, expliquai-je, mon ton empreint d'une assurance tranquille.

— Aussi simple que ça ? demanda-t-il, une note de doute dans la voix.

— Ce n'est pas parce que nous sommes Drockheads que nous devons toujours tout compliquer, rétorquai-je, une lueur goguenarde dans les yeux.

Chapitre 8

Je contemplais les murs de ma cellule pour la énième fois, l'odeur de pierre humide et de désespoir imprégnant l'air. Cinq jours s'étaient écoulés depuis que j'avais été enfermée ici. Cinq jours interminables où l'on ne m'avait servi que des pichets d'eau tiède, leur goût métallique amplifiant ma nausée. Cette grève de la faim forcée tordait mon estomac de crampes aiguës, et je vomissais de la bile par spasmes, chaque spasme drainant un peu plus mes forces.

J'avais cessé de faire les cent pas, mon corps trop faible pour supporter l'effort. Désormais, je me contentais d'observer le ciel à travers la minuscule fenêtre au-dessus de moi, un carré de lumière pâle qui semblait se moquer de mon sort. Je comptais les jours, un rituel futile pour ancrer mon esprit.

Où était Lazare ? Arriverait-il avant que je ne m'effondre ? Mes questions restaient sans réponse, et plus je les ressassais, plus les crampes s'intensifiaient, comme un écho de mon angoisse. Mon corps m'échappait, glissant peu à peu dans un mode automatique, une coquille vidée de volonté.

Je levai les yeux vers le ciel une nouvelle fois, cherchant un semblant d'espoir, lorsque le cliquetis de la serrure brisa le silence. La porte grinça, et Sevastyan

Pytki pénétra dans l'étroite cellule, sa silhouette imposante emplissant l'espace, un éclat malveillant dans les yeux.

— Vous m'avez l'air moins combative que la dernière fois, ma chère, commenta-t-il, sa voix enjouée teintée d'une cruauté froide.

— Allez vous faire foutre, articulai-je entre mes dents, chaque mot arraché à ma gorge sèche.

D'ordinaire, je n'étais pas du genre à proférer des insultes, mais ma situation – réduite à une ombre de moi-même, affamée et épuisée – justifiait cette entorse à mes manières.

— Votre souhait ne sera pas exaucé, je le crains, répondit-il, un sourire mauvais étirant ses lèvres, une lueur de triomphe dans son regard. Mais j'ai une nouvelle à vous annoncer. Vous allez sortir de cette cellule. Le cuistot vous a préparé une collation légère pour ménager votre estomac, mis à rude épreuve ces derniers jours. Vous allez retrouver un peu de vos forces, vous rafraîchir, puis vous m'accompagnerez.

— Où ? demandai-je sans intérêt, la tête prête à exploser, l'estomac soulevé par une nouvelle montée de bile, l'odeur fétide de la cellule amplifiant mon malaise.

— En Irlande, ma chère, répondit-il, son ton dégoulinant d'une fausse courtoisie. Votre fiancé vous y attend, ajouta-t-il, un rictus cruel scellant ses mots.

Chapitre 9

L’Irlande, ce pays magnifique, avait conservé une beauté sauvage, et cette remarque était encore plus vraie pour le site que nous venions d’atteindre. Le Sidh des Danaan, selon les anciennes légendes celtes, était le lieu où le peuple des Tuatha Dé Danann s’était retiré. Il avait porté plusieurs noms au fil des siècles, mais pour nous, Drockheads, il cachait une autre vérité.

Le lieu précis du site n’était connu de personne, absent de toute carte et jamais mentionné dans les nombreuses légendes qui l’évoquaient. Seuls les Drockheads pouvaient s’y rendre, guidés par un instinct ancestral. Sans même en avoir entendu parler auparavant, ils savaient comment trouver cet endroit, grâce à une loi fondamentale de notre race, transmise dès notre plus jeune âge et que j’avais à mon tour enseignée à Dimitri.

Un Drockhead préservait l’équilibre et maintenait le lien entre le monde des vivants et celui des morts. En tant que tel, si sa mission l’exigeait, il pouvait localiser cet endroit en exprimant clairement sa demande. Ce lieu, en fin de compte, n’était autre que l’entrée physique d’Outremonde, accessible aux seuls humains proches de la mort, et à la stricte condition qu’ils soient accompagnés d’un des nôtres. Très peu de cas de ce genre existaient dans l’histoire, le plus célèbre étant

celui qui avait donné naissance à la légende d'Avalon.

Lorsque nous atteignîmes les portes d'Outremonde, sur une petite colline d'apparence anodine, le temps sembla s'effacer pour ceux qui gravissaient la pente, nous projetant dans une dimension différente. Roger et quelques hommes s'étaient joints à nous.

Leur nombre semblait modeste, mais quelques combattants bien entraînés pouvaient faire la différence entre victoire et défaite. L'Histoire regorgeait de tels exemples, et leur présence à nos côtés me rassurait. Leur connaissance de ce que Dimitri et moi étions en réalité facilitait les choses. L'heure venue, seuls Zeph, Dimitri et moi perçûmes le saut de dimension, et c'était mieux ainsi.

Nous parvîmes au sommet de la colline en quelques enjambées énergiques, où, sans surprise, nous étions attendus. Malgré son absence de véritable statut de Drockhead, Pytki, aidé par la partition volée à Prague et l'élémental Syl, avait trouvé cet endroit.

Mon regard s'arrêta sur Moïra, et mon sang ne fit qu'un tour. Le lâche l'avait fait bâillonner et attacher à un rocher saillant. Des larmes de soulagement coulèrent de ses yeux fatigués lorsqu'elle me vit. Elle avait perdu du poids, son teint crayeux trahissant une malnutrition sévère. Il n'était pas nécessaire d'être grand clerc pour deviner que Pytki avait tenu parole en soumettant ma fiancée à un jeûne forcé. Je canalisai la colère qui rugissait en moi. Moïra avait plus que jamais besoin que je sois au sommet de mes capacités.

— Tu vas payer pour ça et pour tout le reste, Sevastyan Pytki ! claironnai-je, ma voix résonnant avec une fureur contenue.

— Le contraire m’aurait chagriné, Lazare, rétorqua-t-il, un sourire narquois aux lèvres. Pourquoi crois-tu que je me serais donné la peine d’emmener ta fiancée jusqu’ici, si je n’escrotais pas une telle réaction ? Mais j’avoue que ta colère dépasse mes attentes. Elle bout en toi, bien au-delà de ce que j’espérais. Je peux t’assurer que, de nous deux, ce n’est pas moi qui partirai les pieds devant à l’issue de cet échange. Et comme bonus, ta douce fiancée t’accompagnera – ou te précédera, à toi de voir. Car, au moindre faux pas ou à la moindre tentative de la libérer, l’homme à ses côtés lui tranchera la gorge sans sommation.

— Tu as plus à perdre que ta seule vie dans ce combat, Pytki. J’y veillerai, tu peux me croire, répliquai-je, ma voix froide comme l’acier.

Je vis avec satisfaction une lueur de doute traverser son regard, mais il se ressaisit. Je ne comptais pas lui laisser reprendre la parole. Dans un bel ensemble, Dimitri et moi posâmes un genou à terre, plaquant notre main droite sur le sol glacé. La terre trembla, un monticule de pierre s’élevant haut au-dessus de nos têtes, chargé d’une énergie puissante et inébranlable.

Soudain, je fus capable de percevoir avec précision et clarté les battements de cœur de chaque protagoniste présent sur la scène. Un bref regard à Dimitri me confirma qu’il ressentait la même chose. Nous devinions l’inquiétude de Roger et de ses hommes,

leurs muscles se tendant. Nous sentions la peur et la détermination d'Alice, la frayeur mêlée d'espoir de Moïra, la suffisance de Pytki et de Syl, son acolyte élémental, posté non loin.

Nous échangeâmes un nouveau regard et nous relevâmes avec une lenteur calculée, dans un silence absolu, tandis qu'émergeait du sol l'extraordinaire machine, dont nous avions vu le reflet cinq fois auparavant. Elle se dressa, imposante et incongrue, sur une stèle de pierre polie, devant les gigantesques portes d'ébène, de métaux précieux et d'ivoire qu'elle gardait.

— Tu as devant toi les portes que tu as si longtemps cherchées, Sevastyan Pytki, déclarai-je. Oui, nous savons ce que tu comptes faire une fois qu'elles seront ouvertes. Comme tu l'as prévu, nous sommes là pour t'en empêcher. À présent, que vas-tu décider ? Il est encore temps de faire marche arrière.

— Actionne la machine, aboya Pytki, son excitation à peine dissimulée.

Syl posa une main sur son épaule.

— Demande-leur d'actionner la machine ensemble, murmura-t-il, son regard sournois nous englobant. Je te l'ai dit, deux Drockheads valent mieux qu'un. La machine liera leur sort.

Pytki ordonna, et Dimitri et moi avançâmes vers la curieuse mécanique. Nous sortîmes les artefacts du sac de sport, et un homme de Pytki nous apporta le masque de jade, volé par Syl au Mexique, ainsi que la partition

dérobée à Prague. Par un prodige – ou plutôt par magie –, Dimitri trouva la statuette d’Aphrodite au fond du sac. Il se tourna vers Alice, qui lui adressa un clin d’œil rapide et discret, sa main droite s’agitant, comme engourdie.

Maintenant que tous les artefacts étaient réunis, il ne nous restait plus qu’à les assembler. Avec l’image de leurs reflets en tête, Dimitri et moi disposâmes les pièces avec précision. L’orgue de barbarie, première pièce de notre quête, formait le cœur de l’engin. Le bâton de Beralku, avec sa forme de boomerang, s’enclencha comme une clé. La serpe du Bélier s’imbriqua comme une pièce de rotation. Le masque de jade trouva sa place dans un espace découpé au centre de l’orgue. La statuette d’Aphrodite servit de contrepoids, tandis que la Roue du Samsāra se positionna devant le masque, tel un engrenage complexe. Enfin, Dimitri glissa la partition dans le boîtier de l’orgue.

La machine était complète. Pendant quelques secondes, tous retinrent leur souffle, tendus dans l’attente de l’inconnu. Mais rien ne se passa, et seuls Dimitri et moi savions pourquoi.

Ce fut alors que Félicie, la grande administratrice d’Outremonde, fit son entrée en grande pompe, surgissant devant les portes dans un costume de cuir noir, accompagnée d’une petite armée de cerbères de l’au-delà. Même pour un élémental endurci comme Syl, la vision de celle qui l’avait enfermé au Cillìn fit naître dans son cœur une étincelle d’appréhension. Pytki, lui, resta impassible, confiant en son plan et en l’armée

d’humains et d’élémentaux renégats qu’il avait rassemblée avec Syl.

— Des profanes tels que vous ne franchiront pas ces portes, proclama Félicie, sa voix grondante résonnant avec une puissance surnaturelle.

— Vous pouvez garder vos discours grandiloquents, gardienne. Oui, je sais qui vous êtes, rétorqua Pytki. Ces portes s’ouvriront devant moi lorsque j’aurai offert le sacrifice ultime.

— Votre serviteur vous a bien informé, mais même cet élémental corrompu n’a pas toutes les réponses, contra Félicie, son regard perçant comme une lame. Vous ne sauriez vous mesurer à notre champion.

Je sentis un respect renouvelé pour la grande administratrice s’imposer à moi, mêlé d’une pointe de fierté. Le champion d’Outremonde, c’était moi. Cela me flattait au moins l’ego, même si les conséquences de ce titre pesaient lourd.

— C’est pourquoi je n’ai aucune intention de combattre votre champion, poursuivit Pytki, ne voyant pas que Félicie le menait exactement où elle voulait. Le duel du Sacrifice se déroulera entre Lazare et le nouveau Drockhead, monsieur Valesky.

— Eh, mon gros, faudrait voir à ne pas pousser, intervint Dimitri, adoptant un ton provocateur loin de son flegme habituel. Rien ne m’oblige à obéir à tes caprices.

Pytki leva une main, et l’homme près de Moïra plaça

une lame sous sa gorge diaphane.

— Très bien, acceptai-je, pâlissant. Inutile d'en venir aux menaces. Je combattrai Dimitri, et que le meilleur d'entre nous gagne.

— Je ne pense pas que tu aies bien compris, Lazare, reprit Pytki, sa voix fielleuse. Je ne veux pas seulement un combat. J'exige un match à mort.

« La vérité est le point d'équilibre de deux contradictions. »

Proverbe Chinois



Lazare Donatien

Episode 13

*Les Portes
d'Outremonde*

L'Intégrale



Chapitre 1

Un silence pesant, chargé d'une tension presque palpable, accompagna les dernières paroles de Sevastyan Pytki, son ultimatum résonnant comme un glas dans l'air glacé du Sidh des Danaan. L'ombre des gigantesques portes d'Outremonde semblait s'étendre, menaçante, sur la colline, amplifiant l'enjeu de cet instant décisif.

Dimitri et moi échangeâmes un regard furtif, nos esprits alignés dans une compréhension tacite. Nous avions anticipé depuis longtemps que Pytki nous imposerait cette épreuve cruelle, et Félicie, avec une ruse magistrale, l'avait conduit là où elle le souhaitait. Le plan qu'elle nous avait dévoilé – un échiquier complexe tissé de stratégie et de sacrifice – devait être suivi à la lettre. Chaque geste, chaque mot comptait désormais.

Mes yeux se posèrent sur Moïra, toujours attachée au rocher saillant, son visage émacié marqué par l'épuisement. Ses larmes, mélange de frustration, de colère et de panique, brillaient dans la lumière pâle, mais je devinai dans son regard une lueur de courage indomptable. Pytki lui avait rendu la bague de fiançailles que je lui avais offerte, un acte cruel destiné à me provoquer.

Sa détresse me transperçait, et une vague de culpabilité

me submergea – je m'en voulais de l'avoir laissée si longtemps entre ses mains. Pourtant, je sentais aussi son imploration silencieuse : nous sortir tous de ce piège indemnes. Je puisai dans mes réserves pour lui transmettre, par un regard intense, une assurance que je peinais à ressentir moi-même, une promesse de victoire contre l'ombre qui nous enserrait.

Profitant de ce flottement, Félicie brisa le silence, son autorité fendant l'air comme une lame.

— Un duel de sacrifice n'aura lieu qu'en respectant les règles ancestrales d'Outremonde, proclama-t-elle, sa voix grondante vibrant d'une puissance surnaturelle, résonnant jusqu'aux confins de la dimension. Cela inclut que celui qui exige ce duel devra s'y plier, appuya-t-elle, ses prunelles flamboyantes fixées sur Pytki, un jugement implacable dans le regard.

Pytki tenta de soutenir cette intensité, mais son assurance vacilla, ne tenant qu'un instant avant qu'il ne se tourne vers Syl, cherchant un appui.

— Nous connaissons ces règles et les acceptons, certifia l'élémental, sa voix mielleuse teintée d'une malice calculée. Et nous voulons à notre tour invoquer la règle du sépulcre en complément.

Les mâchoires de Félicie se crispèrent, son expression se durcissant, une ombre de contrariété traversant son visage. La règle du sépulcre, une clause rare et redoutée, venait de compliquer l'équation.

— Qu'il en soit ainsi ! tonna-t-elle, claquant des mains.

Un frisson parcourut l’assemblée lorsque la coupole, jusqu’alors invisible, se révéla dans une teinte violette translucide, enveloppant la colline d’une aura mystique.

— Que les combattants de chaque armée se retirent aux limites du cercle et y restent cantonnés jusqu’à nouvel ordre, ordonna Félicie, son ton ne souffrant aucune contestation. Ne doivent rester au centre que le juge – rôle qui m’incombe –, les combattants Drockheads et les requérants du duel.

Les trois factions armées – les cerbères de Félicie, les renégats de Pytki, et les hommes de Roger – se replierent aux confins du cercle, leurs pas résonnant dans le silence tendu. Nous nous retrouvâmes à six au centre, près de la stèle de pierre polie où trônait la machine, ses contours dorés scintillant au soleil, immuables.

Moïra, toujours attachée, semblait oubliée dans l’agitation. Pytki et Syl, leur attention concentrée sur Dimitri, Félicie et moi, ne prenaient plus attention à leur otage. Je jetai un regard discret à Zeph, tapi dans l’ombre, certain qu’il saurait saisir l’opportunité lorsque le combat battrait son plein.

Félicie, imposante dans son rôle de juge, monopolisa l’attention, sa voix résonnant comme un décret divin.

— Adversaires Drockheads, je vous rappelle que seules vos armes sont autorisées. Vous ne devez user de votre magie que pour invoquer ces armes, jamais l’un contre l’autre. Comme vous le savez, un Drockhead ne doit en aucun cas ôter la vie. Cependant, la règle du sépulcre

ayant été invoquée, ce combat ne s'arrêtera pas au premier sang, comme dans un duel classique, mais à la première blessure mortelle infligée. Une fois le conflit engagé, les requérants ne doivent ni bouger ni parler, sous aucun prétexte, jusqu'à ce que le juge déclare le combat terminé. Si l'un des requérants déroge à cette règle, ils remplaceront sur-le-champ les combattants dans l'arène, se retrouveront dans le même état que les duellistes, et termineront le combat avec leurs propres armes jusqu'à la première blessure mortelle. Participants ! Hochez la tête pour montrer que vous avez compris et accepté les règles.

Chacun de nous acquiesça en silence, l'air chargé d'une gravité écrasante. Félicie se plaça face à nous, son regard perçant scrutant chaque âme présente. Elle leva le bras droit, un geste solennel suspendant le temps. Dimitri et moi prîmes nos positions, nos yeux rivés sur elle, nos cœurs battant à l'unisson.

Puis, tel un couperet, son bras s'abattit, déclenchant le début des hostilités, un écho retentissant dans l'arène où le destin d'Outremonde allait se jouer.

Chapitre 2

Notre utilisation de la magie était certes restreinte, mais nous avions tout le reste pour mener notre jeu à bien. Et Dieu sait si l'homme avait su se montrer imaginatif au fil des siècles pour trouver différentes façons d'occire son prochain !

— Qui aurait cru que nous devrions un jour nous faire face de cette façon, n'est-ce pas ? lançai-je, sur un ton que j'espérais assez désinvolte pour masquer ma tension.

— De toutes les choses que j'ai vues et faites depuis que j'ai décidé de devenir ton apprenti, c'est sans doute la moins réjouissante, répliqua Dimitri, son calme apparent voilant une gravité profonde.

— J'en suis conscient. Idem pour moi, mais, continuai-je en invoquant un sabre de cavalerie dans ma main droite, sa lame scintillant dans la lumière violette du dôme, tu ne dois pas hésiter, parce que je ne le ferai pas !

— Nous sommes d'accord ! acquiesça Dimitri, invoquant à son tour une épée à deux mains, une pièce bien plus maniable que ce qu'elle était d'ordinaire, sa légèreté trahissant son choix calculé.

Je ne pus m'empêcher de ressentir une pointe de fierté. Mon ex-apprenti avait bien appris ses leçons, et son choix d'arme équilibrat le mien tout en tenant compte de ses capacités de combat. En effet, il n'avait jamais pratiqué ce genre d'escrime avant de me connaître, mais il avait démontré un talent inné lors de nos courtes sessions de mise en pratique.

Nous nous jaugeâmes, tournant l'un face à l'autre avec lenteur et précision, nos regards scrutant chaque geste de l'autre. Je devinai que Dimitri ne donnerait pas l'assaut le premier ; je pris donc l'initiative. Le choc des lames résonna dans la plaine silencieuse : le duel était lancé.

Nous échangeâmes une pluie de coups à un rythme soutenu, et ce fut Dimitri qui m'infligea une première blessure au bras gauche. Dès que mon sang toucha terre, des notes aériennes s'élevèrent de l'orgue transformé, emplissant le dôme translucide d'une mélodie étrange et envoûtante.

La musique céleste accompagnant désormais notre duel, Dimitri et moi redoublâmes d'efforts. Chacun de nos coups nous infligea de multiples blessures, douloureuses mais non mortelles. Les requérants, Pytki et Syl, ne perdaient pas une miette de nos échanges, leur attention tout entière fixée sur nous, figés par l'interdiction de bouger ou de parler.

Profitant de l'atmosphère irréelle créée par la musique, Zeph, invisible, agit. Il trancha les liens de Moïra, laissant toutefois son bâillon en place pour éviter tout bruit. Rapide comme l'éclair, il la transporta hors du

dôme, l'entraînant vers le Manoir sans la moindre hésitation.

En tant qu'esprit vagabond, Zeph était le seul capable de ce tour, car Félicie, en administratrice avisée, avait invoqué un dôme dimensionnel conçu pour permettre cette manœuvre, en accord avec notre plan.

La libération de Moïra eut l'effet escompté. Un homme de l'armée ennemie donna l'alerte, et Sevastyan Pytki, oubliant toute prudence, commit l'irréparable.

— NON ! hurla Syl, tandis que Pytki faisait volte-face, constatant la disparition de son otage.

À peine eurent-ils transgressé les règles du duel de sacrifice qu'ils se retrouvèrent dans l'arène à notre place, blessures comprises. N'était-ce pas là le but de nos efforts, après tout ? À les voir grimacer de douleur, ma culpabilité pour n'avoir pas retenu mes coups contre Dimitri s'évanouit, remplacée par une sombre satisfaction.

La lueur fugace dans les yeux de Dimitri me confirma qu'il partageait ce sentiment. Obligés de se battre, Pytki invoqua une hache à double tranchant, et Syl un fléau d'armes, leurs mouvements alourdis par nos blessures héritées. Profitant de pouvoir parler, ils exhortèrent leurs troupes à se lancer dans la mêlée.

En quelques secondes, le dôme se transforma en un champ de bataille médiéval, les armes à feu rendues inopérantes par la magie de Félicie. L'orgue, infatigable, continuait d'égrener ses notes lacinantes.

Un Drockhead n'était pas entraîné à tuer, mais savait se défendre. Rejoints par les guerriers de Roger et les cerbères de Félicie, Dimitri et moi infligeâmes des blessures redoutables aux élémentaux et humains renégats, sapant leur ardeur avec une efficacité implacable.

Le combat ne faiblissait pas, chaque camp, constraint au corps-à-corps et à l'arme blanche, atteignant peu à peu l'épuisement. Sentant peut-être la défaite approcher, Syl asséna un coup brutal de son fléau à trois pointes acérées à Pytki, lui arrachant une partie du flanc droit. Sevastyan, interloqué, s'effondra à genoux, du sang s'écoulant de sa blessure.

— Qu'est-ce que tu fais ? articula-t-il avec peine, fixant celui qu'il croyait être son allié. Sauve-moi !

— C'est trop tard, répondit Syl, glacial. Je conquerrai Outremonde sans toi, ajouta-t-il, invoquant un javelot d'acier.

Ayant blessé Pytki à mort, Syl mit fin au duel, libéré des règles. Il lança son javelot dans ma direction avec une force surnaturelle. Malgré l'alerte hurlée par Dimitri, je n'eus pas le temps d'esquiver le projectile. La pointe aiguisée traversa juste au dessus du thorax me clouant au sol.

La douleur, fulgurante, irradia dans tout mon corps, le sang s'écoulant d'une plaie béante. Dimitri me rejoignit au pas de course, essayant de stopper l'hémorragie avec précaution.

— Foutu destin, hein ? grommelai-je, la voix faible. J'ai bien cru un instant que j'allais y échapper.

— Arrête de parler, reste tranquille et laisse-moi essayer de te sauver, d'accord ? rétorqua Dimitri, s'activant pour endiguer l'hémorragie.

Je savais que ma blessure était mortelle, et mes pensées s'envolèrent vers Moïra. Elle allait m'en vouloir, c'était sûr ! Alors que la douleur menaçait de m'engloutir, l'orgue intensifia sa mélopée, devenant presque assourdissante.

Les gigantesques portes d'ébène d'Outremonde commencèrent à s'ouvrir, déclenchant une cohue monstrueuse : les ennemis se ruèrent vers la brèche comme des possédés, tandis que les cerbères s'employaient à leur barrer la route. Puis, dans un tour de magie orchestré avec précision, les anciens apparurent, formant un cercle protecteur autour de Dimitri et moi, dos à nous, leurs silhouettes irradiant une puissance divine immémoriale.

Chapitre 3

Je reconnus Ram le Bélier, sa silhouette imposante irradiant une aura de puissance brute, et devinai que les jumeaux aux allures aborigènes à ses côtés étaient les Djanggawul, leurs regards empreints d'une sagesse ancestrale. Puis vinrent Chilam Balam, drapé dans un manteau de mystères mayas, Aphrodite, dont la présence vibrait d'une grâce divine, et le Rishi, dont l'austérité semblait contenir l'éternité.

Rassemblés pour la première fois depuis des siècles, les anciens formaient un tableau impressionnant, leurs énergies convergeant dans une harmonie presque palpable. Mais ce n'était pas le moment de s'extasier. Les portes d'Outremonde s'étaient ouvertes, révélant leurs secrets pour la première fois depuis la création de ce royaume, une brèche béante menaçant l'équilibre du monde.

Les anciens n'avaient pas une seconde à perdre. Combinant leurs magies – si différentes et pourtant si complémentaires –, ils pétrifièrent d'un seul geste tous les combattants sous le dôme, moi compris, à l'exception de Dimitri, leurs silhouettes figées dans une gangue de pierre luisante. Une mesure temporaire, mais d'une efficacité redoutable, suspendant le chaos en un instant.

Le danger immédiat écarté, les conditions enfin réunies, ils s'attelèrent à leur tâche principale : restaurer l'équilibre d'Outremonde et le sceller pour l'éternité, une mission dont l'ampleur semblait défier le temps lui-même.

Je ne sais si ce fut le cas pour tous – sans doute pas –, mais, prisonnier de ma gangue de pierre, je pus assister à l'action, spectateur d'un spectacle surnaturel. Peut-être par un effet de la pétrification, mon sang avait cessé de couler, et la douleur s'était évanouie. Ou alors – hypothèse plus troublante –, étais-je déjà mort, mon esprit errant dans un ultime mirage ? La frontière entre la vie et la mort semblait s'effilocher, et je me demandais si les anciens m'avaient accordé ce sursis pour contempler la phase finale de notre quête.

Je vis Dimitri s'élever du sol, son aura de Drockhead, pleinement éveillée, l'enveloppant comme un cocon de lumière crépitante, un feu de Bengale humain pulsant d'une énergie brute. Les anciens, dos à lui, ne se retournèrent pas, leurs silhouettes immobiles irradiant une concentration absolue. Je compris qu'ils guidaient ce phénomène, orchestrant l'ascension de Dimitri vers un pouvoir transcendant. Son aura crépita avec une intensité accrue, et je le vis hocher la tête avec une résolution farouche, comme en réponse à une voix inaudible. De la télépathie, sans doute ! Quel pacte silencieux avait-il scellé avec les anciens ? Ce mystère, je le savais, resterait à jamais hors de ma portée.

Un rayon d'énergie jaillit soudain du plexus de Dimitri, son visage se crispant sous l'effort. Le temps sembla se suspendre, puis s'accélérer dans un désordre déroutant,

oscillant entre un passé flou et une mosaïque de futurs possibles, chacun plus incertain que le précédent. Des visions fragmentées défilaient – des batailles anciennes, des triomphes, des tragédies – comme si Outremonde rejouait son histoire pour mieux se réinventer.

Après ce qui parut des heures, mais ne dura que quelques minutes, les anciens stoppèrent leurs manipulations temporelles. Dimitri redescendit avec légèreté, l'expérience l'avait certes abasourdi, mais il avait acquis une maîtrise totale de lui-même. Ses capacités d'adaptation, forgées par son éveil de Drockhead, semblaient défier toute limite, ou peut-être les anciens avaient-ils amplifié son essence.

C'est alors que je remarquai que les portes d'Outremonde commençaient à se refermer, leur grondement sourd résonnant comme un adieu. Une part de moi regretta presque que ce moment n'ait pas duré plus longtemps, tant il était chargé de mystère. Tout ça pour ça ? Mon sacrifice, cette blessure qui m'avait cloué au sol, avait-il été nécessaire à ce rééquilibrage, alors que tout semblait s'être résolu avec une telle aisance ?

Soudain, une brise fraîche, venue d'un ailleurs insondable, balaya le dôme, caressant les statues de pierre. Un à un, les combattants furent libérés de leurs prisons de granit, leurs silhouettes s'animant dans un frisson de vie. Tous, sauf Pytki, Syl et moi, toujours figés dans nos linceuls rigides. Avant que je puisse analyser davantage, une sensation d'envol m'envahit. Mon esprit, détaché de mon corps pétrifié, flottait dans un vide éthétré.

Que m'avaient réservé les anciens ? N'en avaient-ils pas fini avec moi ? Je regardai mon corps, immobile dans sa gangue, et compris que les anciens avaient séparé mon âme de mon enveloppe charnelle. Je voulus crier à Dimitri, lui dire que j'étais encore là, mais aucun son ne franchit mes lèvres.

Condamné à être un spectateur invisible, je me préparai à assister à l'issue de ce drame, suspendu entre l'espoir d'un miracle et la résignation face à un destin implacable.

Chapitre 4

Je vis Félicie s'approcher de moi, alors que je me retrouvais de nouveau aux côtés de Lazare, et je sentis sa main se poser sur mon épaule.

— Vous devez le laisser partir, Dimitri, intima-t-elle en baissant la voix, tandis que, prenant les devants, Ram le Bélier soulevait le cercueil improvisé de Lazare d'un simple geste de la main.

— Alors, il est... vraiment mort ? murmurai-je en me relevant, la gorge nouée. Je grimaçai, une soudaine vague de douleur ravivant toutes mes blessures, comme si elles s'étaient liguées pour me tourmenter. Je n'avais rien ressenti de tel lorsque je flottais dans les airs quelques instants plus tôt.

— Je vous avais prévenu que c'était la seule issue possible pour rétablir l'ordre, répondit Félicie, son ton sobre masquant une pointe d'impatience. Je vous aurais cru mieux préparé.

Je lui jetai un regard terne, teinté d'une rancune que je ne cherchai pas à dissimuler.

— Vous n'avez donc aucune émotion ? l'interpellai-je avec amertume, tout en suivant le monolithe où Lazare était enfermé. Ram le Bélier, rejoint par les autres

anciens, conduisait ce cortège funèbre, étrange et solennel.

— Avons-nous eu tort de croire jusqu'au bout qu'une échappatoire était possible ? repris-je, la voix tremblante. Allez-vous me dire qu'il méritait ce sort ? terminai-je, un ton plus haut, alors que la colère et un profond sentiment d'injustice m'envahissaient.

— Ne prenez pas ce ton avec moi, jeune Drockhead, me rabroua Félicie avec sévérité. Sachez que mes pensées importent peu, confia-t-elle, jetant un bref regard vers la dépouille de granit. Seule la préservation de l'équilibre compte. Le sacrifice de Lazare était la seule solution pour restaurer Outremonde. Maintenant que c'est fait, votre monde est lui aussi hors de danger à présent. Réfléchissez à cela et montrez plus de reconnaissance envers votre mentor !

— Vous n'aviez pas mentionné les conséquences sur ce monde, relevai-je, l'amertume toujours présente. Je tâchai de ravalier mon indignation, m'efforçant d'agir comme Lazare l'aurait souhaité. Je serrai les poings à cette pensée, refusant d'admettre qu'il n'était plus là.

— Vous manquez encore d'expérience dans votre nouvelle fonction, poursuivit Félicie, retrouvant son calme. Vous savez que Lazare et moi divergions souvent, mais il comprenait les tenants et les aboutissants de cette affaire. Son sacrifice n'en a pas été plus facile, mais il avait un sens aigu de son devoir et de sa fonction. Il était Drockhead, conclut-elle d'une voix cassante, mettant fin au dialogue.

Nous escortâmes Lazare jusqu'à la stèle de l'orgue en silence. Je remarquai alors que l'instrument avait cessé de jouer, son silence amplifiant la gravité du moment. Les anciens firent disparaître l'incroyable machine dans les profondeurs de la terre, puis placèrent Lazare sur la pierre plate, désormais déserte.

— Le grand protecteur recevra ici les hommages du peuple d'Outremonde jusqu'à demain minuit, annonça Ram le Bélier à l'assemblée, sa voix de stentor résonnant avec autorité. Faites-lui honneur ! ajouta-t-il, touchant la main rigide de Lazare, qui se libéra de sa gangue minérale. Il se tourna vers moi. Quant à toi, Naturel Dimitri, je te remercie au nom de tous. Tu as prouvé ta valeur. Tu es désormais un Drockhead à part entière. Sois fier de ta fonction et de ce que tu es devenu !

— Merci, articulai-je, la voix rauque, mais le cœur n'y était pas. Une fatigue abyssale m'envahissait.

Aphrodite s'avança vers moi, sa présence rayonnante contrastant avec l'atmosphère lourde.

— Je te remercie aussi en mon nom, Naturel, pour avoir accepté ton rôle. Je suis à nouveau libre, et c'est en grande partie grâce à toi.

La gorge nouée, je ne trouvai rien à répondre à la déesse, qui m'adressa un sourire lumineux avant de s'éloigner avec les autres anciens.

Resté seul près de la dépouille de Lazare, je ressentis le besoin de vérifier par moi-même si tout cela était réel.

Il avait l'air paisible, comme endormi, son teint crayeux et ses yeux clos ne portant plus trace de blessure. Je touchai son bras et retirai ma main aussitôt : il était froid comme le marbre.

Soudain, Alice surgit à mes côtés, effleurant mon épaule. Je sursautai, sa discrétion m'ayant pris par surprise. Je tournai mon visage vers elle, la laissant me scruter en silence. Contre toute attente, elle passa ses bras autour de mon cou et m'attira à elle sans un mot. Épuisé, je me laissai faire, enfouissant mon visage dans son épaule, la serrant avec force. Elle glissa doucement sa main dans mes cheveux, comme pour apaiser un enfant. Après une longue étreinte, je me dégageai et lui adressai un faible sourire.

— Vous êtes sacrément amoché, fit-elle remarquer avec douceur.

— Vous n'êtes pas mal non plus, répondis-je après l'avoir observée un instant. Je revis en mémoire son combat acharné contre les hommes de Pytki. Vous êtes une sacrée guerrière, ajoutai-je.

— Mon père voulait que je sache me protéger, répliqua-t-elle avec un léger haussement d'épaules.

— Il a bien fait.

Alice approuva d'un petit mouvement de tête et posa sa main sur celle de Lazare.

— J'aurais aimé discuter de tant de choses avec vous, murmura-t-elle, les larmes aux yeux.

Aucun autre son ne sortit de sa bouche. Je pris sur moi pour entourer ses épaules de mon bras.

— Nous y allons ? lui demandai-je doucement.

Chapitre 5

La force d'un être humain réside souvent dans sa capacité à rebondir et à avancer malgré les épreuves. Cette résilience rend la perte d'un être cher plus supportable, mais dans l'ombre du deuil, chaque pas semble peser une éternité.

Trois jours avaient passé depuis la bataille du Sidh des Danaan, et nous étions revenus au Manoir de Lazare – Zeph, Moïra, Alice et moi. L'atmosphère du lieu, autrefois vibrant de l'énergie ironique de Lazare, était désormais empreinte d'un silence oppressant, comme si les murs eux-mêmes pleuraient son absence. Moïra, brisée par la nouvelle de la mort de son fiancé, s'était murée dans un mutisme douloureux.

Zeph, fidèle valet au tempérament grincheux, ne quittait presque pas son chevet, veillant sur elle dans la chambre d'Ivoire où il l'avait installée avec une sollicitude inattendue. Elle s'alimentait à peine, retrouvant un semblant de force physique, mais son moral sombrait, nous plongeant tous dans une inquiétude muette. Si seulement j'avais pu invoquer l'esprit de Lazare pour apaiser Moïra ! Hélas, les circonstances uniques de sa disparition – son âme projetée au-delà des frontières de l'éternité – rendaient mes tentatives vaines, chaque invocation se heurtant à

un vide insondable.

Lorsqu'elle nous avait exposé le plan d'Outremonde, Félicie m'avait pris à part. Lazare, avec une gravité rare, m'avait chargé de veiller sur ses affaires si son destin s'accomplissait. Fidèle à cette promesse, je décidai ce jour-là de me rendre au Passage, la boutique d'antiquités de Lazare, un lieu où son esprit semblait encore flotter parmi les reliques poussiéreuses.

Les étagères, négligées depuis des semaines, portaient une fine couche de poussière grise, comme un voile de deuil. Je retirai le panneau « vacances » et ouvris grand les fenêtres donnant sur la rue, ainsi que celles de l'arrière-boutique, laissant un courant d'air frais chasser l'odeur de renfermé. Retroussant mes manches, je me mis à l'ouvrage. Un peu de ménage, pensai-je, m'aiderait à ordonner mes pensées, tandis que mes mains s'activaient à redonner vie à ce bric-à-brac figé dans le temps.

Absorbé par mes réflexions, j'époussetais les étagères depuis un moment lorsque Zeph se matérialisa devant moi, son apparition soudaine brisant le silence.

— Eh là, vas-y mollo sur les apparitions intempestives ! râlai-je, agacé de m'être laissé surprendre.

— Que Monsieur me pardonne, répondit Zeph, son ton grincheux teinté d'une urgence rare, mais j'ai cru bon de l'informer que Mlle Moïra vient d'avoir une crise de convulsions. Mlle Alice a pris l'initiative d'appeler une ambulance, et elles ont emmené Mlle Moïra à la clinique la plus proche.

— Bon sang, quand est-ce que ça s'est passé ? demandai-je, me lavant les mains à la hâte avant de rabaisser mes manches, l'inquiétude montant en moi comme une vague.

— L'ambulance vient de partir, et Mlle Alice les a accompagnées.

— D'accord, nous partons sur-le-champ...

— Pardonnez-moi, Monsieur, m'interrompit Zeph, mais Mlle Alice a insisté pour que vous restiez ici. Elle m'a chargé de vous prévenir et de vous demander d'attendre. Elle pense que votre présence n'aidera pas à la guérison de Mlle Moïra.

Aussi douloureux que ce fût à admettre, l'analyse d'Alice était juste. Moïra me tenait en partie responsable de la mort de Lazare et n'avait pas prononcé un mot en ma présence depuis notre retour. Son attitude n'était pas raisonnable, mais je la comprenais. J'espérais qu'avec le temps, elle retrouverait des dispositions plus apaisées.

— Depuis quand obéis-tu aux ordres de quelqu'un d'autre que Lazare ? rétorquai-je, piqué, ma mauvaise humeur perçant malgré moi.

— Depuis que je trouve ces ordres sensés, Monsieur, répondit Zeph avec sa retenue habituelle, une lueur d'ironie dans son regard spectral.

J'éclatai d'un rire bref, dénué de joie, et m'assis sur un siège, invitant Zeph à faire de même.

— Nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de discuter de tout ce qui s'est passé depuis l'Irlande, repris-je, cherchant un semblant de sérénité. Si nous profitions de ce moment ?

— Il est temps, en effet, acquiesça Zeph. Monsieur m'a laissé plusieurs messages et instructions à votre attention, Monsieur Dimitri. Cependant, il m'a demandé d'attendre que vous en manifestiez le souhait.

— Pourquoi ne suis-je pas surpris ? soupirai-je, secouant la tête, un sourire amer aux lèvres. Vas-y, je t'écoute.

— Avant tout, je dois préciser que Monsieur m'a fait suivre des études de notaire, et je suis assermenté. C'est donc en cette qualité que je m'adresse à vous.

— Lazare t'a confié un testament ? questionnai-je, surpris.

— C'est exact, et il s'est assuré que je le connaisse par cœur.

— Typique de lui, acquiesçai-je, un mélange de tristesse et d'admiration dans la voix.

— Je ne peux que vous donner raison, Monsieur Dimitri, approuva Zeph, une note de nostalgie dans son ton.

J'hésitai entre rire et compassion. Lazare avait toujours eu le don de tourmenter son valet, mais je gardai mes réflexions pour moi. Zeph poursuivit.

— Monsieur vous lègue le Manoir ainsi que le Passage et tout ce qu'ils contiennent. En ce qui me concerne, il vous laisse le choix de négocier ou non mon statut avec Miss Pindragon. C'est à vous de décider si je retourne à Outremonde ou si je reste à vos côtés. Pour Mlle Moïra, il vous demande de veiller sur elle en toute discréction. Enfin, pour Mlle Alice, il vous invite à être honnête avec elle et à la garder près de vous, car elle est une alliée précieuse. Le testament, comme vous le constatez, est simple. La décision de le suivre vous appartient, mais je dois vous demander une réponse dans un délai de sept jours à compter de cet instant.

— Que se passe-t-il si je décide de ne rien garder ?

— Monsieur m'a chargé de revendre ce qui peut l'être et de conserver le reste en lieu sûr pour votre usage éventuel. L'argent ira à Mlle Moïra si elle l'accepte, sinon à une fondation de son choix. Pour Mlle Moïra, Mlle Alice et moi, je m'occuperai de nous au mieux. Monsieur savait que je ne pourrais pas accomplir ces tâches aussi bien que vous, d'où cette liberté.

— Je vois... Donc, j'ai sept jours pour réfléchir, c'est bien ça ?

— En effet, Monsieur.

— Très bien, Zeph, merci de m'avoir transmis tout ceci. Je te promets de te donner ma décision au plus vite.

— Entendu. Je vais me retirer pour attendre le retour de ces dames ou, à défaut, de leurs nouvelles. Je vous tiendrai informé, quoi qu'il arrive.

— Merci. Oh, une dernière question !

— Oui ?

— Oublie les considérations annexes et parle sans détour. Que préférerais-tu pour toi-même ? Rester ? Retourner à Outremonde ? Je pourrais aussi négocier ta liberté auprès de Miss Pindragon. Les choses ont changé depuis ton entrée au service de Lazare. As-tu envisagé cette option ?

Zeph me dévisagea, une expression de surprise profonde sur son visage spectral.

— Non, répondit-il enfin, pas un instant.

— Très bien. Que penses-tu d'y réfléchir et de me donner ta réponse lorsque je te transmettrai la mienne pour le testament ?

— J'y réfléchirai, Monsieur. Merci.

Chapitre 6

Zeph parti, je repris mes tâches ménagères, un balai à la main, l'esprit alourdi par le poids du testament. Après tout, j'avais pris quelques jours de congé au bureau, et ma présence ne semblait pas requise au Manoir dans l'immédiat. Autant occuper mon temps à redonner un semblant de vie au Passage, ce lieu où l'âme de Lazare semblait encore murmurer parmi les reliques. Mais avant de m'y replonger, une affaire restait à régler, une présence que je sentais planer dans l'ombre.

— Je ne pensais pas vous revoir si tôt, lançai-je, m'adossant au comptoir face à l'entrée de l'arrière-boutique, un sourire narquois aux lèvres.

Félicie Pindragon se matérialisa devant moi, sa silhouette imposante enveloppée de cuir vert, une aura d'autorité presque palpable émanant de sa présence.

— Vos sens de Drockhead se sont ancrés en vous, observa-t-elle, sa voix calme teintée d'une pointe d'approbation. Quand avez-vous perçu ma présence ?

— Pendant que Zeph me parlait du testament de Lazare, répondis-je, croisant les bras. À propos, puisque vous avez tout entendu, avez-vous quelque chose à dire à ce sujet ?

— Ce n'est pas pour cela que je suis ici, répliqua-t-elle, son regard perçant fixé sur moi. Je viens vous informer que la sentence prononcée contre Sevastyan Pytki et Syl l'élémental a été exécutée.

— La peine capitale, c'est bien ça ? demandai-je, une note d'amertume dans la voix, l'écho de leur trahison encore vif.

— En effet.

— Je trouve que la mort est un châtiment trop doux pour eux, si vous voulez mon avis.

Félicie arqua un sourcil, un sourire énigmatique effleurant ses lèvres.

— Êtes-vous sûr de comprendre ce que signifie la peine capitale à Outremonde ? Vous semblez croire qu'ils sont morts et que cela s'arrête là.

Je la regardai, perplexe, une ombre de doute traversant mon esprit.

— Que voulez-vous dire ? Bien sûr que la peine capitale signifie la mort dans mon dictionnaire !

— Pas à Outremonde, corrigea-t-elle, son ton prenant une gravité sinistre. Ce châtiment, si peu invoqué qu'il est presque oublié, ne se limite pas à la mort. Les condamnés ne disparaissent pas tout à fait. Ils sont bannis du cycle humain pour l'éternité, leurs âmes privées à jamais des frontières de l'éternité. En pratique, ils deviennent des spectres enfermés dans une cellule conçue pour eux, au cœur des limbes profondes.

Ils passeront le reste de leur existence en leur propre compagnie, seuls dans un néant sans fin. Croyez-moi, la mort est infiniment plus clémence, conclut-elle, une lueur sombre dans les yeux.

Un frisson me parcourut.

— Je vois... Je reconnais que le véritable sens de cette sentence m'avait échappé. Et, sans vouloir vous offenser, même en tant que Drockhead, je me réjouis qu'ils ne s'en soient pas tirés à si bon compte.

— Votre nouveau rôle ne vous interdit pas d'avoir vos propres opinions, bien au contraire, répondit Félicie, une note amusée dans la voix. Mais votre méconnaissance de ce châtiment prouve que Lazare n'a pas eu le temps de vous transmettre tout son savoir. Dans ces conditions, je vous recommande d'accepter les termes du testament. Le Manoir est lié à Outremonde, et cette boutique offre une couverture idéale pour un Drockhead.

— J'ai déjà ma propre boutique à gérer, entre nous soit dit, rétorquai-je, un sourcil levé, jouant la carte du pragmatisme.

— Un homme de votre intelligence trouvera une solution profitable à tous, y compris à lui-même, répliqua-t-elle, un éclat dans son regard que j'aurais presque pris pour de l'humour si je n'avais pas su qui se tenait face à moi.

Je décidai de la prendre au jeu, un demi-sourire aux lèvres.

— Admettons que j'accepte. Outremonde serait-il prêt à faire un effort et à libérer Zeph si je le demandais ? lançai-je, adoptant le ton d'un négociateur aguerri.

Félicie marqua une pause, son expression trahissant une réflexion fugace.

— Cela pourrait s'arranger, répondit-elle, sérieuse, après un bref instant.

— Vous êtes prête à tout pour garder vos Drockheads à l'œil, ou c'est juste moi ? répliquai-je, un sourire narquois masquant ma surprise.

Lazare m'avait raconté comment il avait obtenu Zeph comme aide, et je devinais le prix que cette concession coûtait à Félicie.

— Lazare était important et traité comme tel. Vous l'êtes tout autant. Il ne s'agit pas de favoritisme, comme vous semblez le penser, mais d'une question de sécurité, pour vous comme pour Outremonde, précisa-t-elle, son ton ferme dépourvu d'ambiguité.

— Je prends note, dis-je, pesant ses mots. Je vous transmettrai ma réponse une fois ma décision prise.

— Je n'en attends pas moins de vous, conclut-elle, s'évanouissant sous mes yeux, son départ laissant un vide chargé de l'écho de ses paroles.

Chapitre 7

Après la journée que j'avais passée, alourdie par le poids des révélations et des décisions à venir, je décidai de ne pas faire un détour par le Manoir ce soir-là, mais de rentrer dans mon appartement, un havre de solitude où je pourrais laisser mes pensées s'apaiser. Alice m'avait appelé en début de soirée pour m'informer que l'hôpital gardait Moïra en observation pour la nuit, son état nécessitant une vigilance accrue.

Je me servis un verre de whisky – un millésime japonais à l'arôme non tourbé, mêlant force brute et délicatesse suave, un choix que Lazare aurait approuvé avec son ironie coutumière. M'installant dans mon canapé, la tête reposant sur l'appuie-tête, je laissai mes pensées tourbillonner, un maelström d'émotions et de souvenirs se mêlant dans un cyclone intérieur.

Je ne sais combien de temps je m'étais perdu dans cette rêverie lorsque la sonnette retentit, brève et tranchante, me tirant de mes pensées. Je me levai, un pressentiment guidant mes pas vers la porte, sachant d'instinct qui se tenait de l'autre côté.

— Bonsoir, Alice, la saluai-je en m'effaçant pour la laisser entrer, un sourire fatigué mais sincère aux lèvres. Que me vaut cette visite tardive ?

— Bonsoir, Dimitri, répondit-elle, son petit sourire las trahissant l'épuisement de cette journée éprouvante. Est-ce que je vous surprendrai beaucoup si je disais que j'avais juste besoin de parler ?

Je l'observai un instant, refermant la porte derrière elle, son regard franc empreint d'une vulnérabilité qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

— À dire vrai, pas vraiment, confirmai-je à mi-voix, une note de compréhension dans le ton. Entrez, donnez-moi votre veste et installez-vous, l'invitai-je en désignant le salon. Je vous sers quelque chose ?

— La même chose que vous, répondit-elle après un coup d'œil à la table basse où trônait mon verre, une lueur amusée dans les yeux.

— Entendu.

Je lui servis un verre de whisky et m'installai en face d'elle, jambes croisées, un bras reposant sur le dossier du canapé, mon verre dans l'autre main. C'était la première fois qu'Alice venait chez moi, et je lui laissai un moment pour examiner la pièce, s'acclimater à cet espace qui portait encore les traces de ma vie d'avant – avant Lazare, avant Outremonde.

— Vous avez du goût, constata-t-elle avec simplicité, son regard parcourant les meubles épurés et les touches discrètes de décoration.

— Merci, dis-je, notant avec satisfaction que son expression s'adoucissait, signe que ma stratégie pour la mettre à l'aise fonctionnait. Mais vous n'êtes pas venue

parler déco, n'est-ce pas ? amorçai-je avec tact, un sourire complice aux lèvres.

— Pas tout à fait, confirma-t-elle, son bref sourire fatigué s'accrochant à ses lèvres comme un vestige de sa résilience. Comment faites-vous pour supporter que Moïra refuse de vous parler ?

— J'essaie d'occuper mon esprit ailleurs, répondis-je, une pointe d'amertume dans la voix. Les préoccupations ne manquent pas ces jours-ci, ça aide ! Mais je mentirais si je disais que ça ne me touche pas. J'espère qu'elle finira par changer d'avis, avec le temps.

— Je vois... Et maintenant, que comptez-vous faire ?

— Lazare a laissé un testament. Zeph m'en a parlé aujourd'hui. J'ai sept jours pour décider de la suite.

— Vous m'en diriez davantage ? C'est peut-être trop demander ? s'enquit-elle, une lueur de curiosité hésitante dans les yeux.

Je pris un moment pour l'observer, pesant mes mots.

— Nous formons une équipe, non ? Ce soir ou demain, j'avais de toute façon l'intention de vous en parler, d'autant plus qu'une partie vous concerne.

— Ah bon ? Comment ça ? demanda-t-elle, son regard s'illuminant d'une surprise sincère.

— Lazare se faisait du souci pour vous. En résumé, il me demande de vous garder près de moi.

Alice me fixa, déconcertée, une émotion fugitive traversant son visage.

— C'est... très gentil de sa part d'avoir pensé à moi, mais je suis une grande fille vous savez, j'ai une vie en Corse, un appartement...

— Un très joli appartement, oui, je me souviens, dis-je avec un sourire, me rappelant mon court séjour en Corse. Mais répondez-moi franchement : si je vous demandais de vous établir ici, le feriez-vous ? Ou y réfléchiriez-vous, au moins ?

— Vous me proposez un travail ? questionna-t-elle, perplexe, ses sourcils se fronçant légèrement.

— Que diriez-vous de travailler au Passage ? La boutique d'antiquités de Lazare est... disons, connectée aux affaires de Drockhead.

— J'en ai entendu parler, oui, mais pourquoi moi ?

— Vous vous y connaissez bien mieux que moi en objets chargés d'histoire. Vous savez manier un ordinateur, donc gérer le quotidien de la boutique serait dans vos cordes. Et, ce qui ne gâte rien, vous avez un abord chaleureux. Les clients se sentiraient en confiance avec vous.

— Et comment ça fonctionnerait ? Vous dites que la boutique est liée aux affaires de Drockhead. Je serais censée vous contacter au moindre objet suspect ?

— C'est l'idée, oui, confirmai-je, un sourire en coin. Vous vous en doutez, j'ai l'intention de poursuivre mes

activités de Drockhead. Cela ne veut pas dire abandonner mon travail pour autant ni ce que j'ai créé, et votre aide au Passage me rendrait un fier service.

— Et c'est tout ? insista-t-elle, m'observant avec un calme scrutateur, une lueur d'espoir dans les yeux.

Je sentis que ma prochaine réponse pourrait sceller notre collaboration. Avec une sincérité totale, j'ajoutai :

— Nous formons une sacrée équipe, vous et moi. Et, pour être honnête, j'aimerais que ça continue ainsi.

Pendant quelques secondes, son visage resta impassible, ses yeux plongés dans les miens avec une intensité qui me donna des frissons. Puis, soudain, un sourire éclatant illumina son expression, faisant pétiller ses prunelles d'une joie contagieuse.

— Vous m'aiderez à organiser mon déménagement et mon installation ici, si j'accepte ? demanda-t-elle, une note joueuse dans la voix.

— Tout ce que vous voulez, confirmai-je avec un rire bref et soulagé.

— Vous devriez vous méfier de ce que vous promettez, renchérit-elle avec un clin d'œil joyeux.

— Vous savez ce qu'on dit : l'avenir appartient à ceux qui osent prendre des risques. Alors... avons-nous un accord ?

— Nous avons un accord, confirma-t-elle avec un gracieux hochement de tête, son sourire scellant notre

pacte.

— À la bonne heure ! m'exclamai-je, un élan de joie chassant la fatigue. Je lève mon verre à notre équipe !

Nous trinquâmes, le tintement des verres résonnant comme une promesse d'avenir, un nouveau chapitre s'ouvrant guidé par le legs de Lazare.

Chapitre 8

Le surlendemain, Alice et moi prenions le petit déjeuner au Manoir en compagnie de Zeph lorsqu'elle reçut un appel de l'hôpital.

Moïra s'était réveillée et demandait à la voir, à la suite des résultats des tests qu'elle avait passés l'avant-veille. Alice se prépara en hâte et je fis de même, bien décidé à l'accompagner malgré les réticences de Moïra à mon égard.

Nous arrivâmes dans sa chambre à peine un quart d'heure plus tard, où médecins et infirmières l'entouraient encore, tels un essaim affairé.

— Vous êtes de la famille ? questionna une infirmière en venant vers nous.

— En effet, répondis-je avec assurance. Que se passe-t-il ?

— Oh, rien de grave, rassurez-vous, mais puis-je vous demander d'attendre dans le couloir pour le moment ? Nous terminons les examens de routine avec la patiente, vous pourrez la voir après.

Alice et moi échangeâmes un regard inquiet, mais nous nous résolvâmes à obéir et à patienter dans le couloir.

Quelques minutes plus tard, l'essaim sortit de la chambre, nous laissant le champ libre. Alice me devança tandis que je refermais la porte derrière moi. Moïra avait été confortablement installée et affichait des couleurs plus saines que la dernière fois que je l'avais vue.

— Bonjour, Dimitri, fit-elle avec une amabilité qui me surprit, vu notre historique récent.

— Bonjour, Moïra, je suis content de vous voir. Comment vous sentez-vous ?

— Heureuse, répondit-elle avec une sérénité que je ne lui avais pas vue depuis bien longtemps.

Je m'étais attendu à beaucoup de choses, mais pas à cela. Que s'était-il donc passé ? La femme abattue d'il y a quelques jours avait disparu. Les médecins avaient-ils forcé la dose sur les antidépresseurs ?

— Les médecins nous ont dit qu'ils t'avaient communiqué les résultats des tests passés avant-hier. Tout va bien ? demanda Alice avec prévenance, révélant leur passage au tutoiement.

— Je vais très bien, nous rassura Moïra. J'ai la ferme intention de me rétablir, et ce, au plus vite. Tu peux arrêter de t'inquiéter, ajouta-t-elle avec un doux sourire, posant ses mains sur son ventre.

Je suivis le mouvement de ses mains, son sourire, et croisai le regard d'Alice, tout aussi interloquée que moi. Elle se lança.

— Avons-nous bien interprété ce que tu viens d'insinuer ? hésita-t-elle.

— Tout à fait ! confirma Moïra, radieuse.

— Wow ! Ça, pour une surprise ! m'exclamai-je, m'asseyant sur la première chaise à portée, tandis qu'Alice se jetait au cou de son amie.

— Félicitations, Moïra, c'est merveilleux ! s'écria-t-elle, lui plantant deux baisers sonores sur les joues.

J'aurais aimé faire de même, mais j'hésitais, incertain de la réaction de la future maman.

— Tu en es à combien ? reprit Alice, visiblement excitée par la nouvelle.

— Un peu plus de trois semaines, répondit Moïra avec indulgence face à la joie communicative d'Alice.

Je me décidai enfin à me lever pour m'approcher. Moïra me tendit la main, et je la saisis entre les miennes pour la serrer.

— Félicitations, Moïra, dis-je, la voix chargée d'émotion. C'est une fabuleuse nouvelle !

— Merci, Dimitri.

— Avez-vous besoin que nous fassions quelque chose ? demandai-je à brûle-pourpoint, emporté par la joie contagieuse qui emplissait la petite chambre.

— C'est gentil de proposer ! Oui, j'aurais un service à vous demander à tous les deux. Pourriez-vous me

ramener des vêtements et vous occuper des formalités pour mon séjour ? L'infirmière m'a dit qu'ils allaient me garder jusqu'à la fin de la semaine pour s'assurer que tout se déroule au mieux, car je suis encore un peu faible.

La décision était compréhensible : une grossesse à quarante ans n'était pas sans risques, surtout après l'épisode de malnutrition qui l'avait conduite ici.

— Aucun problème, assura Alice avant que je puisse répondre.

— Merci, répondit Moïra, radieuse comme je ne l'avais encore jamais vue.

Chapitre 9

Après notre visite, nous laissâmes Moïra se reposer, son attention désormais tournée vers la vie minuscule qui grandissait en elle, une lueur d'espoir ranimant son esprit combattif. Elle faisait tout pour se rétablir au plus vite, portée par une détermination nouvelle.

Je déposai Alice au Manoir, puis à Little Haven, afin qu'elle puisse préparer les affaires demandées par Moïra. Ensuite, je décidai de m'arrêter au Passage avant de la récupérer. Une idée tenace me taraudait, une dernière tentative que je voulais risquer, coûte que coûte, pour honorer le legs de Lazare.

Je pénétrai dans la boutique, l'odeur familière de vieux bois et de mystère m'enveloppant comme un écho du passé. À peine avais-je fait trois pas que Zeph se matérialisa devant moi, un plateau d'argent à la main, une théière fumante dégageant un parfum subtil.

— Monsieur prendrait-il une tasse de thé ? demanda le fidèle valet, son ton grincheux masquant une pointe de malice, comme s'il jouait une scène répétée avec soin depuis un moment.

Mes sens de Drockhead, désormais affûtés, avaient capté sa présence quelques secondes avant son apparition, m'épargnant la surprise. Mais l'offre du thé,

elle, me prit de court.

— En quel honneur ce thé ? questionnai-je, un sourcil levé, feignant l’assurance malgré l’étrange intuition qui montait en moi.

— C’était le mélange préféré de Monsieur, répondit Zeph, imperturbable. Il le réservait pour les occasions spéciales, et je crois savoir qu’aujourd’hui, nous avons bel et bien quelque chose à fêter, n’est-ce pas ?

— Les nouvelles vont vite, dis-je, un sourire en coin, intrigué par son calme inhabituel.

— Certes, et autant que vous l’appreniez de ma bouche : Outremonde est au courant.

— Comment ?

— La bague de Mlle Moïra y serait pour quelque chose, d’après ce que j’ai compris.

Je relevai la tête si vivement que je faillis renverser ma tasse, le liquide ambré menaçant de déborder. L’expression suspecte de Zeph, presque trop posée pour son caractère grincheux, fit naître un soupçon. Soudain, tout s’éclaira.

— Lazare ! tonnai-je, la voix vibrant d’un mélange d’espoir et d’incrédulité. Je sais que tu es là, montre-toi, vieille fripouille !

— Eh là, vas-y doucement sur les sobriquets, mon jeune ami, répondit une voix familière, chaude et teintée de cette ironie inimitable, tandis que la

silhouette que je croyais perdue à jamais se matérialisait devant moi, aussi réelle que dans mes souvenirs.

— Comment ? murmurai-je, estomaqué, le souffle coupé.

Lazare n'avait rien d'un fantôme. Pas de transparence, pas d'aura spectrale – il semblait fait de chair et de sang, inchangé, comme si tout ce qui s'était passé en Irlande n'était plus qu'un souvenir lointain. Mon esprit vacillait, incapable de saisir cette réalité. Voyant mon désarroi, Lazare, fidèle à ses habitudes, reprit son rôle de mentor et commença à m'expliquer, un éclat malicieux dans les yeux.

— Prends donc une gorgée de ce thé que Zeph a si gentiment préparé, entama-t-il, un sourire complice aux lèvres. J'ai plusieurs choses à confesser. Tout d'abord, j'ai l'honneur de t'annoncer que je suis devenu un Ancien, investi du rôle de protecteur d'Outremonde, un statut équivalent à celui de Félicie Pindragon. En termes simples, cela signifie que je peux me matérialiser dans cette enveloppe – une version améliorée de moi, en quelque sorte – autant que nécessaire pour interagir avec le monde humain.

Il marqua une pause, me laissant digérer l'information, son regard pétillant d'une satisfaction contenue.

— Le revers de la médaille, poursuivit-il, c'est que je ne peux plus apparaître en plein jour. Je ne peux désormais apparaître qu'à la faveur de la nuit. Félicie, ayant aidé à façonner cette enveloppe, y a insufflé du sang de dragon. Immortel, certes, mais photosensible.

Le soleil, c'est fini pour moi. C'était une des conditions, et je l'ai acceptée avec joie. J'aurais accepté bien pire pour vous revoir tous, acheva-t-il, un sourire léger adoucissant son ton.

— Wow, articulai-je, me passant la main dans les cheveux, abasourdi. Et tes pouvoirs de Drockhead ? Tu les as conservés ? m'enquis-je, les questions affluant comme une marée.

— Pas tout à fait, répondit-il, son ironie toujours intacte. J'ai gardé certains pouvoirs, en ai perdu d'autres et fini par en acquérir de nouveaux. Une chose est sûre, toutefois : tu es désormais le seul maître Drockhead aux commandes.

— Et tu peux apparaître comme bon te semble ? insistai-je, le crâne débordant d'interrogations.

— Au Manoir et au Passage, oui. Pour le reste, je t'apprendrai un sort d'invocation pour les cas où tu aurais besoin de moi ailleurs dans le monde.

— Je vois... Donc, je n'ai plus vraiment le choix d'accepter les conditions de ton testament, n'est-ce pas ? dis-je, jetant un regard discret à Zeph, toujours imperturbable, une lueur amusée dansant dans ses yeux spectraux.

— As-tu seulement songé à refuser ? contra Lazare, sa voix empreinte de d'ironie. Je suis au courant pour Alice, ajouta-t-il avec son air de monsieur-je-sais-tout, un sourire narquois aux lèvres.

— J'aurais aimé avoir le temps de réfléchir à tout ça,

rétorquai-je, haussant les épaules, une pointe d'agacement dans la voix. Je ne suis pas fan des faits accomplis.

— C'est de bonne guerre, répondit-il avec sagesse, mais toi et moi savons que ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Évidemment... Ce qui m'amène à la question suivante : comment as-tu su pour Moïra ? C'est toi qui as transmis la nouvelle à Outremonde et à Zeph, n'est-ce pas ? Alors qu'Alice et moi venons à peine de l'apprendre !

— La bague, comme Zeph te l'a dit, expliqua-t-il, son ton teinté de fierté. En devenant un Ancien, ma première action a été d'amplifier son pouvoir. C'est ainsi que j'ai su avant tout le monde, même avant Moïra. Mais je ne pouvais pas revenir parmi les humains tant que le processus n'était pas achevé. C'est chose faite, et ma première visite est pour toi, mon ami.

— Tu comptes me demander de t'invoquer dans la chambre de Moïra, hein ? devinai-je, un sourire en coin, sentant son plan se dessiner.

— Je ne peux rien te cacher, mon très cher ex-apprenti, confirma Lazare, son grand sourire illuminant la pièce.

— Je ne vois pas comment je pourrais refuser, mais laisse-moi le temps de l'y préparer.

— Cela va de soi ! Me prendrais-tu pour un sauvage ? plaisanta-t-il, son ironie retrouvée.

— Et pour Alice ?

— J'aime beaucoup cette petite. Elle est bien plus forte que je ne l'avais cru au départ. Elle m'a épataé depuis sa rencontre avec Aphrodite, confia-t-il, une note d'admiration dans la voix.

— À qui le dis-tu ! acquiesçai-je, un élan de joie me traversant à l'idée de discuter à nouveau avec lui, comme si le temps n'avait jamais brisé notre lien.

— Hum, hum ! toussota Zeph, brisant notre échange avec son habituelle pointe de réprobation. Je m'en veux d'écourter vos retrouvailles, Messieurs, mais Mlle Alice vous fait savoir qu'elle est prête, annonça-t-il, montrant l'écran de mon téléphone posé sur le comptoir.

Lazare, Zeph et moi échangeâmes un regard de connivence, une complicité silencieuse scellant ce moment.

— Elle est longue à mémoriser, cette incantation ? demandai-je, un demi-sourire aux lèvres, prêt à relever le défi.

— Pas pour un Drockhead talentueux et plein de ressources comme toi, mon ami, répondit Lazare, me tapotant l'épaule, son regard pétillant d'une confiance inébranlable.

Nous éclatâmes de rire, un éclat libérateur qui résonna dans la boutique, comme un écho du passé et une promesse d'avenir, un nouveau chapitre prêt à s'ouvrir sous la garde tutélaire de Lazare, désormais gardien éternel d'Outremonde.

Si vous souhaitez en savoir plus et être tenu au courant des prochaines sorties de nos auteurs, inscrivez-vous à notre NEWSLETTER en suivant ce lien.

Rassurez-vous, il s'agit d'une adhésion garantie sans spam, seulement des news, du fun et de la bonne humeur !

Si la série Lazare vous a plu n'hésitez surtout pas à en parler autour de vous et à laisser un commentaire sur les plateformes comme Amazon, Goodreads etc.

Vous contribuerez ainsi à faire connaître Lazare et ses acolytes.

Merci à toi pour avoir choisis ce roman et à tout bientôt, nous l'espérons, pour la découverte de nous nouveaux univers.

Les éditions de la Sorcière Blanche

A PROPOS DE L'AUTEUR

Virginia Besson Robilliard, plume envoûtante du fantastique français depuis plus d'une décennie, signe un retour éclatant après deux ans d'absence.

Auteur passionnée et fondatrice visionnaire, elle est l'âme créatrice des Editions de la Sorcière Blanche, créée pour donner vie à des récits qui explorent la beauté et les mystères de l'existence.

Avec une approche moderne du fantastique et de l'ésotérisme, Virginia mêle tradition et innovation pour offrir des histoires qui transportent et transforment.

Attendez-vous à un retour en fanfare de personnages cultes et l'arrivée tumultueuse de nouveaux visages !

Les sorties et prochaines parutions de la Sorcière Blanche

- Lazare Donatien : L'intégrale par Virginia Besson Robilliard

Sortie version française rééditée le 1^{er} octobre 2025 et version anglaise prévue pour le premier trimestre 2026

- Secrets de Samhain : livret ésotérique par L'Alchimiste

Sortie version française le 15 octobre 2025 et version anglaise prévue pour le premier trimestre 2026

- Les Orphelins de l'Avent : L'intégrale par Virginia Besson Robilliard

Sortie version française rééditée (Tome 3 inédit) le 25 novembre 2025 et version anglaise prévue pour 2026

Suivez-nous sur nos réseaux sociaux ou en vous inscrivant à notre newsletter sur notre site : <https://sorciereblancheeditions.com> pour connaître nos prochaines parutions et ce que nous avons en préparation dans nos grimoires !

Hors-série offert pour toute inscription à notre newsletter :

Lazare et les Sorcières : Le Cadeau de Lazare

X/ex-Twitter - Facebook - Instagram - Pinterest - Youtube -

Virginia Besson Robilliard

Tik-Tok

A toutes les personnes en visite sur notre site ou nos réseaux et qui ont pris le pari de s'intéresser à notre toute jeune maison d'édition et à nos oeuvres, il y a peu de mots aussi approprié que celui-ci à vous donner :

MERCI !

Les éditions de la Sorcière Blanche

